

ISTITUTO UNIVERSITARIO ORIENTALE

ANNALI

DEL SEMINARIO DI STUDI DEL MONDO CLASSICO

SEZIONE DI

ARCHEOLOGIA E STORIA ANTICA

I

Napoli 1979

Comitato di redazione

Ida Baldassarre, Mario Burzachechi, Bruno d'Agostino, Augusto Frascetti,
Emanuele Greco, Werner Johannowsky, Domenico Musti, Enrica Pozzi

Direttore responsabile Bruno d'Agostino

Le abbreviazioni di riviste, ove presenti, sono quelle usate
nell'*American Journal of Archaeology*

INDICE

A. Schnapp-Gourbeillon, Le mythe dorien	p.	1
P. Gastaldi, Le necropoli protostoriche della Valle del Sarno: proposta per una suddivisione in fasi (<i>Con appendice di C. Albore Livadie</i>).	"	13
B. d'Agostino, Le necropoli protostoriche della Valle del Sarno: la ceramica di tipo greco	"	59
A. Bottini, Una nuova necropoli nel Melfese e alcuni problemi del periodo arcaico nel mondo indigeno	"	77
P. Vidal-Naquet, Les boucliers des héros	"	95
C. Ampolo, Oikonomia (Tre osservazioni sui rapporti tra la fi- nanza e l'economia greca).	"	119
C. Bencivenga, L. Fergola, L. Melillo, Ricerche sulla villa romana di Minori	"	131
F. Vattioni, Antroponimi fenicio-punici nell'epigrafia greca e latina del Nordafrica.	"	153
F. Jacques, Osservazioni sulla carriera di alcuni 'curatores rei publicae'	"	193
RECENSIONI		
E. Greco: V. Bracco, <i>Volcei</i> , Firenze 1978	"	199

La redazione è lieta di pubblicare l'articolo di Annie Schnapp-Gourbeillon, che dimostra come il mito dorico sia stato strumento di mistificazione e supporto squalificante del potere nazista. È inevitabile che la storia di questo "mito" condizioni negativamente il lettore attuale.

Diverso è il caso di chi, in tutt'altro spirito, si faccia sostenitore delle teorie scientifiche che a questo "mito" in qualche modo si ricollegano.

La redazione ritiene che il problema annoso della identità di Dori e Achei travalichi questa odiosa impronta storica e — come ogni problema scientifico — vada analizzato a fondo alla luce della documentazione filologica ed archeologica.

LE MYTHE DORIEN

ANNIE SCHNAPP-GOURBEILLON

*Ma un tedesco filologo, di quelli
Che mostran che il legnaggio e l'idioma
Tedesco e il greco un dì furon fratelli,
Anzi un solo in principio, e che fu Roma
Germanica città, con molti e belli
Ragionamenti e con un bel diploma
Prova che lunga pezza era già valica
Che fra' topi vigea la legge salica.*

Giacomo Leopardi

Les Doriens, en tant qu'élément constitutif du peuplement de la Grèce ancienne, ne méritent guère de franchir la barre de ces études ultraspécialisées qui font les petites joies des érudits. Mais comme «mythe historique», cancer contemporain greffé sur un passé imaginaire, ils ont valeur d'exemple. L'importance disproportionnée attachée aux «invasions doriennes», perçues comme l'étape ultime et décisive de la formation de la Grèce classique illustre les errements d'une histoire utilisée comme outil dans une lutte idéologique des temps présents. Même si maintenant l'idée progresse qui fait de l'historien un spécialiste de l'Autre, un technicien de l'écart plutôt que de la proximité, un compagnon de route des anthropologues, c'est là une voie nouvelle et encore mal explorée. Une grande partie des études portant sur l'histoire de l'Antiquité est encore grevée par le trop lourd héritage de cette culture qui est à l'origine de la nôtre: les sociétés anciennes sont rarement analysées pour elles-mêmes, mais pour ce qu'elles représentent. Ainsi la Grèce et Rome, patries des «humanités» (terme symbolique!) ont-elles pour tâche de restituer à notre civilisation occidentale l'indispensable point de départ, qui marque aussi la rupture avec toute autre forme de pensée. Après avoir été motif de trouble et de scandale pour le christianisme, après des siècles de demi-oubli, le monde gréco-romain devient avec la Renaissance une motivation essentielle de l'humanisme. Dans cette quête passionnée

des origines, l'Antiquité est tour à tour exemple et enjeu. La Révolution française brandit devant elle les modèles contradictoire de Sparte et Athènes¹; les hommes politiques s'identifient volontiers à leurs lointains ancêtres. Et lorsque Victor Hugo déclame: «..... Rome remplaçait Sparte / déjà Napoléon perçait sous Bonaparte», l'allusion pour son public est immédiatement comprise: l'Empire figure une perversion de la République, tout comme la Rome impérialiste en regard de la vertueuse et austère Sparte.

Si l'on pardonne facilement au poète la hardiesse de son rapprochement, il en va différemment pour l'historien; or, l'étude de l'élaboration du «modèle» dorien nous enseigne que, tout empreints qu'ils soient de ronronnante logique, les fantasmes du spécialiste valent bien les outrances du profane.

On n'apprendra rien à personne en soulignant que l'Histoire de l'Antiquité, sinon l'Histoire en général, au sens moderne du terme, est une invention de la science allemande du début du XIX^{ème} siècle. Ce point est pourtant particulièrement crucial en ce qui concerne nos Doriens. Car nationalisme et théorie raciale vont rapidement s'emparer de ces nouvelles humanités et les marquer de leur empreinte. C'est chose faite en tous cas dès 1810, à la fondation de l'Université de Berlin.

En 1824, les Doriens connaissent leur première — et décisive — promotion avec la parution d'un ouvrage qui leur est entièrement consacré: *Die Dorier*, de Karl-Ottfried Müller². Événement d'importance à deux niveaux: d'abord parce que Müller, savant remarquable, est l'un des très grands historiens du XIX^{ème} siècle; ensuite parce que son oeuvre contient déjà l'essentiel des options de la science allemande (ou germanophile) de l'Antiquité jusqu'au nazisme inclus. Le schéma qu'il donne des phases de peuplement de la Grèce, discuté, contesté, nié parfois, est toutefois celui auquel on se réfère explicitement ou non, pendant plus d'un siècle.

Müller, fils d'un aumônier prussien, est hanté par le conflit entre états libéraux et conservateurs, qui se concrétise rapidement dans l'antagonisme France-Prusse. Sparte, dont les vertus aristocratiques et guerrières furent idéalisées par les Anciens eux-mêmes (notamment par les philosophes) fait figure de référent politique privilégié. Edouard Will remarque à ce sujet que «déjà apparaissait chez lui (Müller) cette tentation devenue quasi permanente en Allemagne de voir en Sparte, considérée à tort ou à raison comme le symbole du "dorisme", la préfiguration d'un état allemand hiérarchisé et militarisé, évidemment la Prusse»³. Sparte annexée, il restait aux Français, constants rivaux de l'Université allemande, à s'emparer de l'image d'Athènes pour lever bien haut le drapeau de la démocratie. Si pour Victor Duruy⁴, Sparte reste «une cité barbare au milieu de la Grèce, un point sombre dans la

¹ En 1794, St. Just et Robespierre entraînent dans leur chute l'image de Sparte, de façon durable en France. Voir à ce sujet la préface de Pierre Vidal-Naquet à l'ouvrage de M.I. Finley, *Démocratie antique et moderne*, Paris 1976.

² Karl-Ottfried Müller, *Geschichten Hellenischer Stämme und Städte* II, 1-2 *Die Dorier*, 1824.

³ *Doriens et Ioniens* (voir bibliographie), pp. 11-12.

⁴ *Histoire des Grecs*, 3^{ème} éd. Paris 1887.

lumière», l'Attique est inversement «le point du monde le plus justement célèbre de l'histoire de l'esprit humain». La France et l'Allemagne se forgent de toutes pièces deux modèles plus ou moins symétriques⁵, dont la justification théorique apparaît éminemment contemporaine.

Mais cette visée nationaliste n'est pas encore l'élément déterminant de la mise en place de ce qu'il faut bien appeler le «modèle dorien»; l'idée de la race supérieure y figure de façon quasi obsessionnelle. Les temps modernes ont élaboré le concept de «race» afin d'en établir scientifiquement les inégalités; il est vain de rappeler que l'anthropologie se développe avec le colonialisme⁶. Au XIX^{ème} siècle, les Indo-européens commencent une belle carrière.

Le «mythe aryen»⁷ participe activement de la pyramide hiérarchique des races, qui démontre l'incapacité absolue du Noir à s'auto-gouverner, et permet de remplacer utilement l'antijudaïsme religieux hérité du Moyen-âge obscurantiste par un antisémitisme éclairé. Et les Doriens dans tout cela?

Leur originalité est de s'inscrire directement à l'intérieur de ce courant hiérarchique. Si les Aryens représentent la quintessence de la race supérieure, les Doriens en sont le plus beau fleuron. Qu'est-ce qui fonde l'essence propre du génie grec, se demande la science allemande à la suite de Müller? C'est le sang jeune, nouveau, plus exclusivement nordique des farouches conquérants doriens, dont la vitalité va régénérer la race grecque, indoeuropéenne certes, mais abâtardie par un contact prolongé avec l'Asie. A propos du dialecte parlé en Ionie, Müller évoque le «climat mou de l'Asie», qui conduit fatalement à un «amollissement» et à la «dégénérescence»⁸. Les éléments durables d'une doctrine raciale sont déjà en place: pureté du sang aryen, jeunesse de la race, rusticité et austérité des moeurs que seule a su préserver Sparte, origine nordique (en allemand les Indoeuropéens s'appellent en toute simplicité Indogermanen)... Ce thème plus ou moins développé, reste latent chez les successeurs de Müller, avant de faire les beaux jours du nazisme. Ernst Curtius par exemple, élève direct de Müller, mais fervent admirateur d'Athènes, reconnaît que «l'invasion doriennne fait entrer en scène une force nouvelle, celle des montagnards du Nord, qui viennent revendiquer leur rôle dans l'histoire nationale. Ils étaient en retard de plusieurs siècles sur les tribus voisines de la mer, mais n'en avaient que plus d'énergie et de vitalité»⁹. Position modérée, qui reste sensible toutefois au «tempérament belliqueux de la race doriennne» et reprend à son compte le concept ambigu de «vitalité des peuples jeunes», cher à Müller et à bien d'autres

⁵ La France se forge en fait des modèles plus complexes, car c'est aussi l'époque d'une revendication de l'identité celte ou gauloise face aux conquérants romains (ex., Camille Jullian ou encore Augustin Thierry).

⁶ Parmi d'autres ouvrages on peut citer Jean Copans, *Anthropologie et impérialisme*, Paris 1975.

⁷ Cfr. Léon Poliakov, *Le mythe aryen*, Paris 1973.

⁸ Cité par E. Will, p. 17.

⁹ Ernst Curtius, *Griechische Geschichte*, Berlin 1857-67, traduction française Bouché-Leclercq, Paris 1880, p. 184.

par la suite (toujours à la mode, il n'est qu'à lire certains démographes contemporains). En règle générale, cette affirmation de la supériorité de la race dorienne s'installe comme un leit-motiv de l'histoire ancienne allemande, malgré quelques éclatantes exceptions, toujours isolées.

En France, où on invoque Athènes contre Sparte, on se préoccupe évidemment moins des Doriens que de l'aryanisme dans son ensemble. Dans le manichéisme de l'affrontement entre l'école allemande, méprisante aînée, et sa rivale française, le plus souvent réduite à la défensive, la réponse de Victor Duruy, qui n'est pas caricaturale malgré les apparences, témoigne d'un déplacement sensible des centres d'intérêt. Pour glorifier Athènes, il s'exprime ainsi: «les lois pesantes qui tenaient Sparte immobile n'auraient pas eu de prise sur ces vives intelligences, sur ces hommes peu disciplinables à une seule règle impérieuse, parce qu'ils tenaient de leur sol tous les genres d'existence et qu'ils avaient dans les veines le sang le plus mêlé»¹⁰. Le schéma allemand se trouve inversé, et surtout déplacé sur un terrain plus exclusivement politique. Il ne s'agit d'ailleurs pas d'un éloge réel du métissage, mais bien plutôt d'une apologie du centralisme, peut-être héritée de Michelet. C'est toutefois une réponse commandée par l'existence antérieure du modèle allemand.

On peut se demander, à observer ce duel exclusif de la France et de l'Allemagne, ce que serait devenu le problème dorien si d'autres nationalités s'y étaient intéressées à même époque¹¹; l'école anglaise, par exemple, hérite du schéma sans y porter une attention particulière, ni le mettre en doute dans ses grandes lignes. Les invasions doriennes font vite partie du stock considérable des idées reçues.

Le nazisme est l'aboutissement ultime de cette théorie de la race déjà si bien constituée chez K.O. Müller. On aurait tort toutefois de limiter aux seuls historiens du III^{ème} Reich l'ensemble des errements racistes. Les effets du nazisme, science pervertie, sont plus intéressants à mesurer dans leur impact sur les chercheurs extérieurs à l'Allemagne. Quelques mots cependant pour situer les Doriens dans l'histoire nazie: tout y est clair et univoque; l'esprit grec est dorien, et donc germanique, puisque issu de la même branche nordique de la race aryenne. Les invasions doriennes ont abouti à sauver la Grèce de la contamination asiatique, et la quintessence des vertus grecques s'exprime plus que jamais dans le génie militaire du modèle spartiate, y compris dans son schéma des classes d'âge dont les Jeunesses Hitlériennes apparaissent comme un lointain écho. Le tout s'inscrit dans une théorie générale des migrations indoeuropéennes qui exalte jusqu'au délire la supériorité de l'élément germanique. Les Doriens font même leur apparition en Italie afin de jouer auprès des civilisations locales le même rôle exemplaire de guide: un ouvrage publié en 1940 à Leipzig¹² avance au travers d'une documentation archéologique appro-

¹⁰ *Histoire des Grecs*, p. 361.

¹¹ G. Grote par exemple, le grand historien anglais, s'est toujours refusé à commencer l'histoire grecque avant le VIII^{ème} siècle, ne voyant dans la documentation sur les siècles précédents qu'une série de mythes inexploitable; cfr. son *History of Greece*, 1846-1856.

¹² F. Altheim et E. Trautmann, *Italien und die dorische Wanderung*, Leipzig 1940.

fondie des rapprochements «indiscutables» entre les sites protohistoriques de l'Italie du Nord et certaines fouilles scandinaves ou prussiennes...

Le nazisme est sans surprise, car il fonctionne à visage découvert; beaucoup plus intéressants sont les historiens moins marqués politiquement, qui reflètent souvent de façon insidieuse le même schéma. La science historique allemande avait par sa rigueur et l'ampleur des sujets traités influencé profondément les chercheurs français qui, au début du XX^{ème} siècle, souscrivaient pour la plupart, souvent en toute candeur, à l'idée d'une «race dorienne» d'essence plus pure que l'ionienne. Dans les années trente, les choses se précisent.

En Allemagne même, un historien remarquable comme Werner Jaeger, qui émigra rapidement aux Etats-Unis, reproduit dans un livre célèbre sur l'éducation en Grèce¹³ quelques clichés inquiétants: «c'est à Sparte que le type ethnique des envahisseurs se maintint le plus pur. La race dorienne fournit à Pindare son idéal de guerrier aux cheveux blonds issu d'une race fière...» (édition française p. 114). Etudiant la pédérastie comme phénomène purement dorien, affirmation qui n'a par ailleurs rien d'original¹⁴, il ajoute: «il est après tout facile de comprendre comment une admiration passionnée pour les beaux corps et les âmes bien équilibrées a pu naître dans une race où, depuis des temps immémoriaux, la vaillance physique jointe à l'harmonie de l'esprit étaient tenus pour les plus grands biens auxquels l'homme puisse prétendre» (p. 237).

L'ambiguïté de ces propos est telle qu'un savant aussi peu suspect de racisme que Henri-Irénée Marrou pourra souscrire par la suite sans l'ombre d'une hésitation¹⁵. Inscrits dans un courant général, ils laissent pourtant peu de doutes. Jaeger n'échappe pas non plus à l'helléno-centrisme exclusif hérité du siècle précédent: «l'histoire de ce que nous pouvons vraiment appeler civilisation — c'est-à-dire la poursuite consciente d'un idéal — cette histoire ne commence pas avant la Grèce...» (p. 13).

En France, ce courant d'historiens officiellement non politisés, comme Jaeger, représente la grande majorité; aucun ne se commet ouvertement avec l'extrême-droite. Et pourtant les mêmes clichés circulent. Même Georges Dumézil, défricheur génial des mythes européens, fasciné un temps par la dimension «épique» du III^{ème} Reich¹⁶, nomme les Doriens les «plus» nordiques «des Grecs» (au sens figuré s'entend!¹⁷).

Le *Manuel d'archéologie grecque* de Charles Picard (Paris 1935) révèle des partis-pris inattendus dans un ouvrage de ce genre. On y lit notamment: «avec les Minoens, le présent, le momentané, l'impressionnisme étaient entrés dans l'esthétique. L'art eût pu rester interminablement *oriental* (...). Il n'a pas été mauvais que les In-

¹³ *Paideia*, Berlin 1933, traduction française Paris 1964.

¹⁴ Cfr. dès 1906 l'expression de E. Bethe, 'Die dorische Knabenliebe', in *Rb. Mus.* LXII 1907, p. 438 ss.

¹⁵ *Histoire de l'éducation dans l'Antiquité*, Paris 1948.

¹⁶ *Mythes et dieux des Germains*, Paris 1939, pp. 156-157.

¹⁷ Idem p. 142.

doeuropéens, pour commencer, soumettent la Grèce à un régime de plus sévère géométrie. On a parlé d'une *cure*: le mot est assez juste; peut-être au vrai cet effort a-t-il permis à l'art grec de traverser les mirages de l'esprit asiatique»¹⁸ (mots soulignés par Picard lui-même).

Le jugement indirect sur l'impressionnisme peut prêter à sourire; il n'en reste pas moins que la plume «apolitique» de ce bon historien de l'art français récupère sans sourciller de solides clichés anti-orientaux dont l'Allemagne n'a pas le privilège exclusif. L'art géométrique, lié à la rigueur intellectuelle que les Doriens, «nouveaux Nordiques» (sic), ont introduite en Grèce, apparaît alors à l'auteur, dans la foulée de cet hellénocentrisme déjà signalé à propos de Jaeger, comme le «premier des arts européens» (p. 152).

Ce racisme ingénu et satisfait de lui-même n'est pas isolé; on en trouve aisément trace dans divers ouvrages contemporains. La guerre y met fin, du moins sous cette forme; il subsiste encore aujourd'hui chez certains savants une nostalgie discrète pour cette époque où l'on pouvait s'exprimer clairement sans passer pour un affreux...

On pourrait penser, à la lecture de ces lignes, que le «problème dorien» fut négligé par les historiens que ne tourmentait pas la tentation raciale et ce fut effectivement le cas dans un pays comme l'Italie qui, même sous le fascisme, échappa largement à cette idéologie.

Les enseignements d'un De Sanctis, élève du grand Beloch, remettent dès 1939 les Doriens à leur juste — et petite-place^{18b}. Inversement ailleurs, le schéma initial de Müller n'est pas fondamentalement remis en cause. Si on élimine les thèmes trop voyants de pureté de la race, jeunesse du sang etc..., rejetés par nombre de savants, il subsiste un cadre d'ordre plus sociologique que politique qui rend une fois de plus les Doriens indispensables à la bonne marche de l'histoire.

C'est que, détail regrettable, il y a un «trou» dans l'histoire de la Grèce, quelque part entre la période mycénienne et le «renouveau» du VIII^{ème} siècle, appelé poétiquement «siècles obscurs», dont l'historien consciencieux ne peut contempler la béance sans rougir. Il y a par ailleurs cette opacité des institutions spartiates, déjà méconnues des observateurs contemporains, dont l'originalité défie l'imaginaire. Or Sparte égale Doriens; tous les coups sont permis, et les Doriens vont s'incrimer dans l'espace vide pour inventer Sparte...

Le schéma de Müller reste prépondérant dans la mesure où les reconstitutions proposées se contentent le plus souvent de l'inverser; les admirateurs de la «race dorienne» en faisaient le ferment civilisateur de la Grèce; une école adverse va les transformer en barbares destructeurs, à qui on imputera pêle-mêle toutes les calamités possibles.

¹⁸ *Manuel d'archéologie grecque - La sculpture*, tome 1, pp. 151-152.

^{18-bis} Cfr. G. De Sanctis, *Storia dei Greci*, I, Firenze 1939, p. 65: «... tutto fa credere che i Dori non siano mai rimasti isolati dal complesso delle altre stirpi greche, e nulla prova che essi non abbiano preso stanza nell'Ellade occidentale contemporaneamente allo stabilirsi nella penisola degli Eoli e degli Ioni e che qui stesso non si siano differenziati nel dialetto dai loro connazionali».

Sans remonter au XIX^{ème} siècle et à Victor Duruy, examinons le cas de Gustave Glotz, dont l'*Histoire Ancienne* a formé des générations d'étudiants. L'«invasion dorienne» a des allures de catastrophe nationale: «commencée au début du XII^{ème} siècle, l'invasion dorienne ne se termine sans doute que dans la première moitié du XI^{ème} (...) Elle eut des conséquences immédiates et capitales. Un crépuscule sinistre annonce le Moyen-âge de la Grèce (p. 101)». Opposant une vision idyllique du monde mycénien à la sombre brutalité des envahisseurs, G. Glotz ajoute, sans craindre l'outrance: «de là résulte un lamentable recul de la civilisation. Ces Achéens qui avaient appris des Crétois à élever des palais magnifiques cédaient la place à des frères arriérés qui sortaient des huttes primitives et s'essayaient maladroitement à construire des maisons rectangulaires. Tous les arts étaient en déroute...» (p. 102). L'art géométrique suscite de façon amusante un jugement symétriquement opposé à celui de Charles Picard (voir ci-dessus); il ne s'agit plus de l'expression dans le domaine esthétique d'une maîtrise intellectuelle nouvelle, mais d'une technique qui «ravalait le dessin au niveau des âges primitifs» (p. 103). Jugements sereins de l'homme de science...

Ce qui différencie le schéma allemand de son opposé français, c'est le jugement porté sur la violence, laquelle n'est mise en doute par aucune des deux parties (nettoyage salutaire ou destruction abominable). Glotz par ailleurs reste prisonnier des clichés germaniques lorsqu'il écrit: «les Doriens eux-mêmes apportaient des qualités pratiques et morales — surtout le goût du solide et de l'ouvrage bien fait, l'amour de la règle — qui devaient un jour donner un prix nouveau aux qualités de grâce libre et d'élégance que les Achéens avaient héritées des Pré-Hellènes. Au total entre la Grèce mycénienne et la Grèce archaïque il y a décadence profonde, il n'y a pas de hiatus».

On pourrait traduire: une chance que ces sauvages aient eu de la morale, car somme toute, c'étaient quand même des Grecs! Comme on le voit, il n'y a pas non plus de hiatus entre Gustave Glotz et les fervents du «dorisme» malgré les apparences. Causalité génétique en moins (les Crétois ici initiateurs raffinés de la civilisation grecque, sont un peuple résolument non indo-européen), on recrée de toute pièces un passé qui se distingue par sa fausse rationalité et ses aspects moralisateurs. On constate seulement un déplacement des centres d'intérêt: l'opposition Athènes/Sparte est moins étroitement liée à la question des origines, et s'en dissocie encore plus dans les travaux ultérieurs, malgré la fascination que continue d'exercer Sparte.

Toujours responsable de la chute du monde mycénien (suivant le même schéma qui fit longtemps des barbares germains les assassins de l'empire romain: explication solide et qui ne coûte pas cher), les Doriens perdent petit à petit leur connotation de vilénie; on se résigne à les voir envahir et dévaster le pays vers la fin du II^{ème} millénaire dans la plupart des histoires générales de la Grèce. Dans l'immédiat après-guerre, la tendance est à la sobriété.

La nouvelle édition de la collection «Peuples et civilisations» (Halphen et Sagnac, Paris 1950) présente sous la plume de André Aymard une description très neutre, axée sur les mouvements géographiques, de l'arrivée des Doriens en Grèce.

Sur le plan social, l'apport dorien est réduit à un strict minimum (aspects militaires, égalitarisme, pédérastie, notions banales bien que contestables). On sent dans ce texte la volonté de se démarquer de démonstrations qui apparaissent trop idéologiquement liées à une période douloureusement proche. Certains auteurs, et c'est le cas de la totalité des anglo-saxons, se limitent volontairement au seul aspect archéologique de la question: prouver — ou ne pas prouver — la présence matérielle des Doriens en Grèce? Et pourtant le modèle va opérer sa réapparition dans les sphères de l'histoire bien-pensante, qu'illustrent en particulier les soviétiques.

La théorie des «stades» ne leur laisse pas le choix. Les Doriens s'inscrivent forcément dans une phase de transition entre l'économie communautaire et la cité esclavagiste, après peut-être, suprême raffinement chez les marxistes occidentaux, un petit détour par l'économie palatiale (le monde créto-mycénien) sous-produit du mode de production asiatique. Un bref extrait d'une *Histoire de l'humanité*, publiée sans indication de date par les Editions en langue française de Moscou (vers 1960), mérite d'être cité: «l'invasion des Doriens eut pour effet d'abaisser dans une certaine mesure le niveau culturel: la construction des palais cessa, le commerce, l'artisanat et l'art tombèrent en décadence. Une certaine régression eut lieu dans les rapports sociaux: les clans se consolidèrent de nouveau, l'utilisation du travail des esclaves diminua. Cela se produisit facilement car les centres de civilisation mycénienne se trouvaient entourés de tribus qui en étaient au patriarcat. En même temps, la Grèce apprit l'usage des armes en fer (épées, lances) et des outils de fer; le travail du fer, emprunté à l'Asie mineure, commença également à se développer. La croissance des forces productives reprit à un rythme accéléré». (p. 315).

Le thème de la décadence culturelle figurait déjà — et avec quelle force! — chez Glotz; la «régression dans les rapports sociaux» aussi, en d'autres termes.

Les variantes nouvelles se situent évidemment au niveau du travail des esclaves (pour lequel, comme chacun sait, nous sommes particulièrement documentés) et de l'opposition entre le patriarcat et son contraire, à savoir le matriarcat, monstruosité sociologique mise à la mode par Bachofen en 1860 et que l'anthropologie de terrain a vite renoncé à traquer dans les sociétés primitives. Quant à la «croissance des forces productives» liée au développement de la métallurgie elle ne peut guère avoir lieu avant le IX^{ème} siècle, période de renouveau et de progrès démographique; il reste un vide de deux bons siècles. Il s'agit sans doute d'un schéma grossier, et on pourrait formuler des objections sur l'arbitraire du choix qui consiste à isoler une publication parmi d'autres, rejetant peut-être dans l'ombre des historiens plus raffinés. Il présente pourtant dans ses grandes lignes un caractère d'universalité: le marxisme officiel s'y reconnaît globalement jusqu'à ces dernières années. L'exemple soviétique nous a pour la première fois éloignés notablement de Müller. Là pourtant comme ailleurs, les Doriens interviennent comme élément moteur d'une rupture et d'un renouveau: l'invasion garde ses valeurs symboliques. Car il faut toujours une réponse à l'angoissante question: pourquoi le changement, pourquoi la mort des empires?

De nos jours, l'analyse historique a gagné en finesse ce qu'elle a perdu en ambition; on se méfie de plus en plus, à juste titre, des reconstitutions «à grand specta-

cle», et les «histoires générales de...» se font rares. Les modèles pourtant ont la vie dure, comme en témoigne un ouvrage récent, important par sa diffusion et sa popularité auprès du public universitaire. Dans *l'Aventure grécque* (Paris 1964), Pierre Lévêque renoue avec la tradition, et avec Glotz en particulier. Un chapitre entier de ce livre, par ailleurs fort intéressant, est consacré aux «invasions» et à la civilisation doriennes. Les Doriens sont des bandes militaires patriarcales («l'homme possédait une incontestable supériorité sur la femme, dûe à son rôle primordial qui est celui d'un guerrier, à l'inverse des Achéens qui s'étaient fortement laissé influencer par le matriarcat crétois»). On s'étonne de voir P. Lévêque dépister ainsi le matriarcat chez les Crétois, à l'aide d'une documentation aussi énigmatique¹⁹. «C'est de cette époque, ajoute-t-il, que peuvent dater les traits fondamentaux de l'hellénisme, tels la nudité athlétique et la pédérastie (...). On reconnaît là une mentalité qui se développe dans tous les compagnonnages guerriers, chez les Templiers comme dans les Hitler-Jugend ou les Jeunesses Fascistes» (p. 95).

Ce raccourci abrupt schématise à l'extrême certaines analyses de Dumézil (sur les compagnonnages guerriers), pêche indistinctement chez Jaeger et Marrou quelques notions véhiculaires et surtout démontre que la tentation de faire de l'histoire du passé un modèle présent survit allégrement.

Les Doriens apparaissent de nouveau comme détenteurs d'un facteur déterminant pour l'histoire ultérieure de la Grèce: une forme spécifique d'organisation sociale, ce qui va dans le sens d'une certaine histoire marxiste. Mais peut-être le lien avec Glotz reste-t-il le plus fort, qui se place avant tout dans une perspective moralisante. En insistant sur l'antagonisme irréductible entre Doriens et Ioniens, opposition traditionnelle dont Edouard Will avait fait brillamment justice huit ans plus tôt²⁰, l'auteur n'hésite pas à présenter une civilisation doriennne «austère et rigide» face à l'ionienne «gracieuse et aimable», et cela depuis le tournant des deux millénaires». Sur la foi de quels documents, hormis les textes tardifs qui nous montrent une Sparte déjà figée et idéalisée depuis longtemps? La «mollesse asiatique» vue sous un angle nouveau revient enrichir l'Ionie, et le jugement de valeur précède une fois de plus l'analyse.

Alors où en est-on? Les Doriens, année après année, perdent leur consistance, si on écarte le modèle. Il reste des institutions, un dialecte, certes; mais ce dernier apparaît maintenant beaucoup plus proche du grec mycénien qu'on aurait voulu le croire²¹: les recherches philologiques actuelles minimisent les particularismes do-

¹⁹ L'originalité profonde de la culture crétoise rend difficiles les rapprochements éventuels avec des cultures contemporaines. La langue transmise par une écriture dite «linéaire A» demeure inconnue.

²⁰ *Doriens et Ioniens*, Paris 1956.

²¹ Cfr. dans *Language and Background of Homer*, édité par G.S. Kirk, Londres 1967 (2^{ème} édition) les deux articles de J. Chadwick (l'un des pionniers du déchiffrement du grec mycénien en 1952) et E. Risch. Le premier note qu'«un Dorien se serait mieux fait comprendre, semble-t-il, dans la Mycènes du XIII^{ème} siècle qu'un Spartiate dans l'Athènes du V^{ème}», (pp. 116-117). Le second va plus loin encore en soutenant la parenté ancienne des dialectes dorien et ionien opposé à une branche

riens. Quant à l'archéologie, elle souligne la totale inexistence des Doriens comme «élément intrusif» dans la production matérielle des «siècles obscurs»²². Il y a catastrophe, bouleversement profond, et pourtant l'explication simple de l'invasion ne fait plus recette, car culturellement il n'y a pas rupture, et les Doriens font partie intégrante de cette Grèce appauvrie et dévastée qui succède au monde mycénien. Les sources antiques enfin sont loin de suggérer directement la présence d'envahisseurs étrangers; le «Retour des Héraclides» évoque plutôt — comme leur nom l'indique — un contexte troublé de guerres de succession. Les Doriens peuvent également, surtout s'ils sont effectivement originaires du Nord-ouest, avoir eu un retard *politique* sur d'autres ethnies grecques; cela n'implique nullement une arrivée plus tardive dans la péninsule, mais de la part des auteurs anciens, pour qui politique et vie en cité sont la définition de l'homme, un tel handicap peut être rédhibitoire. N'oublions pas enfin que c'est la guerre du Péloponnèse au *V^{ème}* siècle qui suscite largement l'antagonisme Doriens/Ioniens et non l'inverse, comme l'a souligné E. Will, à la suite d'ailleurs de P. Jarde²³.

Alors, quelle que soit l'importance relative de l'apport dorien dans l'édification du classicisme grec, quelles qu'en soient les originalités, le mythe qui s'est greffé dessus en Allemagne et en France surtout, dépasse le cadre des simples réalités historiques. Le thème de l'invasion, profondément inséré dans les structures autoritaires de l'Histoire, fonctionne de manière essentiellement symbolique. Réponse univoque à des problèmes multiformes, l'invasion est tout à la fois fin et commencement, rupture et renouveau, mort et renaissance suivant un processus aux allures initiatiques. L'historien doit se faire pardonner l'irrationalité de concepts tels que «troubles», «décadence», «genèses»... Les illusions positivistes se portent bien: refus de concevoir les limites de l'enquête, d'admettre les lacunes dans la documentation, idée de l'irréversibilité du Progrès historique, quête angoissée de la chronologie absolue. Et lorsque l'analyse se double d'une revendication héréditaire, que la relation avec le passé devient passionnelle, le sujet est abordé de façon purement idéologique. Les Doriens ont détenu longtemps le secret de notre acte de naissance, identifié à celui de la Raison; comment supporter l'incertitude? Les études historiques fourmillent en fait d'exemples de ce genre, où la fin justifie les moyens. Et il faut souvent, comme ici, commencer par exorciser de vieux fantômes.

linguistique plus archaïque, l'éolien; pour lui la diversification du dorien et de l'ionien se serait accentuée progressivement par la suite, au long des «siècles obscurs».

²² Cfr. Snodgrass, Hooker (bibliographie).

²³ Cfr. P. Jarde, *La formation du peuple grec*, Paris 1923.

BIBLIOGRAPHIE

Sur la réalité d'un antagonisme entre Doriens et Ioniens dans l'Antiquité et une discussion approfondie des thèses contemporaines: Edouard Will *Doriens et Ioniens* Paris 1956.

Sur la dimension archéologique du problème des «siècles obscurs, une éclatante hécatombe d'idées reçues: A.M. Snodgrass, *The Dark Age of Greece*, Edimbourg 1971.

Une synthèse historique de l'évolution de cette période: M.I. Finley, *Les premiers temps de la Grèce*, Paris 1973.

Sur la Grèce mycénienne: E. Vermeule, *Greece in the Bronze Age*, Chicago 1964.

Et un ouvrage récent fait le point à la fois sur la Grèce mycénienne et les «invasions doriennes»: J.T. Hooker, *Mycenaean Greece*, London 1977.

Une note critique: A. Schnapp-Gourbeillon, 'Grèce: à propos des siècles obscurs', in *Annales ESC* 1974, n. 6.

LE NECROPOLI PROTOSTORICHE DELLA VALLE DEL SARNO:
PROPOSTA PER UNA SUDDIVISIONE IN FASI

PATRIZIA GASTALDI

L'indagine condotta dalla Soprintendenza Archeologica di Salerno nella necropoli di S. Valentino Torio¹ e le campagne di scavo effettuate a S. Marzano dal 1968 al 1976² (fig. 1) hanno messo in luce circa trecento tombe, una base statistica sufficiente per completare quel discorso di inquadramento cronologico iniziato da B. d'Agostino per i corredi della prima età del ferro.

Anche se la disponibilità dei dati è ancora limitata per le condizioni del materiale solo in parte restaurato, la ricerca è sembrata opportuna per l'attenzione che, in

* Ringrazio il Prof. B. d'Agostino per avermi voluto associare allo scavo delle necropoli di S. Marzano e di S. Valentino Torio, affidandomi la pubblicazione dei materiali rinvenuti sotto la sua direzione.

Mi è inoltre gradito ringraziare il Prof. W. Johannowsky, Soprintendente archeologico per le provincie di Salerno, Avellino e Benevento, la Dr.ssa G. d'Henry e la Dr.ssa L. Rota, attuale responsabile della zona, per avermi agevolato nello studio dei materiali e nell'opera di documentazione grafica e fotografica.

Lo scavo della necropoli è stato effettuato in massima parte dal Sig. A. Squillante alla cui perizia si deve il riconoscimento di molti elementi essenziali alla comprensione dello scavo.

Devo inoltre alla cortesia dei Proff. G. Buchner, W. Johannowsky e a quella degli amici e colleghi G. Bailo Modesti, L. Cerchiai e D. Sibilio le informazioni sul materiale, ancora inedito, di Pithecusa, Capua, Bisaccia e Pontecagnano.

Le fotografie di scavo sono state fatte da B. d'Agostino, quelle relative agli oggetti da M. Gallicchio. I rilievi delle tombe sono stati eseguiti da B. d'Agostino e P. Gastaldi.

La documentazione grafica è stata eseguita da C. Lanzara (fig. 18-20) G. Massimo (fig. 5-6; 9-13; 26) E. Milone (fig. 14-17; 20-25) E. Pasqualone (fig. 1-4; 7-8).

¹ Per un inquadramento delle necropoli della valle del Sarno nella cultura delle tombe a fossa in Campania cfr. B. d'Agostino, 1974, p. 26 ss. Sull'evidenza proveniente da Striano cfr. L. A. Scattozza, 'Materiale protostorico di Striano esistente a Pompei nella collezione Serafino', in *RendNap* LII 1977, p. 185 ss. Per S. Valentino Torio cfr. B. d'Agostino, 1975; *Idem*, 1976, b; *Idem*, 1976, a, p. 95 ss.; M. W. Frederiksen, 'Archaeology in south Italy and Sicily, 1973-76', in *Archaeological Reports for 1976-77*, p. 46 e fig. 1-3.

² B. d'Agostino, 1970.

questi ultimi anni, è stata posta al mondo indigeno nei suoi rapporti con la colonizzazione greca, soprattutto in Campania. Le necropoli dell'agro sarnese sono a questo proposito privilegiate poiché consentono di cogliere in maniera ampia e documentata le modificazioni sociali che il fenomeno coloniale ha determinato nel contesto indigeno fra la metà dell'VIII secolo e la prima metà del VII secolo a.C., epoca in cui si colloca la maggior parte dei corredi rinvenuti³.

Mentre a S. Valentino Torio non è attestata per ora alcuna frequentazione nel VI secolo, a S. Marzano gli scavi del 1977 hanno accresciuto il numero delle tombe databili fra la fine del VII e la prima metà del VI secolo, mostrando come il mondo indigeno, pur modificando in parte il repertorio formale, continui tradizioni culturali che gli sono proprie sin dall'inizio⁴.

Se le aree adibite a necropoli sono ormai ben circoscritte, continuano a mancare i dati sugli insediamenti dei quali, del resto, anche in epoca storica non si conserva memoria né nelle fonti letterarie né in quelle archeologiche⁵.

LA NECROPOLI DI S. VALENTINO TORIO (fig. 2)

Gli scavi del 1974 hanno interessato solo un breve tratto del sepolcreto che si estende ad Ovest, sotto parte dell'abitato moderno⁶.

Uno spesso strato di lapillo dell'eruzione vesuviana del 79 d.C. sigilla, ad un metro dal piano di campagna, gli strati sabbiosi in cui sono incavate le fosse; il taglio delle tombe era praticato in un sottile strato di cenere, dura e compatta, che divide i primi due livelli sabbiosi. Le sepolture, che non presentano in genere alcun tipo di copertura o di *sema*, sono del tipo a fossa semplice nelle tombe di dimensioni più piccole, munita di controfossa e a volte rivestita da un muretto di ciottoli o di scaglie di calcare nelle tombe di dimensioni maggiori⁷ (fig. 6 T. 180).

³ P. Gastaldi, 1977.

⁴ Materiale riferibile a questo orizzonte cronologico era, del resto, già conosciuto cfr. G. Patroni, 1901, p. 47 ss. e tav. IV, 3 e P.C. Sestieri, in *NSc* 1949, p. 178 ss. T. 1.

⁵ B. d'Agostino, 1976, a, p. 101. L'impianto di una villa rustica del I secolo a.C. è stato recentemente scoperto in un'area periferica del centro urbano di S. Marzano.

⁶ L'esistenza di una necropoli nel territorio di S. Valentino Torio era nota già al Patroni (G. Patroni, 1901, p. 48); nel 1929 fu apposto il vincolo archeologico su alcuni terreni in località S. Vincenzo dove delle tombe erano state distrutte dall'attività di una cava di pozzolana. Altri reperti erano stati recuperati nel 1966 nei pressi del Mercato ortofrutticolo; nel 1974 la Soprintendenza archeologica di Salerno intraprese, sotto la direzione di B. d'Agostino e con la partecipazione della scrivente, una campagna di scavo per bonificare l'area interessata dalla costruzione della variante all'abitato di S. Valentino per l'innesto della S.S. 7 bis con la S.S. 18.

⁷ Le tombe rinvenute a S. Valentino sono complessivamente 75 di cui 56 del tipo a «fossa semplice» e 19 del tipo a «controfossa»; le loro dimensioni sono notevoli: superano i tre metri di lunghezza 15 tombe, i metri due 23 tombe. La particolare lunghezza e profondità della fossa sono

Gli oggetti di corredo sono collocati nella fossa mentre sulla controfossa si può spesso trovare una grossa olla in prossimità dei piedi del defunto⁸ (fig. 6 T. 180, n. 1). In alcuni casi, in tombe di bambino, la disposizione degli oggetti sembra suggerire la presenza di una cassa lignea nella quale veniva deposto il defunto con gli oggetti del corredo: questi sono, infatti, perfettamente allineati in un'area rettangolare, mentre grosse pietre sono poste di rincalzo ai lati (fig. 29. 1 T. 205); fuori dalla cassa, ai piedi, era collocato un solo vaso: una brocca nella T. 169, un'olla nella T. 205; il rinvenimento in quest'ultima tomba di una maniglia di ferro potrebbe avvalorare questa ipotesi⁹. Del resto il terreno sabbioso con cui sono riempite le fosse, se ha preservato gli oggetti di ceramica e di metallo, ha quasi completamente distrutto le sostanze organiche; anche degli scheletri si conservano pochi resti, per lo più il cranio e le ossa lunghe degli arti inferiori degli individui adulti.

L'orientamento delle tombe è costante: la testa del defunto è sempre collocata a SE mentre l'asse longitudinale della fossa ha un orientamento SE/NO in un arco che varia da N ad O di 64°¹⁰.

Un altro dato di estremo interesse emerso dagli scavi di S. Valentino è la vasta documentazione di un particolare tipo di sepoltura che potremmo definire «a struttura complessa»: singole tombe, generalmente di adulto, sono circondate da un «canale» ad anello che si interrompe a NO, in corrispondenza dell'asse longitudinale della fossa, determinando una sorta di ingresso all'area della sepoltura verso il quale il defunto «volgeva lo sguardo»¹¹ (fig. 27. 1-2).

Questi «canali» organizzati all'interno della necropoli lungo assi di viabilità che sembrano, in alcuni casi, funzionali agli ingressi, hanno una profondità di soli 20/30 cm., massima nel tratto opposto all'apertura, decrescente mano a mano che ci si approssima ad essa; erano scavati e reinterrati, col materiale di risulta proveniente dallo scavo della tomba, contemporaneamente alla deposizione nella sepoltura del defunto. Ciò si è potuto riconoscere poiché quando la fossa della tomba è molto profonda e raggiunge lo strato di lapillo preistorico posto al di sotto degli strati sabbiosi troviamo, sia nel riempimento del «canale» che in quello della tomba, le caratteristiche pomice marroni dello strato preistorico.

È significativo il fatto che i «canali» e le tombe si rispettano reciprocamente

elementi che concorrono, insieme alla quantità di oggetti deposti, alla definizione del particolare prestigio del defunto.

⁸ Nelle T. 173, 168 e 198 alcuni vasi erano collocati anche sulla controfossa.

⁹ Va ricordato che anche ad Ischia le tombe ad inumazione, in genere di bambini e fanciulli, hanno una «cassa di legno, sul coperchio della quale furono posate alcune pietre, mentre altre pietre di rincalzo furono spesso incastrate fra la cassa e le pareti della fossa» (G. Buchner, 1975, p. 69).

¹⁰ Da 2° verso N a 66° verso O, con un forte addensamento fra i 30° e i 40° (60% delle tombe). L'orientamento della T. 125 è errato poiché lo scavo della fossa fu disturbato dalla presenza dei limiti di una «stradina».

¹¹ B. d'Agostino, 1976, a, p. 96.

senza mai intersecarsi o sovrapporsi in modo sostanziale: i «canali» delle T. 158 e 165, ad esempio, si sovrappongono solo marginalmente ma il lato interno che delimita la piattaforma nella quale è incavata la tomba rimane intatto: si tratta di sepolture della stessa fase cronologica. Sovrapposizione completa si ha, invece, per un breve tratto, fra i «canali» delle T. 174 e 168 ma quest'ultima è più recente della prima.

Nella T. 205 l'area di rispetto che circonda la fossa non è delimitata dal consueto «canale» incavato ma da un giro di grosse pietre e ciottoli anch'esso interrotto a NO, in corrispondenza dei piedi del defunto (fig. 28. 1); nella T. 178 la piattaforma circolare sembra invece delimitata da un lieve rialzo del terreno ed al suo centro si apre la sepoltura.

La funzione a cui venivano adibiti i «canali» non è ancora del tutto chiara: dovendosi escludere quella del drenaggio per la natura particolarmente asciutta del terreno sembra più probabile che essi servissero ad accogliere le fondamenta per delle strutture che occupavano solo una parte del «canale», quella prossima alla piattaforma e che, per la scarsa profondità del solco, dovevano essere molto leggere e rimanere visibili per un certo tempo anche dopo il seppellimento del defunto: forse una palizzata che creava intorno alla tomba un'area di rispetto o una vera e propria capanna che custodiva, come in vita, il defunto. Un'ipotesi che ne giustificerebbe la presenza prevalentemente intorno alle tombe dell'adulto: lo *status* con cui si acquisiva, in vita, il diritto all'uso — possesso (?) — della capanna. Nel tratto NO del «canale» della T. 162 vi erano, del resto, due solchi paralleli alle sponde mentre sulla piattaforma — ma anche sul «canale» — si sono rinvenuti numerosi fori, alcuni molto regolari, di cui due davanti all'ingresso¹².

È a questo proposito interessante la descrizione che fa P.J. Reynolds del metodo usato, durante l'età del ferro, per costruire una capanna di legno e frasche: «The evidence for this house suggested that it was made from stakes driven into a shallow gully with the wall consisting of hazel rods or willow withes interwoven between the stakes. The only substantial post-holes form the porch of the house and are very necessary to the strength of this house. Its construction is similar to a wicker shopping basket but the doorway represents a break in the circle»¹³. Se questa chiave di lettura è corretta non è da escludere che l'impianto della necropoli rispecchiasse quello del villaggio con capanne circolari o ellittiche, di 5/7 m. di diametro, costruite con materiale deperibile¹⁴, disposte in fila, con gli ingressi rivolti alle strade di accesso al villaggio.

¹² Gli altri fori, che hanno diametri e profondità diverse, non sembrano avere alcuna correlazione fra loro.

¹³ P.J. Reynolds, *Farming in the Iron Age*, Cambridge 1976, p. 24 e fig. 1-4. Un'ipotesi alternativa per una struttura analoga è stata suggerita da E. De Juliis per l'elevato della capanna B di Masseria Cupola di Manfredonia datata all'ultimo venticinquennio del VI secolo a.C. (*NSc* 1977, p. 373 ss.).

¹⁴ O con uno zoccolo di pietre, come sembrerebbe suggerire il «circolo» della T. 205.

LA NECROPOLI DI S. MARZANO (fig. 3,4)

Le indagini condotte a S. Marzano dal 1968 al 1976 sono state caratterizzate da una estrema parcellizzazione degli interventi che ha consentito una lettura solo parziale delle linee di sviluppo della necropoli ma, d'altro canto, ha permesso di delimitare la vasta area che queste popolazioni hanno adibito a sepolcreto dalla metà del IX alla metà del VI secolo a.C. In linea d'aria le zone esplorate distano, in direzione NE/SO 580 m., in direzione SO/NO più di 500 m., senza considerare gli scavi effettuati all'inizio del secolo e i rinvenimenti sporadici che hanno interessato spesso zone limitrofe¹⁵.

Mentre non si notano fenomeni di sovrapposizione fra le tombe della prima Età del Ferro e quelle dell'Orientalizzante Antico, le tombe della fine del VII e della prima metà del VI secolo a.C., sembrano occupare, almeno in parte, aree già usate nei periodi più antichi¹⁶.

Gli intensi lavori agricoli e la presenza, nel settore S/SO, di una falda freatica che ricopre costantemente con 30 cm. di acqua il piano delle tombe¹⁷ ha spesso compromesso l'integrità dei corredi; in alcune aree si è inoltre potuto notare un'azione di disturbo, avvenuta in epoca precedente all'eruzione vesuviana del 79 d.C., che ha sconvolto le sepolture e asportato parte degli oggetti di corredo, analogamente a quanto è avvenuto nella necropoli di Capua a partire già dal VII secolo a.C.¹⁸.

Nella prima Età del Ferro l'orientamento delle tombe è E/SE-O/NO mentre, nell'Orientalizzante Antico, si osserva un leggero mutamento dell'asse longitudinale della fossa che è ora orientata SE/NO in un arco che varia da N ad O di 80°¹⁹. Il cranio è sempre collocato ad E/SE.

Cinque tombe, in cui si è rinvenuto solo lo scheletro privo di ogni oggetto di corredo, presentano invece un orientamento diverso; tre sono sepolture di adulto²⁰.

¹⁵ B. d'Agostino, 1970, pp. 571-2 e relative note. Gli scavi condotti dalla Soprintendenza archeologica di Salerno, sotto la direzione di B. d'Agostino, sono stati effettuati nel 1968-71, 1974, 1976 e sono tutt'ora in corso sotto la direzione di L. Rota. I corredi rinvenuti fino al 1976 sono 172.

¹⁶ Le aree che hanno restituito tombe della prima Età del Ferro — proprietà Viscardi, Esposito e Ina Casa — distano, in linea d'aria, circa 300 m. Intorno a questo nucleo, posto ad E-S/E, si estende la necropoli dell'Orientalizzante Antico; le tombe della seconda metà del VII e della prima metà del VI sono state rinvenute sia in aree di prima Età del Ferro (T. 48 e 50 in prop. Viscardi cfr. B. d'Agostino, 1970, p. 573 fig. 1) che in quelle utilizzate nell'Orientalizzante Antico.

¹⁷ Lo scavo in queste zone ha presentato notevoli difficoltà e non è sempre stato possibile effettuare una documentazione esauriente, come nel caso della T. 277 che conteneva una serie di oggetti di estremo interesse fra cui una spada di ferro, frammenti di spiedi ed alari e numerosi vasi di argilla di tipo greco.

¹⁸ W. Johannowsky, 1969, p. 45.

¹⁹ Da 10° verso N a 90° = Ovest, con un forte addensamento fra i 40° e i 70° (cfr. B. d'Agostino, 1970, p. 573).

²⁰ Si tratta delle seguenti tombe: T. 104 (orientamento N-S), T. 12 e 283 (orientamento

La posizione del cranio, che ha sempre il profilo reclinato su un lato, le dimensioni della fossa e la collocazione degli arti inferiori sembrano indicare che il defunto sia stato deposto rannicchiato e non nella consueta posizione supina; a livello stratigrafico non si nota, tuttavia, alcuna differenza fra queste e le altre tombe e un saggio di controllo effettuato, in occasione del rinvenimento della T. 283, nel sottostante strato di lapillo preistorico, non ha dato alcun esito. Dalla lettura della stratigrafia orizzontale si può, invece, notare come queste tombe siano state rinvenute in aree vicine fra loro in cui tutte le sepolture recuperate appartengono all'Orientalizzante Antico. Un fenomeno analogo a quello di S. Marzano, anche se in percentuali più rilevanti, è presente nella necropoli pithecusana dove le tombe ad inumazione, appartenenti ad individui adulti, senza corredo, sono «molto meno profondamente scavate rispetto al piano di campagna antico, spesso molto strette e corte, appena sufficienti per contenere il cadavere che non è mai deposto in una cassa di legno». «Talvolta il morto si trova in posizione rannicchiata, cosa che non si riscontra mai tra i sepolti con corredo che sono sempre in posizione supina»; secondo G. Buchner queste tombe rivelano l'esistenza di un gruppo di «emarginati» all'interno della gerarchia sociale²¹. Rimane, tuttavia, aperto il problema del perché venga adottato questo particolare rito funerario che è estraneo al patrimonio culturale sia di Pithecusa che della valle del Sarno mentre è ben documentato ad esempio nella Daunia; ed è opportuno ricordare che «la massima parte del materiale daunio, o meglio protodaunio, trovato in Campania» è concentrato nell'ultimo quarto dell'VIII secolo a.C.²².

Le tombe di S. Marzano sono sempre del tipo a fossa ad eccezione della T. 13, dell'Orientalizzante Antico, che ha una forma circolare, con un diametro di circa m. 1,10 e conteneva, al centro, un grosso ziro nel quale non si rinvenne alcuna traccia delle ossa ma, posti a metà altezza, otto recipienti; intorno allo ziro erano collocati altri nove recipienti con le bocche occluse da lastre di tufo. È da notare come nelle necropoli sarnesi non sia finora attestato l'uso della deposizione ad *enchytrismos*.

Le sepolture a struttura complessa con «canale» rinvenute a S. Marzano integrano e completano l'evidenza di S. Valentino Torio; esse, infatti, sono documentate dalla metà del IX secolo fino al VI a.C.; contrariamente a quanto era stato a suo tempo supposto da B. d'Agostino, esse non possono quindi essere considerate un fe-

N/NE-S/SO) testa a NE. La T. 105 conteneva invece lo scheletro di un bambino, posto supino, con il cranio a SO; la T. 106 (orientamento E-O) era occupata, all'estremità O/SO, da uno scheletro di infante che sembrava anch'esso deposto rannicchiato sul fianco sinistro.

²¹ G. Buchner, 1975, pp. 70-72.

²² Sulla struttura delle tombe nella Daunia cfr. F. Tinè Bertocchi, 'Formazione della civiltà daunia dal X al VI secolo a.C.', in 'Atti del Colloquio internazionale di Preistoria e Protostoria della Daunia, Foggia 24-29 Aprile 1973', Firenze 1975, p. 275 ss.; E. De Juliis, 'Considerazioni sull'età del ferro nella Puglia settentrionale', in *Archivio Storico Pugliese* XXVIII 1975, p. 58 ss. Sulla diffusione in Campania della ceramica daunia cfr. E. De Juliis, 1977, p. 81 ss.

nomeno circoscritto ad una determinata fase cronologica ma costituiscono uno dei caratteri peculiari della cultura delle tombe a fossa nell'agro sarnese²³. Nella prima Età del Ferro l'esempio più significativo è rappresentato dal «canale» della T. 232 che ha un diametro di 10/13 m. e una larghezza di 1,30/2 m.; nella tomba (fig. 5), interamente foderata da un muretto di grossi ciottoli e pietre, era stato deposto un guerriero con una ricca *parure* di armi. Più numerosi sono i dati per il periodo dell'Orientalizzante, quando diventano frequenti le tombe con «canale», alcuni dei quali parzialmente riempiti con pietre e ciottoli. I meglio conservati appartengono alle due tombe «principesche» in località «Castello» (fig. 28.2 T. 164) i cui margini erano stati, in parte, intaccati da tombe del VI secolo a.C.

Anche se non mancano le tracce di una viabilità interna alla necropoli, per ora solo in aree con tombe dell'Orientalizzante, la scarsa ampiezza degli interventi non consente di coglierne con chiarezza lo sviluppo areale.

Come è già stato notato da B. d'Agostino²⁴ mancano confronti precisi per le tombe con «canale»; l'unico esempio di fossato è quello del Circolo delle Fibule di Numana²⁵ che racchiude nove tombe databili fra la fine del VII e la fine del VI secolo a.C. e che sembra quindi avere la funzione di delimitare l'area sepolcrale riservata ad un determinato gruppo sociale a differenza dei «canali» sarnesi che circondano sempre una sola tomba. Fra l'altro non è possibile per ora sapere se il fossato di Numana, scavato solo parzialmente, fosse dotato di un ingresso. Una certa analogia sembra potersi istituire anche con quel tipo di sepolture che si presentano circondate da un filare di pietre, generalmente poste di coltello, che delimitano, senza alcuna interruzione, un'area circolare che può contenere una o più tombe. Se ne hanno esempi a Terni²⁶, a Tivoli²⁷ ed in vari centri dell'Etruria: a Vetulonia e a Marsiliana²⁸, a Bisenzio dove è presente un esempio di doppio circolo simile a quello documentato, nel medio versante adriatico, dalla necropoli di Campovalano²⁹; nel Piceno non mancano esempi di queste strutture conosciute anche in zone più interne come ad Alfedena e Pietrabbondante³⁰. Il confronto potrebbe essere le-

²³ B. d'Agostino, 1975: una interpretazione data prima del rinvenimento nella necropoli di S. Marzano di tombe della prima Età del Ferro con «canale».

²⁴ B. d'Agostino, 1976, a, p. 97.

²⁵ *Nuove scoperte di antichità picene*, S. Severino Marche, 1972, p. 19 ss.

²⁶ A. Pasqui - L. Lanzi, in *NSc* 1907, p. 620 ss.; L. Lanzi - F. Stefani, in *NSc* 1914, p. 28 ss. È interessante notare come in alcuni di questi circoli, verso l'esterno vi sia «una fila di alcune pietre di cava, talvolta in linea arcuata. Questo allineamento composto in genere di cinque pietre di forma allungata e appuntute sopra corrispondeva alla posizione dei piedi del cadavere e seguiva quindi l'orientazione della fossa» nella stessa posizione dunque dell'ingresso dei «canali» sarnesi.

²⁷ D. Faccenna, 'Tivoli', in *Civiltà del Lazio primitivo*, Roma 1976, p. 189 ss.

²⁸ Sul significato della presenza di tombe a circolo di pietre nell'Orientalizzante Antico di Vetulonia e Marsiliana cfr. G. Colonna, 1973, p. 67 ss.; F. Delpino, 1977, p. 485.

²⁹ Per Bisenzio cfr. G. Colonna, 1973, tav. XXI, c; per Campovalano: V. Cianfarani, 'Culture adriatiche dell'Italia medio-adriatica', in *Popoli e civiltà dell'Italia antica*, vol. V, 1976, tav. Ic.

³⁰ A. La Regina, 'Il Sannio', in *Hellenismus in Mittelitalien*, 'Kolloquium im Göttingen vom 5 bis 9 Juni 1974; Abhandlungen der Akademie der Wissenschaften in Göttingen' I 1976, p. 226.

gittimo dal momento che nella T. 205 di S. Valentino Torio il «canale» che circonda la fossa è sostituito da un giro di ciottoli; tuttavia la differenza fra l'esempio sarnese e quelli sopra ricordati è rilevante, poiché manca in questi ultimi l'ingresso che è invece evidenziato nella T. 205 dove il circolo — che non è del resto formato da pietre poste a coltello, ma ha piuttosto l'apparenza di un «muretto a secco» — si interrompe in corrispondenza dei piedi del defunto determinando una sorta di ingresso alla sepoltura. È una differenza che ha valore strutturale: mentre infatti negli esempi che si sono richiamati il circolo di pietre serviva a contenere il tumulo di terra che ricopriva la tomba o, più semplicemente, a circoscrivere uno spazio chiuso, una zona di rispetto intorno al defunto, quasi un limite fra mondo dei vivi e mondo dei morti, questa assoluta separazione non si manifesta nelle sepolture sarnesi dove l'ingresso sottolinea appunto una possibilità di continui contatti fra le due realtà.

TIPOLOGIA

I. Le armi

a) *La lancia e il giavelotto*. Per la tipologia degli esemplari di bronzo, presenti nei corredi della prima Età del Ferro, si rimanda alla classificazione di B. d'Agostino: i nuovi esemplari rientrano, infatti, nel suo primo tipo³¹. Nell'Orientalizzante Antico le armi diventano più rare e sono prevalentemente concentrate nella prima fase. Scomparso il *sauroter* ed il rivestimento in filo di bronzo dell'asta lignea, le cuspidi sia della lancia che del giavelotto sono ora di ferro del tipo a lama allungata con immanicatura a «cannone» a sezione circolare³²; la punta, come negli esemplari di bronzo, può essere rivolta verso i piedi in posizione di riposo o verso la testa in posizione di offesa³³.

Ancora in parte legata a tradizioni della prima Età del Ferro è la *parure* di armi della T. 180 di S. Valentino, un corredo ormai del terzo quarto dell'VIII secolo; accanto alla spada di ferro troviamo, infatti, una lancia con cuspidi, rivesti-

³¹ B. d'Agostino, 1970, p. 583 e relative figure, per il *sauroter* p. 584. Nella T. 88 è stato rinvenuto un altro oggetto analogo a quello della T. 61 (cfr. B. d'Agostino, 1970, p. 584 e p. 607 fig. 8, T. 61.4); anche in questo caso manca la cuspidi di lancia mentre è presente un oggetto di ferro della lunghezza di circa cm. 15 formato da un'immanicatura a «cannone» di cm. 6 di lunghezza e da una lama, della medesima lunghezza dell'immanicatura, purtroppo frammentaria e priva dell'estremità. La considerazione che questi oggetti di forma troncoconica non possano essere dei *sauroteres* perché «non avrebbero potuto essere funzionali, mancandogli la punta per infiggere l'asta nel terreno» va rivista alla luce delle nuove tombe rinvenute a Pontecagnano (cfr. n. 35) dove la presenza delle cuspidi e la posizione occupata nelle tombe non sembra possa lasciare dubbi sulla loro interpretazione appunto come *sauroteres*.

³² Un esemplare di cuspidi di lancia in ferro è già presente nella T. 244 ancora del Preellenico II.

³³ B. d'Agostino, 1970, p. 576. Nella T. 234 la cuspidi di giavelotto era invece infilata nella bocca di un anforisco.

mento dell'asta e *sauroter* di bronzo³⁴ (fig. 6). È interessante notare come nella necropoli di Pontecagnano il rivestimento dell'asta, assente nella fase I B, compaia alla fine della II fase in tombe già caratterizzate da fibule a staffa lunga; nella T. 3006, ad esempio, il repertorio delle armi è identico a quello della T. 180 di S. Valentino: una spada di ferro ed una lancia con cuspidi, rivestimento dell'asta e *sauroter* di bronzo. Più complesso il corredo della T. 3010 dove accanto alla spada di ferro figurano due lance di cui una con cuspidi di ferro ma *sauroter* ancora di bronzo, l'altra con tutti gli elementi, compreso il rivestimento dell'asta, ormai di ferro³⁵.

b) *La spada*. L'unico esemplare di bronzo proviene dalla T. 232, databile, per il corredo delle fibule, intorno alla metà del IX secolo a.C. (fig. 14). È una spada del tipo a «lingua di presa» con immanicatura slanciata che si allarga a metà altezza e incastro del pomo a crescente. Un chiodo sulla lingua di presa, uno sulla piastra e due alla base della lama servivano a fissare il rivestimento dell'impugnatura, ulteriormente rinforzata da due legamenti in filo di bronzo posti all'estremità della piastra. La lama, che ha una base semicircolare, è decorata in entrambi i lati da due fasci di sottili linee incise, paralleli ai tagli, che dalla punta proseguono fino alla base della lama dove si divaricano inquadrando un motivo a Y formato da tre linee incise.

Il fodero è ricavato da un'unica lamina ripiegata e accostata sulla faccia posteriore. La faccia anteriore è ripartita, da doppie linee incise, in nove registri: quello centrale, più largo, è decorato con tre motivi incisi a meandro continuo, inseriti l'uno nell'altro; negli altri registri gli elementi decorativi, sempre incisi, si dispongono simmetricamente rispetto alla fascia centrale: si tratta di motivi a zig-zag, a contorno singolo o doppio, e meandri interrotti riempiti, come nel registro centrale, da un fitto tratteggio obliquo. Lungo i margini della fessura, sulla faccia posteriore, vi è un altro motivo a zig-zag a doppia linea. Il puntale è sferico.

L'esemplare di S. Marzano si può inserire fra le spade italiche «tipo Cuma» che sono «quasi esclusivamente diffuse nelle regioni... esterne all'area propria del villanoviano etrusco... In particolare si osservano concentramenti in Umbria, sul medio versante adriatico e in Campania»³⁶; per il fodero il raffronto più puntuale è con il tipo «Guardia Vomano» che spesso accompagna le spade del tipo cumano e che ha, per ora, scarsa diffusione nell'Italia meridionale³⁷.

I due esemplari di ferro, frammentari e lacunosi, provengono entrambi da corredi della prima fase dell'Orientalizzante Antico: quello della T. 180 ha un'immani-

³⁴ Nella T. 112, anch'essa della prima fase dell'Orientalizzante, abbiamo invece una cuspidi di lancia in ferro ma con il rivestimento dell'asta di bronzo.

³⁵ Le T. 3006 e 3010 sono state scavate a S. Antonio di Pontecagnano nel marzo del 1977 da G. Bailo Modesti. Il corredo della T. 3010 è ora esposto nel Museo Nazionale dell'Agro Picentino.

³⁶ V. Bianco Peroni, 1970, p. 87 ss., nr. 214-236; *Ead.*, 1974, p. 20.

³⁷ V. Bianco Peroni, 1970, p. 131; *Ead.*, 1974, pp. 24-25.

catura a «lingua di presa» mentre il fodero conserva un puntale sferico; della spada della T. 277 restano pochi frammenti della lama e del fodero che terminava in un puntale fuso, desinente in un elemento lenticolare preceduto da una serie di dischetti come nell'esemplare della T. 538 di Pontecagnano³⁸.

II. Utensili

a) *Le scuri*. Sono presenti solo in corredi dell'Orientalizzante Antico. L'unico esemplare di ferro proviene dalla T. 234 ed ha una lama trapezoidale ed una immanicatura ad «occhio»; il tallone è lacunoso. Più numerose sono le scuri di bronzo; esse hanno lama allungata, trapezoidale, a margini rettilinei ed immanicatura ad «occhio»; due sottili riseghe delimitano, a volte, la parte centrale della lama. In base alla forma del tallone se ne distinguono due varietà: 1) il tallone si prolunga in un tondino obliquo, della lunghezza di 3/4 cm. (fig. 18); 2) il tallone è rettangolare a margini rettilinei (fig. 17 T. 180; fig. 29.2 T. 158).

Nella necropoli di S. Valentino Torio queste due varietà assumono un significato ben preciso poiché la prima è presente solo nei corredi femminili, la seconda solo in quelli maschili; i due esemplari di S. Marzano, della prima varietà, provengono invece da corredi maschili. In generale comunque la scure è un oggetto che compare sempre in tombe particolarmente ricche e prestigiose³⁹.

Mentre non si conoscono confronti per la prima varietà, la seconda è ben documentata nella necropoli cumana⁴⁰; a Pontecagnano le scuri, generalmente di ferro, compaiono già alla fine della prima Età del Ferro e sono presenti, in tutto l'Orientalizzante Antico, in corredi maschili⁴¹, un raro esemplare di bronzo proviene dalla T. 3006, il *pendant* della T. 180 di S. Valentino.

b) *Paletta di ferro*. È fornita di un'immanicatura a «cannone», a sezione quadrata, che si prolunga fino all'innesto della paletta; quest'ultima, di lunghezza inferiore rispetto al manico, è quadrangolare con margini rettilinei e taglio poco pronunciato o assente. Caratterizza i corredi maschili dell'Orientalizzante. Esempi simili a quelli sarnesi sono attestati a Capua⁴² mentre a Pontecagnano, dove la palet-

³⁸ B. d'Agostino, 'Pontecagnano', in *Seconda mostra della Preistoria e della Protostoria nel Salernitano*, Salerno 1974, fig. 24.

³⁹ P. Gastaldi, 1977. Non si conoscono confronti di corredi femminili con scuri; a Sala Consilina e in molte necropoli calabresi (Torre Galli, S. Onofrio, Canale, Torre del Mordillo) sono presenti, in tombe femminili, piccole scuri miniaturistiche, usate come pendente, che hanno un'immanicatura di bronzo desinente ad occhiello. Anche questa evidenza va rivista alla luce della documentazione dalla valle del Sarno.

⁴⁰ E. Gabrici, 1913, tav. XXVIII 2a, 3a; B. d'Agostino, 1974, p. 32.

⁴¹ B. d'Agostino, 1968, p. 85 tipo I e fig. 7; *Idem*, 1977, p. 10 (= T. 926, R. 30), p. 14 (= T. 928, R. 32, 33) e fig. 6 e 14.

⁴² T. 386 e 865. È la varietà documentata anche a Veio (*NSc* 1963, p. 212 fig. 88, d T. II - JJ 19; *NSc* 1967, p. 257 fig. 104,22 T. HH - 6/7).

ta compare già alla fine della prima Età del Ferro, è presente una varietà con immanicatura formata da un breve codolo che veniva inserito in un manico di legno⁴³.

c) *Coltello di ferro*. Compare prevalentemente nelle tombe degli adulti in contesti sia della prima Età del Ferro che dell'Orientalizzante⁴⁴.

d) *Rasoio di bronzo*. Presente, generalmente nei corredi di prima Età del Ferro⁴⁵ è ancora attestato in due sepolture dell'Orientalizzante Antico (T. 177 e 180): mentre l'esemplare della prima tomba ha una lama a spigoli arrotondati fusa in un solo pezzo con il manico ad occhiello, quello della T. 180 presenta un'immanicatura formata da una fascetta ripiegata a formare un occhiello e desinente in due guance triangolari fissate alla lama con un chiodetto⁴⁶.

e) *Uncini di ferro*. Compaiono a coppie nelle T. 123 (fig. 30.4) e 178 (fig. 6), due corredi femminili dell'Orientalizzante Antico caratterizzati dalla presenza di numerosi oggetti legati all'attività della filatura e della tessitura: otto pesi da telaio nella prima, una fusaiola e otto rocchetti nella seconda; hanno un'immanicatura ad occhiello fusa o prodotta da una ritorsione della verga che è lunga da 30 a 60 cm. Oggetti simili provengono da due corredi femminili di Torre Galli che presentano strette analogie con quelli sarnesi: anche in questo caso, infatti, gli uncini sono presenti a coppie accanto a numerosi esemplari di rocchetti e fusaiole; la loro posizione all'interno delle tombe e l'insistenza di elementi legati al lavoro femminile ha indotto P. Orsi a ricondurre alla stessa sfera di attività anche gli uncini interpretati appunto come «scardassatori per la lana»⁴⁷.

Si devono, inoltre, segnalare alcuni frammenti di spiedi ed alari (T. 112, 277), una grattugia in bronzo dalla T. 164, una delle sepolture «principesche» in località «Castello» di S. Marzano che ha restituito il corredo maschile più ricco fra le tombe dell'Orientalizzante; alcuni frammenti di bacini di bronzo dalle T. 112, 159; 180 e 272. Dalla T. 88, del Preellenico I proviene, infine, uno scalpello di ferro formato da una verga, a sezione quadrata, con una estremità appiattita e una cuspidata.

⁴³ B. d'Agostino, 1968, p. 85 tipo L e fig. 7; *Idem*, 1977, p. 11 (= T. 926, L. 32) p. 14 (= T. 928, R. 34) e fig. 6 e 17. Da contesti di prima Età del Ferro: T. 539, 3006, 3010. Anche a Pontecagnano la paletta è presente nelle sepolture maschili.

⁴⁴ B. d'Agostino, 1970, p. 584 e relative figure.

⁴⁵ B. d'Agostino, 1970, p. 584 ss. e relative figure. I nuovi esemplari provenienti da contesti di prima Età del Ferro e non considerati nella pubblicazione sono tutti simili a quello della T. 4; nell'esemplare della T. 232, vicino ai tre chiodetti vi è un'ampia traccia di materia organica con cui probabilmente era fatta tutta l'immanicatura che del resto, in questo tipo, non è mai conservata.

⁴⁶ Le analogie fra la T. 180 di S. Valentino e la T. 3006 di Pontecagnano trovano un ulteriore riscontro nella presenza, anche in quest'ultima, di un rasoio di bronzo ancora del tipo lunato.

⁴⁷ P. Orsi, 1926, T. 16 col. 24 e fig. 13, T. 63 coll. 51-52.

III. Carretto miniaturistico a quattro ruote (fig. 31.1 T. 232)

Il telaio, di forma quadrangolare (cm. 10,5 x 11,5), è formato da quattro spesse verghe ritorte di bronzo, di cui due costituiscono gli assi su cui sono infilate le ruote a quattro raggi; le estremità degli assi terminano in spirali, in cui sono inseriti piccoli anellini prodotti a matrice. Le altre due sbarre che formano la base del telaio, dopo l'incrocio con gli assi, si appiattiscono e disegnano una linea ad S quasi verticale; anche in questo caso le estremità sono a spirale con l'inserzione di anellini. Quattro perni, in verga a sezione lenticolare, fissano le sbarre agli assi e reggono le quattro fiancate del carretto; la parte terminale del perno, sotto il telaio, è a spirale. Le fiancate sono lacunose e una loro ricostruzione, in mancanza di confronti precisi, rimane problematica. Il perno regge una fascetta su cui si impostano, ai lati, due elementi verticali: quello interno, più alto, sembra fosse unito alla fiancata corrispondente da due sbarrette orizzontali; la fascetta termina con due spirali. Le quattro sponde del carro erano rivestite di osso — in gran parte conservato — che con ogni probabilità era stato fissato alle fiancate di bronzo. La parte superiore, infine, era chiusa da un coperchio formato da una sottile lamina di bronzo lavorata, con un fitto punteggio, a sbalzo che reca al centro una piccola presa in forma di uccello stilizzato. Non è del tutto certo che il coperchio ed il rivestimento siano solidali con il carretto, dal momento che nell'unico esemplare analogo le fiancate sembrano essere state concepite per essere lasciate a vista.

Mancano nelle necropoli campane esempi di carretti cultuali a quattro ruote, mentre sono documentati quelli a due ruote⁴⁸; l'esemplare della T. 232 di S. Marzano trova, invece, un preciso confronto in un carretto, proveniente dall'Italia meridionale e conosciuto solo attraverso un disegno fatto a Roma nel 1869 da P. Garucci: la struttura generale è la stessa anche se la resa dei singoli elementi è differente. Nell'esemplare di confronto le ruote hanno infatti sei raggi, le sbarre del telaio non sono ritorte e le fiancate reggono quattro piccoli animali e un uomo che sembra condurli⁴⁹.

IV. Oggetti di ornamento

a) *Goliere di bronzo* (fig. 30.1 T. 140). In verga con estremità desinenti a ricciolo; uno degli esemplari della T. 159 è decorato con delle piccole cuppelle saldate alla verga. Caratteristiche dei corredi femminili e di bambino dell'Orientalizzante Antico I, sono attestate nelle necropoli campane a Capua, Cuma e Calitri⁵⁰.

⁴⁸ Da Pontecagnano T. 3144; da Ischia (A. D. Trendall, 'Archaeology in south Italy and Sicily, 1966-67', in *Archaeological Reports for 1966-67*, p. 31 e fig. 3).

⁴⁹ E. Woytowitsch, 'Die Wagen der Bronze- und frühen Eisenzeit in Italien', in *Prähistorische Bronzefunde* XVII. 1, 1978, p. 74 e tav. 35 nr. 170.

⁵⁰ Per la trattazione del tipo e la sua distribuzione cfr. G. Pescatori Colucci, 1971, p. 528 ss. La presenza della goliera nella necropoli di Capua (T. 502, 930) è un altro elemento che conferma i numerosi contatti esistenti, in quest'area, fra la cultura villanoviana, che non ha nel proprio repertorio la goliera, e la cultura a fossa in cui questi oggetti sono ben rappresentati.

b) *Armille a spirale, di bronzo* (fig. 30.1 T. 140; fig. 30.2 T. 186). Presenti a coppie nelle sepolture femminili e di bambino della prima fase dell'Orientalizzante, sono in verga a sezione piano-convessa con le estremità terminanti a ricciolo. Gli unici due esemplari ancora di prima Età del Ferro (T. 96) sono, invece, in lamina decorata con motivi incisi a «denti di lupo» e hanno le estremità in verga, a sezione quadrata, desinenti a ricciolo⁵¹. Nella necropoli di Pontecagnano le armille a spirale compaiono già in I A e sono presenti, in numero limitato e prevalentemente in tombe a fossa, in tutta la prima Età del Ferro⁵².

c) *Bracciali*. 1) In verga di bronzo prodotti con una matrice bivalve o, più raramente, in ferro; oltre alla loro funzione specifica, possono assolvere anche a funzioni diverse, come dimostra la loro varia collocazione all'interno della tomba: presso il capo con funzione di orecchini, infilati nell'ardiglione delle fibule o, in alcune tombe maschili del Preellenico, sulla gamba sinistra, nei pressi del ginocchio⁵³. 2) Cavi, in lamina ad estremità sovrapposte e spesso decorate con trattini verticali incisi; sempre di bronzo. 3) In lamina di bronzo, a nastro, ad estremità sovrapposte spesso decorate⁵⁴. 4) In verga di bronzo a sezione circolare con le estremità sovrapposte e generalmente decorate con trattini verticali incisi; compaiono in più esemplari per tomba nelle sepolture femminili e di bambino dell'Orientalizzante Antico I. 5) In verga di bronzo ad estremità accostate e decorate; meno frequenti del tipo precedente. 6) In spessa verga di bronzo con decorazione ad «ovuli» o ad «astragali»; caratterizzano i contesti della seconda fase dell'Orientalizzante.

d) *Anelli*. 1) A spirale sia di bronzo che di ferro (fig. 30.2 T. 186), erano infilati nelle dita delle mani e, a volte, anche in quelle dei piedi⁵⁵. Alcuni esemplari, in bronzo, del Preellenico hanno le estremità desinenti a ricciolo (fig. 16 T. 245, n. 5); nella fase iniziale dell'Orientalizzante diventano più comuni quelli di ferro, spesso affusolati e di dimensioni notevoli come gli esemplari della T. 178 che hanno una lunghezza di cm. 14 (fig. 6). 2) In verga di bronzo prodotti con una matrice bivalve o di ferro. 3) In lamina di bronzo a volte decorata. 4) In verga di bronzo ad estremità sovrapposte o accostate. 5) In spessa verga di bronzo decorati con trattini verticali incisi o con «ovuli».

e) *Borchia di bronzo*. Conica con occhiello interno.

⁵¹ Il tipo in lamina decorata è documentato a Torre Galli (P. Orsi, 1926, T. 131, col. 79 e fig. 65) a S. Onofrio (K. Kilian, 1970, T. 12, 22 tav. 277, 278) a Veio dove l'estremità a ricciolo è fissata alla lamina da una chiodetto (*NSc* 1967, p. 211, fig. 73 T. Z 11-12).

⁵² Fra i trecento corredi della prima età del ferro, in corso di studio da parte di B. d'Agostino ed E. De Juliis, le armille a spirali compaiono solo in sei tombe femminili, di cui cinque del tipo a fossa.

⁵³ Con funzione di orecchini il tipo è documentato anche in contesti maschili; nella T. 9, 56, 82 e 88 il bracciale era collocato nei pressi della gamba sinistra; nelle prime tre è sempre presente una cuspidi di lancia, per la T. 88 vedi nota 31.

⁵⁴ B. d'Agostino, 1970, p. 617 T. 18 fig. 18, 8 e 9.

⁵⁵ Sicuramente ai piedi del defunto nelle T. 83, 169, 183, 186, 191, 205 e 264.

f) *Cuppelle di bronzo* (fig. 15 T. 245, n. 6). A calotta sferica con occhiello interno.

g) *Dischi di bronzo*. In lamina con foro centrale e, a volte, con due piccoli fori lungo il margine; piuttosto rari si trovano infilati nell'ardiglione delle fibule.

h) *Testa di spillone a rotella*. Tipo a sei raggi; questo oggetto, comune in molte necropoli campane⁵⁶, è attestato in due corredi del Preellenico: l'esemplare della T. 245 (fig. 16, n. 1) è di bronzo, quello della T. 94 è di piombo e serviva a mantenere in tensione il filo della collana.

i) *Pendagli a rotella di bronzo*⁵⁷. Gli esemplari di grosse dimensioni che compaiono nei corredi femminili della prima fase dell'Orientalizzante servivano a mantenere in tensione i fili della collana che scendevano verticalmente, lungo il fianco sinistro, fino ai piedi (fig. 6 T. 178).

j) *Pendagli antropomorfi* (fig. 16 T. 245, n. 2-3). In sottile lamina di bronzo: il corpo molto stilizzato ha una forma trapezoidale mentre il capo è reso con un triangolo, con i lati leggermente arcuati, che fuoriesce rispetto al lato corto del trapezio suggerendo in tal modo la presenza delle braccia; al centro del triangolo è un foro passante. «Questi pendagli, diffusi in Italia sull'intero versante adriatico e soprattutto nelle zone interessate dalla 'cultura a fossa', trovano un confronto diretto con l'ambiente illirico, dove questa classe di ornamenti bronzei è una tipica espressione artistica dell'Età del Ferro»⁵⁸. Gli esemplari della T. 245 di S. Marzano, databili alla metà del IX secolo a.C., sono molto simili, sia per la forma che per la mancanza di ogni elemento decorativo, all'esemplare della tomba S. Ant. 28 di Sala Consilina e a quello da Torre del Mordillo.

k) *Pendaglio zoomorfo*. Di impasto a forma di Z con piccolo foro passante ad una estremità (T. 33)⁵⁹.

l) *Pendaglietti a «goccia»*. In bronzo con anello di sostegno⁶⁰.

m) *Pendaglietti cilindrici*. Fusi con estremità arrotondate, sorretti da un tubicino saldato, con foro passante longitudinale. Sono imparentati con i pendagli di tipo

⁵⁶ G. Pescatori Colucci, 1971, p. 490: discussione del tipo e distribuzione.

⁵⁷ B. d'Agostino, 1970, p. 585 e relative figure.

⁵⁸ G. Pescatori Colucci, 1971, pp. 489-90: con la raccolta degli esemplari rinvenuti in Italia a cui si devono aggiungere per la Campania i seguenti esemplari: Sala Consilina T. S. Ant. 28 (K. Kilian, 'Testimonianze di vita religiosa della prima età del ferro in Italia meridionale', in *RendNap* XLI 1967, fig. 4.1: questo esemplare molto simile a quelli di S. Marzano è lacunoso da un lato e fu interpretato dall'autore come la figura di un rapace), Cairano, sporadico (G. Bailo Modesti, 'La protostoria', in *La voce della Campania* VI 1978 nr. 19, p. 38 e fig. 19) Capua T. 281 (W. Johannowsky, 1967, fig. 3; *Idem*, 1969, p. 215).

⁵⁹ B. d'Agostino, 1970, p. 607 fig. 8, T. 33,3.

⁶⁰ G. Pescatori Colucci, 1971, p. 535 nr. 17 e 18.

orientale, in lamina, spesso di metallo prezioso⁶¹; gli esemplari sarnesi sono tutti di bronzo.

n) *Vaghi di collana*. 1) Di ambra. I tipi più comuni sono: sferici con foro centrale; a tronco di piramide con foro trasversale; biconici; a «goccia» a volte con tubicino di sostegno come negli esemplari di bronzo; a ventaglio. 2) Di pasta vitrea: di forma e dimensioni variabili sono spesso decorati con intagli riempiti di smalto; fra tutti si segnalano quelli provenienti dalle T. 204 e 205 a forma di conchiglia in pasta vitrea blu, nera e marrone con una ricca decorazione a linee ondulate o a spina di pesce ottenuta con intagli riempiti di smalto bianco o giallo. L'anima del pendente è formata da una sottile verga di bronzo, a sezione quadrangolare, che fuoriesce terminando in un piccolo anello di sostegno. Questi pendagli sono dunque costruiti nella stessa tecnica di alcune fibule a sanguisuga a staffa lunga, provenienti dalla necropoli di Veio che hanno l'arco formato da un grosso elemento di pasta vitrea simile per forma e decorazione ai vaghi di S. Valentino; si tratta di un tipo di fibula che caratterizza, nella sequenza veiente, il periodo III A⁶². 3) Di osso circolari o sferici. 4) Di cristallo. 5) Di madreperla. 6) Di impasto, sferici o troncoconici; si tratta di un tipo piuttosto raro.

o) *Distanziatori di collana*. In osso, di forma rettangolare, con fori passanti longitudinali; uno dei lati è spesso decorato con cerchi e linee impresse.

p) *Scarabei e statuine di fayence*. Si rinvenivano, spesso anche in più esemplari per tomba, nelle sepolture femminili e di bambino dell'Orientalizzante⁶³.

q) *Ago*. Di bronzo, con cruna pervia.

r) *Bulla d'oro* (T. 96). In lamina circolare, con linguetta ripiegata ad occhiello con due fori di sospensione all'attacco della linguetta, è lavorata a sbalzo: la parte centrale, convessa, è circondata da un tondino fra due fila di puntini. Esemplari in oro sono documentati a Pontecagnano in corredi di II fase⁶⁴ e a Cuma dalla T. 36 dello scavo Osta⁶⁵; nella necropoli di Sala Consilina le bulle hanno invece un'anima di bronzo ricoperta da una lamina d'oro⁶⁶.

s) *Pettine di bronzo* (T. 168). Di forma triangolare, con occhiello di suspensio-

⁶¹ B. d'Agostino, 1968, p. 83 fig. 6 (T. 582, 600).

⁶² J. Palm, 'Veian tomb groups in the Museo Preistorico, Rome', in *OpusArch* VII 1952, Vac. T. XVII tav. XXVI,11; Vac. T. XXVI tav. XXXI, 4 e 5; per la sequenza di Veio, *NSc* 1965, p. 56.

⁶³ In corso di studio da parte di C. Barocas. (Cfr. B. d'Agostino, 1972, p. 409 e tav. CXVI). Una prima analisi degli oggetti di tipo egizio rinvenuti in Campania è stata fatta da F. De Salvia, 'I reperti di tipo egizio di Pithekoussai: problemi e prospettive', in *Contribution à l'étude de la société et de la colonisation eubéennes*, 'Cahiers du Centre Jean Bérard' II, Napoli 1975, p. 87 ss.

⁶⁴ T. 553 (inedita): un esemplare molto simile nella decorazione a quello di S. Marzano.

⁶⁵ H. Müller-Karpe, 1959, tav. 19, A, 5.

⁶⁶ K. Kilian, 1970, pp. 185-6 Alleg. 15 tipo P 5.

ne in cui è infilato un piccolo anello, ha i dentelli, molto fitti, di forma rettangolare. Esempari simili a quello di S. Valentino sono documentati a Veio, nell'agro Falisco e nella T. 4 di Cuma preellenica dove il pettine, in osso, è decorato con cerchietti impressi⁶⁷.

t) *Cinturone di bronzo*. Se ne ha un solo esemplare dalla T. 168 (fig. 29.3) dell'Orientalizzante Antico II: è in lamina a fascia molto larga che si restringe ad una estremità a formare un lungo cinturino desinente in un gancio⁶⁸.

u) *Acconciatura per capelli*. La buona conservazione degli oggetti di metallo provenienti dalla necropoli di S. Valentino consente una lettura precisa degli elementi che compongono le ricche acconciature per capelli rinvenute in alcuni corredi femminili dell'Orientalizzante Antico I ma già presente, in uno schema semplificato, in una sepoltura del Preellenico (T. 30)⁶⁹. I capelli della defunta erano ricoperti da un copricapo, probabilmente una sorta di velo, che veniva fissato alla testa mediante una fascia elastica formata da vari segmenti — sei o otto nei due esempi meglio conservati — composti ciascuno da coppie di distanziatori, a sezione rettangolare, lunghi circa cm. 6, attraversati da dodici fori nella parte più larga, corrispondenti alle estremità di altrettanti saltaleoni cilindrici di 4/5 cm. di lunghezza; dodici fili, passando attraverso i fori dei distanziatori e i saltaleoni univano i singoli segmenti fra loro. Nelle T. 159 e 30 uno o due anelli di bronzo congiungevano, sulla nuca, le due estremità della fascia. Completavano l'acconciatura numerosi esemplari di fibule di bronzo, fissate direttamente al copricapo o poste trasversalmente sulla fascia «fermavelo» come nella T. 178 (fig. 30.3); la scelta della fibula non è occasionale e, soprattutto nei corredi particolarmente ricchi di elementi decorativi, si può notare una specializzazione dei tipi in rapporto alla loro collocazione all'interno del corredo. Mentre nell'acconciatura della T. 30 appaiono il tipo a quattro spirali e quello a sanguisuga e staffa simmetrica, nelle acconciature di età più recente si trovano solo fibule ad arco rivestito e staffa breve o media. Nelle T. 178 e 263 infine, la fronte era ricoperta da dei dischi di ferro probabilmente cuciti al copricapo.

L'introduzione, nella fascia «fermavelo» dei distanziatori, ancora assenti nella T. 30, consentiva di aumentare il numero delle fila dei saltaleoni che rimanevano così perfettamente aderenti le une alle altre dando una maggiore elasticità alla fascia. Piccole fasce composte da soli saltaleoni sono, del resto, usate nelle sepolture di bambino della stessa fase cronologica (fig. 30.1 T. 140)⁷⁰.

⁶⁷ Veio T. HH-11/12 (NSc 1965, p. 135 fig. 55, r) e T. BB-γ (NSc 1972, p. 267 fig. 51,8); Nazzano (E. Stefani, NSc 1911, p. 434, fig. 3); Cuma, T. 4 (H. Müller-Karpe, 1959, tav. 17, B, 6).

⁶⁸ Questo oggetto fu esaminato solo durante lo scavo poiché venne subito imballato ed inviato alla Soprintendenza archeologica di Firenze per il restauro; non è quindi possibile affrontare in questa sede un discorso preciso sul suo inquadramento culturale.

⁶⁹ G. Patroni, 1901, p. 42; B. d'Agostino, 1970, p. 587 e p. 575 ss. figg. 4-5.

⁷⁰ Di difficile spiegazione il rinvenimento in due sepolture, una (T. 89) del Preellenico II e l'altra (T. 186) della prima fase dell'Orientalizzante, di due distanziatori isolati: mentre la prima era

V. Fibule (fig. 7,8: tavole tipologiche)

Ove non sia diversamente specificato, si intende che le fibule sono di bronzo.

A: *Fibule a disco con ardiglione mobile*

A1) *Ad arco serpeggiante, trapezoidale*. Il tipo con disco intagliato (A1a)⁷¹ è rappresentato dal solo esemplare della T. 247: l'arco, a sezione circolare, è decorato con gruppi di linee trasversali incise. Esempari analoghi provengono da contesti maschili della fase IA di Pontecagnano, Sala Consilina, Capua e da Cuma fra i materiali della collezione Stevens⁷².

Gli esemplari con disco solido (A1b) nelle due varietà con elemento a doppio ponticello fuso insieme all'arco (A1b1) o inchiodato (A1b2) sono più numerosi⁷³: all'interno della prima varietà la sezione dell'arco è circolare (fig. 15 T. 245, n. 1) nei corredi più antichi, databili alla metà del IX secolo a.C. (A1b1a), rettangolare in quelli più recenti (A1b1b).

L'unico esemplare di ferro ha il disco solido e proviene da un contesto del Preellenico II (T. 28).

A2) *A «ponte»*⁷⁴. Agli esemplari già noti e caratterizzati da un disco solido, saldato all'arco (A2a)⁷⁵ si deve ora aggiungere quello della T. 94 che ha il disco fuso insieme all'arco, la sezione del «ponte» piano-convessa mentre il setto dell'arco prossimo al disco e all'ardiglione è laminare; il disco è decorato (A2b). Di ferro è l'esemplare molto frammentario della T. 55 (A2c)⁷⁶.

sconvolta, nella seconda non vi era traccia di saltaleoni e i distanziatori giacevano isolati nei pressi della testa. Mancano confronti precisi per la fascia «fermavelo», soprattutto nella sua forma più elaborata; coppie di sbarrette rettangolari, simili ai distanziatori sarnesi ma scanalate con 11, 12 e 14 fori ed altrettanti saltaleoni sono state rinvenute in due necropoli del Materano, S. Leonardo presso Pisticci e l'Incoronata, e sono state assimilate da P. Zancani Montuoro ai suoi «calcofoni» anche se sono prive delle tipiche volute che caratterizzano, fra gli altri, il bel esemplare di Francavilla (P. Zancani Montuoro, 1977, p. 27 ss.). K. Kilian propone come confronto per l'acconciatura della T. 30 di S. Marzano quelle di Vergina composte da lunghi saltaleoni, generalmente in gruppi di due o quattro, che formano dei segmenti uniti fra loro da anelli (K. Kilian, 1973, p. 13). Sulla presenza di saltaleoni nelle acconciature della testa nelle sepolture femminili cfr. anche J. De La Genière, 1968, p. 115 ss. in cui si afferma che questa moda compare nelle tombe di Sala Consilina nella fase III A, nello stesso momento in cui compaiono nella valle del Sarno le fascie «fermavelo» del tipo complesso. Un'asticella forata, a sezione rettangolare, e alcuni frammenti di saltaleoni sono infine documentati in un corredo femminile di Oliveto Citra (P. Sestieri, NSc 1952, T. V, pag. 57).

⁷¹ J. Sundwall, 1943, p. 158 ss. tipo D IV α b.

⁷² A Pontecagnano è diffuso il tipo a disco intagliato con o senza alette ed arco a sezione circolare o rettangolare; l'esemplare della T. 730 — metà IX secolo — ha ormai il disco solido e l'arco a sezione circolare come gli esemplari più antichi della valle del Sarno; per Sala Consilina K. Kilian, 1962, p. 84 fig. 1,4; per Cuma E. Gabrici, 1913, col. 72 e tav. XXIII, 3.

⁷³ B. d'Agostino, 1970, p. 587 ss. tipo a 1 con relative figure.

⁷⁴ J. Sundwall, 1943, p. 161 tipo D IV α d.

⁷⁵ B. d'Agostino, 1970, p. 588 ss. tipo a 2 con relative figure.

⁷⁶ B. d'Agostino, 1970, p. 592 e p. 614, fig. 15 T. 55,4.

A3) *A sanguisuga* (T. 31)⁷⁷.

A4) *Ad arco foliato, traforato di ferro*. È una fibula da «parata» proveniente dalla T. 180 dell'Orientalizzante Antico I⁷⁸.

B: *Fibule a disco con molla*

B1) *Ad arco serpeggiante a tre spirali* (fig. 15 T. 245, n. 2)⁷⁹. L'arco è costituito da un sottile filo che avvolgendosi forma tre spirali; il disco, molto intagliato, è unito all'arco dall'elemento a doppio ponticello. Mentre nei contesti campani della prima Età del Ferro questo tipo è rappresentato solo a Sala Consilina, confronti più numerosi si hanno in tombe della prima metà del IX secolo a.C. dalla necropoli delle Acciaierie di Terni⁸⁰.

B2) *Ad arco serpeggiante*. L'arco, generalmente a sezione circolare, è compreso fra due molle di diametro uguale; il disco, unito all'arco dall'elemento a doppio ponticello, è intagliato (B2a)⁸¹ negli esemplari più antichi del Preellenico I, solido (B2b) in quelli più recenti del Preellenico II⁸².

Fra gli esemplari a disco intagliato, quelli delle T. 245 (fig. 15, n. 3) e 246, con arco sottile e molla all'attacco dell'ardiglione leggermente più grande, trovano riscontro con una fibula della T. 180 di Pontecagnano⁸³, della fine della fase IA; rappresenta l'esito finale del tipo ad arco serpeggiante e grossa molla che caratterizza i corredi maschili, a Pontecagnano come nelle coeve necropoli villanoviane, della prima metà del IX secolo e che scomparirà sostituita, nella fase IB, dalla fibula «siciliana». Nelle necropoli campane di *Fossakultur* le fibule ad arco serpeggiante con disco sono molto rare e sono rappresentate dal solo tipo con grossa molla e disco intagliato della T. 3 di Cairano⁸⁴ e della T. 8 di Cuma⁸⁵; la variante B2a è, inve-

⁷⁷ B. d'Agostino, 1970, p. 589 tipo a 3 con relativa figura.

⁷⁸ J. Sundwall, 1943, affine al tipo D IV γ e 3 p. 166; un esemplare simile proviene dalla T. 13 di Oliveto Citra (B. d'Agostino, 1964, p. 66 n. 1).

⁷⁹ J. Sundwall, 1943 p. 157 tipo D III β a.

⁸⁰ Sala Consilina: T. D 89 (J. De La Genière, 1968, tav. 30,4; K. Kilian, 1970, tav. 148, IV) T. A 285 (K. Kilian, 1970, tav. 81,1) T. A 295 (K. Kilian, 1970, tav. 84, II) T. B 87 (K. Kilian, 1970, tav. 123, II). Terni: T. 1 (H. Müller-Karpe, 1959, tav. 43, A, 8) T. 3 (H. Müller-Karpe, 1959, tav. 44, B, 6); T. 116 (H. Müller-Karpe, 1959, tav. 43, B, 4) T. 149 (H. Müller-Karpe, 1959, tav. 43, D, 1) T. 151 (H. Müller-Karpe, 1959, tav. 39 D). Affine a questo tipo è un esemplare proveniente da Grottaferrata, Villa Cavalletti (P.G. Gierow, *The Iron Age Culture of Latium*, I, 1966 p. 327 fig. 93,5).

⁸¹ J. Sundwall, 1943, p. 155 ss. tipo D II β e.

⁸² B. d'Agostino, 1970, p. 589 tipo b 4 con relative figure.

⁸³ B. d'Agostino, 'Necropoli di Pontecagnano', in *Mostra della Preistoria e della Protostoria nel Salernitano*, Salerno 1962, p. 124 nr. 336 e fig. 40 e 44,3; K. Kilian, 1970, tav. 262,11; *Idem*, 'Zu den früheisenzeitlichen Schwertformen der Apenninhalbinsel', in *Prähistorische Bronzefunde* XX.1, 1974, tav. 11, B, 3.

⁸⁴ G. Pescatori Colucci, 1971, p. 483 e fig. 4: degli inizi del IX secolo.

⁸⁵ H. Müller-Karpe, 1959, tav. 20, E, 4.

ce, ben documentata, fra l'altro, a Roma, nei Colli Albani e a Terni dove si trova spesso associata al tipo B1 come nella T. 245 di S. Marzano⁸⁶. Pertanto, nonostante la varietà B2b rientri in un tipo di cui esistono i precedenti in una vasta area, finora di fatto in Campania la sua presenza appare caratteristica della cultura a fossa della Valle del Sarno.

B3) *Ad arco serpeggiante foliato*. Il setto mediano dell'arco è compreso fra due molle di diametro uguale. Questo tipo sembra caratteristico della cultura delle tombe a fossa della Valle del Sarno; esso è affine ad un tipo ricorrente a Veio, dal quale tuttavia differisce poiché nel tipo veiente una delle due molle è sostituita da un gomito.

Mentre gli esemplari più antichi, del Preellenico I, hanno ancora l'elemento di raccordo a doppio ponticello (B3a) o il disco saldato all'arco (B3b), in quelli più recenti il disco è fuso insieme all'arco, l'elemento di raccordo è soppresso e l'arresto dell'ardiglione è ottenuto mediante un piccolo intaglio e una piegatura del bordo del disco o con un dentino saldato (B3c); l'arco è ora completamente foliato a differenza delle varietà precedenti in cui era foliato solo il setto fra le molle⁸⁷. Documentata da numerosi corredi del Preellenico II, quest'ultima varietà è presente ancora nell'Orientalizzante Antico I, in corredi femminili e di bambino, dove viene generalmente utilizzata per decorare le estremità del vestito, come, ad esempio, nella T. 159, 178 (fig. 6) e 140 (fig. 6, n. 7).

B4) *A sanguisuga* (T. 94). L'arco a sezione romboidale è fuso insieme al disco che è decorato⁸⁸.

C: *Fibule a staffa simmetrica o breve*

C1) *Ad arco semplice*. Arco a sezione rettangolare (C1a) (T. 81, 245 fig. 15, n. 4) o circolare (C1b) (T. 246); l'esemplare della T. 81 è decorato con gruppi di trattini trasversali, incisi.

C2) *Ad arco tortile*. Tipo comune a molte necropoli della prima Età del Ferro dove compare soprattutto nei corredi femminili⁸⁹.

C3) *Ad arco uniformemente ingrossato*⁹⁰. Gli esemplari privi di decorazione sono rari (T. 95); generalmente l'arco è decorato con motivi incisi: linee trasversali che ricoprono tutta la lunghezza dell'arco o disposte a gruppi, motivi a spina di pesce, bande con fila di punti fra gruppi di linee. «Sono tutte di piccole dimensioni e

⁸⁶ Ad esempio nella T. 1 (H. Müller-Karpe, 1959, tav. 43, A).

⁸⁷ B. d'Agostino, 1970, p. 589 ss. tipo b 5 con relative figure; oltre al confronto con l'esemplare della T. 558 di Pontecagnano un esemplare della variante B3c proviene da Bisenzio (J. Sundwall, 1943, p. 156 tipo D II β f 1).

⁸⁸ Per i confronti cfr. B. d'Agostino, 1970, p. 589.

⁸⁹ J. Sundwall, 1943, p. 89 ss. tipo B II α a.

⁹⁰ J. Sundwall, 1943, p. 90 ss. tipo B II α b.

ciò le distingue dalle fibule di Cuma che hanno inoltre una staffa molto grande»⁹¹; l'unico esemplare affine al tipo «cumano» proviene sporadico dal fondo Cittarelli ed ha un arco decorato con motivi a spina di pesce fra gruppi di linee ed una staffa, più grande che negli altri esemplari, con il bordo superiore decorato, come nella fibula della T. 15 di Cuma⁹², da una fila di puntini a sbalzo.

C4) *Foliata* (T. 44)⁹³. In Campania il tipo è attestato a Pontecagnano — in corredi femminili delle fasi IB e II — a Bisaccia, Sala Consilina e Cuma⁹⁴.

C5) *Cruciforme a quattro spirali*. Se ne distinguono, in base alla tecnica, due varietà: C5a) le spirali sono sorrette da un solo supporto che reca la staffa, ad esso sono fissate attraverso un perno inchiodato al loro incrocio, che regge anche una piastra quadrangolare o circolare⁹⁵. Gli esemplari di bronzo, di dimensioni che variano da 4 a 7 cm. sono presenti nel Preellenico II; l'unico esemplare di ferro (T. 263) proviene invece da un corredo dell'Orientalizzante Antico I. C5b) i supporti sono due, ortogonali, e fissati all'incrocio delle spirali: uno reca la staffa, la molla e l'ardiglione come nella varietà precedente, l'altro ha le estremità ribattute sulla faccia superiore delle spirali. Questa varietà compare nella prima fase dell'Orientalizzante Antico sia in bronzo che in ferro. Fra gli esemplari di bronzo, quello della T. 186 (fig. 30.2), di piccole dimensioni, reca fra le spirali un dischetto in lamina fissato con un chiodo di ferro; nell'esemplare della T. 178 (lunghezza cm. 26) l'elemento centrale è quadrangolare; nelle fibule di ferro l'elemento centrale è a losanga (T. 178) o circolare (T. 272).

In Campania la fibula a quattro spirali, nella prima varietà, è documentata nelle necropoli di cultura a fossa di Cairano e di Cuma⁹⁶ mentre rimane un fatto del tutto marginale nei centri villanoviani, a Capua come a Pontecagnano⁹⁷. Diversa è la situazione a Sala Consilina dove la fibula a quattro spirali, già documentata con un esemplare in bronzo, della seconda varietà, in un corredo della fase di transizione a Sala Consilina II⁹⁸, è presente con numerosi esemplari di ferro alla fine della fase II B e all'inizio della fase III A; «l'arrivée de cete fibule... se produit à une

⁹¹ B. d'Agostino, 1970, p. 590 ss. tipo c 7 con relative figure.

⁹² H. Müller-Karpe, 1959, tav. 19, C, 2.

⁹³ B. d'Agostino, 1970, p. 591 tipo c 8 con relative figure.

⁹⁴ Pontecagnano e Bisaccia: materiale inedito. Per Sala Consilina cfr. K. Kilian, 1962, p. 90 fig. 3,10; per Cuma cfr. H. Müller-Karpe, 1959, tav. 16, B 6 e 14.

⁹⁵ B. d'Agostino, 1970, p. 591 ss. tipo c 10 con relative figure. Per la distribuzione del tipo cfr. K. Kilian, 1973, carta 2 e 3.

⁹⁶ Cairano: G. Pescatori Colucci, 1971, p. 486 e fig. 4; Cuma: H. Müller-Karpe, 1959, p. 218 fig. 55,4; E. Gabrici, 1913, tav. XXI,4, tav. XXII,5.

⁹⁷ Pontecagnano T. 528 (inedita); Capua cfr. J. Alexander, 'The spectacle fibulae of Southern Europe', in *AJA* 69, 1965, p. 22; in quest'ultimo centro è invece più diffuso il tipo formato da quattro spirali fissate ad una lamina a quadrifoglio (cfr. W. Johannowsky, 1969, T. 363 p. 219) documentato anche a Suessula (*NSc* 1878, tav. VI).

⁹⁸ T. A 235 (K. Kilian, 1970, tav. 65, I, 8 b).

époque où plusieurs objets de la Calabre y parviennent également; il est probable que cette région a fourni les antécédents directs des types attardés au Val de Diano au début de la période III A»⁹⁹.

È infatti in Calabria, soprattutto fra le necropoli della Sibaritide e in Basilicata, che questo tipo di fibula ha una grande diffusione sia nella varietà con un solo supporto sia in quella con più supporti, usati generalmente nelle fibule di grosse dimensioni. Gli esemplari più antichi provengono dalla necropoli di Chiaromonte - S. Pasquale (alta valle del Sinni), dove sono attestati già in contesti dell'inizio del IX secolo a.C.: nella T. 2 le spirali sono rette da un doppio supporto, di cui uno reca una staffa a disco a spirale come in un esemplare da Torre del Mordillo¹⁰⁰. Non sempre del resto le fibule di grosse dimensioni hanno più supporti; nella T. 60 di Francavilla infatti, dei quattro esemplari presenti, tutti di grosse dimensioni, solo uno ha i dischi fissati da due sottili sbarrette di bronzo con le estremità ribattute sulla faccia superiore delle spirali, mentre un terzo supporto di ferro reca la staffa¹⁰¹. Nella necropoli di Amendolara, fibule a quattro spirali, di grosse dimensioni, di bronzo, sono attestate ancora in contesti della fine dell'VIII secolo e della prima metà del VII a.C.: tutti gli esemplari certi hanno al centro un elemento a losanga mentre i dischi sono sorretti da due sbarrette poste l'una sopra e l'altra sotto il supporto con la staffa¹⁰².

C6) *A sanguisuga*¹⁰³.

C7) *Ad arco rivestito*. Arco a sezione rettangolare o quadrata, staffa simmetrica o breve. In base al rivestimento si possono individuare tre varietà: C7a) a più elementi di ambra — o ambra e osso — che ricoprono per tutta la lunghezza l'arco che ha forma semicircolare; i due elementi alle estremità dell'arco sono conici mentre gli altri, a profilo trapezoidale, si allungano in corrispondenza del setto centrale dell'arco così da ottenere un profilo simile a quello delle fibule a sanguisuga¹⁰⁴ (fig. 19 T. 159). C7b) con un solo vago di ambra, di forma quadrangolare allungata, posto al centro dell'arco, anche in questo caso semicircolare¹⁰⁵ (fig. 19 T. 192). C7c) l'arco, di forma trapezoidale, è rivestito al centro con un elemento di ambra quadrangolare, ai lati con due dischetti conici di osso: un tipo di rivestimento che sarà molto comune nelle fibule a staffa lunga. Mentre le prime due varietà sono presenti con numerosi esemplari, la terza è documentata solo nelle T. 275 e 290 asso-

⁹⁹ J. De La Genière, 1968, p. 114.

¹⁰⁰ Per la necropoli di Chiaromonte: G. Tocco, 'La Basilicata nell'età del ferro', in 'Atti della XX riunione scientifica dell'Istituto Italiano di Preistoria e Protostoria in Basilicata', Firenze 1978, p. 88 ss.

¹⁰¹ P. Zancani Montuoro, 1977, p. 15 ss. e fig. 4 (F. Lo Schiavo).

¹⁰² J. De La Genière, 'A propos de quelques mobiliers funéraires d'Amendolara', in *MélRome* 85, 1973, p. 23 ss. e relative tavole.

¹⁰³ B. d'Agostino, 1970, p. 591 tipo c 9 con relative figure.

¹⁰⁴ B. d'Agostino, 1970, p. 617 T. 18, fig. 18, 1 e 2.

¹⁰⁵ B. d'Agostino, 1970, p. 617 T. 18, fig. 18, 3 e 4.

ciata, in quest'ultima, alla fibula a «drago» senza molla (tipo E3) caratteristica dell'Orientalizzante Antico II.

Durante la prima Età del Ferro manca nelle aree di cultura a fossa campane la tradizione delle fibule ad arco rivestito che è invece ben documentata in ambiente villanoviano; nella valle del Sarno, infatti, le fibule ad arco rivestito, sia con staffa simmetrica che con staffa media, fanno la loro comparsa solo nell'Orientalizzante Antico I e ne rappresentano uno degli elementi distintivi, spesso associate a fibule a «drago» con molla.

Nella necropoli di Pontecagnano, dove si hanno confronti soprattutto per la prima varietà, questo tipo è presente, nelle sole sepolture femminili, già alla fine della fase IB mentre nei corredi più recenti, di II fase, si trova ormai associata a fibule a staffa lunga: valga come esempio il corredo della T. 211 dove questo tipo compare accanto a fibule ancora con disco ed alette, ad arco rivestito e a fibule a staffa lunga con arco a sanguisuga piena¹⁰⁶. A Sala Consilina il tipo è presente dalla fase IIA alla fase IIC che è caratterizzata, nei corredi maschili, dalla presenza delle fibule a «drago» con molla¹⁰⁷.

D: *Fibule a staffa media*

D1) *Ad arco serpeggiante, «siciliana»*. È presente, nella prima Età del Ferro, con numerose varietà spesso di difficile collocazione all'interno delle singole fasi: sicuramente del Preellenico I sembrano essere gli esemplari di bronzo con arco a sezione circolare decorato con motivi a spina di pesce (D1a1) o con trattini verticali incisi (D1a2). Al Preellenico II spetta la varietà con arco a sezione rettangolare (D1c) decorato a volte con due linee longitudinali (T. 46, 85). Sono invece presenti in entrambe le fasi gli esemplari con arco circolare, privo di decorazione (D1a3), quadrato o poligonale (D1b)¹⁰⁸. La sezione delle molle è rettangolare, tranne che nell'esemplare della T. 188 dove è circolare.

All'inizio dell'Orientalizzante Antico, la fibula «siciliana» scompare dai corredi sarnesi sostituita dalla fibula ad arco serpeggiante del tipo a «drago» con molla e staffa lunga: un momento di passaggio che è attestato anche nei corredi pithecusani dove i due tipi coesistono come nella T. 1008, databile al terzo quarto dell'VIII secolo. Nella necropoli di Bisaccia, dove non è per ora attestato il tipo a «drago» con

¹⁰⁶ Il corredo della T. 211 è esposto al Museo nazionale dell'Agro Picentino; purtroppo non si conserva il rivestimento delle fibule ad arco rivestito.

¹⁰⁷ Tipo M 6 h e variante 1 del Kilian (K. Kilian, 1970, p. 170 ss.); come tipo caratteristico della fase II C cfr. K. Kilian, 1962, p. 93 fig. 5,2 e tabella di frequenza dei corredi femminili. Molto interessante è ad esempio l'associazione presente nella T. S. Ant. n. sc. A 17 dove compaiono fibule ad arco rivestito e staffa sia simmetrica che media, fibule ad arco uniformemente ingrossato e staffa simmetrica, a disco con arco rivestito e, infine, a sanguisuga piena e staffa media (K. Kilian, 1962, p. 95). Nella T. A 119, della fine della seconda fase come la precedente, il tipo è invece associato ad una fibula a navicella (J. De La Genière, 1968, p. 113 e tav. 31, 11 e 12).

¹⁰⁸ B. d'Agostino, 1970, p. 580 tipo c 6 con relative figure.

molla, esemplari di fibula «siciliana», con arco a sezione quadrata o rettangolare, compaiono in corredi già caratterizzati da fibule a staffa lunga¹⁰⁹.

Dalla T. 82 di S. Marzano proviene, infine, una fibula in ferro ad arco serpeggiante che presenta il setto mediano dell'arco, a sezione quadrata, compreso fra la molla dell'ardiglione e una piegatura a gomito dell'arco (D1d). Esemplici di questa varietà, significativa per lo studio dell'origine della fibula a «drago» con molla in Italia meridionale¹¹⁰, sono documentati a Pithecusa e a Pontecagnano¹¹¹. A Sala Consilina è attestata, con esemplari sia di ferro che di bronzo, in contesti di II fase¹¹²: nella T. G. 33, ad esempio, un esemplare simile a quello della T. 82 di S. Marzano è associato ad una fibula di bronzo della stessa varietà ma con l'ardiglione bifido e l'arco rivestito in filo di bronzo, caratteri, questi ultimi, che saranno distintivi del tipo a «drago» con molla; nella T. A 7 infine, già della fase III A, la fibula, in bronzo con arco serpeggiante ad una sola molla ed ardiglione bifido, è a staffa lunga¹¹³.

D2) *Ad arco rivestito*. Compare nelle stesse varietà già descritte per il tipo a staffa simmetrica; non vi è, del resto, alcuna differenza cronologica fra i due tipi, spesso associati fra loro (fig. 19 T. 178, 190).

E: *Fibule a staffa lunga*

E1) *A «drago» con molla. Ardiglione bifido e rivestimento in filo di bronzo*. L'arco è formato da due coppie di apofisi e da una coppia di bastoncelli a gomito; nel tratto bifido dell'ardiglione si inseriscono sottili sbarrette orizzontali. Negli esemplari di bronzo il filo è avvolto sia sull'arco, dove a volte determina una sorta di «ponticello» passando sotto la coppia di bastoncelli, sia sul tratto bifido dell'ardiglione; le fibule prive di «ponticello» hanno il margine superiore della staffa, nel tratto prossimo all'arco, seghettato (fig. 19 T. 174). Negli esemplari di ferro il filo è generalmente avvolto solo sulla parte bifida dell'ardiglione; nelle fibule delle T. 79, 109 e 205 sono infissi sulla coppia di bastoncelli due dischetti di bronzo¹¹⁴.

¹⁰⁹ Lo scavo della necropoli di Bisaccia è stato condotto da G. Bailo Modesti, il materiale si conserva nei depositi del Museo nazionale dell'Agro Picentino (cfr. G. Bailo Modesti, 'Aspetti della cultura di Oliveto-Cairano', in 'Atti della XX riunione dell'Istituto Italiano di Preistoria e Protostoria in Basilicata', Firenze 1978, p. 321 ss.).

¹¹⁰ W. Johannowsky, 1967, p. 182 n. 86.

¹¹¹ Da Pithecusa rinvenimento sporadico dall'area della necropoli. A Pontecagnano la varietà è presente con esemplari sia di ferro che di bronzo: nella T. 3092 (corredo esposto al Museo Nazionale dell'Agro Picentino) accanto ad un esemplare di bronzo è presente una fibula ad arco rivestito e staffa simmetrica.

¹¹² K. Kilian, 1970, p. 158 tipo M 41: presente già in un contesto di I B (= T. D 118 tav. 158, I, 1d); J. De La Genière, 1968, p. 111 colloca queste fibule alla fine della II fase.

¹¹³ T. G 33 (K. Kilian, 1970, tav. 203, II, 5a), parte del corredo della T. A 7 (K. Kilian, 1970, tav. 17, II).

¹¹⁴ Le fibule delle T. 79 e 205 sono di ferro, quella della T. 109 ha l'arco, la staffa e la parte ricurva dell'ardiglione di bronzo, mentre il tratto rettilineo dell'ardiglione è di ferro. Mentre la

La fibula a «drago» con molla è il primo tipo a staffa lunga che compare nei corredi sarnesi, spesso associato a fibule che sono ancora legate alla tradizione della prima Età del Ferro. A Pontecagnano, durante la seconda fase, sono ben visibili gli antecedenti diretti di questo tipo: l'esemplare della T. 533, ad esempio, che presenta una staffa non ancora completamente allungata, ha l'arco piegato a gomito, fra due apofisi, rivestito con un filo di bronzo che, passando sotto il gomito, determina un «ponticello»; l'ardiglione è bifido con sbarrette trasversali e rivestimento (fig. 20). Nella T. 539 la fibula ad arco serpeggiante, in ferro, è composta da due elementi a sanguisuga formanti gomito nel quale si inseriscono due apofisi discoidali; un filo di bronzo ricopre il tratto bifido dell'ardiglione e la parte dell'arco a gomito formando un «ponticello»; la staffa è ormai lunga (fig. 20), come in un esemplare molto simile, ma rivestito con filo d'oro, proveniente dalla T. EE FF 4 di Veio¹¹⁵, della fase II B. Alla fine della seconda fase compaiono anche a Pontecagnano esemplari simili a quelli sarnesi, spesso realizzati in metallo prezioso, come quello della T. 3090 bis in argento con un ricco rivestimento in oro formato da un filo che mantiene una fascia lavorata a filigrana che ricopre le apofisi e la parte bifida dell'ardiglione; in prossimità delle molle sono fissati, sulla filigrana, due piccoli castoni circolari che dovevano probabilmente contenere due vaghi oggi scomparsi. È interessante notare come anche in questo esemplare un breve tratto del margine superiore della staffa sia seghettato¹¹⁶.

E2) *A «drago» con molla ed ardiglione bifido*¹¹⁷. L'arco è formato da due coppie di apofisi e da una coppia di bastoncelli a gomito. Il tipo è presente con esemplari sia di ferro che di bronzo, alcuni di questi hanno il margine della staffa seghettato. Nella fibula della T. 204 (fig. 19) due dischetti sono ribattuti sulla coppia di bastoncelli mentre l'esemplare della T. 205 (fig. 19) ha tre coppie di apofisi di cui una, più stretta delle altre, a gomito: in entrambi i casi la staffa è seghettata. Le fibule delle T. 169 e 291, di bronzo, conservano tracce di restauro in ferro.

In Campania il tipo è attestato a Pontecagnano, in corredi maschili della fine della seconda fase¹¹⁸ (fig. 33.1), a Sala Consilina dove compare ancora associato a

T. 79 è ancora della prima fase dell'Orientalizzante le T. 109 e 205 si collocano agli inizi della II fase: i dischetti di bronzo inchiodati alle apofisi sono infatti un elemento recente (cfr. p. 37).

¹¹⁵ NSc 1967, p. 235, fig. 90,40: è associato con due fibule a sanguisuga e staffa simmetrica, una fibula ad arco serpeggiante di ferro con rivestimento in filo di bronzo del tipo a «drago» con molla con l'arco formato da tre coppie di apofisi, e, infine, ad una fibula ad arco serpeggiante a gomito con due apofisi laterali ed ardiglione bifido.

¹¹⁶ La T. 3090 bis è stata rinvenuta nella proprietà Aedilia nel dicembre 1977 da D. Sibilio; il corredo è inedito, la fibula è esposta al Museo Nazionale dell'Agro Picentino. Un esemplare molto simile a quello di Pontecagnano è presente nella T. 1001 di Pithecusa. Nella necropoli di Sala Consilina questo tipo di fibula è rappresentato forse da un solo frammento proveniente dalla T. A 32 (J. De La Genière, 1968, tav. 6,6; K. Kilian, 1970, tav. 8,2) associato ad una fibula ad arco uniformemente ingrossato e staffa simmetrica e ad una fibula a navicella e staffa lunga.

¹¹⁷ J. Sundwall, 1943, p. 239 ss. tipo H II α d.

¹¹⁸ Ad esempio nella T. 3010 dove è presente un esemplare in argento con il margine superiore della staffa seghettato.

fibule ad arco uniformemente ingrossato e staffa simmetrica (T. S. Antonio n. sc. 29), a fibule a quattro spirali di ferro (T. A 380), o a fibule a sanguisuga cava e staffa già lunga (T. A.195)¹¹⁹. Nella Campania settentrionale è documentata a Suessula¹²⁰ e a Capua dove è presente, nella T. 204, accanto ad una coppa a *chevrans* di importazione del Geometrico Medio terminale¹²¹. La T. 104 del fondo Artiano di Cuma ci fornisce infine utili elementi di cronologia sul passaggio dalla fibula a «drago» con molla al tipo più recente, nel quale è ormai scomparso ogni elemento di raccordo fra l'arco e l'ardiglione: infatti alle fibule a «drago» con tubicino trasversale sono associate due fibule a «drago» con molla in argento: in una la coppia di bastoncelli termina in due espansioni discoidali, nell'altra due dischetti sono ribattuti sulla coppia di bastoncelli come nell'esemplare della T. 204 di S. Valentino della fase di passaggio all'Orientalizzante Antico II; a queste fibule è associata infine la fibula di elettro, anch'essa con arco serpeggiante ma con tre coppie di apofisi sulle quali sono inseriti sei globetti; come già ha visto C. Arbore Livadie si può riconoscere in questo tipo il prototipo della fibula a ghiande che diverrà poi comune nelle necropoli della Campania settentrionale¹²². A Pithecusa la fibula a «drago» con molla, sia in bronzo che in argento, è associata a ceramica di tipo greco databile al terzo quarto dell'VIII secolo a.C.¹²³.

E3) *A «drago» senza molla*. Se ne conoscono tre varietà: E3a) ardiglione bifido, arco formato da due coppie di apofisi e da due coppie di bastoncelli; due sbarrette sono collocate al passaggio dal tratto bifido a quello rettilineo dell'ardiglione. E3b) ardiglione laminare nel tratto curvilineo, arco formato da tre coppie di apofisi (fig. 20 T. 185). E3c) ardiglione a sezione circolare con elemento di raccordo fra il tratto rettilineo e quello curvilineo. L'arco è formato da quattro coppie di apofisi espanse¹²⁴ o, più raramente da due¹²⁵ (fig. 20 T. 202).

E4) *«Cuspidata»*¹²⁶. L'arco, formato da due coppie di apofisi, è sormontato, al centro, da un dischetto dentato e da una piccola cuspidata. Due sbarrette sono po-

¹¹⁹ T. S. Antonio n.s. 29 (J. De La Genière, 1968, tav. 31,16 e p. 316; K. Kilian, 1962, p. 95, B; Idem, 1970, tav. 254, I, 8 c); T. A 380 (J. De La Genière, 1968, tav. 6,1; K. Kilian, 1970, tav. 104, I, 5 a = tipo M 4 O var. 1); T. A 195 (J. De La Genière, 1968, tav. 7,1 e tav. 32,2).

¹²⁰ C. Arbore Livadie, 1975, p. 56 e n. 15.

¹²¹ W. Johannowsky, 1967, p. 170.

¹²² C. Arbore Livadie, 1975, tav. V e p. 56.

¹²³ Ad esempio T. 631 (550) — un esemplare con il margine superiore della staffa seghettato — associato ad una fibula ad arco rivestito e staffa lunga e con una kotyle di imitazione del tipo Aetos 666 (cfr. J. Close-Brooks, 1967, p. 328).

¹²⁴ Gli esemplari delle T. 202 (fig. 20, b), 280 e 288 hanno le apofisi non espanse, fra questi quello della T. 288 ha il margine superiore della staffa seghettato; fra gli esemplari con le apofisi espanse quello della T. 68 presenta, anch'esso, il margine superiore della staffa seghettato.

¹²⁵ B. d'Agostino, 1968, p. 81, tipo r.

¹²⁶ B. d'Agostino, 1968, p. 81, tipo u.

ste ai lati dell'attacco dell'ardiglione. Come il precedente caratterizza i corredi dell'Orientalizzante Antico II.

E5) *Ad arco rivestito*. Arco di bronzo a sezione rettangolare rivestito da elementi di osso ed ambra. In base alla forma del rivestimento si possono enucleare tre varietà: E5a) arco di forma semicircolare rivestito di dischetti di osso ed ambra (T. 152, 193)¹²⁷; E5b) arco di forma trapezoidale rivestito, al centro, da un unico vago fusiforme di ambra (T. 174). E5c) l'arco, di forma trapezoidale, è rivestito ai lati da due dischi conici di osso e, al centro, da un elemento quadrangolare di ambra; a volte due sottili dischetti di ambra fanno da cuscinetto fra i vaghi laterali e quello centrale, quest'ultimo ha spesso tre fori longitudinali: in quello centrale era infilato l'arco. È la varietà più diffusa.

E6) *Ad animali*¹²⁸. Arco a forma di «leone» (T. 205 fig. 18, T. 260), di «caprone» (T. 100, 174 fig. 18) e infine, nella microfibula della T. 165, di cavallino.

E7) *A sanguisuga*. È un tipo poco documentato, presente in due varietà: E7a) sanguisuga piena, con arco romboidale a sezione lenticolare. L'esemplare della T. 165, di piccole dimensioni, ha invece sezione circolare¹²⁹. E7b) sanguisuga cava, decorata con solcature trasversali ed ornati ad M (T. 168)¹³⁰.

E8) *Ad arco sottile fra due apofisi*¹³¹. L'esemplare della T. 281 ha la staffa seghettata.

E9) *A navicella*. Se ne distinguono due varietà: E9a) arco foliato, decorato con linee longitudinali incise o con solcature trasversali ed ornati ad M¹³². E9b) ad arco romboidale, con due apofisi laterali, a volte decorato¹³³.

E10) *Ad antenne*¹³⁴.

E11) *A «ghiande»*. (T. 136, ex. di ferro). È il tipo che caratterizza, con esemplari sia di ferro che di bronzo, i corredi della seconda metà del VII secolo a.C.¹³⁵.

¹²⁷ L'esemplare della T. 193 è lacunoso nel rivestimento, quello della T. 152, privo della staffa, ha il rivestimento formato da dischetti di osso alternati a dischetti di ambra, al centro un elemento quadrangolare di osso decorato, sui quattro lati, con un cerchietto impresso (cfr. B. d'Agostino, 1968, p. 81 tipo w).

¹²⁸ B. d'Agostino, 1968, p. 81 tipo z.

¹²⁹ B. d'Agostino, 1968, p. 81 tipo 4 a sezione lenticolare, pieno.

¹³⁰ B. d'Agostino, 1968, p. 80 tipo 2, in lamina ribattuta su di un nucleo chiuso inferiormente, variante c.

¹³¹ B. d'Agostino, 1968, p. 81 tipo 5 ad arco sottile fra due apofisi, variante o.

¹³² B. d'Agostino, p. 80 ss. tipo 3 in lamina con larga apertura inferiore, varianti e, g.

¹³³ B. d'Agostino, 1968, p. 81 tipo v.

¹³⁴ B. d'Agostino, 1968, p. 81 tipo q.

¹³⁵ B. d'Agostino, 1977, p. 30. Non sono stati inseriti nella tipologia alcuni esemplari di fibule di ferro a staffa lunga ed arco ingrossato, molto frammentarie e di dubbia lettura (T. 24, 26, 156, 165, 166).

VI. La ceramica di impasto¹³⁶ (figg. 9-13: tavole tipologiche)

1) *Anfora* (o anforisco)¹³⁷. È il tipo più diffuso nei corredi della valle del Sarno e presente in tutte le fasi. Il fondo è piano, il ventre arrotondato ed espanso, la spalla arcuata e generalmente decorata con lievi baccellature verticali. Un colletto molto basso, cilindrico o leggermente inclinato all'interno, caratterizza l'anfora della prima Età del Ferro (1a); nell'Orientalizzante Antico il collo, ormai a profilo troncoconico si allunga (1b) (fig. 21 T. 17, n. 1-3.5.7.9; fig. 22 T. 18, n. 2 e T. 19, n. 1.4.5.7; fig. 23 T. 22, n. 1-3 e T. 23 n. 3.6.7; fig. 24 T. 23, n. 2.5.6.8) fino a diventare, nella seconda metà del VII e nella prima metà del VI secolo, pari o superiore a metà dell'altezza, il ventre e la spalla si comprimono e la parte inferiore dell'anfora viene così ad assumere un profilo angoloso (fig. 33.2 T. 137).

2) *Brocca*. Come il tipo precedente anche questo ricorre sia nelle fasi del Preellenico sia in quelle dell'Orientalizzante, anche se in forme più complesse ed elaborate.

2a) *Ansa alla spalla*. È una varietà scarsamente rappresentata che si caratterizza, negli esemplari della prima Età del Ferro, per la presenza di un collo troncoconico largo all'attacco con labbro obliquo (2a1)¹³⁸; nell'Orientalizzante la forma, più globosa che nel periodo precedente, ha il collo a «tromba» (2a2) (fig. 32.3 T. 69): una varietà ben documentata nelle necropoli della Campania interna (Montesarchio, Avella) e nei centri della cultura di Cairano-Oliveto Citra¹³⁹.

2b) *Ansa al labbro*. Se ne distinguono cinque varietà che hanno un preciso significato cronologico: la prima è infatti quella caratteristica del Preellenico al quale spetta anche la più rara varietà 2b3; tutte le altre spettano al periodo Orientalizzante¹⁴⁰. 2b1) *Ventre basso ed espanso*, alto collo troncoconico fortemente inclinato; l'ansa a bastoncino o a nastro, può essere decorata con solcature trasversali; sulla spalla sono generalmente tre bugnette e baccellature verticali¹⁴¹. 2b2) *Ventre alto a parete arcuata con collo a «tromba»*; l'ansa, generalmente scudata¹⁴², ha il setto superiore decorato con solcature trasversali; la spalla è liscia o decorata come la va-

¹³⁶ La tipologia della ceramica è stata tracciata solo nelle grandi linee, dal momento che la maggior parte del materiale non è restaurato; in particolare non si sono potuti esaminare i corredi delle due tombe «principesche» in località Castello (S. Marzano) — T. 123, 164 — per la quantità e l'estrema frammentarietà degli oggetti.

¹³⁷ B. d'Agostino, 1970, p. 593, tipo 1.

¹³⁸ B. d'Agostino, 1970, p. 594, tipo 3a.

¹³⁹ Montesarchio: cfr. G. d'Henry, 1970, p. 199 e tav. XXIX, 2; per Avella: Esposizione provvisoria del materiale archeologico di Avella nel Museo Irpino - Avellino 30 maggio 1977. Nella necropoli di Oliveto Citra l'ansa è invece impostata sulla spalla e a metà del collo (cfr. B. d'Agostino, 1964, p. 44 tipo 5); nella necropoli di Bisaccia la forma è uguale a quella sarnese.

¹⁴⁰ Le forme 3b3 e 3b4 della tipologia di B. d'Agostino (cfr. B. d'Agostino, 1970, p. 595) non sono state considerate in questa sede: la prima può infatti rientrare nella categoria dei vasi miniaturistici, mentre la seconda è rappresentata dal solo ex. della T. 57.

¹⁴¹ B. d'Agostino, 1970, p. 594, tipo 3b1.

¹⁴² Per il significato del termine cfr. B. d'Agostino, 1968, p. 110, nota 1.

rietà precedente (fig. 21 T. 17, n. 10.12; fig. 22 T. 18, n. 6 e T. 19, n. 3; fig. 24 T. 23, n. 4; fig. 25 T. 23, n. 1 e T. 13, n. 3). 2b3) Ventre a pareti tese con collo troncoconico meno inclinato che nella varietà 2b1¹⁴³. 2b4) Ventre espanso, collo troncoconico poco inclinato e largo all'attacco, labbro indistinto: ansa bifida a struttura complessa. Questa forma è spesso rappresentata da esemplari di grosse dimensioni (fig. 23 T. 23, n. 1; fig. 32.2 T. 264). 2b5) Ventre globoso, con basso collo cilindrico ed ansa scudata. Una ricca decorazione, generalmente prodotta con uno strumento a rotella, ricopre la spalla e parte del ventre (fig. 22 T. 19, n. 8).

3) *Oinochoe*. È una forma estranea al patrimonio caratteristico dell'Orientalizzante della valle del Sarno e che solo occasionalmente sostituisce la brocca come recipiente per versare.

4) *Askos*. Mentre nelle altre necropoli campane questa forma è attestata generalmente nella sola Età del Ferro, a S. Marzano e a S. Valentino l'askos è ancora frequente nei corredi dell'Orientalizzante Antico. Questi esemplari più recenti (fig. 21 T. 18, n. 1; fig. 23 T. 23, n. 4.8) sono tecnicamente più eleganti: l'impasto è molto fine e la decorazione è accurata; la forma è globosa con un collo ad «imbuto» ed il vaso è a volte sorretto da tre piccoli piedini¹⁴⁴.

5) *Vaso a più colli*. 5a) A due colli. L'ansa trasversale a nastro è impostata sui due labbri nell'esemplare della T. 165 (fig. 31.5), sulla spalla fra i colli in quelli delle T. 193 e 274¹⁴⁵. 5b) A tre colli. L'unico vaso a più colli proveniente da un contesto del Preellenico è quello della T. 37 che ha l'ansa impostata sulla spalla — come nella brocca — e tre bassi colli troncoconici; negli esemplari dell'Orientalizzante l'ansa è invece trasversale, impostata sulla spalla fra i colli che hanno spesso una o più bocche chiuse da un filtro (fig. 21 T. 17, n. 6)¹⁴⁶. 5c) A quattro colli. È la varietà più rappresentata soprattutto nelle sepolture più ricche. L'ansa è sempre trasversale impostata fra i colli; due delle quattro bocche hanno, generalmente, una chiusura a filtro (fig. 24 T. 23, n. 7)¹⁴⁷. 5d) A cinque colli. Intorno ad un collo centrale, a base larga, di forma troncoconica o cilindrica, sono disposti, in maniera simmetrica, quattro colli di dimensioni più piccole. Spesso il recipiente poggia su uno stretto piede, con profilo a quarto di cerchio, sproporzionato rispetto alla larghezza del vaso (fig. 25 T. 13, n. 1). Le bocche dei colli più piccoli possono essere ricoperte da filtri, mentre quella centrale, nell'esemplare della T. 288, è chiusa da un coperchietto. Accanto ad esemplari privi di anse, quello della T. 23 (fig. 25 T. 23, n. 1) reca sulla spalla, alternate ai colli, quattro piccole ansette verticali mentre

¹⁴³ B. d'Agostino, 1970, p. 595, tipo 3b2.

¹⁴⁴ B. d'Agostino, 1970, p. 596, tipo 7.

¹⁴⁵ Per i confronti cfr. B. d'Agostino, 1964, p. 92.

¹⁴⁶ B. d'Agostino, 1970, p. 596, tipo 8 a, b.

¹⁴⁷ B. d'Agostino, 1970, p. 597, tipo 8 c. Un esemplare simile è documentato nella necropoli di Montesarchio (cfr. E. Lepore, in *Storia di Napoli*, vol. 1, 1967 p. 199).

quello della T. 287 ha due anse trasversali impostate sulla spalla. Questa varietà come la precedente è espressione caratteristica dell'Orientalizzante della valle del Sarno.

6) *Olla globosa*. Forma presente nei corredi dell'Orientalizzante con esemplari anche di grosse dimensioni, spesso decorati; è presente in tre varietà: 6a) con due anse orizzontali, a maniglia, impostate alla massima espansione; il fondo è piano mentre un basso colletto, a quarto di cerchio, si imposta direttamente sulla spalla (fig. 22 T. 18, n. 1). 6b) Forma simile alla precedente, ma con un'ansa a piattello impostata sul labbro e sulla spalla e una, a maniglia verticale, alla sommità della spalla. Generalmente ha il fondo piano ma è presente anche nella variante su piede. 6c) È la varietà più diffusa. Su piede, priva di anse, ha un basso colletto troncoconico o cilindrico e labbro obliquo. La spalla ampia e poco inclinata è spesso decorata con motivi incisi con uno strumento a rotella o con impressioni circolari (fig. 25 T. 13, n. 2).

7) *Olla biconica*. Con due anse orizzontali a maniglia impostate alla massima espansione. Negli esemplari del Preellenico il collo è basso, poco inclinato di forma troncoconica (7a)¹⁴⁸, in quelli dell'Orientalizzante (7b) è a «tromba» (fig. 24 T. 23, n. 1).

8) *Ziro*. Forma piuttosto rara e tuttavia presente sia nel Preellenico che nell'Orientalizzante. Gli esemplari di piccole dimensioni hanno un coperchietto con quattro ansette verticali alla base¹⁴⁹.

9) *Olla ovoidale o espansa*. Con largo fondo piano e prese troncoconiche o anse a maniglia alla sommità della spalla¹⁵⁰.

10) *Olletta ovoidale*. Reca alla sommità piccole prese troncoconiche a lingua (fig. 24 T. 23, n. 3), verticali con foro passante o piccole ansette alternate alle prese, spesso unite da un cordone plastico. È presente nei corredi dell'Orientalizzante Antico e, nella variante con labbro obliquo, continua anche in quelli della seconda metà del VII.

11) *Boccale*. È una forma rara attestata nel Preellenico e nell'Orientalizzante Antico I con ansa verticale a volte sormontante (fig. 22 T. 18, n. 3)¹⁵¹.

12) *Bicchiere*. Forma presente solo nei corredi del Preellenico è caratterizzata da un «ventre arrotondato, più o meno compresso, con breve orletto verticale o concavo attaccato direttamente alla spalla ed ansa per lo più a gomito impostata sulla spalla»¹⁵².

¹⁴⁸ B. d'Agostino, 1970, p. 597, tipo 9.

¹⁴⁹ B. d'Agostino, 1970, p. 597, tipo 11; E. Gabrici, 1913, col. 96 sep. V e fig. 40.

¹⁵⁰ B. d'Agostino, 1970, p. 597, tipo 10.

¹⁵¹ B. d'Agostino, 1970, p. 596, tipo 6.

¹⁵² B. d'Agostino, 1970, p. 593, tipo 2.

13) *Tazza-attingitoio*. Tipo marginale nel repertorio dell'Orientalizzante sarnese è presente con due varietà: 13a) (fig. 31.2 T. 118) ventre lenticolare, colletto cilindrico nettamente distinto dalla spalla, decorata con fitte solcature. L'ansa verticale a nastro è fortemente sormontante. Gli esemplari di questa varietà possono essere accostati alle ciotole-attingitoio della cultura di Cairano-Oliveto Citra¹⁵³. 13b) a largo fondo piano, ventre rastremato con basso colletto cilindrico nettamente distinto. L'ansa è verticale a nastro con apici liberi (fig. 31.3 T. 162). Documentata, per ora, solo nei corredi di S. Valentino Torio, questa varietà trova precisi confronti nella necropoli di Avella¹⁵⁴.

14) *Tazza*¹⁵⁵. È insieme all'anfora, alla brocca e all'askos una delle forme caratteristiche dell'impasto: ha un fondo ombelicato, la spalla poco pronunciata e un basso colletto cilindrico. L'ansa è a nastro poco sormontante nei corredi della metà del IX secolo, a «pilastrino» con saliente esterno a spigolo o desinente a lingua nelle sepolture del Preellenico I e II. Come i tipi sopra ricordati anche questo ha una notevole fortuna ancora nell'Orientalizzante dove è presente con due varietà principali: una forma carenata, larga e bassa, con ventre teso e bordo verticale a spigolo col ventre — documentata del resto già nell'Età del Ferro —, ed una forma più fonda, sempre ombelicata ma con il ventre arcuato ed il bordo a pareti concave; l'ansa è, in entrambe le forme a «pilastrino» con saliente esterno a piastra (fig. 31.4, T. 178) o a nastro con apici molto revoluti.

15) *Ciotola troncoconica monoansata*. Ansa a bastoncino o a nastro verticale e leggermente sormontante. Tipo caratteristico dell'Orientalizzante.

16) *Scodella*. Questa forma è documentata prevalentemente nei corredi della prima Età del Ferro dove è presente in due varietà che, come ha già messo in rilievo B. d'Agostino¹⁵⁶, hanno un preciso significato cronologico essendo la prima (16a) caratteristica del Preellenico I, la seconda (16c) del Preellenico II; nell'Orientalizzante, soprattutto nella prima fase, la scodella è ancora usata, anche se come elemento marginale, con forme elaborate da quelle precedenti (varietà 16b e 16d). 16a) vasca profonda, con spalla arcuata e breve labbro verticale. L'ansa a maniglia rettangolare, spesso apicata, è impostata alla massima espansione. 16b) vasca profonda con ventre teso e ampio labbro, inclinato, a spigolo col ventre. Ansa a maniglia semicircolare eretta o leggermente inclinata impostata alla sommità del labbro. 16c) forma simile alla prima varietà ma meno fonda. L'ansa impostata alla massima espansione ha forma triangolare ed è sormontata da un bottoncino a tubercolo (fig.

¹⁵³ B. d'Agostino, 1964, p. 43, tipo 3: ciotola-attingitoio.

¹⁵⁴ Esposizione provvisoria del materiale archeologico di Avella nel Museo Irpino - Avellino 30 maggio 1977.

¹⁵⁵ B. d'Agostino, 1970, p. 595, tipo 4.

¹⁵⁶ B. d'Agostino, 1970, pp. 595-96, tipo 5 a, b. Nelle T. 39 e 82 sono presenti due esemplari di scodella con due anse; una forma anellenica che non ha relazione con le kylikes di impasto dell'Orientalizzante (cfr. B. d'Agostino, 1970, p. 613, fig. 14, T. 39, 3).

32.1, n. 1). 16d) più profonda della precedente, con spalla appena pronunciata; bordo verticale negli esemplari dell'Orientalizzante Antico I, più ampio ed inclinato in quelli dell'Orientalizzante Antico II. La forma dell'ansa deriva da quella della varietà precedente ma il tubercolo è ora sostituito da un'espansione circolare che sormonta il bordo della scodella e che diventa, negli esemplari più tardi, un vero e proprio piattello (fig. 32.1, n. 2-3).

17) *Skypbos*. Se ne distinguono due varietà: una più profonda con la spalla poco pronunciata ed un basso colletto leggermente inclinato ed una con fondo piano, ventre teso e spalla arcuata con colletto verticale (fig. 21 T. 17, n. 4.11; fig. 22 T. 19, n. 2.6).

18) *Coppa*. Generalmente di forma troncoconica, ma a volte anche con la parete meno rigida, ha spesso una presa verticale a lingua sull'orlo.

19) *Kylix*. La condizione ancora frammentaria della maggior parte degli esemplari non consente una lettura precisa delle singole varietà documentate; in linea di massima si può distinguere una forma piuttosto profonda con ampio bordo scanalato (fig. 23 T. 22, n. 4 e T. 23, n. 5)¹⁵⁷, una forma espansa con ventre arcuato, spalla ampia e colletto svasato (fig. 21 T. 18, n. 2)¹⁵⁸ ed infine una forma poco profonda con ventre teso, spalla appena pronunciata e colletto verticale nettamente distinto.

20) *Kylix quadriansata*. Documentata in pochi corredi dell'Orientalizzante riproduce, nelle forme, le tendenze già osservate per le kylikes; gli esemplari hanno in genere il fondo piano o presentano un basso piede troncoconico (fig. 23 T. 23, n. 2)¹⁵⁹.

21) *Vaso a «barchetta»* (T. 92). Con due fori di sospensione ai lati e un piccolo coperchio.

22) *Vasi plurimi* (T. 205, 207). Sono formati da tre brocchette comunicanti fra loro e unite da un'ansa sormontata, nell'esemplare della T. 205, da una protome di animale.

23) «*Fiasca del pellegrino*» (T. 122, 125). È un recipiente che ha un ventre compresso a sezione lenticolare e una bocca stretta con breve collo cilindrico; il ventre è percorso, lungo la massima espansione, da una solcatura per il passaggio della corda di sostegno che si arresta alla base del collo. Il prototipo è quello delle «fiasche di capodanno» egiziane che hanno notevole fortuna nel Vicino Oriente e a Ci-

¹⁵⁷ Una forma documentata a Montesarchio (cfr. G. d'Henry, 1970, tav. XXIX, c) a Nola (cfr. M. Bonghi Jovino-R. Doncell, *La necropoli di Nola preromana*, Napoli 1969, T. XIII tav. VI, A 1 e 3).

¹⁵⁸ Una forma affine è documentata a Pontecagnano (cfr. B. d'Agostino, 1968, p. 126 tipo 94 e fig. 31).

¹⁵⁹ Una forma documentata anche a Capua (ad esempio T. 238, 865, 500).

pro, e sono presenti in Etruria soprattutto con esemplari di metallo. La fiasca della T. 122 (fig. 32.5), di impasto nero fine e levigato, è decorato sul ventre, in entrambi i lati, con cerchi concentrici formati da linee alternate a cerchietti impressi; essa appare quindi molto simile all'esemplare di bronzo della Tomba del Guerriero di Tarquinia che ha il medesimo ornato ottenuto nella tecnica a «borchiette e puntini»¹⁶⁰.

24) *Coperchi*. Sono rari e presenti soprattutto nella forma a «campanaccio».

25) *Guttus*. Caratteristica delle sepolture dei bambini questa forma è poco rappresentata nel Preellenico; il solo esemplare di questo periodo ha un aspetto ovoidale ed è privo di anse. Il guttus diviene comune nell'Orientalizzante, quando assume una forma simile ad una brocchetta con ansa verticale generalmente sormontante.

26) *Vasi miniaturistici*. Un'altra classe di oggetti che caratterizza, nell'Orientalizzante, le sepolture dei bambini è quella dei vasi miniaturistici che riproducono, in maniera rozza ed imprecisa, i principali tipi dell'impasto, quali brocche, askoi, tazze, kylikes, ciotole monoansate con piccoli coperchi, ollette ovoidali o troncocomiche. La loro fattura è però così trasandata che, pur riuscendo ad individuare i prototipi che stanno alle loro spalle, una precisa classificazione, anche dopo il restauro, sarà sempre difficile.

VII. La ceramica d'impasto di importazione

1) *Anfore di tipo Cairano-Oliveto Citra*. Anfora ad anse complesse del tipo B1 (T. 13, fig. 25, n. 4; T. 288)¹⁶¹.

2) *Anforisco di tipo Cairano-Oliveto Citra*. A basso colletto cilindrico, distinto ed anse sopraelevate (T. 290)¹⁶².

3) *Anforisco laziale* (T. 164). Di impasto molto fine nero e ben levigato, reca sulla spalla e su parte del ventre due spirali incise¹⁶³.

PATRIZIA GASTALDI

4) *Piccola anfora vinaria di tipo fenicio* (T. 249, fig. 33, 3).

Argilla bruno rossiccio con inclusioni ed anima grigia; tracce di scialbatura color mattone scuro. Piccolo fondo piano; corpo ovoidale panciuto a profilo continuo

¹⁶⁰ K. Kilian, 'Das Kriegergrab von Tarquinia. Beigaben aus Metall und Holz', in *JdI* 92, 1977, pag. 24, fig. 2.

¹⁶¹ B. d'Agostino, 1964, p. 42, tipo B 1.

¹⁶² B. d'Agostino, 1964, p. 43: anforetta con anse sormontanti.

¹⁶³ B. d'Agostino, 1968, p. 113 e fig. 23, tipo 49.

con spalla arrotondata; brevissimo collo con orlo ingrossato a cordone; anse a bastoncino schiacciate all'attacco inferiore impostate sulla spalla.

Si notano all'interno dell'anfora delle linee orizzontali rossicce (tracce del contenuto?).

Quest'anfora di piccole dimensioni¹⁶⁴, isolata per questo periodo nell'entroterra, trova invece numerosi confronti — volendo limitare questa nota alla Campania — nella cospicua serie di anfore grezze del tipo comune locale provenienti dalla necropoli di Pithecusa nell'isola d'Ischia¹⁶⁵. Sembra evidente la derivazione tipologica di queste anfore dall'anfora vinaria fenicia¹⁶⁶ con fondo allungato e corpo ovoidale¹⁶⁷, diffusa nella seconda metà dell'VIII secolo a.C. in Sicilia¹⁶⁸, a Pithecusa stessa (sette esemplari, senza contare i frammenti non restaurati provenienti dalla necropoli e dall'abitato) e nelle ricche tombe del Lazio.

Gli esemplari pithecusani più antichi¹⁶⁹ con corpo panciuto e spalla arrotondata si presentano molto simili all'esemplare di S. Marzano, benché di dimensione maggiore (H. 51-55 circa). Esiste però a Pithecusa anche qualche anfora di piccole dimensioni. Tra queste l'anforetta della tomba 540 usata per seppellire un bambino neonato¹⁷⁰ è tanto simile a quella di S. Marzano da far ritenere quest'ultima pithecusana.

Una variante più tarda (Tardo Protocorinzio-Corinzio) di anfore grezze carat-

¹⁶⁴ H. 38.3; diametro massimo 34.5; diametro bocca (esterno) 13.9; diametro bocca (interno) 10.5; diametro fondo 11; capacità 19.3 litri.

¹⁶⁵ Il corredo della T. 248 di Capua (W. Johannowsky, 1967, pp. 159-185, fig. 4), ove un'anfora tipo 3A, assai simile agli esemplari del relitto di Antibes (Cl. Albore Livadie, 'L'épave étrusque du Cap d'Antibes', in *RSILig* XXXIII 1967, pp. 300-326, in particolare p. 308, fig. 8) è associata a del materiale del periodo 1B, va senz'altro riveduto. L'amico W. Johannowsky concorda con la nostra opinione che si tratti verosimilmente di una tomba ad *enchytrismos* del periodo orientalizzante che ha intaccato una tomba a fossa notevolmente più antica. A Pithecusa queste anfore sono utilizzate come sepolture ad *enchytrismos* per neonati dal periodo Tardo Geometrico I al periodo Corinzio.

¹⁶⁶ La parola «fenicia» è intesa in senso lato poiché non è possibile fin'ora precisare il centro di origine (o i centri) di questo commercio; questo tipo di anfora si ritrova dal Libano fino a Cartagine. A. M. Bisi Ingrassia, individua in Palestina l'area primaria per l'elaborazione del tipo in *Magna Graecia* XIII 1978, p. 12.

¹⁶⁷ P. Cintas, *Céramique Punique*, Tunis 1950, Pl. XXI, 268.

¹⁶⁸ Tra altri, L. Bernabò Brea e M. Cavalier, *Mylai*, Novara 1959, tav. LI, 6; LII, 4, 10. V. Tusa, in *Popoli e Civiltà dell'Italia antica*, vol. III, Roma 1974, tav. 3, da Mozia, identica ad un esemplare da Megara Hyblaea, cfr. M. Cébeillac-Gervasoni, in *Kokalos* XXII-XXIII 1976-77, tav. CXXVII.

¹⁶⁹ Le anfore grezze di tipo comune locale sono distribuite come segue:

Tardo Geometrico I — (2) non conservate;
Tardo Geometrico I - Tardo Geometrico II — 5;
Tardo Geometrico II - Medio Protocorinzio — 2;
Tardo Geometrico II — 52;
Medio Protocorinzio — 2.

¹⁷⁰ T. 540 ad *enchytrismos*, inv. 168123 - anfora: H. 38 (irregolare); diam. bocca (esterno) 13; diam. corpo 31.1; diam. fondo 8.3; fondo piano, corpo ovoidale panciuto, brevissimo collo in-

terizzate dalla spalla sfuggente, piuttosto rara nella necropoli di S. Montano¹⁷¹, è invece diffusa sulla terraferma campana (Pontecagnano, Avella, Nocera, Castellammare di Stabia, Vico Equense)¹⁷². Esse appartengono al tipo 1/2 definito dai fratelli Py¹⁷³ per le anfore dette con espressione di comodo «etrusche» sulla base delle anfore trovate in Gallia meridionale. Delle anfore di piccole dimensioni sono attestate anche in questa variante a Capua, a Calatia, a Castellammare ed a Vico Equense.

Queste anfore-contenitori di vino che si articolano nel tempo in una pluralità di varianti attestate anche in Campania¹⁷⁴ sono entrate di recente nell'orbita degli studi. Una rassegna la più completa possibile delle anfore appartenenti a questa categoria è la premessa al loro studio non facile, poiché non chiara si presenta la differenziazione, soprattutto per il periodo più antico, tra le anfore fenicie sia orientali che occidentali, le anfore di tipo fenicio, ma locali e le anfore etrusche. Un'analisi dell'argilla, se fatta sistematicamente, potrebbe permettere di definire dei gruppi d'identica provenienza e forse addirittura i centri di produzione di queste anfore. Non sarebbe cosa da poco, poiché questi modesti cimeli sono i preziosi testimoni del più antico commercio del vino nel Mediterraneo occidentale¹⁷⁵.

CLAUDE ALBORE LIVADIE

VIII. Fusaiole, rocchetti e pesi da telaio

Questi oggetti, generalmente documentati nelle necropoli di prima Età del Ferro compaiono, nella valle del Sarno, soltanto nell'Orientalizzante Antico assumendo quindi un preciso significato cronologico. Le fusaiole hanno forma biconica

grossato a cordone, anse a bastoncino sulla spalla; su una di esse due piccoli incavi eseguiti a crudo col polpastrello. Era chiusa con un coperchio inv. 168124, costituito da un frammento di ciotola grezza. Non è possibile precisarne la datazione, mancando il corredo e non essendovi sovrapposizioni di sepoltura. In questa zona della necropoli le tombe appartengono tutte ai periodi Tardo Geometrico II e Protocorinzio Medio.

¹⁷¹ Sono distribuite come segue: Tardo Protocorinzio-Corinzio — 8; Corinzio — 7.

¹⁷² Per questi esemplari si pone il problema dell'origine: produzione ischitana, locale o etrusca.

¹⁷³ F. e M. Py, 'Les amphores étrusques de Vaunage et de Villevieille (Gard)', in *MélRome* 86, 1974, pp. 141-254.

¹⁷⁴ Tipo 3A: Nocera, Castellammare di Stabia, Capua. Tipo 4: Nocera, Vico Equense, Castellammare di Stabia; un esemplare di provenienza ignota è conservato a Pompei.

¹⁷⁵ Bibliografia recente:

per l'Italia — G. Colonna, in 'Atti del V Convegno del CISN', Napoli 1976, in particolare p. 10 e n. 26; Cristofani Martelli, in *Prospettiva* 4, Gennaio 1976, pp. 42-49 (buona messa a punto ed esauriente bibliografia fino al 1975); ead., in *Les céramiques de la Grèce de l'Est et leur diffusion en Occident*, Napoli 1978, p. 166 e n. 54, con bibliografia aggiornata fino al 1978 cui è da aggiungere: P. Pelagatti, 'Ricerche lungo la costa di Camarina e alle foce dell'Ippari', in *Sicilia Archeologica* 30, 1976, p. 23 ss.; ead., in *StEtr* XLVI 1978, p. 571 ss. G. Purpura, 'Sul rinvenimento di anfore commerciali etrusche in Sicilia', in *Sicilia Archeologica* 36, 1978, p. 43 ss.;

o lenticolare con contorno poligonale (fig. 22 T. 18, n. 4); i rocchetti sono del tipo ad estremità espanse.

IX. La ceramica di argilla¹⁷⁶

1) *Ceramica del tipo a «tenda»*. È rappresentata da una brocchetta con decorazione evanida dalla T. 90 e da due brocche dalla T. 93. Queste ultime appartengono alla categoria dei vasi a «tenda elegante» caratteristici della necropoli di Sala Consilina. Il repertorio decorativo è infatti quello usuale: quattro triangoli sul labbro interno, linee verticali ondulate sul collo e, fra i motivi a tenda che ricoprono la spalla, «rosette» su stelo rese a punteggio¹⁷⁷.

2) *Ceramica daunia*. Askos proveniente dal corredo della T. 168¹⁷⁸.

IL RITUALE FUNERARIO

Uno studio condotto sugli indici di associazione degli oggetti presenti nei corredi della prima Età del Ferro¹⁷⁹ ha permesso di sviluppare alcune delle osservazioni sul rituale funerario che erano emerse dall'analisi condotta da B. d'Agostino¹⁸⁰ come la mancanza degli oggetti legati all'attività della filatura e della tessitura che,

per la Francia — B. Liou, in *Gallia* 33, 1975.2, p. 583. Un esemplare quasi completo e vari frammenti di anfore del tipo di Antibes sono associati a dei kantharoi ed a un'oinochoe di bucchero nero nel recupero di Esteuè dou Mieù (Provenza). B. Bouloumié, 'Les amphores étrusques de Saint-Blaise (Fouilles H. Rolland)', in *Revue Archéologique de la Narbonaise* IX, 1976, pp. 23-43; B. Bouloumié e B. Liou, in *Le colloque de Marseille sur les amphores étrusques et marseillaises archaïques* (10 décembre 1975), in *Revue Archéologique de la Narbonaise* IX 1976, pp. 211-218;

per la Spagna — E. Sanmartí e F. Martí, 'Algunas observaciones sobre el comercio etrusco en Ampurias', in *Simposio de Colonizaciones 1971*, Barcelona 1974, pp. 54-59.

Segnaliamo altri esemplari provenienti da scavi o recuperi recenti: Etruria - 2 Isola d'Elba (Pattresi) ed isola di Montecristo (Cala Maestra); Lazio - 2 Ficana (dalla tomba 11 e dall'abitato); Campania - 4 Capua (necropoli Fornaci, loc. Capobianco, scavo Tocco 1979) che si aggiungono alle 3 anfore - una inedita - provenienti dagli scavi Johannowsky nella necropoli Fornaci, loc. Rione della Valle - 2 Calatia (tomba 50, scavo 1979) ed un esemplare sporadico, conservato nel Museo Civico Calatino, con iscrizione dipinta sulla spalla (in corso di studio dalla scrivente).

¹⁷⁶ La ceramica greca o di tipo greco è analizzata, in questo stesso volume, da B. d'Agostino a pag. 59 ss. (cfr. anche B. d'Agostino, 1976, b).

¹⁷⁷ B. d'Agostino, 1972, p. 408 e tav. CXVI. L'esemplare che per forma e decorazione è il più simile alle due brocche della T.93 proviene dalla T. D 77 di Sala Consilina (cfr. K. Kilian, 1970, tav. 144, III, 3). Su questa classe di ceramica cfr. J. De La Genière, 1968, p. 35 con bibliografia precedente.

¹⁷⁸ Un esemplare simile proviene, sporadico, dalla necropoli di Avella (cfr. Esposizione provvisoria del materiale archeologico di Avella nel Museo Irpino - Avellino 30 maggio 1977). L'askos di S. Valentino è della forma V, tipo 2 della classificazione di E. De Juliis (cfr. E. De Juliis, 1977, p. 31).

¹⁷⁹ P. Gastaldi, 1977.

¹⁸⁰ B. d'Agostino, 1970, p. 574 ss. e fig. 20: tabella delle frequenze.

nelle necropoli coeve, permettono di distinguere le sepolture femminili, la fisionomia dei corredi maschili in massima parte individuabili per la presenza del rasoio e delle armi, il conservatorismo di alcune delle principali forme dell'impasto che sono presenti, senza alcuna modificazione tipologica, in entrambe le fasi del Preellenico. Nonostante questa apparente uniformità si è infatti potuta notare nel rituale funerario la tendenza a definire lo *status* del defunto attraverso la composizione del corredo; a seconda del sesso e dell'età del defunto questo comprende una selezione di oggetti che, associati fra loro, formano veri e propri «servizi»: la presenza di un vaso per bere, la tazza o il bicchiere, distingue le sepolture dell'adulto nelle quali ricorre anche il grande contenitore per derrate¹⁸¹ e, più raramente, il coltello di ferro. Come recipiente per versare appare, nelle sepolture maschili, l'*askos*, in quelle femminili si trovano invece in modo indifferenziato la brocca e l'*askos*.

Le tombe di bambino, spesso facilmente individuabili dalle dimensioni della fossa, hanno fra gli oggetti caratteristici la brocca, spesso collocata ai piedi del defunto, le cuppelle, i saltaleoni e soprattutto i vaghi di collana che sono sempre presenti anche nei corredi femminili.

Nelle tombe più antiche, della metà del IX secolo, la specializzazione dei «servizi» è messa in particolare risalto dalla semplicità del corredo vascolare alla quale si contrappone il corredo di bronzi, spesso particolarmente ricco: nella T. 232 (fig. 5) ad esempio, accanto alla complessa *parure* di armi, al carretto miniaturistico e alle fibule di bronzo, troviamo un'olla biconica ricoperta da una scodella, la tazza e l'*askos*; rispetto al servizio-tipo l'unico elemento aggiuntivo è dunque la scodella, che proprio per la sua generica funzione di coperchio, assume nelle due fasi del Preellenico connotazioni tipologiche diverse, a differenza delle altre forme che invece conservano per tutta la prima Età del Ferro gli stessi caratteri morfologici. Simile è il caso della T. 247 in cui appaiono l'olla biconica, la tazza, il bicchiere e la scodella; manca il vaso per versare mentre i numerosi vaghi di collana individuano nel defunto una donna.

Nel Preellenico II aumentano gli oggetti di corredo, soprattutto la ceramica, e tuttavia la logica del «servizio» è ancora rispettata: nella T. 46, di bambino, accanto a sette esemplari di fibule¹⁸², a numerosi anelli, cuppelle e vaghi di collana, la ceramica è rappresentata soltanto da una brocca e da un'anfora; più ricco il corredo della T. 94 (fig. 5), una sepoltura di bambino come la precedente, che comprende due brocche, di cui una ricoperta da una scodella, un'anfora e un'anforisco, sei fibule, una testa di spillone a rotella, bracciali, anelli e vaghi. Nella T. 82 accanto alla cuspidi di lancia, al rasoio e alla fibula di ferro¹⁸³ sono due anfore, un'anforisco, due scodelle, due bicchieri, la tazza, l'*askos* e l'olla per derrate.

Il «servizio» mette dunque in rilievo la condizione dell'adulto in opposizione

¹⁸¹ Del resto nelle T. 38 e 114 la tazza era contenuta nell'olla.

¹⁸² Cfr. B. d'Agostino, 1970, p. 614 fig. 15.

¹⁸³ La presenza di una sola fibula di ferro già nel Preellenico ma soprattutto nell'Orientalizzante è caratteristica della sepoltura dell'adulto maschio.

al non adulto anche se poi, con l'inserimento delle armi nei corredi maschili¹⁸⁴, si tende ad evidenziare la funzione di uno solo dei due sessi creando una seconda opposizione fra tombe femminili e di bambino che del resto, come si è visto, presentano numerose analogie soprattutto nella scelta degli oggetti di ornamento.

Il passaggio dalla prima Età del Ferro all'Orientalizzante Antico è contrassegnato da un mutamento sostanziale del quadro culturale: dal rituale scompare la logica qualitativa che regolava i rapporti di opposizione. Si impone ora una logica quantitativa che, nell'iterazione dell'oggetto, evidenzia il prestigio sociale del defunto, un prestigio che non sembra dipendere da una particolare funzione che l'individuo esercita all'interno del gruppo ma che investe ugualmente l'uomo e la donna, l'adulto e il bambino.

La ridondanza del corredo è particolarmente vistosa nelle sepolture femminili nelle quali il fenomeno si accompagna all'esigenza di evidenziare la specificità del ruolo femminile che era rimasto inespresso durante la prima Età del Ferro. Così la comparsa delle fusaiole, dei rocchetti e dei pesi da telaio coincide con l'accettazione indiscriminata, nel corredo, degli elementi propri di entrambi i sessi; viene così a vanificarsi il sistema di opposizioni precedente e ad esso si sostituisce una più complessa articolazione delle sepolture basata sulla differenza di ricchezza. È un fenomeno certamente graduale, del quale tuttavia è possibile cogliere, attraverso lo studio del rituale funerario, solo il momento iniziale e finale mentre i termini intermedi rimangono ancora in parte nell'ombra.

Nella prima fase dell'Orientalizzante le motivazioni ideologiche che determinano la composizione dei corredi sono diverse: se in quelli maschili si avverte la necessità di ricollegarsi ai modelli mentali della prima Età del Ferro, in quelli femminili la cesura con il passato è netta; il desiderio di sottolineare in maniera chiara il proprio *status*, il proprio ruolo all'interno della collettività, si esprime infatti non solo con l'inserimento nel corredo degli oggetti caratteristici di una delle attività svolte dalla donna ma, nelle sepolture più ricche, con la presenza di un vistoso costume funerario che veniva indossato dalla defunta al momento del seppellimento. Le T. 180 e 178 sono particolarmente indicative del diverso orientamento che contraddistingue in questo momento i due sessi. Nella prima (fig. 6), una tomba maschile spettante ad un personaggio di rango, accanto ad oggetti rappresentati solo nell'Orientalizzante come la spada di ferro, due palette e la scure di bronzo, il corredo comprende alcuni tipi che avevano connotato la sepoltura dell'adulto maschio nella prima Età del Ferro, come la lancia di bronzo ed il rasoio¹⁸⁵; un'associazione

¹⁸⁴ La percentuale delle tombe maschili con armi è molto elevata (60%) se comparata alla percentuale delle necropoli coeve; ma si potrebbe avanzare anche l'ipotesi che la presenza dell'arma non fosse soltanto indicativa della funzione di guerriero svolta dal defunto ma servisse a distinguere una determinata classe di età. Del resto la differenza fra i corredi maschili con armi e quelli senza armi è minima. In sole tre tombe le armi sono due, di queste quella che maggiormente potrebbe riconoscersi come la sepoltura di un personaggio eminente è la 232 che contiene la spada.

¹⁸⁵ Il corredo vascolare è composto da 13 vasi.

certo non casuale che nel ruolo centrale attribuito alle armi, nell'anomalia della scelta del rasoio e dell'arma di bronzo, ormai non più in voga, rivela l'intenzione di porre l'accento sulla funzione guerriera che un tempo era stata predominante ma che ora non determina più lo *status* dell'individuo all'interno della collettività¹⁸⁶. Ben diverso l'atteggiamento che si coglie dall'analisi del corredo della T. 178 (fig. 6), appartenente ad una donna: sul lato destro della tomba erano stati infatti collocati otto rocchetti, una fusaiola e due uncini di ferro per scardassare la lana. L'insistenza posta nel caratterizzare questa tomba come sepoltura di una donna si accompagna all'ostentazione con la quale il corpo della defunta viene rivestito di un insieme di ornamenti che ne connotano il rango: la testa era ricoperta da un velo mantenuto in tensione dalla fascia di spirali di bronzo; una fibula a quattro spirali fissava, sulla spalla sinistra, il vestito; sulle braccia armille a spirali e bracciali in lamina ad estremità sovrapposte, alla mano sinistra cinque lunghi anelli digitali in ferro, mentre dalla mano destra pendevano cinque catenine di bronzo. Undici fibule, disposte sui due lati, ornavano la parte bassa del vestito; tre fili di collana discendevano lungo il fianco sinistro fino ai piedi, mantenuti in tensione da tre pendagli a rotella. Accanto ai rocchetti la scure di bronzo che nella necropoli di S. Valentino non è prerogativa delle sepolture maschili ma compare, in un tipo diverso da quello caratteristico delle tombe maschili, in alcuni corredi femminili di particolare prestigio; la sua presenza sembra dunque alludere a particolari funzioni che solo le persone più eminenti del gruppo sociale potevano svolgere; la suggestione più immediata ci riporta alla sfera del sacrificio.

In seguito il vestito funerario femminile si semplifica: scompare così nella seconda fase dell'Orientalizzante l'acconciatura della testa, le armille a spirali sono sostituite dai bracciali con decorazione ad astragali o ad ovuli, gli anelli a spirali da semplici anelli in verga e le fibule, meno numerose, verranno collocate solo sulla spalla sinistra: il particolare prestigio del defunto, sia esso uomo o donna, sarà ora determinato principalmente dal numero di oggetti di ceramica presenti nel corredo. Nella T. 164 ad esempio il repertorio delle armi si è ridotto alla semplice cuspide di lancia in ferro, che insieme alla paletta indica il sesso del defunto, la scure di bronzo e il ricco corredo ceramico — ben 44 vasi¹⁸⁷ — sono gli elementi che ne connotano il rango. Si deve del resto tenere presente che tutte le sepolture che contengono la scure «sacrificale» presentano la struttura complessa del «canale»; ma anche in mancanza della scure la presenza del «canale» è legata alla particolare ricchezza del corredo. Questa tendenza è soprattutto verificabile nella necropoli di S. Valentino; qui l'analisi dei corredi in relazione alla struttura della tomba rivela infatti come il «canale», che nella prima Età del Ferro stava a distinguere la sepoltura dell'adulto,

¹⁸⁶ Del resto la quasi totalità di cuspidi di lancia in ferro proviene da corredi della prima fase dell'Orientalizzante Antico.

¹⁸⁷ La cifra è rilevante se si considera che vi sono anche corredi che contengono solo uno o due vasi.

è ora recuperato come segno di distinzione sociale per le tombe di un gruppo eminente all'interno della collettività¹⁸⁸.

Del resto anche nella composizione del corredo vascolare molti sono gli elementi del patrimonio culturale precedente che vengono recuperati per esprimere la nuova dimensione sociale; è vero infatti che le forme costitutive dei «servizi» sono ora usate indifferentemente per ogni tipo di sepoltura e l'accento si è spostato sul numero di esemplari contenuti nei singoli corredi; nonostante ciò tuttavia solo raramente i tipi fondamentali che componevano i «servizi» vengono sostituiti con quelli ispirati alla produzione greca: così mentre l'oinochoe di impasto compare solo occasionalmente al posto della brocca come recipiente per versare¹⁸⁹, la kylix è presente, spesso con più esemplari per tomba, per la sua generica funzione di coperchio che la accomuna alla scodella. L'olla, il grande recipiente posto ai piedi del defunto, è ora indizio di ricchezza probabilmente a causa del suo contenuto: la T. 123, la più ricca sepoltura femminile con 73 vasi, ne ha tre, due la T. 263 che ha un corredo di 22 vasi; lo stesso significato sembra assumere il vaso a quattro colli che è sempre presente nei corredi più ricchi di ceramiche.

Più articolato è il discorso relativo ai vasi di argilla che ricorrono in genere con maggior frequenza nelle tombe femminili e di bambino; la tendenza è più marcata nella necropoli di S. Valentino Torio dove la classe è rappresentata una sola volta in un corredo maschile, del resto poco caratterizzato e privo di armi¹⁹⁰.

LA CRONOLOGIA RELATIVA ED ASSOLUTA

Dalla tabella di sequenza dei corredi (fig. 26), redatta prevalentemente sulla base della tipologia delle fibule¹⁹¹, risulta evidente la distinzione delle tombe in quattro gruppi; una netta cesura che investe non solo il repertorio dell'impasto e gli oggetti di ornamento, ma anche, come si è visto, il rituale e l'ideologia separa i primi due gruppi, che si riferiscono all'orizzonte della prima Età del Ferro, dagli altri due gruppi che corrispondono ai due momenti dell'Orientalizzante Antico.

Il momento iniziale della frequentazione, nelle aree finora esplorate, è rappre-

¹⁸⁸ Non è dunque un caso che le sole due tombe di bambino a struttura complessa (T. 165, 205) siano anche quelle più ricche. Fra le sepolture con «canale» di adulto l'unico corredo che non presenta alcun elemento di particolare prestigio è quello della T. 147 che ha quattro vasi ed una fibula.

¹⁸⁹ Si veda ad esempio il diverso comportamento della necropoli di Pontecagnano dove la brocca, presente con numerosi tipi durante la prima Età del Ferro, assume una posizione del tutto marginale nell'Orientalizzante (cfr. B. d'Agostino, 1968, p. 115 ss.).

¹⁹⁰ È la T. 128, della seconda fase dell'Orientalizzante, che contiene due coppette carenate con decorazione a fasce e una coppa con ornati a sigma.

¹⁹¹ Non si può escludere che dopo il restauro dei corredi si possano individuare fra le forme della ceramica altri tipi, oltre la scodella, che abbiano un significato cronologico; va del resto notato che la sequenza qui proposta per le due fasi del Preellenico non presenta sostanziali differenze con quella redatta da B. d'Agostino sulla base non solo delle fibule ma anche delle principali forme dell'impasto.

sentato da alcune tombe di S. Marzano caratterizzate dalle fibule ad arco serpeggiante con disco intagliato (B2a) o ad arco trapezoidale con ardiglione mobile (A1a/A1b1a) e, nel repertorio dell'impasto, dalla tazza con ansa a nastro ad occhiello piccolo non sormontante. La presenza del disco solido in due dei tre esemplari di fibula ad arco trapezoidale e la mancanza del tipo ad arco serpeggiante con grossa molla all'attacco dell'ardiglione colloca questi corredi, rispetto alla sequenza dei contesti campani, alla fine della fase I A (metà IX secolo a.C.)¹⁹², sicuramente dopo il corredo della T. 3 di Cairano, degli inizi del IX secolo, che rappresenta «per il momento l'aspetto più antico della cultura a fossa della Campania»¹⁹³, e in sincronismo con il corredo più antico da Cuma. Infatti se il materiale del Protovillanoviano recente rinvenuto sull'acropoli¹⁹⁴ dimostra che la località era abitata già nel X secolo, sembra mancare per il momento, dalla necropoli di Cuma, una documentazione relativa alla fase I A; il più antico corredo fra le tombe dello scavo Osta, quello della T. 8, deve essere infatti collocato alla metà del secolo per la presenza, accanto alla fibula ad arco serpeggiante e grossa molla, di una fibula a D con disco solido ed alette, documentata generalmente in contesti già di I B¹⁹⁵.

La fase I A è invece ben documentata nelle necropoli di cultura villanoviana: Capua, Pontecagnano e Sala Consilina dove le fibule ad arco trapezoidale ed ardiglione mobile hanno il disco intagliato, unito all'arco dall'elemento a doppio ponticello, come nell'esemplare della T. 180 di Pontecagnano databile alla metà del IX secolo; questo corredo può essere utilmente confrontato con le sepolture più antiche di S. Marzano per la presenza di una fibula ad arco serpeggiante con disco intagliato affine al tipo B2a, che rappresenta, come è già stato detto, l'esito finale del tipo a grossa molla caratteristico della fase I A. Accanto a questo tipo e alla fibula ad arco trapezoidale e disco intagliato, il corredo della T. 180 comprende anche un esemplare di fibula a D con disco poco intagliato ed alette che rientra nei tipi caratteristici della fase I B¹⁹⁶.

Se dunque il raffronto con le sequenze campane induce a datare le tombe più antiche finora note del Preellenico I intorno alla metà del IX secolo una cronologia più alta verrebbe suggerita dal confronto con alcuni corredi della necropoli delle Acciaierie di Terni, coevi alla fase II A di Roma (prima metà IX a.C.)¹⁹⁷: vi troviamo infatti numerosi esemplari di fibule ad arco serpeggiante a più spirali (B1), che è del resto uno degli elementi caratteristici di questo ambiente, ad arco serpeg-

¹⁹² Per la cronologia delle sequenze dei complessi campani ci si è riferiti alla tabella allegata al contributo di B. d'Agostino, 1974.

¹⁹³ G. Pescatori Colucci, 1971, p. 528.

¹⁹⁴ W. Johannowsky, 'Problemi relativi a Cuma arcaica', in *Contribution à l'étude de la société et de la colonisation eubéennes*, 'Cahiers du Centre Jean Bérard' II, Napoli 1975, tav. II.

¹⁹⁵ B. d'Agostino, 1974, p. 29.

¹⁹⁶ Per la bibliografia cfr. *supra* n. 83. Nel corredo della T. 180 è presente, fra l'altro, la spada di bronzo: un oggetto che nella necropoli di Pontecagnano non compare prima della fase I B.

¹⁹⁷ Sulla cronologia delle tombe di Terni cfr. anche B. d'Agostino, 1970, p. 599.

giante del tipo B2 spesso associato al precedente come nella T. 245 di S. Marzano, e infine ad arco trapezoidale ed ardiglione mobile (A1) che negli esemplari ternani generalmente ha il disco solido, inchiodato all'elemento di raccordo ad eccezione delle fibule delle T. 135 e 141 che hanno il disco intagliato come gli esemplari campani della fase I A¹⁹⁸.

Lo scarso numero di corredi di S. Marzano riconducibili a questo orizzonte cronologico non consente per il momento di approfondire ulteriormente il problema; per il momento, tenuto conto anche dei motivi di prossimità geografica ed ambientale, non si può non sottolineare ancora una volta il parallelismo fra questo gruppo di sepolture e la T. 8 di Cuma e la mancanza in entrambe le necropoli di elementi chiaramente riconducibili alla fase I A della prima Età del Ferro.

La cronologia delle prime due fasi del Preellenico è già stata sufficientemente esaminata da B. d'Agostino; il passaggio fra la prima e la seconda può collocarsi «in un momento parallelo alla fase II B 1/2 di Veio, quando si diffondono anche» a S. Marzano «le fibule a sanguisuga con staffa simmetrica o breve e le fibule a quattro spirali», che documentano «con maggior ampiezza che non a Cuma il momento del Preellenico II»¹⁹⁹. Unica differenza rilevante con Cuma è la mancanza nella valle del Sarno, durante le fasi del Preellenico, di prodotti greci ed orientali, quali ad esempio le coppe a *chevrons* o gli scarabei e le statuette di *fayence*; ciò mette in evidenza la posizione del tutto marginale di queste comunità nei confronti di quel movimento di relazioni e di scambi fra Greci ed Indigeni che caratterizza il momento che precede ed accompagna la fondazione di Pithecosa.

Il repentino mutamento che si registra nelle necropoli sarnesi alla metà dell'VIII secolo e che segna il passaggio dalla prima Età del Ferro all'Orientalizzante Antico è dovuto principalmente alle sollecitazioni prodotte sul mondo indigeno dallo stanziamento di genti greche sulle coste campane; questo evento rompe l'isolamento delle comunità agricole locali coinvolgendole in un vasto circuito di scambi tali da modificare, in tempi molto brevi, la struttura economica preesistente.

Nel repertorio dell'impasto le due fasi dell'Orientalizzante sono caratterizzate dalla presenza di nuovi tipi, come la brocca a ventre globoso o quella ad anse complesse, i vasi a più colli, le olle globose, la tazza-attingitoio, le kylikes e, nelle sepolture di bambino, i vasi miniaturistici. Numerose modifiche vengono apportate ai tipi già in uso, di cui le più evidenti riguardano la forma del collo nell'anfora e nella brocca; l'unico tipo rappresentato quasi esclusivamente nella prima fase è la scodella con ansa triangolare sormontata da un'espansione circolare, che deriva dalla scodella caratteristica del Preellenico II. Accanto alle forme dell'impasto compaiono la ceramica di tipo greco e le prime importazioni dalla Grecia, dai centri euboici della Campania e anche da altri ambienti.

La prima delle due fasi dell'Orientalizzante Antico è di breve durata ed occu-

¹⁹⁸ H. Müller-Karpe, 1959, tav. 45, B, 2 e tav. 42, B, 2: in entrambi gli esemplari il setto dell'arco fra le molle è foliato.

¹⁹⁹ B. d'Agostino, 1970, p. 603.

pa il terzo quarto dell'VIII secolo. La ceramica di argilla è presente con le coppe ispirate a prototipi del Geometrico Medio II, con decorazione a *chevrons* fra le anse, da coppe che imitano i tipi del Geometrico Recente, e soprattutto lo schema decorativo della kotyle Aetos 666; oltre alle coppe di questo tipo compaiono le brocchette e le anforette con decorazioni a fasce e le oinochoai di fabbrica pitecusana. Sicuramente di importazione la *blak-kotyle* della T. 122²⁰⁰.

I tipi di fibule, anche se poco numerosi, sono tuttavia particolarmente utili per l'inquadramento cronologico di questa fase: accanto ai tipi che derivano ancora da una tradizione della prima Età del Ferro, come quello ad arco rivestito con staffa simmetrica o media (C7/D2) o quello a quattro spirali (C5b), sono presenti le prime fibule a staffa lunga del tipo a «drago» con molla (E1/E2).

La presenza delle fibule a quattro spirali in ferro o in bronzo, nella sola variante a due supporti, consente un primo confronto con la necropoli di Sala Consilina dove questo tipo, quasi del tutto assente durante la prima Età del Ferro, compare alla fine della fase II e all'inizio della fase III, nello stesso momento in cui si incontra nei corredi maschili la fibula a «drago» con molla che ha i suoi più diretti antecedenti nei numerosi esemplari ad arco serpeggiante con una sola molla e staffa media²⁰¹.

Più complessi i rapporti con la necropoli di Pontecagnano: qui gli scavi del 1978²⁰² hanno messo in luce un orizzonte cronologico completamente nuovo, caratterizzato fra l'altro da numerosi vasi di argilla di tipo greco e anche di importazione e dalla comparsa nelle tombe maschili della fibula a «drago» con molla che invece era assente nei corredi della II fase della prima Età del Ferro finora noti²⁰³. I nuovi corredi sono in fase di studio ed è quindi prematuro avanzare delle correlazioni con la sequenza di Pontecagnano; almeno a livello di ipotesi si può tuttavia affermare che questo nuovo aspetto sembra inserirsi fra i corredi già noti riferibili alla II fase della prima Età del Ferro e i più antichi corredi dell'Orientalizzante Antico²⁰⁴. Ma tuttavia, mentre a Pontecagnano questa nuova fase sotto il profilo culturale è ancora saldamente legata alla prima Età del Ferro e potrebbe peraltro definirsi II B (II C nella sequenza dell'Etruria), nella valle del Sarno essa si pone già decisamente dopo la frattura che divide la prima Età del Ferro dal periodo Orientalizzante, ed è preferibile pertanto denominarla fase I dell'Orientalizzante Antico.

La fibula a «drago» con molla, per il momento assente nei centri della *facies*

²⁰⁰ La T. 122 non è stata inserita nella tabella della sequenza poiché gli elementi di cronologia non erano del tutto certi: della fibula, ad arco rivestito, si conserva solo il vago centrale di ambra e fra i frammenti della ceramica, la parte terminale di un'ansa di scodella con molta probabilità appartenente alla varietà 16 d; in tal caso il corredo potrebbe rientrare nella prima fase dell'Orientalizzante antico.

²⁰¹ Cfr. *supra*, nn. 99, 112, 113, 119.

²⁰² Gli scavi sono stati condotti da L. Cerchiai e D. Sibilio.

²⁰³ Anche se non mancavano alcune fibule che ne anticipavano le principali caratteristiche, cfr. pag. 36.

²⁰⁴ Cfr. B. d'Agostino, 1968, p. 194 ss.

di Cairano-Oliveto Citra, è documentata anche a Capua dove è già presente nella T. 204; accanto ad una coppa a *chevrons* di importazione del Geometrico Medio terminale²⁰⁵.

In ambiente coloniale i dati più interessanti provengono dalla necropoli di Pithecusa, dove la fibula a «drago» con molla è associata a ceramica di tipo greco del Tardo Geometrico I, datata al terzo quarto dell'VIII secolo²⁰⁶. Nella T. 104 del fondo Artiaco di Cuma è invece documentata una variante più recente, con dischetti sulla coppia di bastoncelli, associata a tipi in cui è ormai scomparso ogni elemento di raccordo fra l'arco e l'ardiglione²⁰⁷, in un contesto analogo a quello della T. 109 di S. Marzano che va collocata fra le sepolture più antiche della seconda fase dell'Orientalizzante Antico.

Rispetto alla sequenza di Veio l'orizzonte delle fibule a «drago» con molla individuato nella valle del Sarno trova numerosi agganci con la fase II B 3/4, caratterizzata fra l'altro dalla presenza della fibula a «drago» con molla, ardiglione bifido e staffa ancora media: un tipo che sarà sostituito nella fase III A dalla fibula a «drago» senza molla²⁰⁸ che nella valle del Sarno compare appunto nella seconda fase. Un parallelismo che si può istituire anche con i corredi di Bisenzio dove «le fibule ad arco serpeggiante a gomito con tre coppie di apici... rientrano ancora nell'ambito della seconda fase avanzata» (II B 2/3) databile appunto al terzo quarto dell'VIII; «solo la T. Olmo Bello 24, che occupa l'ultimo posto nella sequenza» fra quelle della fase II B 3 «va probabilmente datata all'ultimo quarto del secolo per la presenza di fibule senza molla ad arco serpeggiante a gomito con ingrossamenti ed apici». È lo stesso momento in cui compaiono a Bisenzio le ceramiche tardo-geometriche che presentano numerose affinità con quelle documentate, nello stesso periodo, in Campania e che «dipendono in larga misura da una analoga reazione di ambienti culturalmente vicini all'impatto col mondo greco»²⁰⁹.

La seconda fase dell'Orientalizzante Antico deve farsi dunque iniziare in un momento non lontano dalla data della T. 104 del fondo Artiaco di Cuma; più difficile è invece, per il momento, precisarne la conclusione se si considera che alcuni tipi di fibule, come ad esempio quelle a navicella, possono attardarsi anche oltre la metà del VII secolo a.C. Un utile termine di paragone si può tuttavia istituire con la necropoli di Avella dove nella T. 6²¹⁰, della metà del secolo, è associata una fibula a navicella con apofisi ad una fibula a ghiande di ferro come nella T. 136 di S. Valentino. La ceramica greca o di tipo greco testimonia comunque un momento parallelo al Protocorinzio Antico e Medio.

PATRIZIA GASTALDI

²⁰⁵ Cfr. n. 121.

²⁰⁶ Cfr. n. 123 e pag. 37.

²⁰⁷ Cfr. n. 122.

²⁰⁸ J. Close-Brooks, 1967, p. 326.

²⁰⁹ F. Delpino, 1977, p. 474 ss. e n. 128.

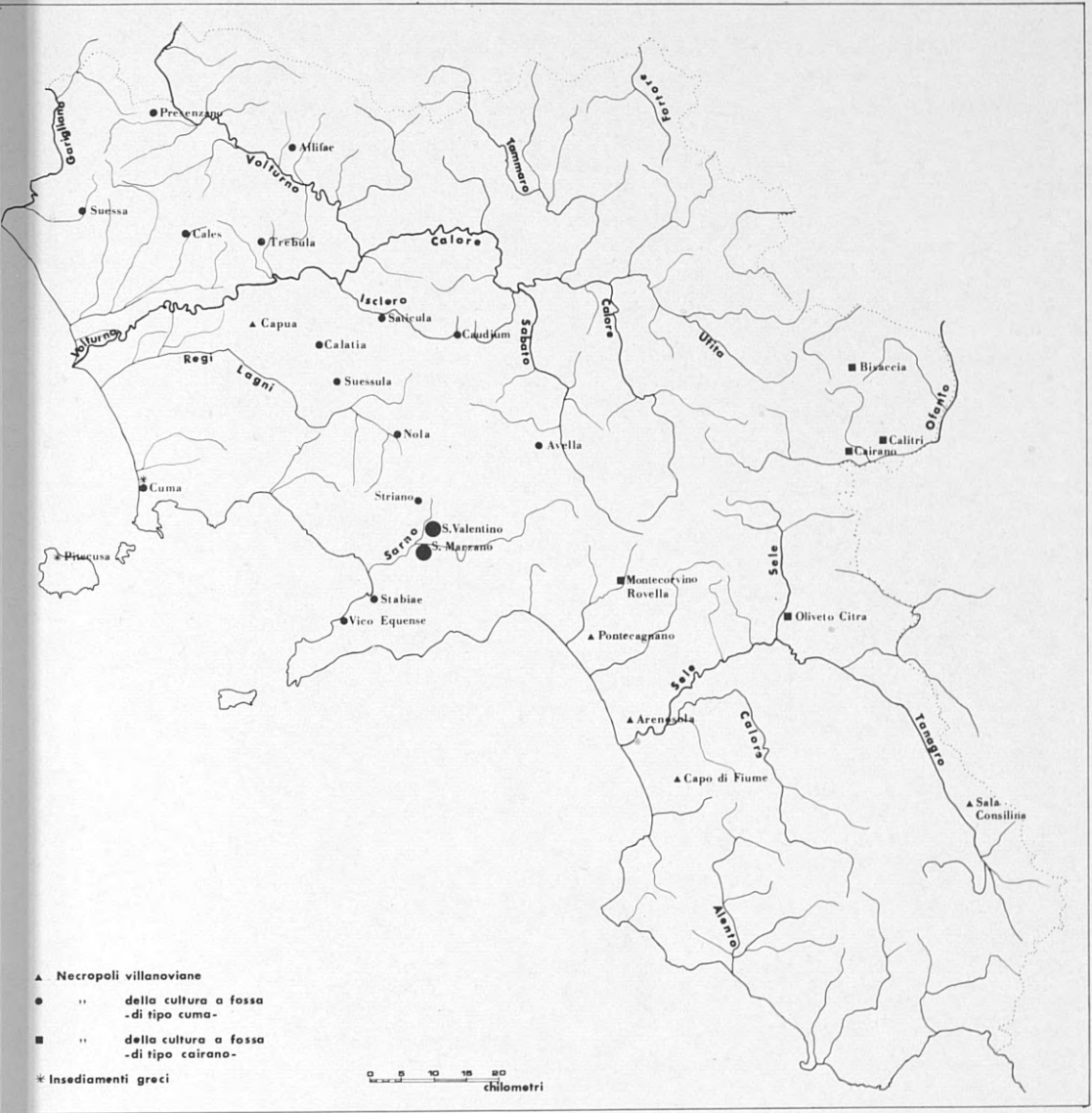
²¹⁰ Esposizione provvisoria del materiale archeologico di Avella nel Museo Irpino - Avellino 30 maggio 1977.

ABBREVIAZIONI

- C. ALBORE LIVADIE, 1975 'Remarques sur un groupe de tombes de Cumès', in *Contribution à l'étude de la société et de la colonisation eubéennes*, 'Cahiers du Centre Jean Bérard' II, Napoli 1975.
- V. BIANCO PERONI, 1970 'Le spade nell'Italia continentale', in *Prähistorische Bronzefunde* IV. 1, 1970.
- V. BIANCO PERONI, 1974 'Neue Schwerter aus Italien', in *Prähistorische Bronzefunde* XX. 1, 1974.
- G. BUCHNER, 1975 'Nuovi aspetti e problemi posti dagli scavi di Pithecusa con particolari considerazioni sulle oreficerie di stile orientalizzante antico', in *Contribution à l'étude de la société et de la colonisation eubéennes*, 'Cahiers du Centre Jean Bérard' II, Napoli 1975.
- J. CLOSE-BROOKS, 1967 'Considerazioni sulla cronologia delle facies arcaiche dell'Etruria', in *StEtr* XXXV 1968.
- G. COLONNA, 1973 'Ricerche sull'Etruria interna volsiniese', in *StEtr* XLI 1973.
- B. D'AGOSTINO, 1964 'Oliveto Citra - Necropoli arcaica in località Turni', in *NSc* 1964.
- B. D'AGOSTINO, 1968 'Pontecagnano. Tombe orientalizzanti in contrada S. Antonio', in *NSc* 1968.
- B. D'AGOSTINO, 1970 'Tombe della prima Età del Ferro a S. Marzano sul Sarno', in *MélRome* 82, 1970.
- B. D'AGOSTINO, 1972 in *Le genti non greche della Magna Grecia*, 'Atti dell'undicesimo convegno di studi della Magna Grecia', Napoli 1972.
- B. D'AGOSTINO, 1974 'La civiltà del ferro nell'Italia Meridionale e in Sicilia', in *Popoli e civiltà dell'Italia antica*, vol. II, 1974.
- B. D'AGOSTINO, 1975 in *Rapporti fra Greci ed Indigeni*, 'Convegno organizzato dal Centre Jean Bérard e dal Centro di Cultura Francese di Milano', Milano, Aprile 1975.
- B. D'AGOSTINO, 1976, a 'La Campania nell'età del bronzo e del ferro', in *Atti della XVII riunione scientifica dell'Istituto Italiano di Preistoria e Protostoria in Campania*, Firenze 1976.
- B. D'AGOSTINO, 1976, b 'La ceramica greca e di tradizione greca nell'VIII sec. in Italia Meridionale', in *La céramique grecque ou de tradition grecque au VIIIe siècle en Italie centrale et méridionale*, (Napoli 1976), in corso di stampa.
- B. D'AGOSTINO, 1977 'Tombe principesche dell'orientalizzante antico da Pontecagnano', in *MonAnt*, Serie Miscellanea, Vol. II, 1, Roma 1977.
- G. D'HENRY, 1970 in *La Magna Grecia nel mondo ellenistico*, 'Atti del nono convegno di studi della Magna Grecia', Napoli 1970.
- E. DE JULIIS, 1977 *La ceramica geometrica della Daunia*, Firenze 1977.

- J. DE LA GENIERE, 1968 *Recherches sur l'âge du fer en Italie Méridionale, Sala Consilina*, Napoli 1968.
- F. DELPINO, 1977 'La prima Età del Ferro a Bisenzio. Aspetti della cultura villanoviana nell'Etruria meridionale interna', in *MemLinc*, Serie VIII, Vol. XXI, Roma 1977.
- E. GABRICI, 1913 'Cuma', in *MonAnt* XXII 1913.
- P. GASTALDI, 1977 'Le necropoli protostoriche della valle del Sarno: il passaggio dalla qualità alla quantità', in 'Atti del convegno internazionale sull'ideologia funeraria nel mondo antico', Dicembre 1977, (in corso di stampa).
- W. JOHANNOWSKY, 1967 'Problemi relativi alla «precolonizzazione» in Campania', in *DialAr* I, 2, 1967.
- W. JOHANNOWSKY, 1969 in *Incontro di studi sugli inizi della colonizzazione greca in Occidente*, in *DialAr* III, 1-2, 1969.
- K. KILIAN, 1962 'Beitrag zur Chronologie der Nekropole Sala Consilina, die Teilnekropole S. Antonio - S. Nicola', in *Apollo* II 1962.
- K. KILIAN, 1970 'Früheisenzeitliche Funde aus der Südostnekropole von Sala Consilina (Provinz Salerno)', in *RömMitt* XV Ergänzungsh.
- K. KILIAN, 1973 'Zum italischen und griechischen Fibelhandwerk des 8. und 7. Jahrhunderts', in *Hamburger Beiträge zur Archäologie* III, 1, 1973.
- H. MÜLLER-KARPE, 1959 *Beiträge zur Chronologie der Urnenfelderzeit nördlich und südlich der Alpen*, Berlin 1959.
- P. ORSI, 1926 'Le necropoli preelleniche calabresi di Torre Galli e di Canale, Ianchina e Patariti', in *MonAnt* XXXI 1926.
- G. PATRONI, 1901 'Necropoli antichissime della valle del Sarno', in *BPI* 1901.
- G. PESCATORI COLUCCI, 1971 'Cairano (Avellino) - Tombe dell'età del ferro', in *NSc* 1971.
- J. SUNDWALL, 1943 *Die älteren italischen Fibeln*, Berlin 1943.
- P. ZANCANI MONTUORO, 1977 'Francavilla Marittima', in *AttiMGrecia* N.S. XV-XVII 1977.




FIG. 1



Campania nel periodo protostorico

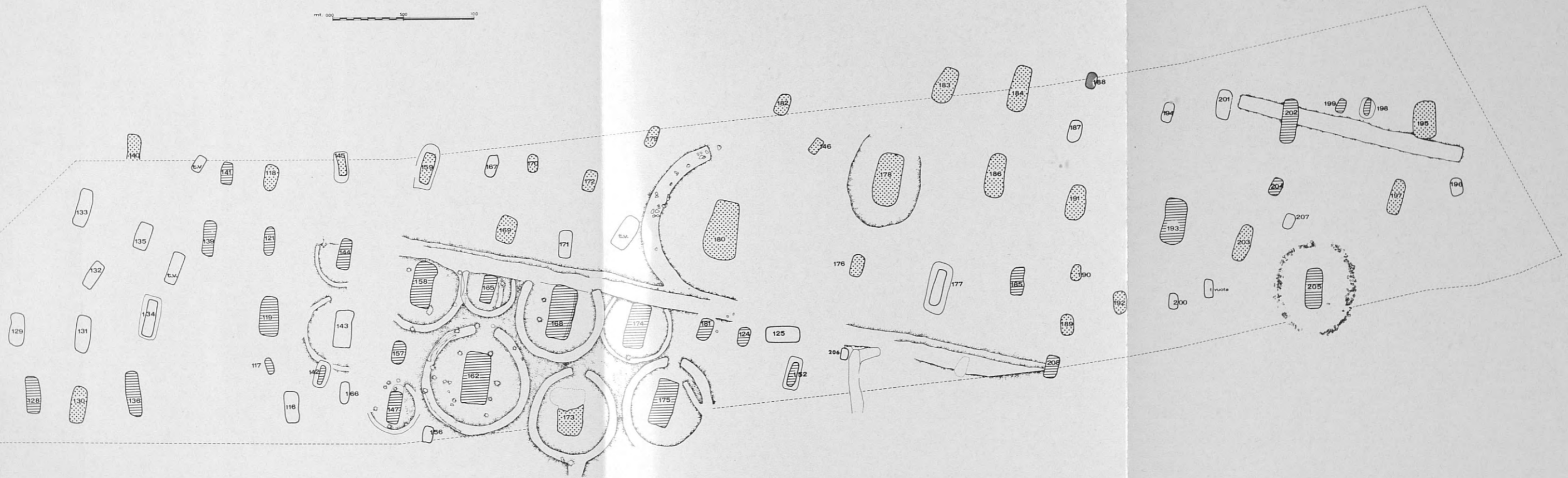
COM DI **S. VALENTINO TORIO**

- PLAN. SCAVO IN PROPRIETÀ: FERRARA VASTOLA CARBONE -

-  Eta del ferro
-  Orientalizzante Antico I
-  Orientalizzante Antico II



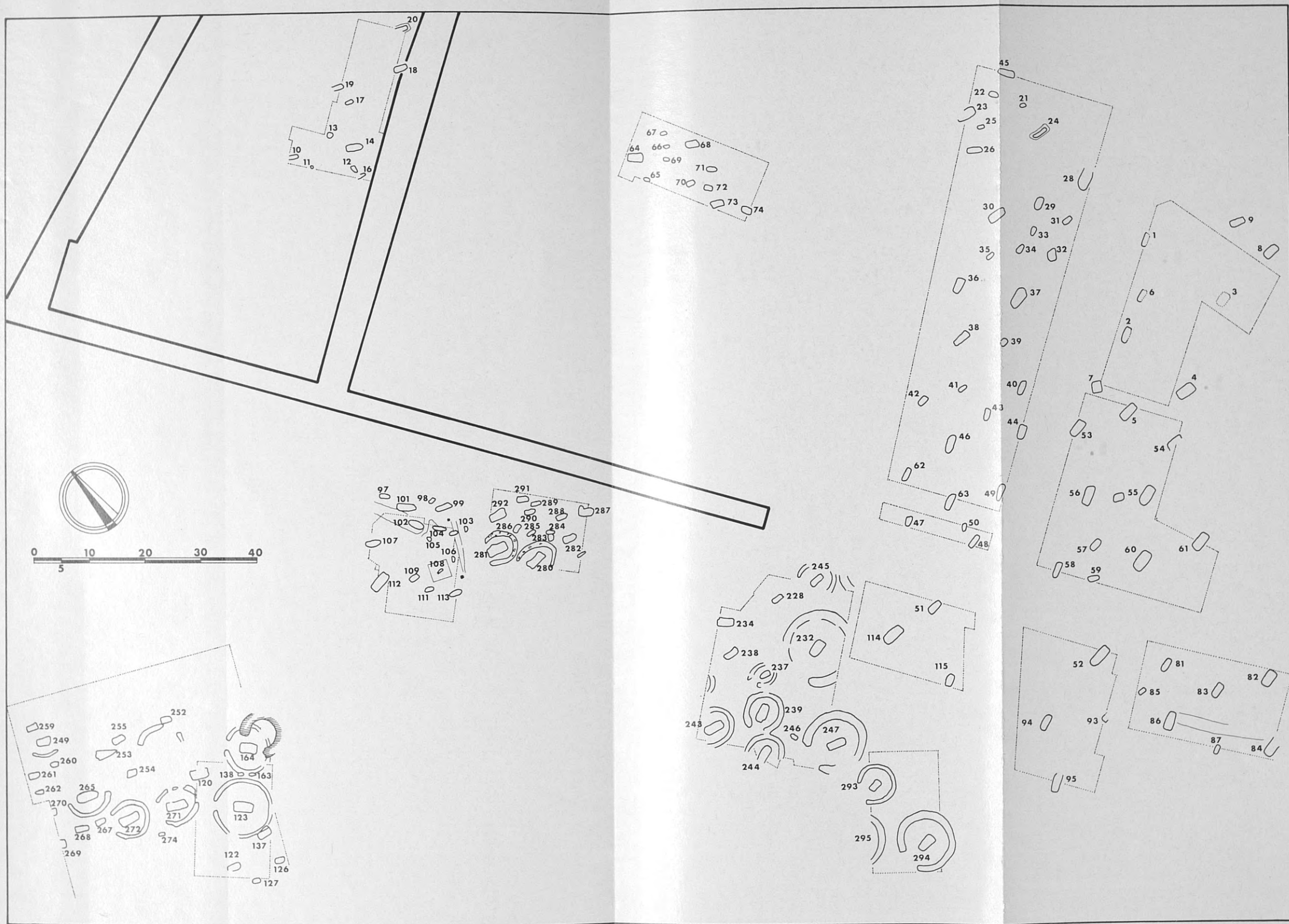
mt. 000 500 1000



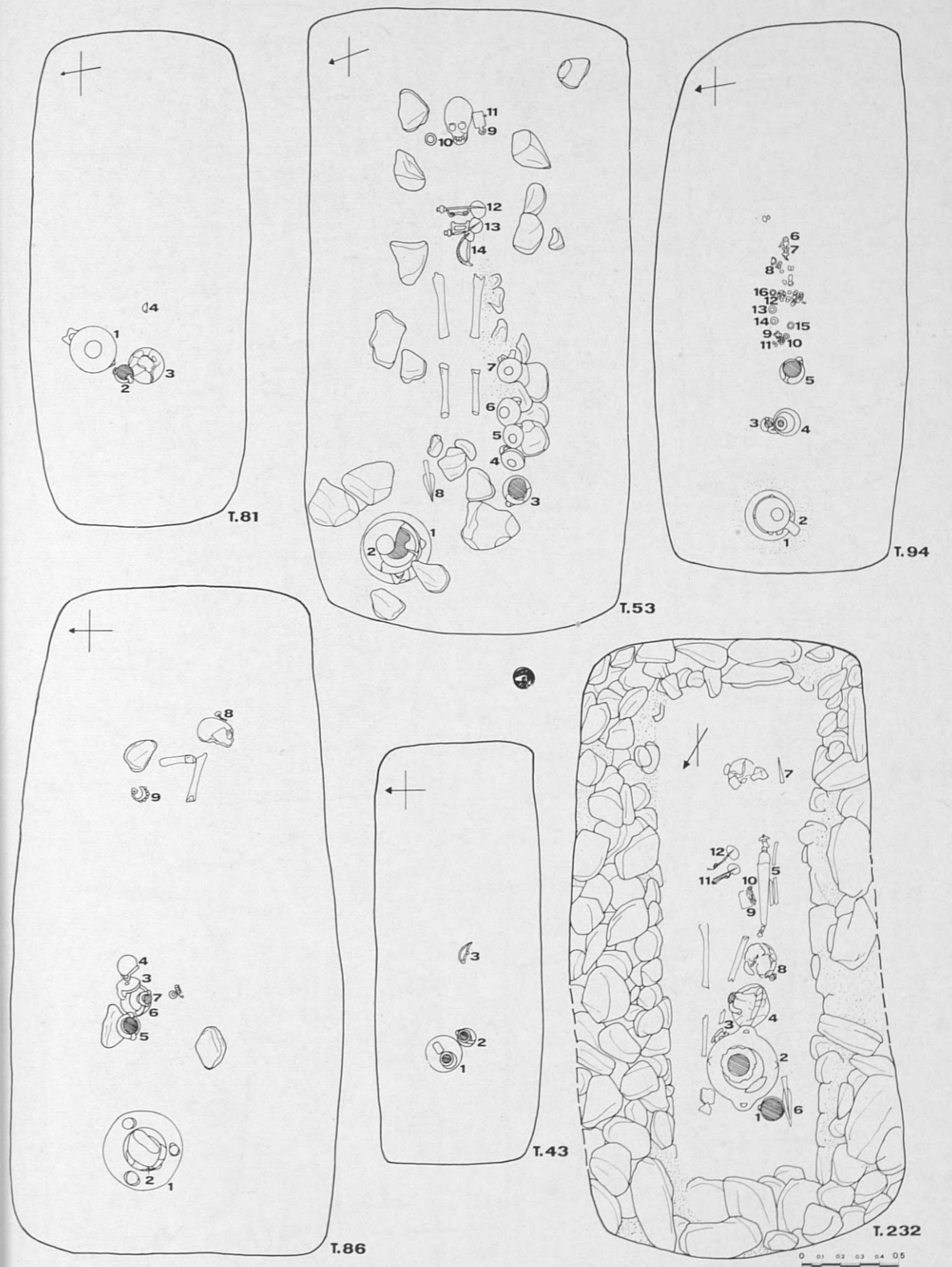
Planimetria della necropoli di S. Valentino Torio



Planimetria delle aree esplorate nella necropoli di S. Marzano

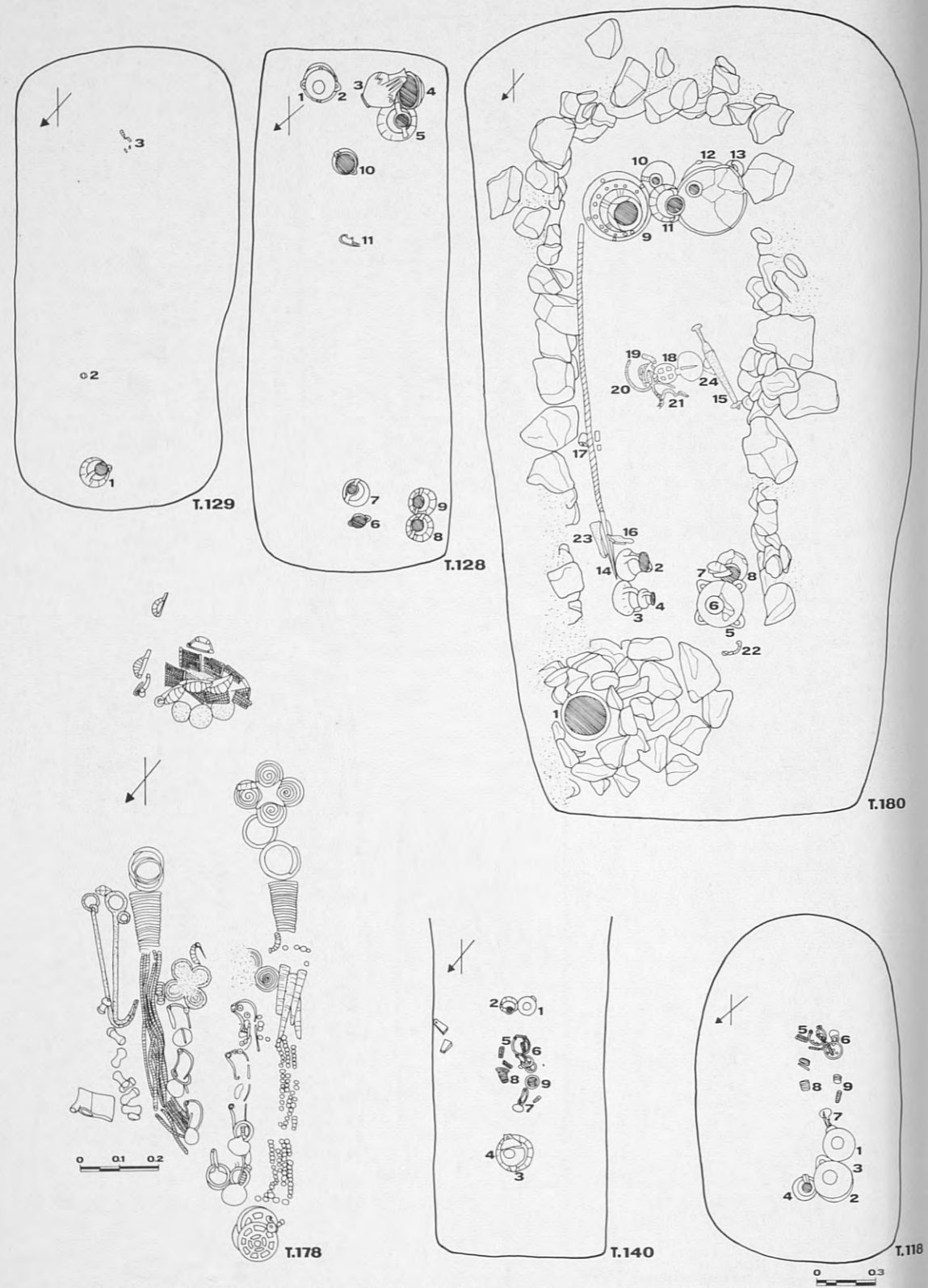


Planimetria parziale di alcune delle aree esplorate nella necropoli di S. Marzano



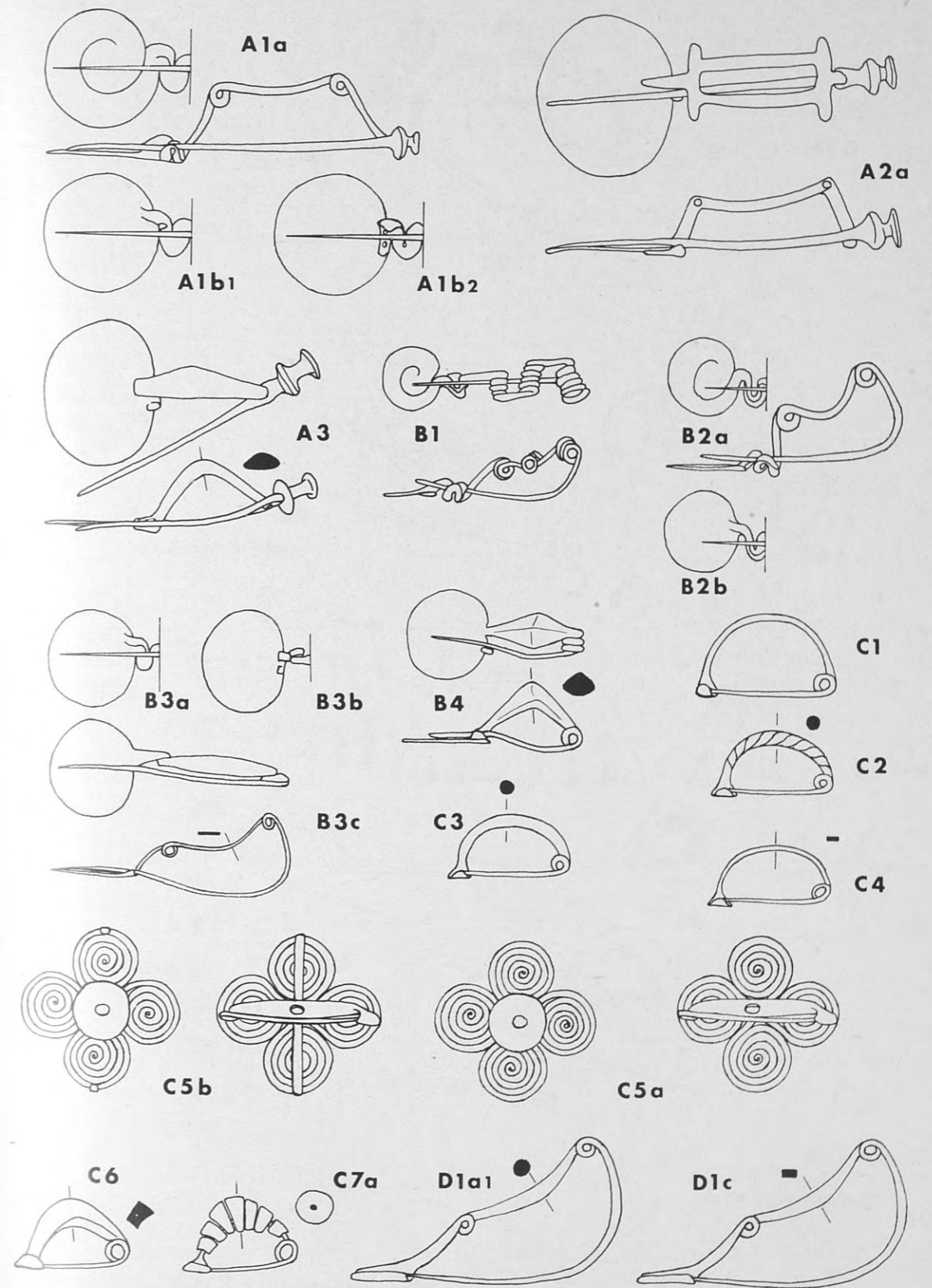
Planimetria di alcune tombe della prima Età del Ferro

FIG. 6



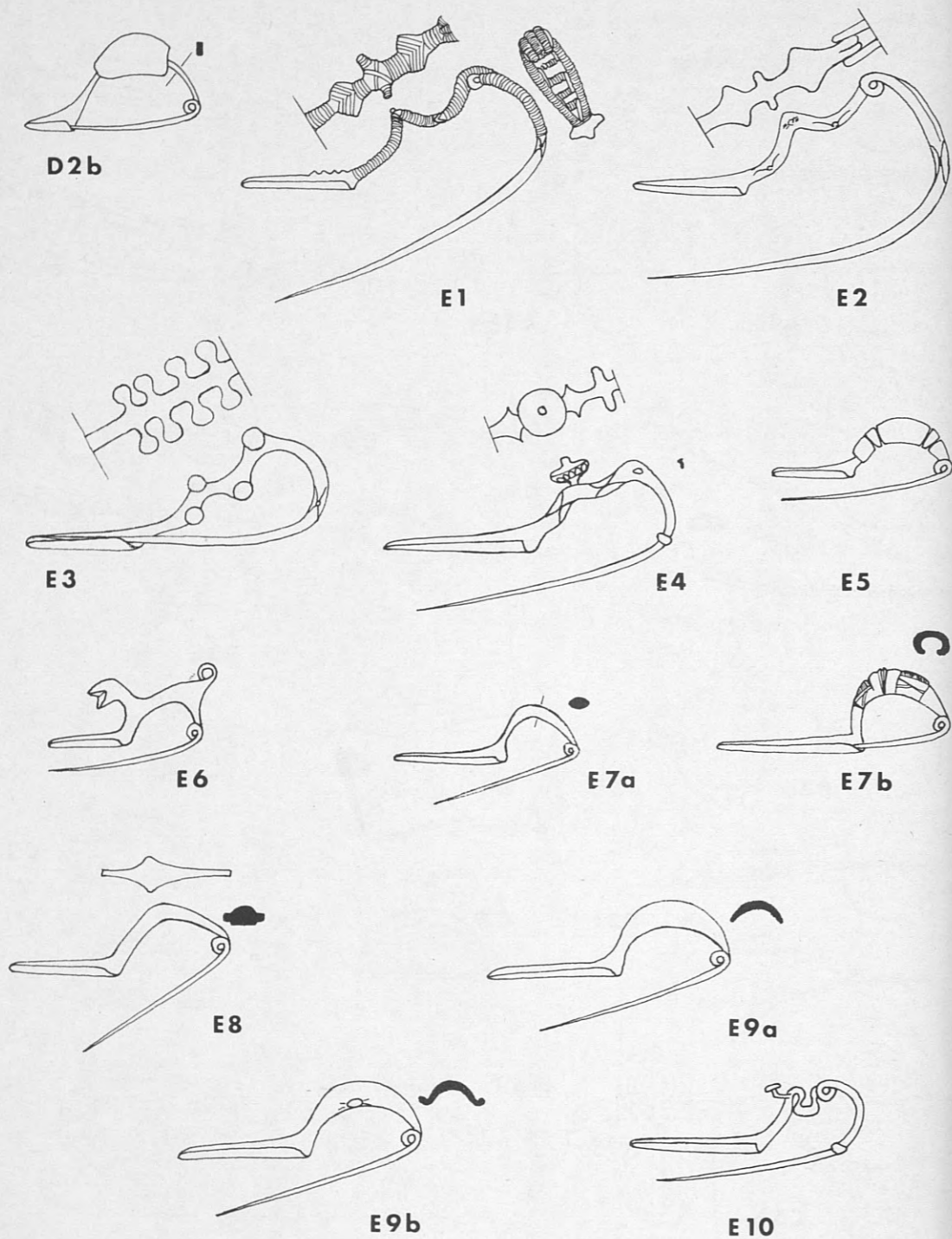
Planimetria di alcune tombe dell'Orientalizzante Antico

FIG. 7



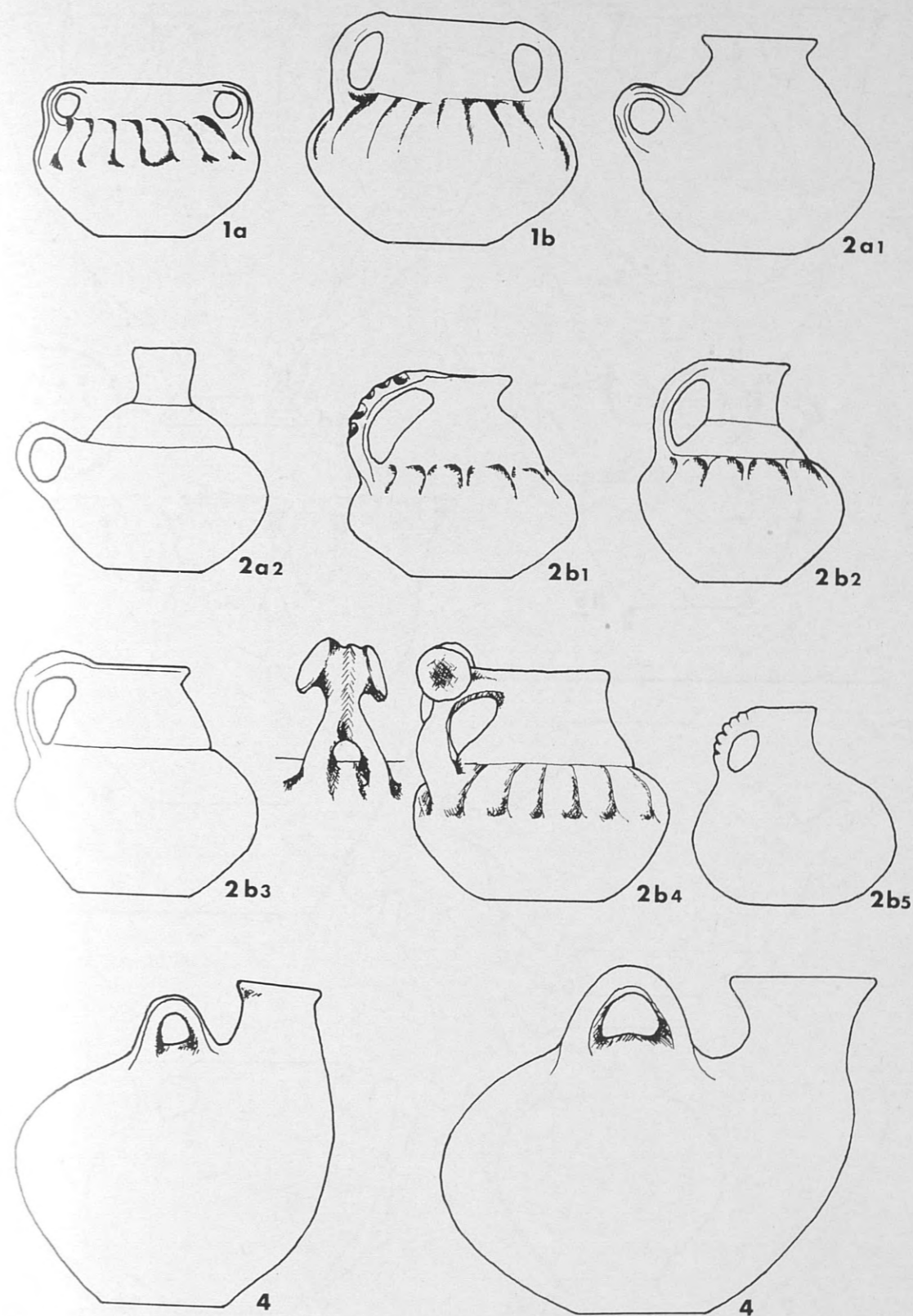
Tipologia delle fibule

FIG. 8



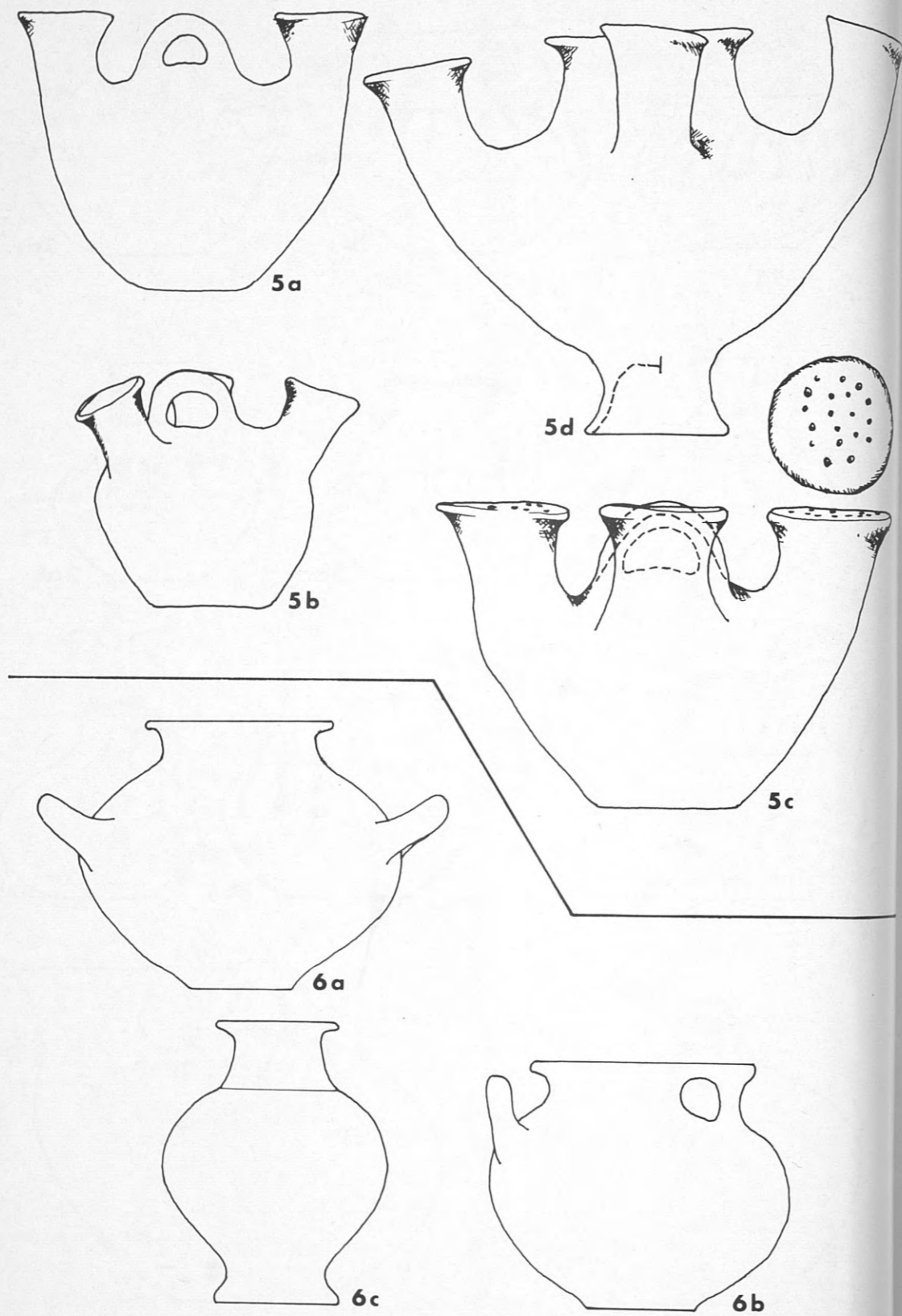
Tipologia delle fibule

FIG. 9



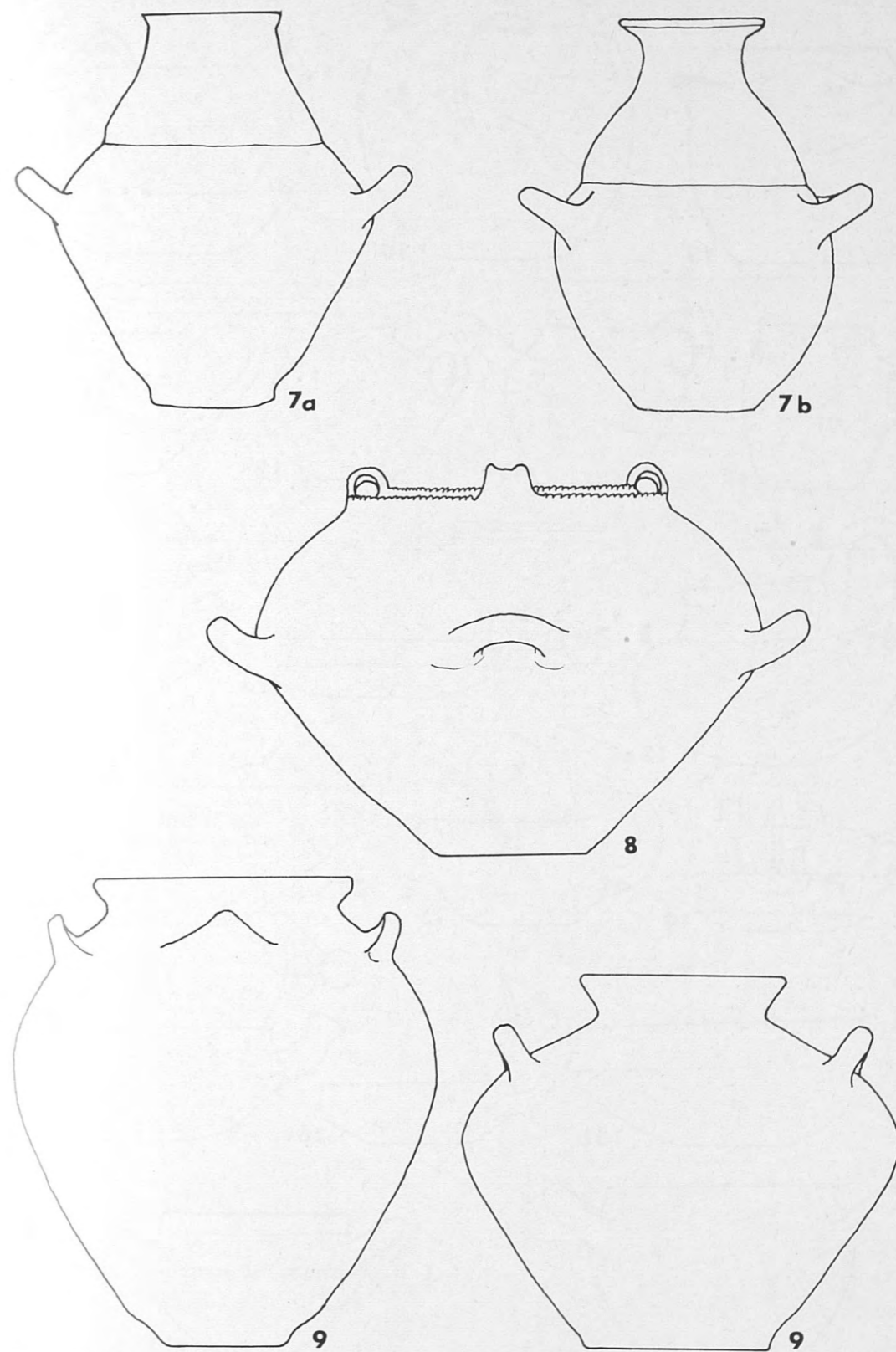
Tipologia delle forme dell'impasto. (Rid. 1 : 4)

FIG. 10



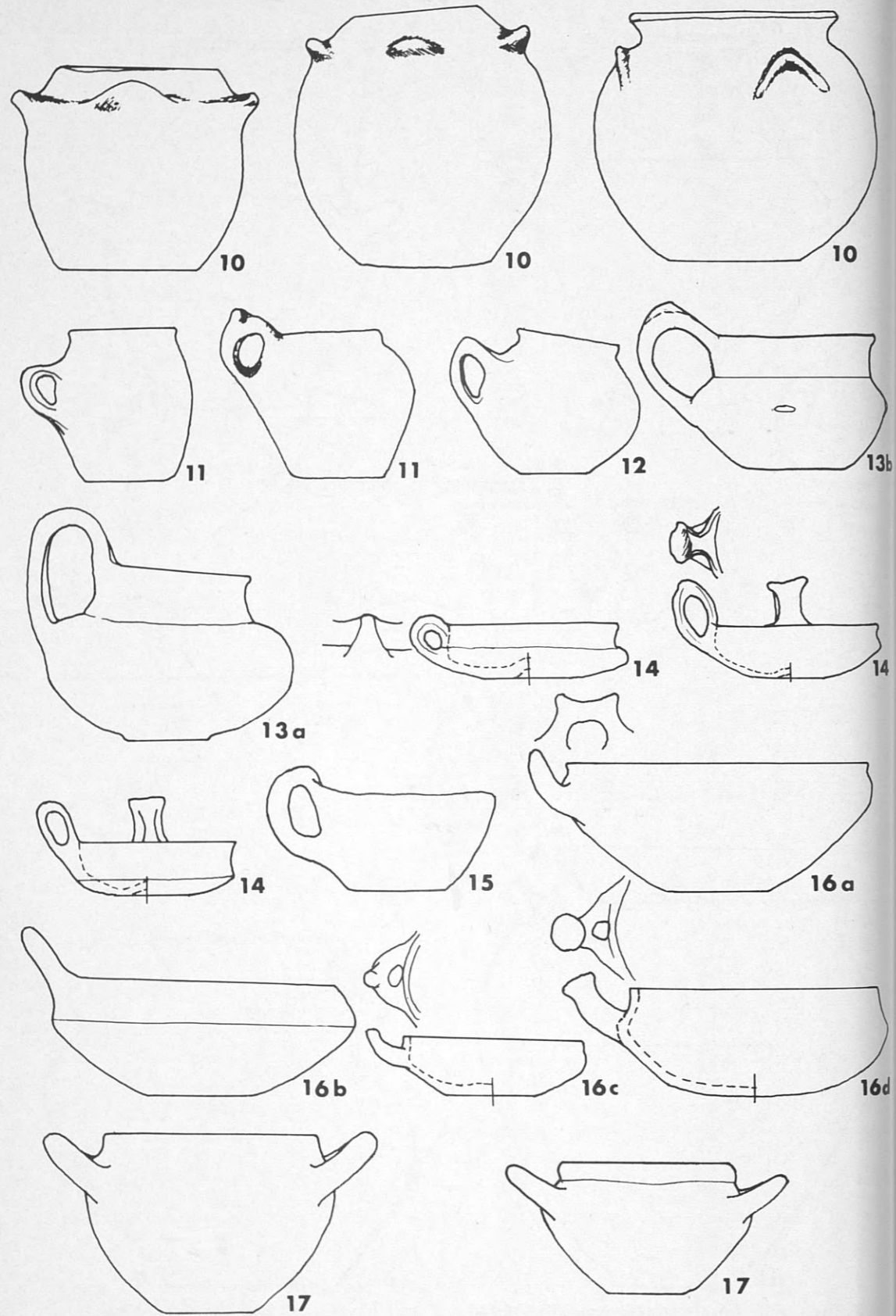
Tipologia delle forme dell'impasto. (Il tipo 5 rid. 1:4; il tipo 6 rid. 1:6)

FIG. 11



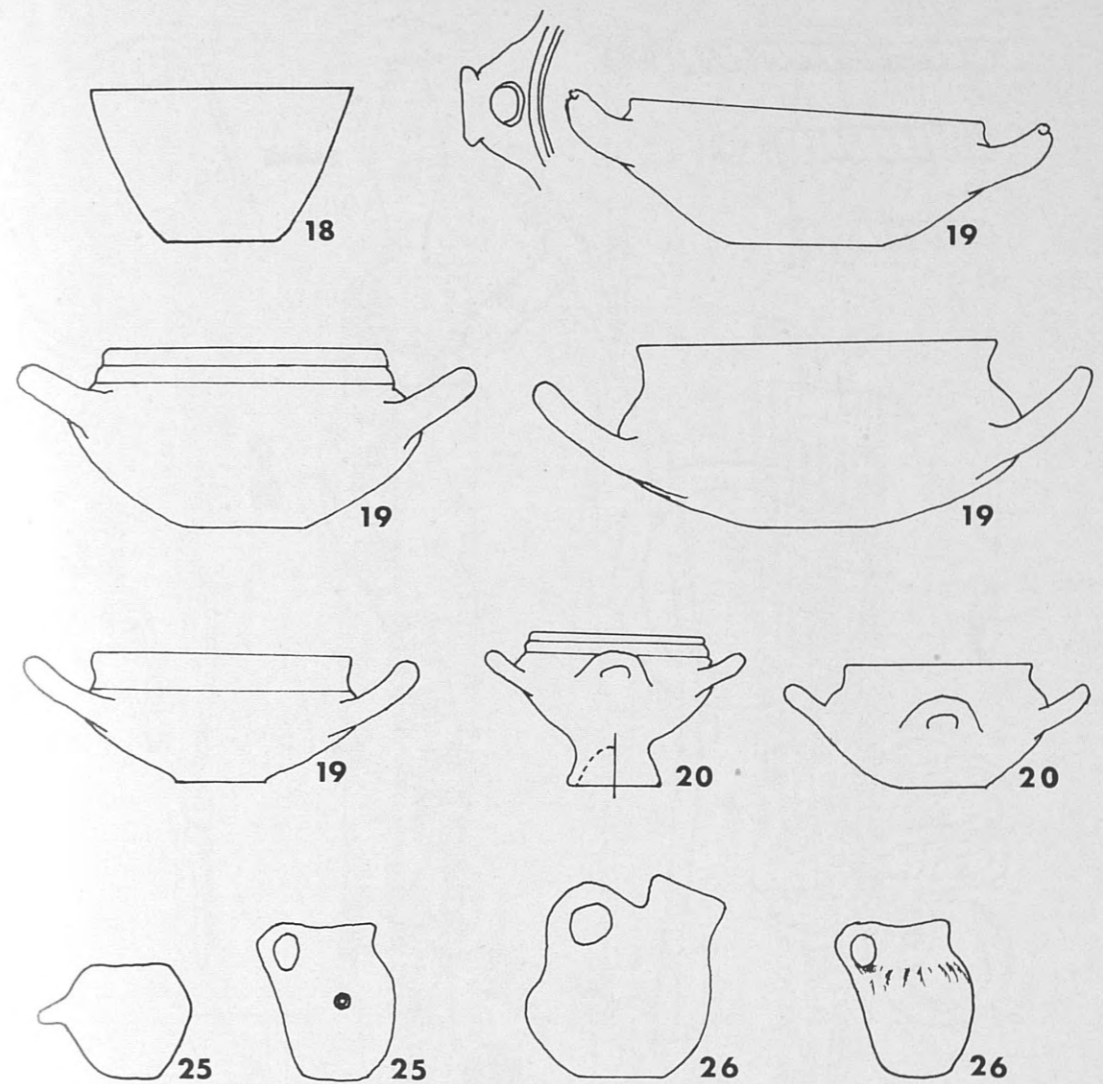
Tipologia delle forme dell'impasto. (Rid. 1:6)

FIG. 12



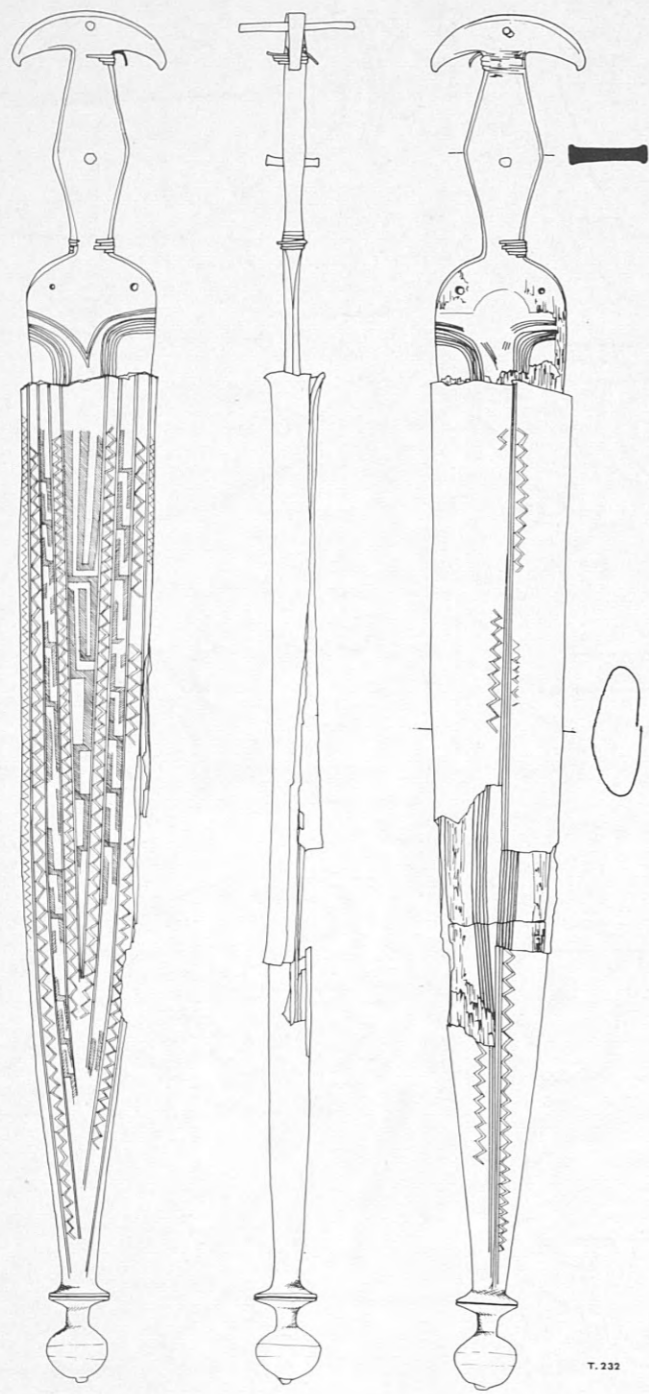
Tipologia delle forme dell'impasto. (Rid. 1:4)

FIG. 13



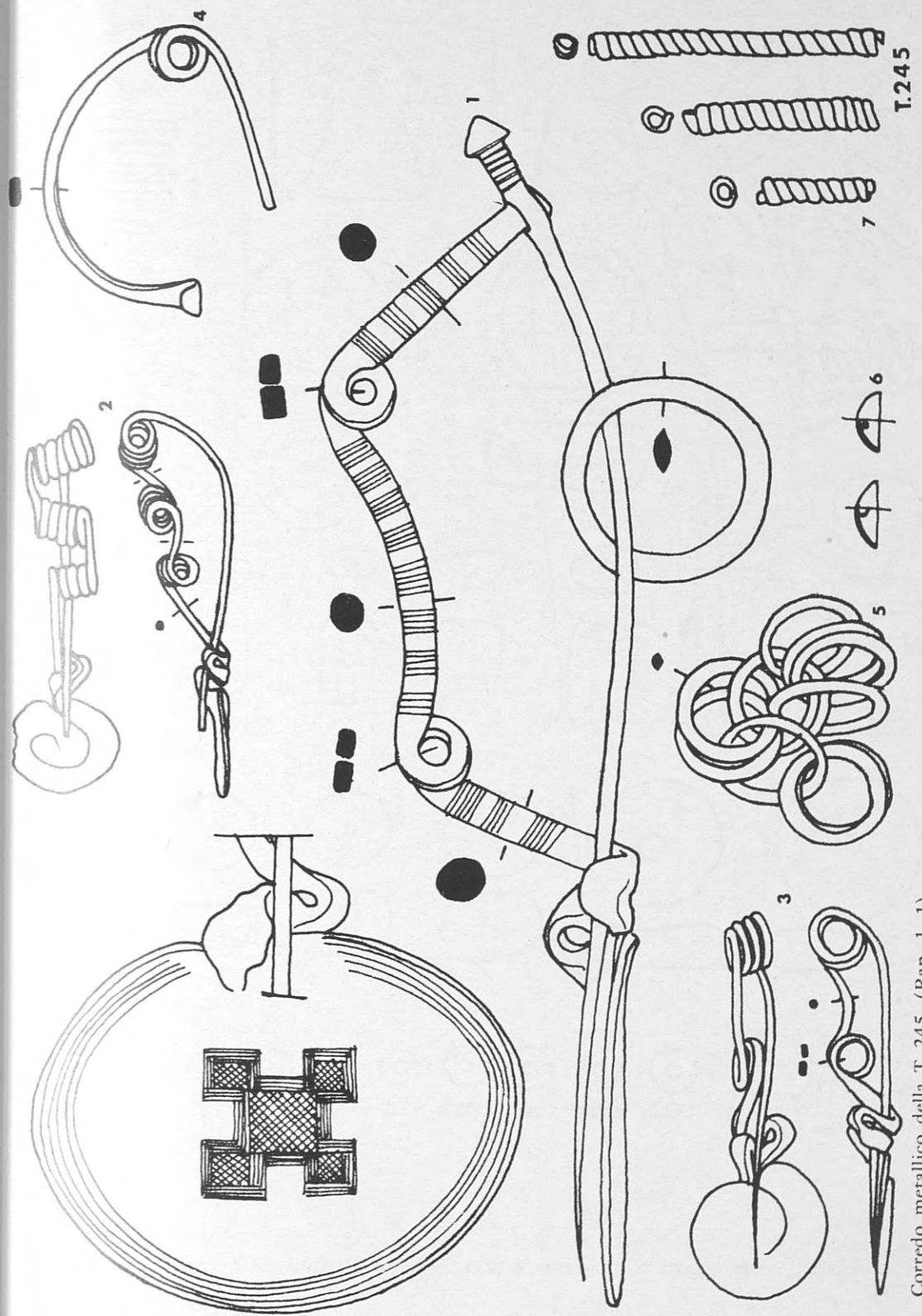
Tipologia delle forme dell'impasto. (Rid. 1:4)

FIG. 14



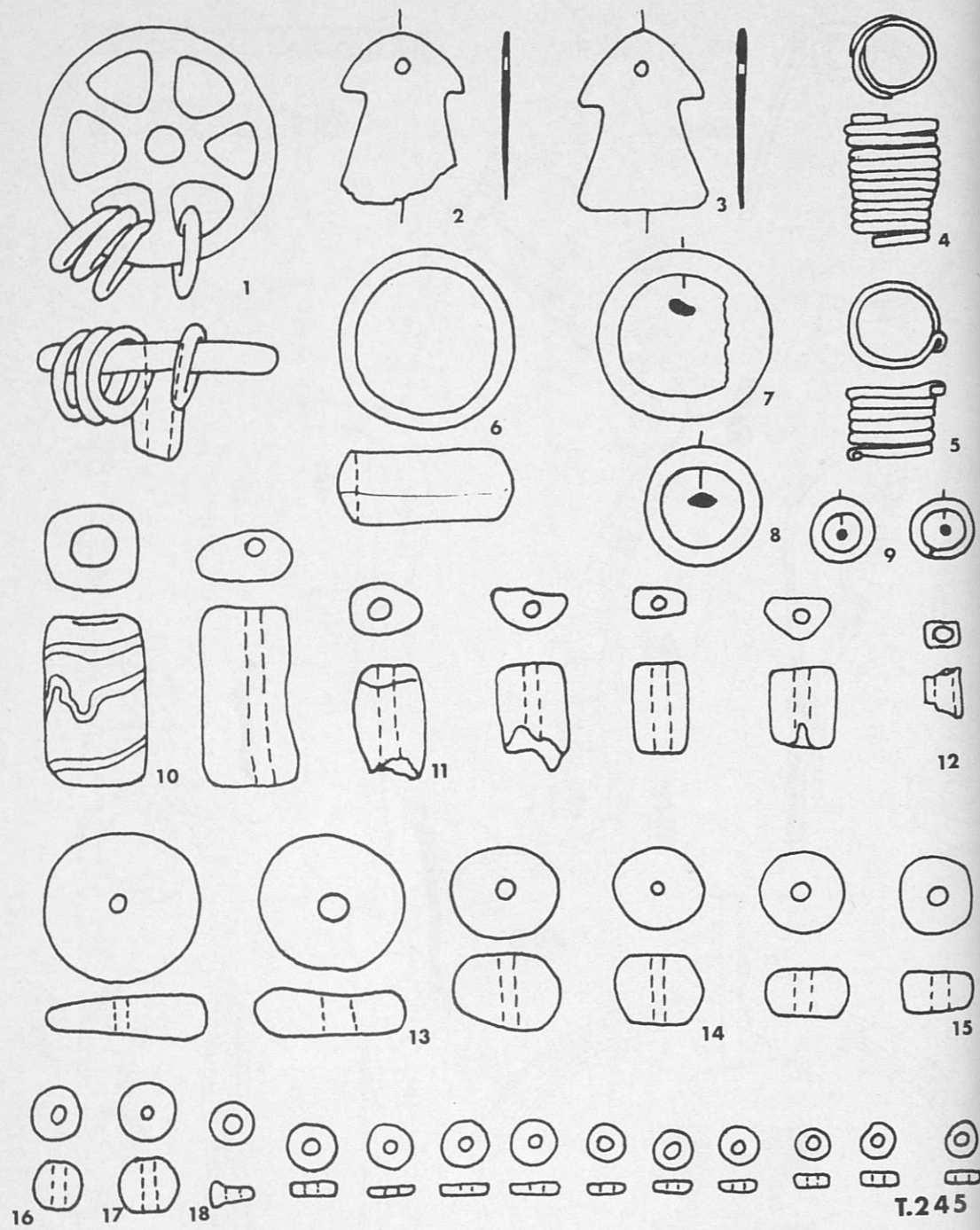
La spada della T. 232. (Rid. 1 : 3)

FIG. 15



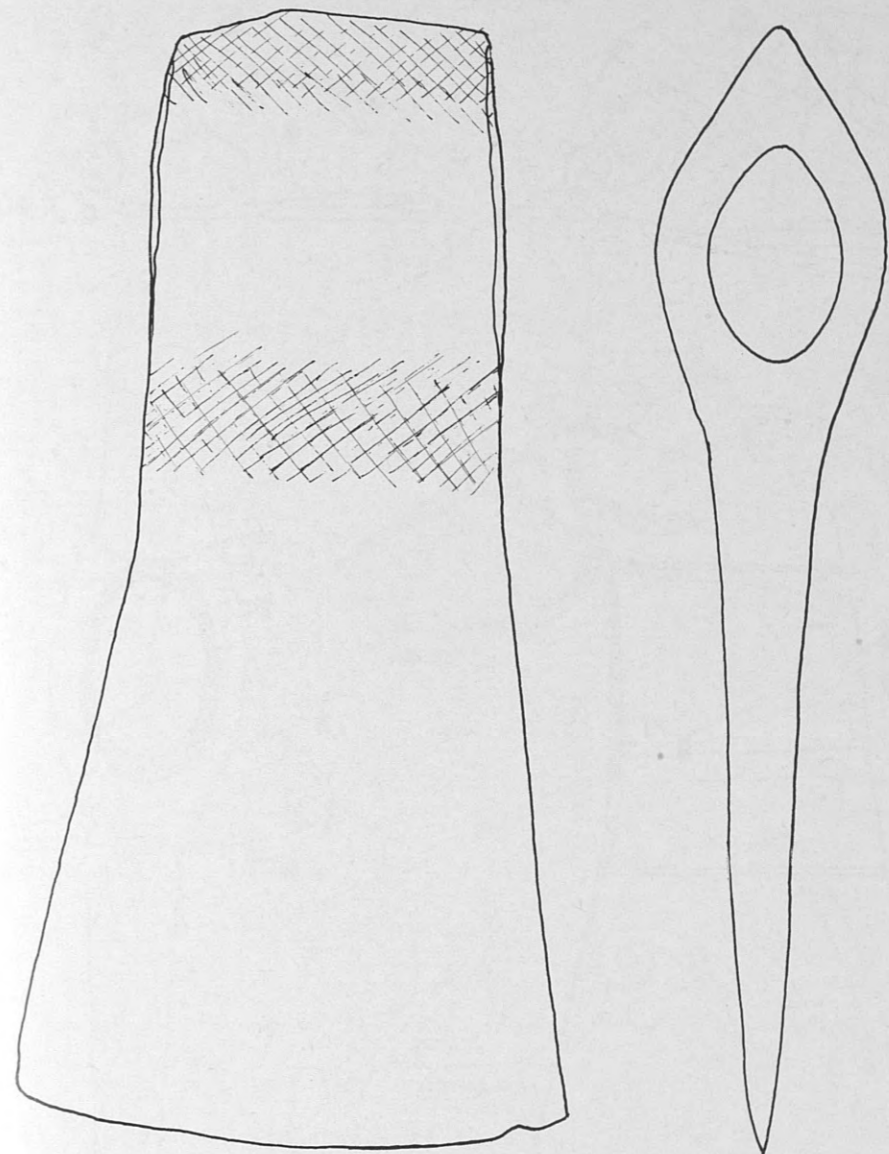
Corredo metallico della T. 245. (Rap. 1 : 1)

FIG. 16

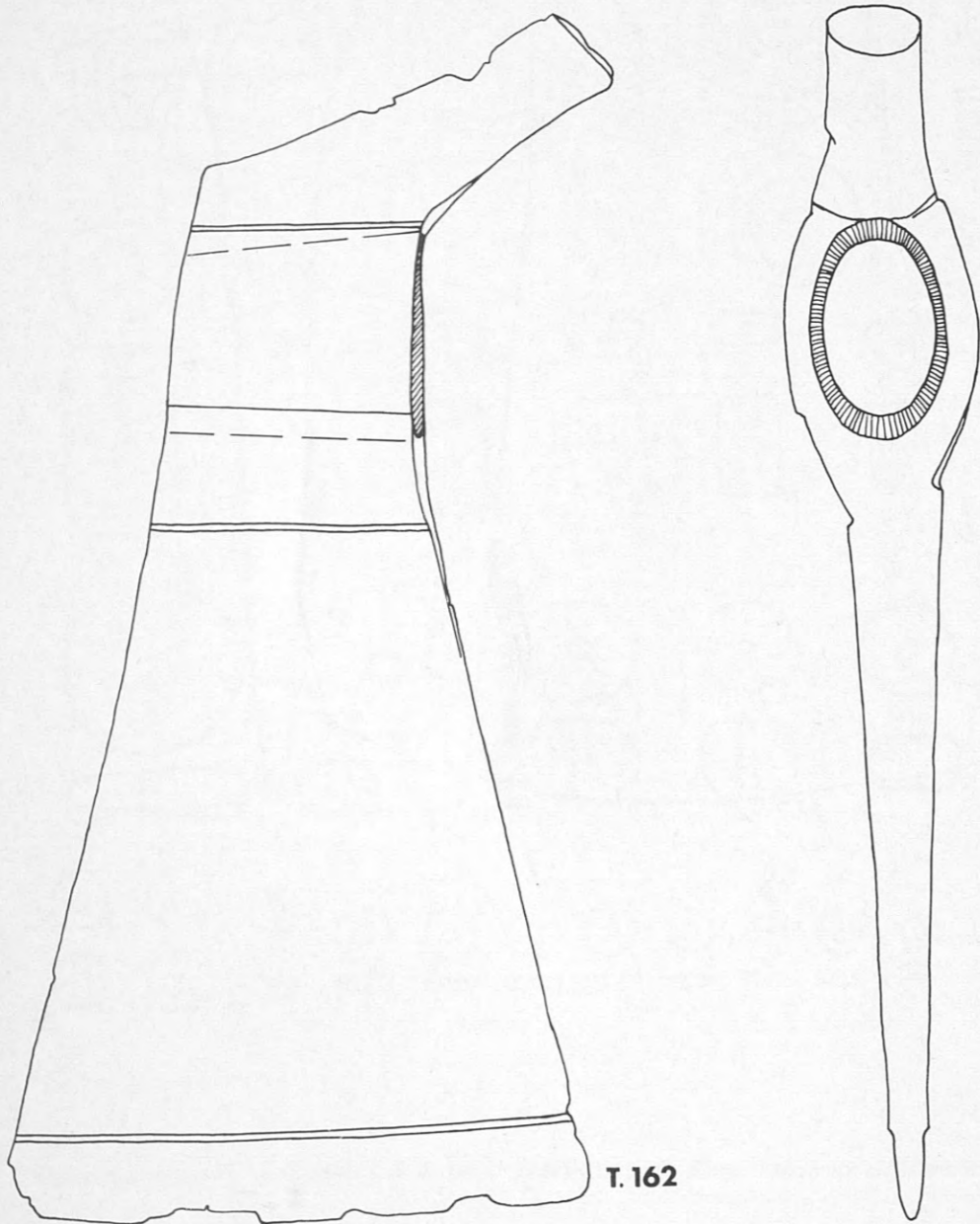
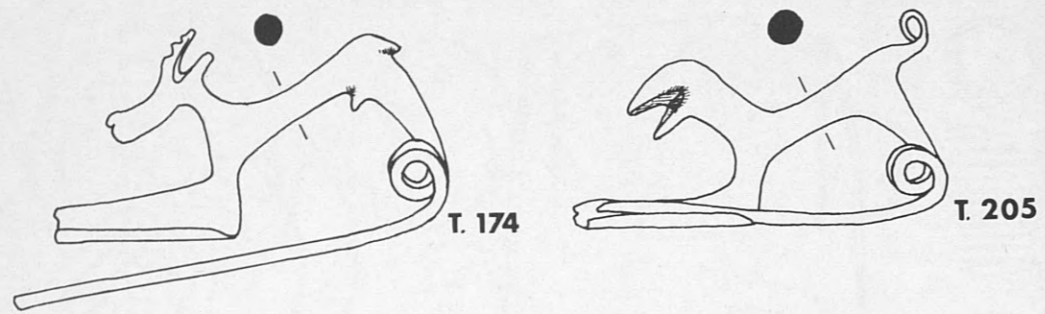


Corredo metallico e altri oggetti di ornamento della T. 245. (Rap. 1:1)

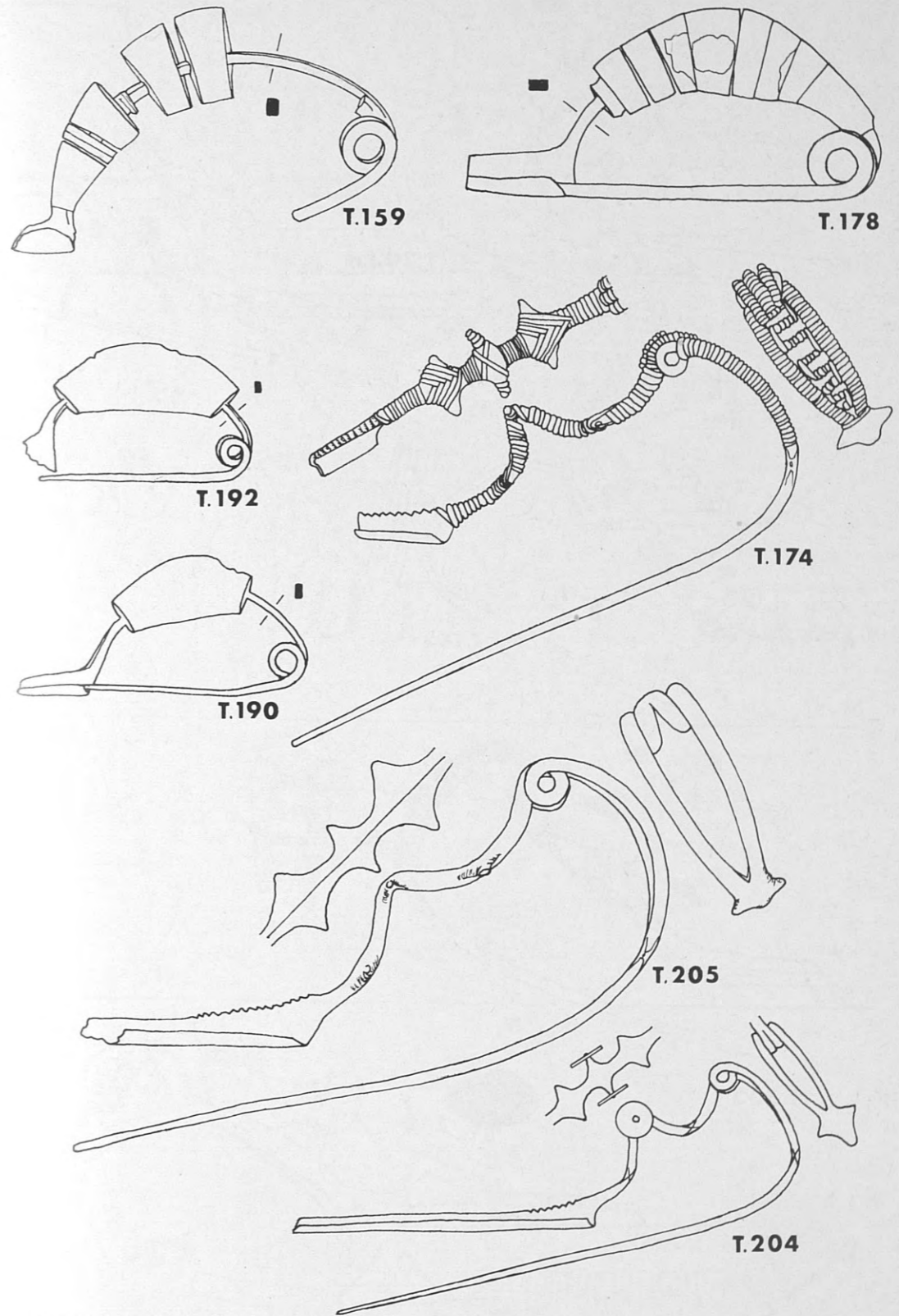
FIG. 17



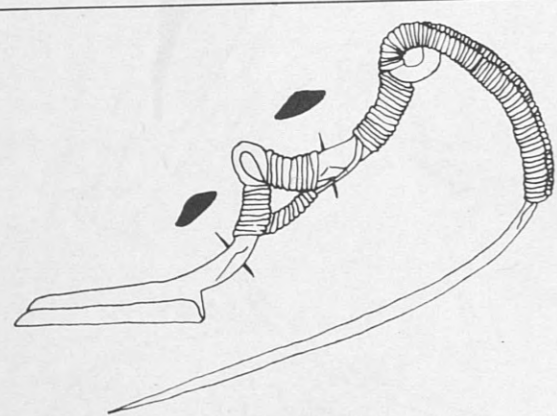
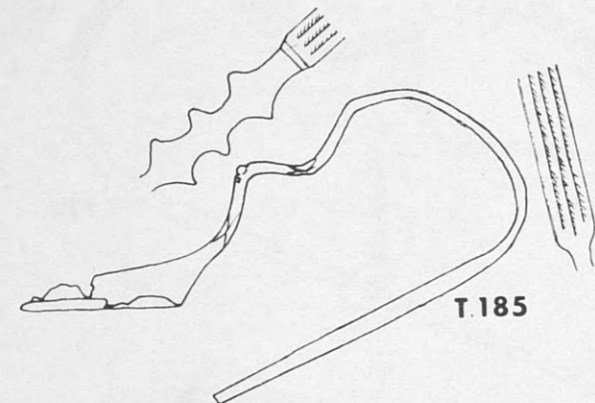
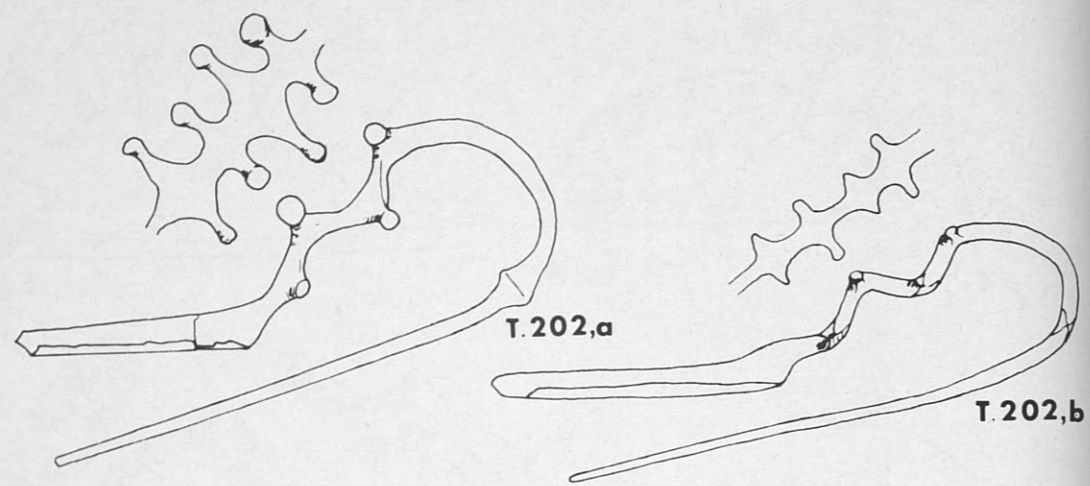
La scure della seconda varietà (T. 180). (Rap. 1:1)



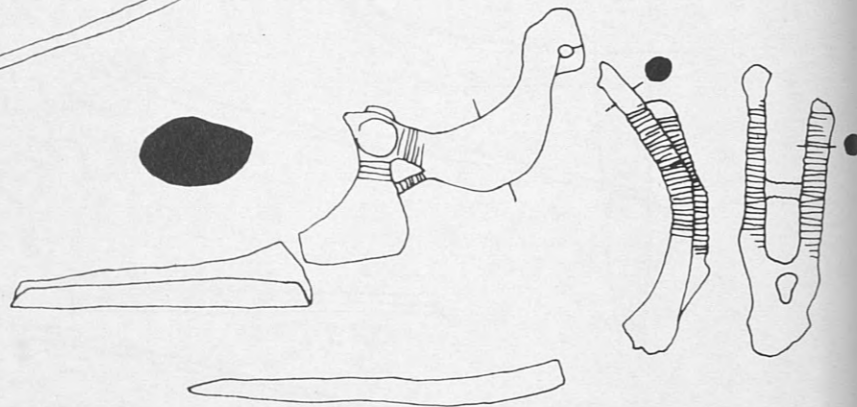
Fibule ad animali (T. 174 e 205); la scure della prima varietà (T. 162). (Rap. 1:1)



Fibule ad arco rivestito e staffa simmetrica o breve (T. 159, 192) e media (T. 178, 190).
Fibule a «drago» del tipo E1 (T. 174) ed E2 (T. 205, 204). (Rap. 1:1)

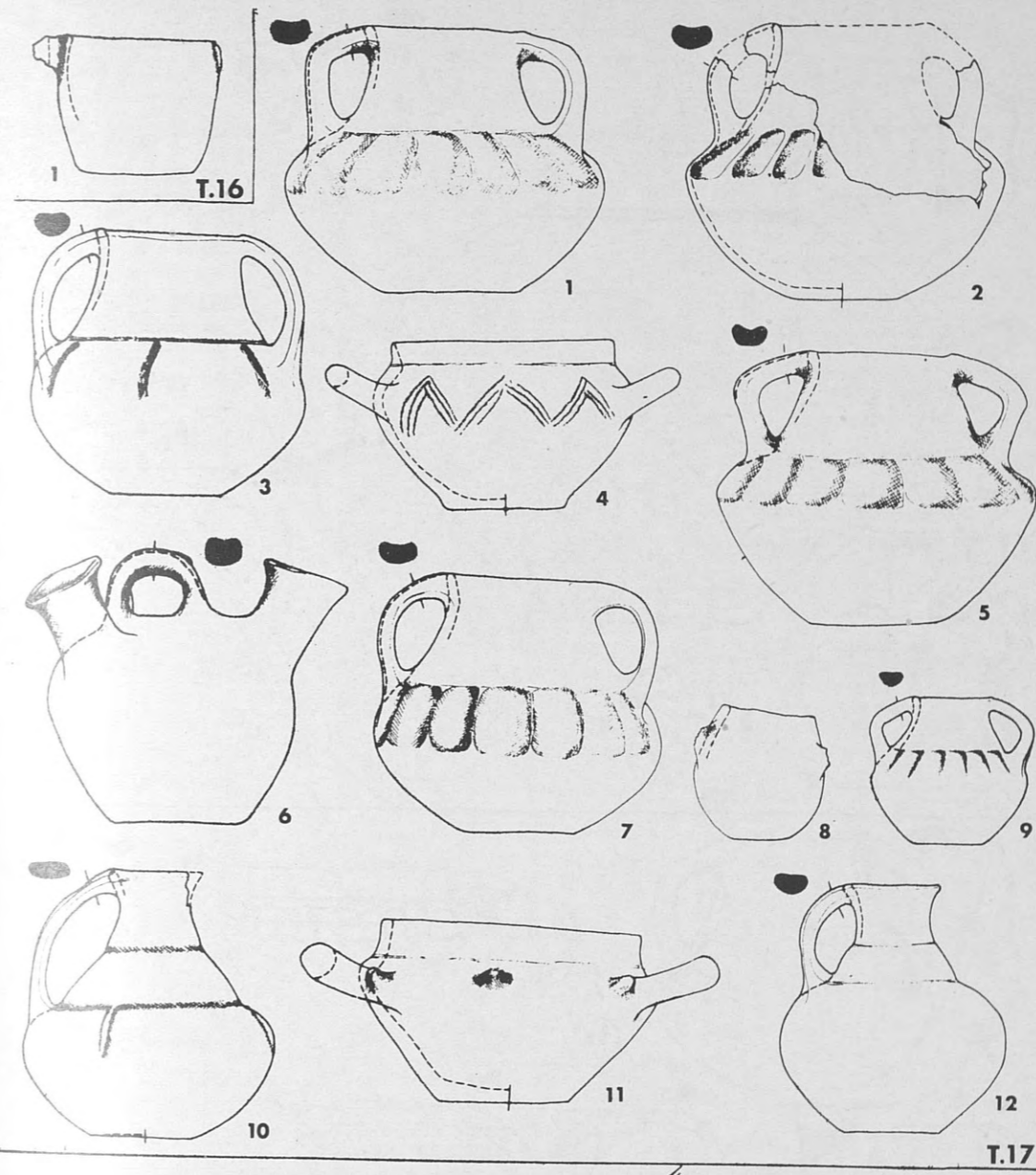


T.533

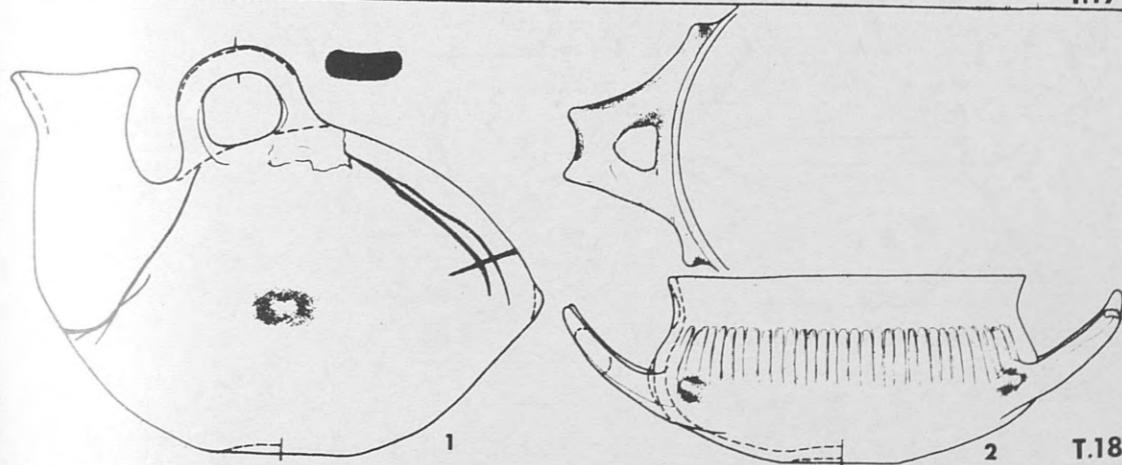


T.539

Fibule a «drago» senza molla del tipo E3 (T. 202, a - b, T. 185). Fibule del tipo a «drago» con molla provenienti dalla necropoli di Pontecagnano (T. 533, 539). (Rap. 1 : 1)



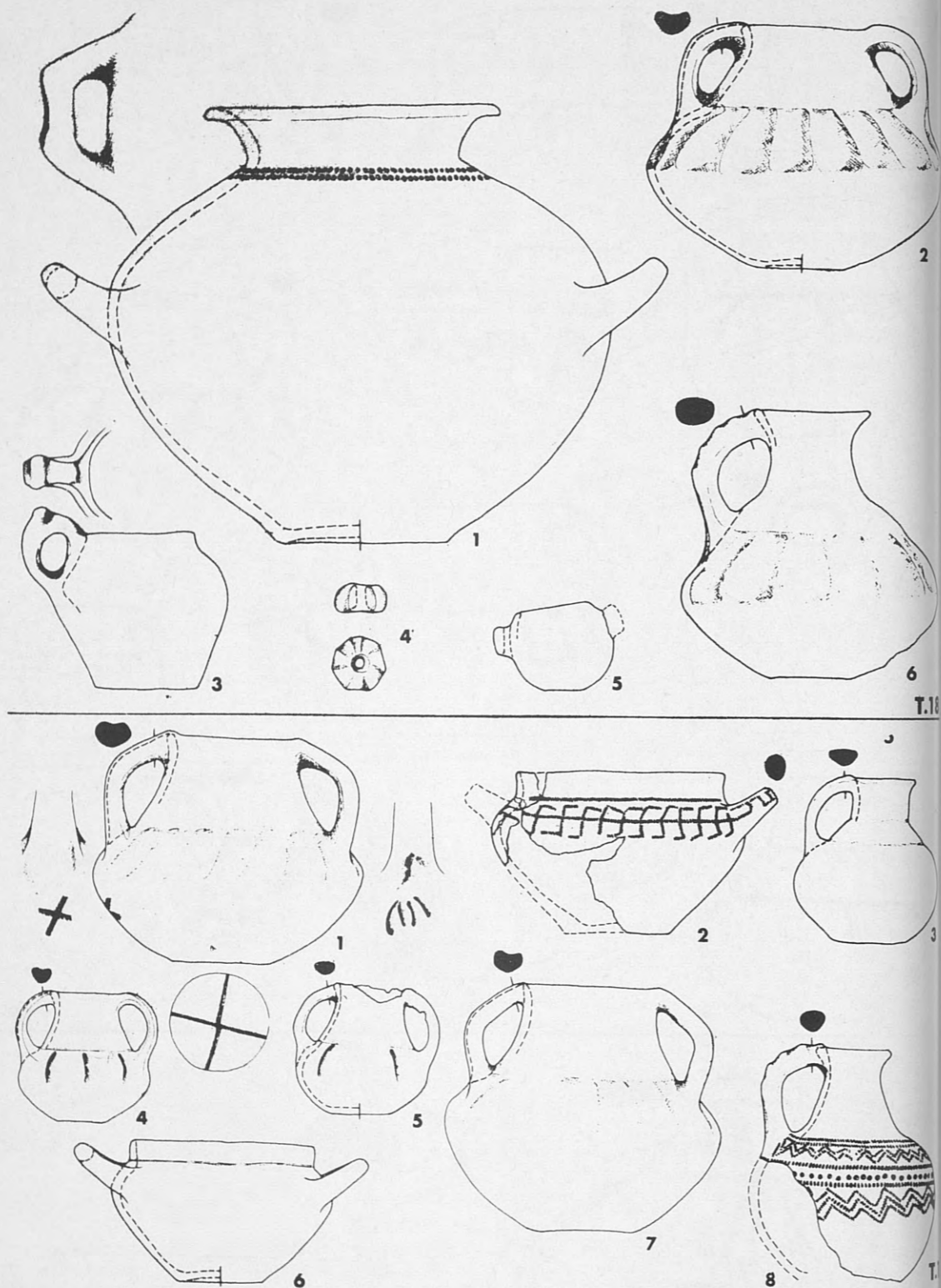
T.17



T.18

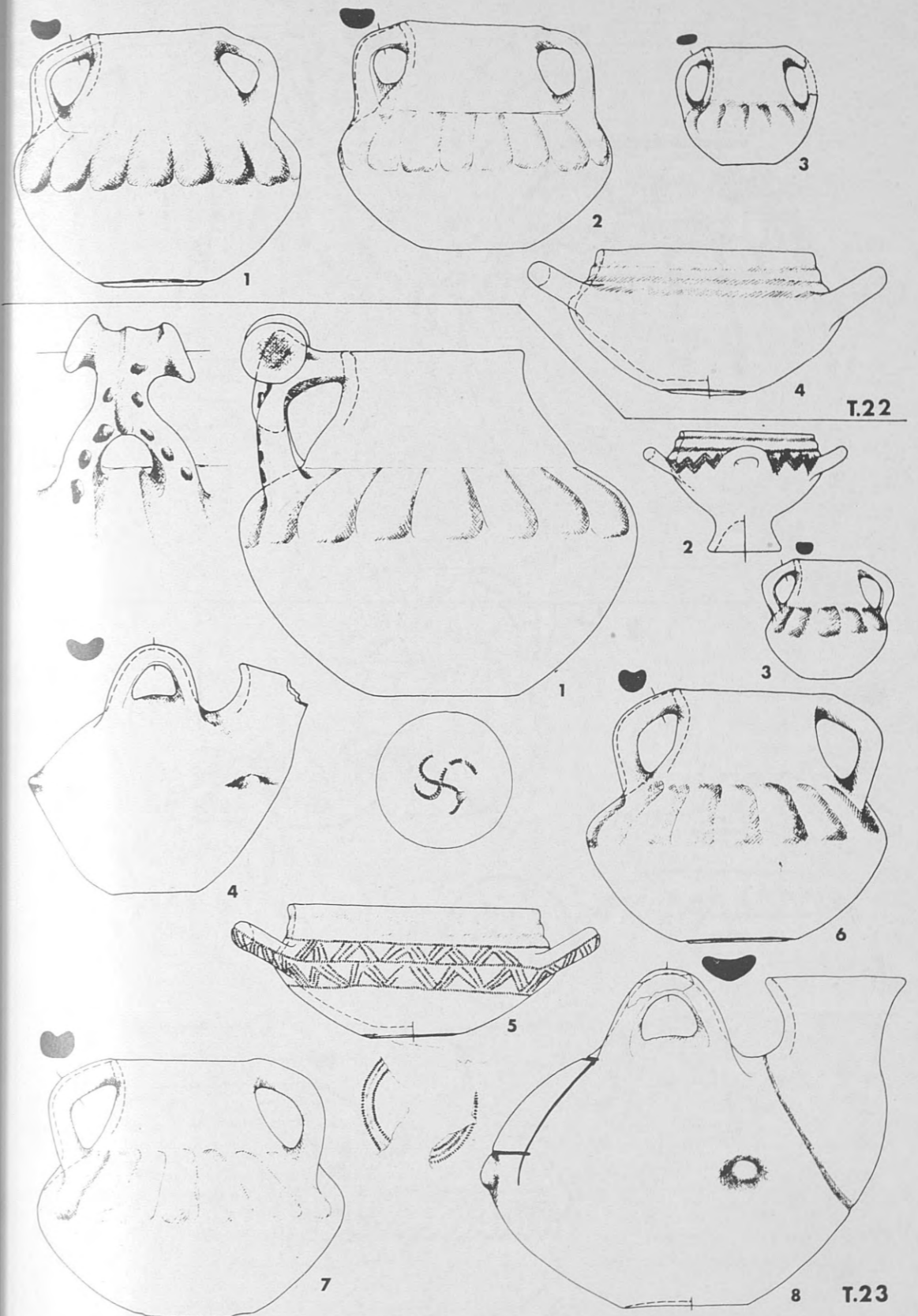
Corredo vascolare delle T. 16, 17 e 18. (Rid. 1 : 4)

FIG. 22



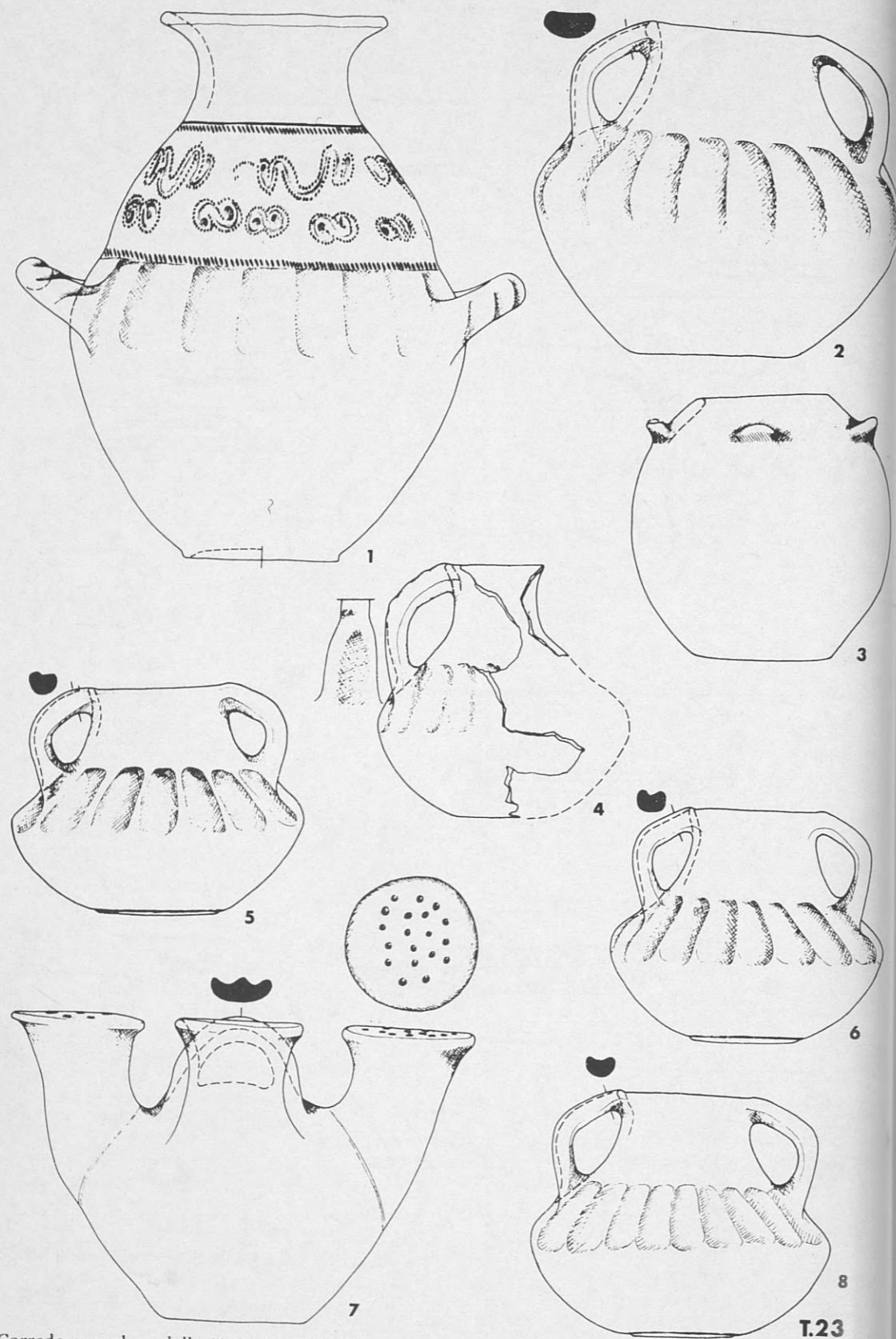
Corredo vascolare delle T. 18 e 19. (Rid. 1:4)

FIG. 23



Corredo vascolare delle T. 22 e 23. (Rid. 1:4)

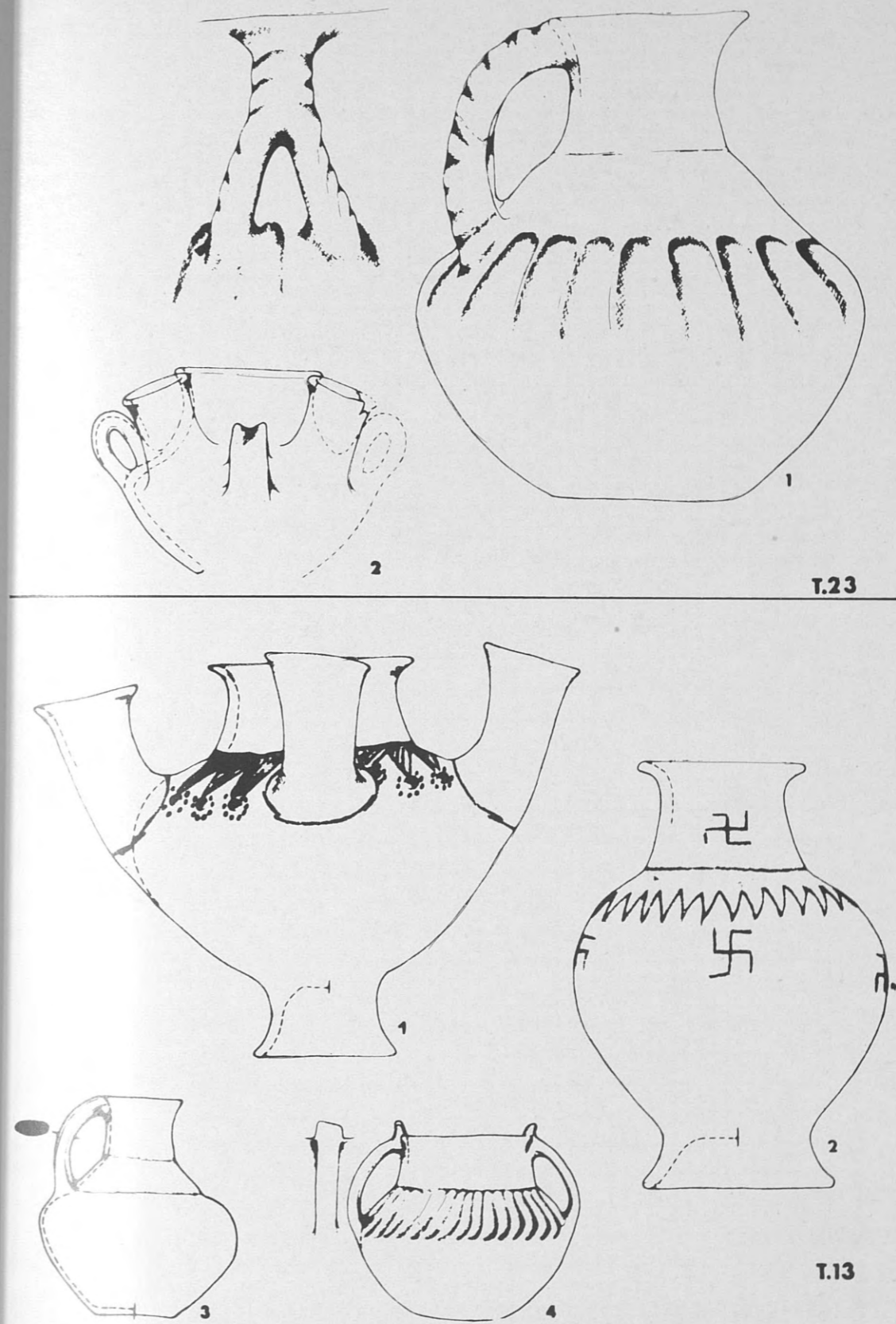
FIG. 24



Corredo vascolare della T. 23. (Rid. 1:4)

T.23

FIG. 25



T.23

T.13

Corredo vascolare della T. 23; parte del corredo vascolare della T. 13. (Rid. 1:4)

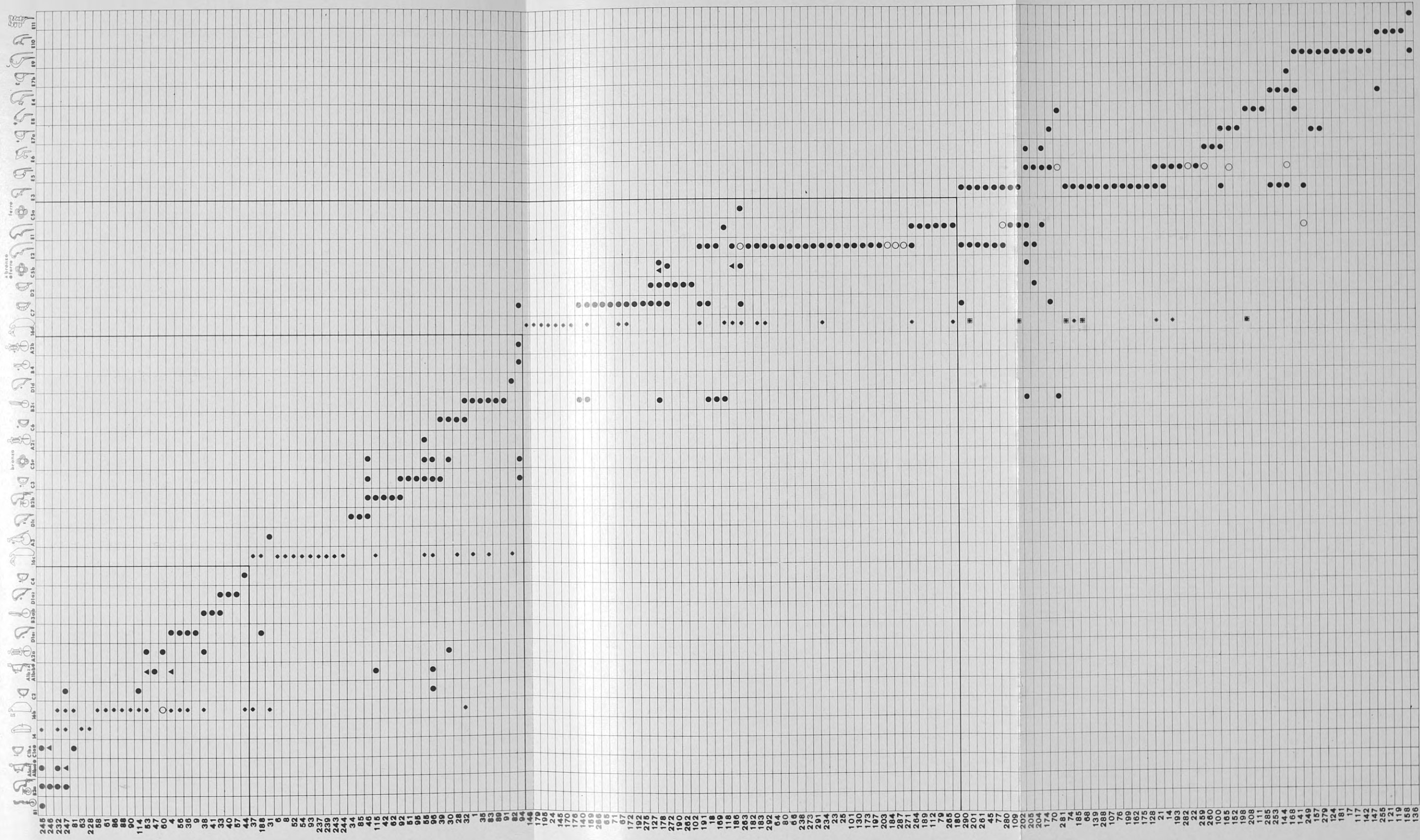


Tabella di sequenza dei corredi



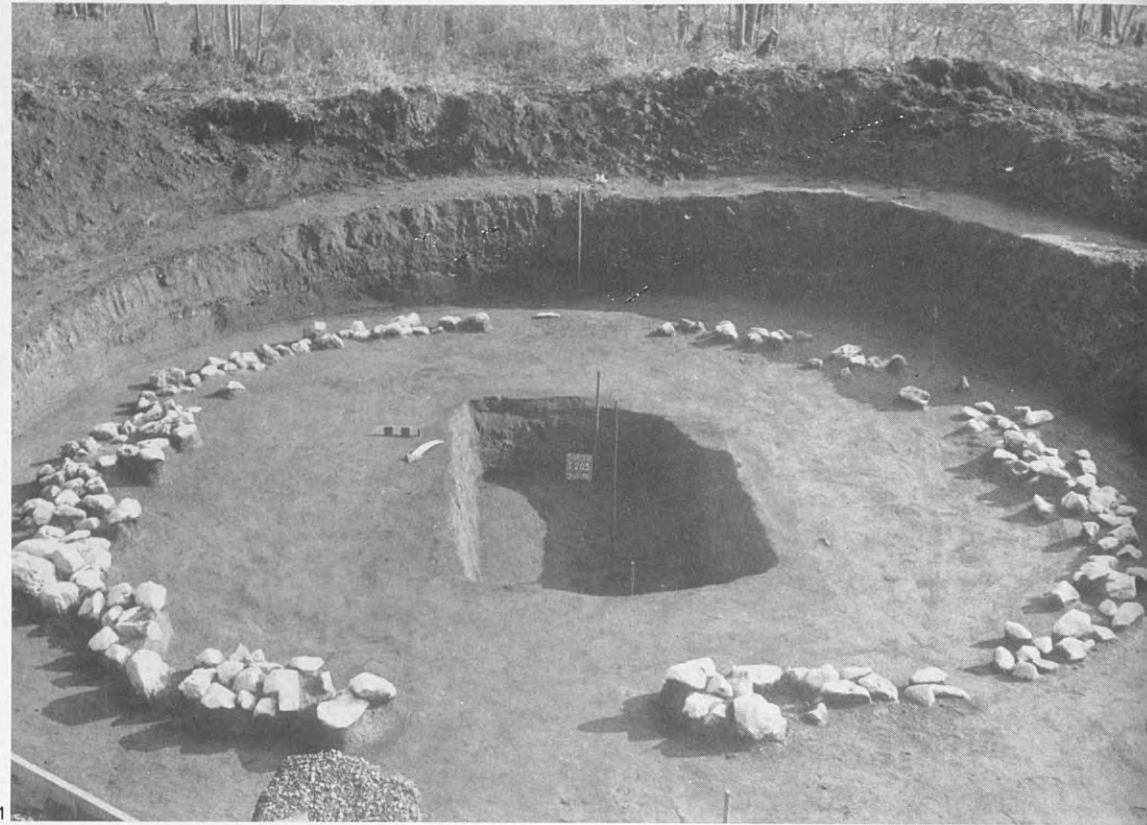
1



2

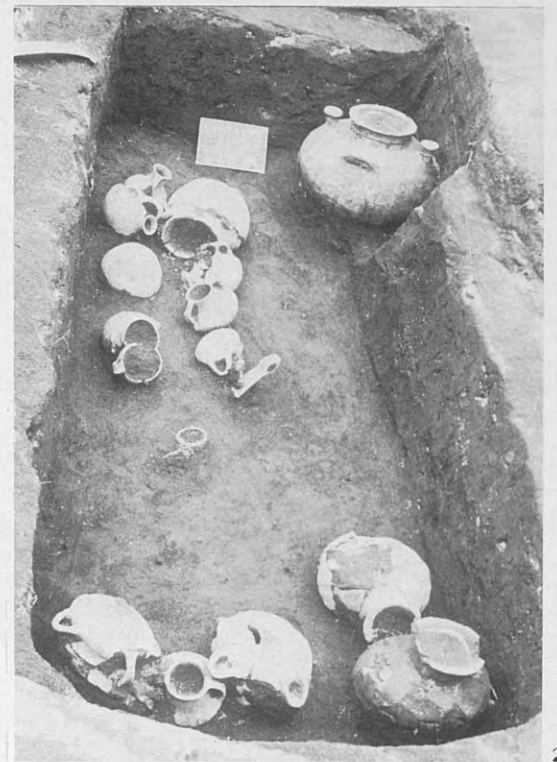
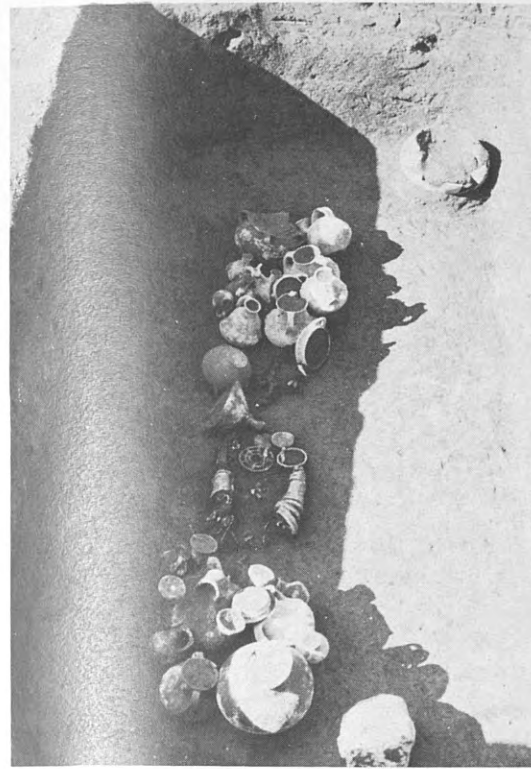
1. S. Valentino Torio, tombe a struttura complessa. In primo piano il «canale» della T. 174
2. S. Valentino Torio, il «canale» della T. 168

FIG. 28



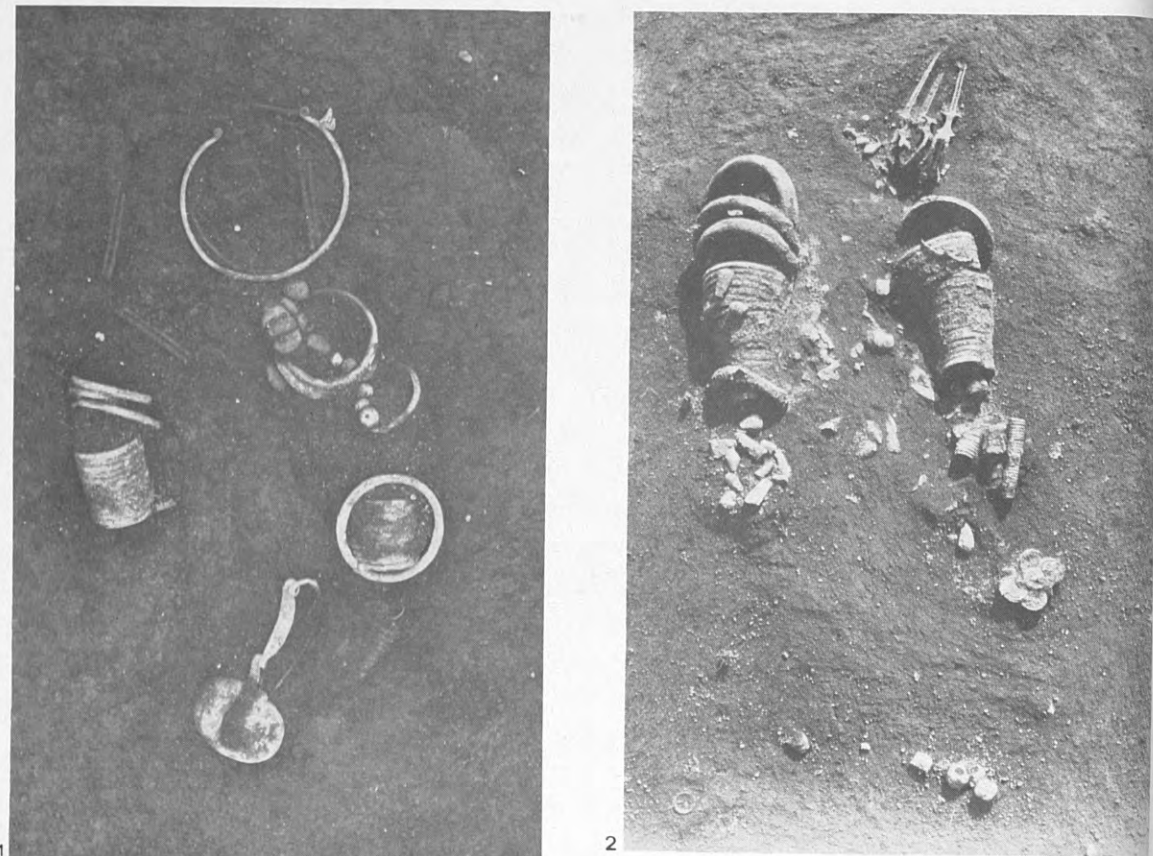
1. S. Valentino Torio, il circolo di pietre della T. 205
 2. S. Marzano, il «canale» della T. 164

FIG. 29



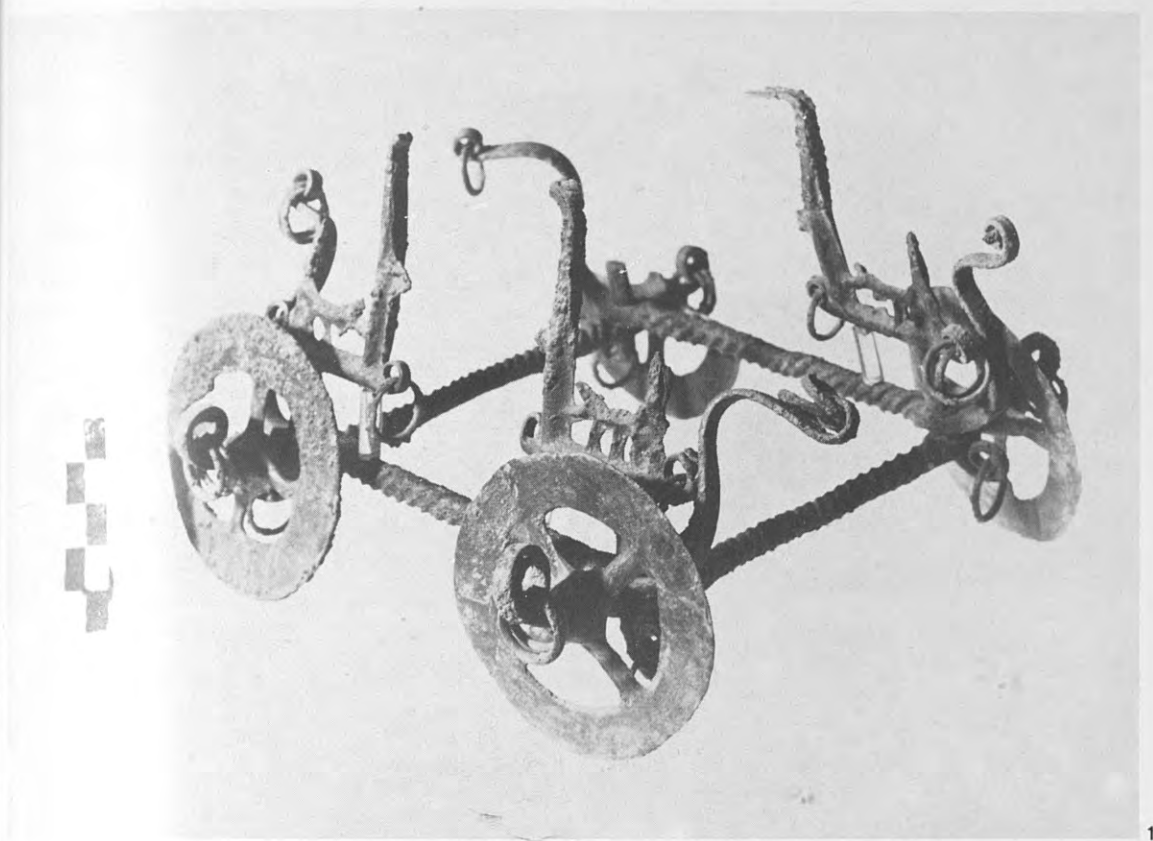
1. S. Valentino Torio, T. 205
 2. S. Valentino Torio, T. 158
 3. S. Valentino Torio, parte del corredo della T. 168

FIG. 30



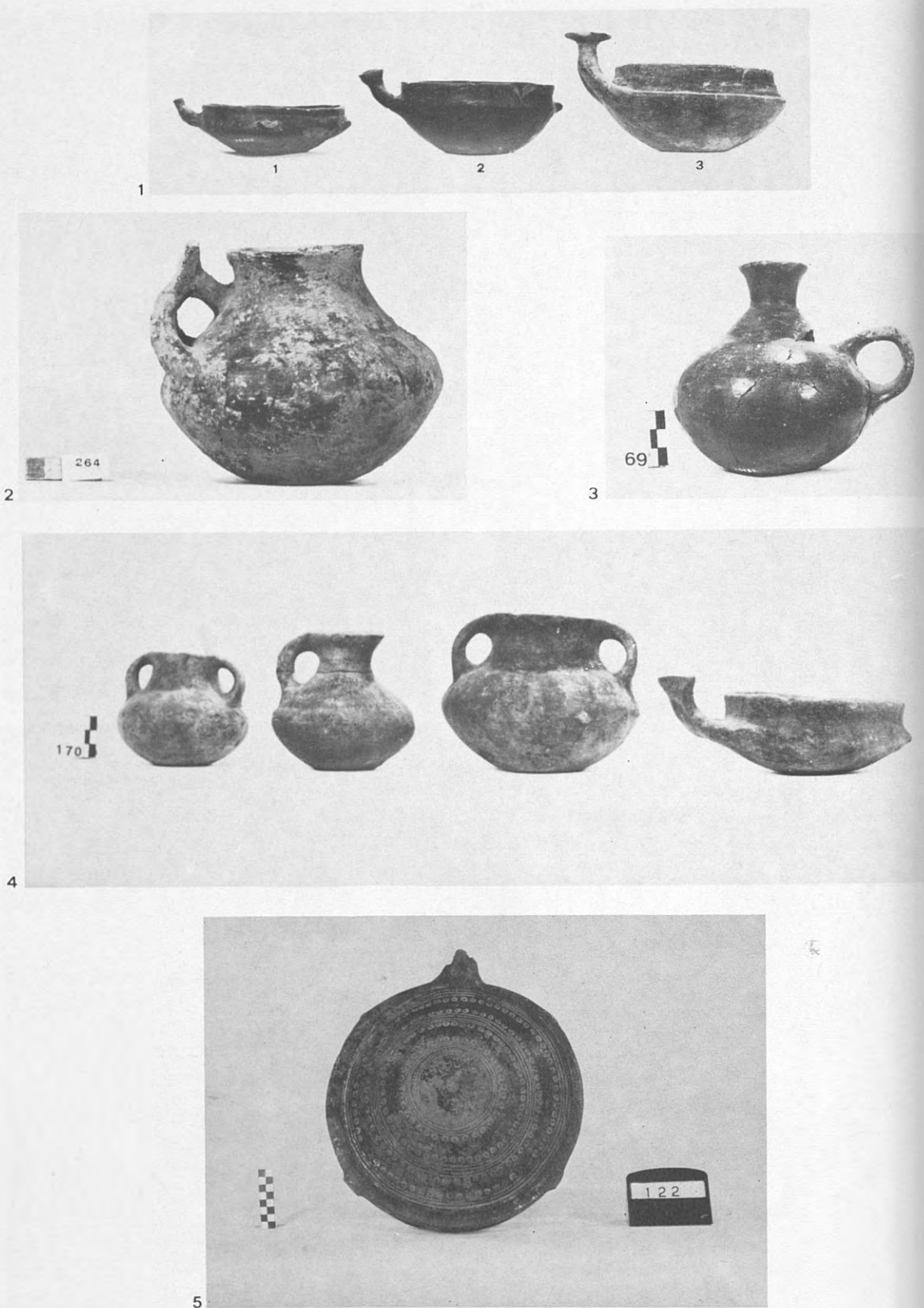
1. S. Valentino Torio, T. 140: gli oggetti di ornamento
2. S. Valentino Torio, parte del corredo della T. 186
3. S. Valentino Torio, T. 178: l'acconciatura per capelli
4. S. Marzano, T. 123: gli uncini di ferro

FIG. 31



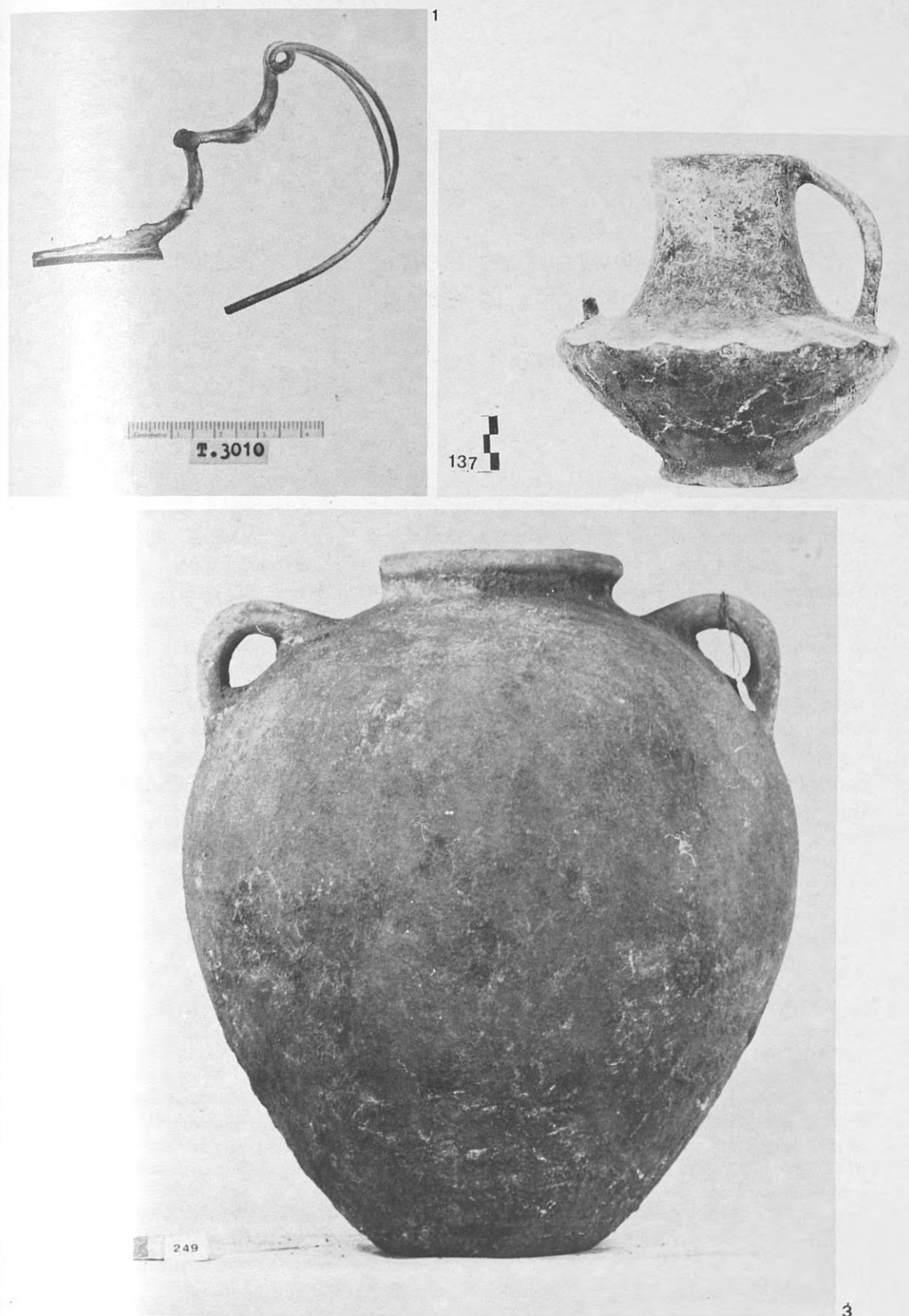
1. S. Marzano, T. 232: il carretto miniaturistico
2. Tazza - attingitoio, varietà 13 a
3. Tazza - attingitoio, varietà 13 b
4. Tazza delle fasi dell'Orientalizzante Antico
5. Vaso a due colli (tipo 5 a)

FIG. 32



1. L'evoluzione dell'ansa nelle scodelle dalla varietà 16 c (1) alla varietà 16 d (2-3)
2. Brocca della varietà 2 b 4
3. Brocca della varietà 2 a 2
4. Il corredo vascolare della T. 170
5. «Fiasca del pellegrino» della T. 122

FIG. 33



1. La fibula della T. 3010 di Pontecagnano
2. La forma dell'anfora nei corredi della fine del VII e della prima metà del VI sec. a.C.
3. L'anfora della T. 249

LE NECROPOLI PROTOSTORICHE DELLA VALLE DEL SARNO
LA CERAMICA DI TIPO GRECO

BRUNO D'AGOSTINO

A Paola Zancani Montuoro

1 - Coppe del tipo a *chévrons* (figg. 34-35).

Dal tipo caratteristico della fase del Medio Geometrico II¹ derivano alcune coppe che presentano molte caratteristiche in comune. Gli *chévrons*, in primo luogo, risultano liberi, non toccano cioè con le estremità le linee che delimitano la fascia da decorare; i gruppi di linee verticali ai due lati degli *chévrons* discendono in basso intersecando le fasce orizzontali che ornano la vasca; questa è decorata all'esterno e all'interno con fasce; all'esterno l'estremità inferiore della vasca può essere interamente verniciata; le anse sono decorate sulla faccia esterna con una fila continua di trattini verticali.

Si tratta dunque di una variante della coppa a *chévrons* che si allontana sensibilmente dal tipo canonico; questo presenta generalmente l'interno verniciato salvo una sottile fascia risparmiata sull'orlo; anche l'esterno è verniciato, comprese le anse; la decorazione a *chévrons* risulta inscritta tra due linee parallele; sul labbro sono fasce parallele in numero variabile da uno a tre, ed un analogo gruppo di linee orizzontali è situato sotto la fascia a *chévrons*². A volte, negli esemplari attici, le anse non sono verniciate, e sono ornate da linee orizzontali³.

* Le tavole grafiche sono state eseguite da E. MILONE; quelle fotografiche da D. BRAIONE.

¹ Cfr. Coldstream, *Greek Geometric Pottery*, London 1968, abbreviato in seguito GGP, pp. 25, 96 e *passim*, tavv. 4 c, 5 e (attici), 18 d (corinzio).

² Sulle coppe a *chévrons* cfr. D. Ridgway, 'Coppe «Cicladiche» da Veio', in *StEtr* 35, 1967, pp. 311 ss.; sulla loro presenza in Occidente cfr., oltre all'articolo di D. Ridgway, il contributo di W. Johannowsky, 'Problemi relativi alla «precolonizzazione» in Campania', in *DialAr* 1, 1967, pp. 159 ss.; AA.VV., *Incontro di studi sugli inizi della colonizzazione greca in Occidente (Napoli-Ischia 1968)*, in *DialAr* 3, 1969, nn. 1-2; B. d'Agostino, 'La ceramica greca e di tradizione greca nell'VIII sec. in Italia Meridionale', relazione al convegno sul tema *La céramique grecque ou de tradition grecque au VIII^e s. en Italie Centrale et méridionale*, svoltosi al Centre J. Bérard di Napoli il 27-29 maggio 1976. In quella relazione, ancora inedita, trattavo anche della ceramica della Valle del Sarno. Dal maggio 1976 molte novità si sono verificate in questo campo di studi, si da rendere ormai sorpassato quel testo: basti pensare alle scoperte di Otranto, che documentano una presenza ininterrotta di ceramica di tipo greco geometrico a partire dalle coppe a *chévrons* per tutto l'VIII secolo.

³ Cfr. gli esemplari citati alla nota 2.

In Grecia, la caratteristica degli *chévrans* liberi si trova in una coppa da Eretria⁴, che peraltro è miniaturistica e pertanto non può garantire da sola l'esistenza di un simile tipo nella ceramica locale.

In Occidente gli *chévrans* liberi sono tutt'altro che infrequenti: li ritroviamo ad esempio a Capua nelle tombe 92 e 253; quest'ultimo esemplare ha una decorazione a fasce all'interno che potrebbe richiamare le coppe della Valle del Sarno; il motivo ritorna nella coppa da Scoglio del Tonno ed in qualche esemplare da Veio, come ad esempio quello dalla tomba HH 10-11 di Quattro Fontanili⁵.

L'elemento tipico delle coppe della Valle del Sarno che non trova alcun riscontro fuori di quest'area è la decorazione a trattini verticali presente sulle anse: il motivo è stato chiaramente desunto dalla ceramica corinzia del Tardo Geometrico I, ed in particolare dal tipo della coppa Aetos 666; questa osservazione consente di collocare le coppe a *chévrans* della Valle del Sarno nel medesimo orizzonte cronologico della classe seguente. Si tratta chiaramente di una produzione «locale» nell'orbita culturale pitecusana.

Distribuzione: T.65,69,187,266.

1a - Kotyle con *chévrans* (fig. 35).

Alla stessa officina delle coppe precedenti mi sembra da attribuire una kotyle che presenta le medesime caratteristiche decorative: *chévrans* liberi, gruppi di linee laterali che intersecano le linee orizzontali situate sulla vasca, fila di trattini trasversali sulle anse, decorazione a fasce all'interno.

Una analogia lega questa kotyle con qualche esemplare di ceramica insulare di ambiente euboico⁶.

Distribuzione: T.190.

2 - Coppa del tipo Aetos 666 (figg. 34-35).

Occorre distinguere, all'interno di questa classe, due varianti abbastanza diverse tra loro:

⁴ C. Bérard, *Eretria III: l'Hérôon à la Porte de l'Ouest*, Bern 1970, p. 33 tav. 15. 61. L'unico altro esemplare di coppa a *chévrans* euboica a me noto è quello di Villasmundo in Sicilia: G. Voza, in *Archeologia nella Sicilia sud-orientale*, Siracusa 1973, p. 57; *id.*, in *StEtr* 42, 1974, p. 543; *id.*, in *Ko-kalos XXII-XXIII* 1976-7, p. 571 ss. tav. CVIII.2; M.W. Frederiksen, *AR* 1976-7, p. 66 s., che osserva trattarsi piuttosto di una proto-kotyle, come già nel Convegno del Bérard del 1976 aveva suggerito il Coldstream. Cfr. inoltre N. Coldstream, *Geometric Greece*, London 1977, p. 233 n. 40. Si tratta comunque di un vaso di chiara derivazione corinzia, che nulla ha in comune con la coppa di Eretria o con quanto altro conosciamo di ceramica euboica.

⁵ Per la coppa di Scoglio del Tonno cfr. *DialAr* 3, 1969, pp. 57, 62, 166. Per Veio cfr. *NSc* 1965, p. 192 ss., figg. 96, 118 (T. HH 10-11); affine è la coppa dalla tomba Polledrara 11 di Bisenzio: cfr. F. Delpino, 'La prima Età del Ferro a Bisenzio', in *MemLinc* Serie 8 vol. 21 fasc. 6, 1977, p. 474, tav. XIV c. Le coppe a *chévrans* liberi sono relativamente frequenti a Capua, sia in forme tipiche del Geometrico Medio II, come nelle tombe 45 e 253, sia in forme già decisamente tardo-geometriche, come nella T.92.

⁶ Alludo alla kotyle da Andros: A. Cambitoglou, 'Anaskaphé Zagòras Andru', in *Praktika* 1972, p. 272 tav. 237 a, datata alla seconda metà dell'VIII secolo a.C.

2a - Secondo lo schema canonico del prototipo, al disotto del pannello la vasca è interamente verniciata. Le anse sono ornate da una fila di trattini trasversali, salvo che nella coppa dalla T.73.

In questa variante, è ancora vivo il ricordo della coppa a labbro distinto, caratteristica del Medio Geometrico II; nella coppa T.126, rimanda alla tradizione del Medio Geometrico II anche la presenza di due sole linee orizzontali al disotto degli *chévrans*⁷. Si tratta in genere di prodotti molto vicini ai prototipi⁸, probabilmente di frabbrica pitecusana: l'attribuzione mi sembra sicura per la coppa dalla T.126, anche in base alle caratteristiche della argilla, mentre non escluderei del tutto che possa essere corinzio l'esemplare della T.73, eseguito in un'argilla dura, pallida, tendente a tratti all'arancione, che in superficie assume un colore giallino-verdognolo.

Del resto la coppa Aetos 666 con labbro distinto è ben nota a Corinto e a Pitteusa; il tipo è diffuso anche fuori dell'ambiente corinzio, in Argolide, in Eubea ed in ambito insulare⁹.

Distribuzione: T.73,126,264.

2b - Al di sotto del pannello vi sono quattro linee o fasce orizzontali, e soltanto l'estremità inferiore della vasca è verniciata. Dei due esemplari riferibili a questa variante, quello della T.21¹⁰ è molto accurato ed è molto simile ad uno dalla T. 851 di Capua, mentre l'altro dalla T.70 è di esecuzione molto trascurata; esso presenta *chévrans* anche al disotto delle anse. Entrambi sono eseguiti in argilla con nucleo grigio e superficie arancione, e quindi potrebbero essere pitecusani.

Distribuzione: T.21 e 70.

3 - Kotyle a vernice nera (fig. 35).

Al Tardo Geometrico I, e quindi al medesimo orizzonte delle kotylai di tipo Aetos 666, spetta la kotyle T.122, interamente verniciata in nero salvo una linea ri-

⁷ Cfr. p. es. Coldstream, GGP, tav. 17 b; nelle coppe Aetos 666 le linee sono in genere 4, come nell'esemplare eponimo, ma possono anche essere 3 o 5.

⁸ La denominazione del tipo si deve a G. Buchner, 'Atti 3° Conv. Taranto 1963', Napoli 1964, p. 264 n. 2; cfr. Coldstream, GGP, p. 101 tav. 19 j. Sul tipo si veda ora anche C.W. Neft, 'Corinthian fragments from Argos at Utrecht and the Corinthian Late Geometric kotyle', in *BABesch* 50, 1975, p. 97 ss.

⁹ Gli esemplari da Pitteusa sono inediti. Da Argo, P. Courbin, *La céramique géométrique de l'Argolide*, Paris 1966, tav. 59, C 562; da Andros: A. Cambitoglou, J.J. Coulton, J. Birmingham, J.R. Green, *Zagora* 1, Sidney 1971, p. 58 fig. 44: ma forse si tratta ancora di una coppa a *chévrans* medio-geometrica, come sostengono gli editori; da Thera: Coldstream, GGP, p. 185 tav. 39 f; Tardo Geometrico melio. Anche il tipo normale, privo di labbro, è diffuso fuori di Corinto; ad Eretria: J.P. Descoedres, *Eretria V*, Bern 1976, tav. 1, Eretria Museo inv. 2; ad Argo: P. Courbin, *o.c.*, tav. 55, C.872, C.2470.

¹⁰ La coppa è edita da B. d'Agostino in *MélRome* 82, 1970, p. 604, fig. 14.

sparmiata sull'orlo interno ed esterno, e recante all'interno e all'esterno una linea bianca sovradipinta situata al disotto delle anse.

L'esemplare è di fabbrica corinzia, ed è stato restaurato in antico; reca sul fondo esterno un numerale, reso con un segno a tridente dipinto in vernice rossiccia.

Come è noto, prototipi di questo tipo di coppa esistono già, a Corinto, dalla fase del Medio Geometrico II¹¹ con il medesimo uso di motivi sovradipinti in bianco; vicino al nostro è il vaso Aetos 621, che presenta il medesimo peduccio ad anello¹². Per questo tipo di kotyle non mancano confronti in Occidente¹³.

Distribuzione: T. 122.

4 - Coppe con motivi ad angoli (figg. 35-36).

Alcune coppe presentano all'altezza delle anse una fascia definita ai lati da due gruppi di linee verticali; nella fascia sono inseriti tre motivi orizzontali formati da una linea continua ad angoli. La vasca, più o meno profonda, è ornata all'esterno da linee, e la sua parte inferiore, più o meno ampia, può essere verniciata. L'interno può essere decorato a larghe fasce, come nelle coppe con *chévrons* della Valle del Sarno (esemplare T.277) o può essere verniciato ad eccezione di qualche fascia risparmiata.

Per la presenza di una fila continua di trattini trasversali sulle anse, e per la decorazione interna a larghe fasce nell'esemplare T.277, queste coppe sembrano essere accomunate da un'aria di famiglia con le coppe a *chévrons* dalla Valle del Sarno. Si tenga presente, tra l'altro, che la decorazione a trattini sulle anse a Corinto è sostanzialmente limitata al Tardo Geometrico I, e la sua fortuna è ormai tramontata al tempo delle coppe di Thapsos.

Quanto ai motivi ad angolo, essi sono frequenti a Samo, a Chio e in Eubea, dove però si organizzano in una sintassi diversa; la fascia tra le anse è bipartita da un terzo gruppo di linee verticali ed i motivi ad angoli si dispongono in più ordini sovrapposti¹⁴, pertanto la somiglianza tra le coppe «di Samo» e quelle della Valle del Sarno è piuttosto vaga: tra l'altro a Samo non compare la tipica decorazione delle

¹¹ Si tratta della proto-kotyle da Thera, Coldstream, GGP, tav. 18 f. che presenta già, come gli esemplari del tardo-geometrico, ornati sovradipinti in bianco.

¹² S. Benton, 'Further excavations at Aetos', in *BSA* 48, 1953, p. 276 tav. 41.

¹³ Cfr. p. es. la kotyle con uccelli sovradipinti dalla tomba 732 di Capua, il cui lato secondario è edito in *DialAr* 3, 1969, fig. 8, il lato con gli uccelli a fig. 13 d.

¹⁴ Per il tipo comune a Samo, cfr. Coldstream, GGP, p. 290 tav. 64 c. Dalle coppe samie derivano esemplari attribuiti alla fabbrica pitecusana, o per la sintassi, come la coppa di Capua T.417 in *DialAr* 3, 1969, fig. 12 b; o per gli ornati come la coppa da Montesarchio: G. d'Henry, in 'Atti 11° Conv. Taranto 1971', Napoli 1972, pp. 411 s. tav. CXVIII; ead., in *StEtr* 42, 1974, p. 507 tav. LXXXI a, che per la forma è già una coppa di Thapsos. La sintassi e gli ornati delle coppe samie influenzano largamente la *Metopengattung* italo-geometrica, cfr. Å. Åkerström, *Der Geometrische Stil in Italien*, Lund-Leipzig 1943, pp. 91 ss., tav. 25.3, 7-9; F. Canciani, *CVA, Italia 55, Tarquinia 3*, tavv. 36, 9-11, 37. 5, 7-9.

anse. Più vicino, semmai, è un frammento da Eretria edito dal Descoedres che lo giudica samio¹⁵. Si tratta anche in questo caso di una produzione «locale» di ambiente pitecusano. Ciò è dimostrato dal fatto che la medesima sintassi decorativa si ritrova in coppe di Calatia, inedite, che per la forma dipendono da prototipi corinzi, come la coppa di Thapsos e quella «a sigma»¹⁶.

Distribuzione: T.111, 277, 292.

4a - Si avvalgono di motivi samî alcune altre coppe, tutte accomunate, tranne l'esemplare T.274, dalla decorazione a trattini trasversali sulle anse. La fascia tra le anse è costantemente delimitata da due gruppi di linee verticali, e può recare motivi a spina di pesce composti da file di *chévrons*¹⁷ come nella coppa dalla T.275, o motivi obliqui composti da una linea incrociata da trattini trasversali¹⁸ come nelle coppe T.274, che ha una linea orizzontale sulle anse, e T.281 che, secondo lo schema tipico di Samo, ha la fascia tra le anse bipartita da un terzo gruppo di linee verticali. Per l'inquadramento di questo gruppo eterogeneo, sia per motivi decorativi che per collocazione cronologica, valgono le stesse considerazioni fatte per il gruppo precedente.

Distribuzione: T.274,275,281.

5 - Coppe del tipo di Thapsos (fig. 36).

Si ricollega alla tradizione locale di ambiente pitecusano una coppa, dalla T.265, di esecuzione molto accurata, che presenta ancora sulle anse la caratteristica decorazione a trattini verticali. La sua forma è quella di una coppa del tipo di Thapsos; la fascia all'altezza delle anse è in gran parte occupata dai due gruppi di linee verticali che la delimitano lateralmente; tra questi è un motivo composto da una catena continua di rombi, che non è senza confronti nella ceramica protocorinzia¹⁹. Si tratta probabilmente di una rielaborazione della coppa del tipo di Thapsos con pannello.

Le coppe del tipo di Thapsos senza pannello rinvenute nella valle del Sarno presentano tutte, tranne l'esemplare tardo dalla T.175, una linea verticale all'attacco delle anse; come osserva acutamente il Buchner, questa caratteristica le distingue

¹⁵ J.P. Descoedres, in *Eretria VI*, Bern 1978, tav. 1.12.

¹⁶ Corredi dallo scavo Johannowsky conservati nei depositi del Museo Nazionale di Napoli.

¹⁷ Motivi affini sono nella coppa da Samo in *AthMitt* 58, 1933, Alleg. XXI.1.

¹⁸ È difficile, nelle coppe di Samo, distinguere tra questi diversi motivi decorativi: quello della coppa 281 sembrerebbe piuttosto simile all'ornato della coppa *AthMitt* 58, 1933, Alleg. XLIV.5. Per un motivo analogo in ambiente campano cfr. *NSc* 1968, p. 98 fig. 16: T.XXII.17, oinochoe da Pontecagnano.

¹⁹ Cfr. Johansen, *Les vases sicyoniens*, Paris 1923 (abbreviato in seguito VS), tav. XIII.4. Il motivo inoltre è comunissimo, come è noto, nella ceramica argiva: cfr. P. Courbin, *o.c.*, p. 373 ss. La catena di rombi, sia pure con un puntino al centro di ciascun elemento, è motivo frequente nelle coppe di Thapsos con pannello, cfr. p. es. G.Vallet-F. Villard, *Mégara Hyblaea - 2 - La céramique archaïque*, Paris 1964, p. 20 tav. 3.4.

dalle coppe rinvenute a Pitecusa e, in genere, da quelle corinzie originali, e le accomuna agli esemplari da Pontecagnano²⁰.

Tra tutti, soltanto l'esemplare piccolo dalla T.168 potrebbe essere importato da Corinto per la sua leggerezza e per la qualità dell'argilla.

Distribuzione: T.162 (2 esemplari), 168 (2 esemplari), 175,265.

6 - Coppe di tipo protocorinzio (fig. 36).

Si raccolgono in questo gruppo alcuni esemplari eterogenei, legati in maniera più o meno diretta a prototipi protocorinzi.

La coppa T.282, per la decorazione a trattini sulle anse, richiama i tipi locali di derivazione corinzia e di datazione più antica. Per l'ornato continuo ad angoli, che riempie interamente lo spazio tra i due gruppi di linee verticali ai lati delle anse, la coppa trova un confronto generico in un esemplare da Argo ed in un altro di provenienza tarquiniese: quest'ultimo, secondo il Canciani, imita un prototipo corinzio di transizione dal Protocorinzio Antico al Medio²¹. Il confronto più calzante mi sembra offerto da una coppa del Museo di Baranello, di provenienza ignota, ma forse cumana. Anche per le caratteristiche dell'argilla i due vasi potrebbero essere della medesima officina.

La coppa a vernice nera con fascia risparmiata tra le anse, dalla T.164, per le caratteristiche dell'argilla potrebbe essere pitecusana. Essa rientra forse nella ben nota classe di coppe protocorinzie con fascia risparmiata²².

Infine la coppa dalla T.128 è forse d'importazione corinzia e rientra nella ben nota classe delle coppe con decorazione a sigma; per la forma lineare assunta dai sigma la coppa va datata in un momento avanzato del VII secolo²³.

Distribuzione: T.128,164,282.

7 - Coppe con ornato ad onda (fig. 37).

È un gruppo eterogeneo, che comprende due coppe a labbro distinto, che non sembrano «locali», ed una kotyle.

Le due coppe a labbro distinto sono diverse tra loro: quella dalla T.271, a fondo piano, è di forma più aperta; l'ornato ad onda corre dall'uno all'altro degli attacchi delle anse, che sono verniciate come la vasca; la coppa dalla T.205, di forma più chiusa, ha il fondo profilato, la vasca ed il labbro verniciati ed una fascia di vernice sulle anse; l'ornato a onda è inquadrato tra due gruppi di linee verticali. Questa coppa

²⁰ Cfr. *NSc* 1968, p. 94 ss., figg. 13, 15: tipo 10.

²¹ L'esemplare di Argo è in P. Courbin, *o.c.*, tav. 54, C.2430, del Tardo Geometrico 2 a, dalla T.175.; l'esemplare di Tarquinia è in *CVA Italia 55, Tarquinia 3*, p. 43 tav. 32.8.

²² Cfr. *NSc* 1968, p. 97 fig. 15, tipi 12-13.

²³ Cfr., per la forma e la decorazione, *NSc* 1968, p. 97 fig. 14, T. XXXIV.11, tipo 11 b. Qualche perplessità sul carattere d'importazione della coppa mi sorge considerando la decorazione a trattini trasversali sulle anse, che non è usuale in questa classe.

presenta una vaga analogia con un esemplare tarquiniese, nel quale il Canciani riconosce l'imitazione, invero piuttosto libera, di una coppa del tipo di Thapsos²⁴.

La kotyle, dalla T.71, dipende per la forma da un prototipo del Protocorinzio Antico, ripreso in maniera piuttosto grossolana.

Una vaga analogia potrebbe istituirsi tra queste coppe e quelle che il Johannowsky assegna alla fase II B di Capua; in esse «appare nella zona delle anse la linea ondulata e la decorazione a fasce occupa tutta la parte bassa»²⁵; per gli esemplari da Capua lo Johannowsky suggerisce una analogia con tazze attiche del Geometrico Recente. Le coppe della Valle del Sarno sono però piuttosto diverse, ed è difficile riferirle ad un prototipo greco determinato.

Distribuzione: T.71,205,271.

8 - Kantharoi (fig. 37).

Il kantharos dalla T.76, restaurato in antico, è un esemplare d'importazione riferibile al Protocorinzio Antico; per la sua decorazione a linee parallele interrotta da due pannelli, sulla spalla e sul labbro, rientra nella famiglia di cui fanno parte le coppe del tipo di Thapsos con pannello²⁶.

Il kantharos di piccole dimensioni dalla T.111, interamente ricoperto di vernice arancione, è di fabbrica pitecusana, ed è un tipo corinzio all'incirca coevo al precedente, e ben noto in Occidente²⁷.

Distribuzione: T.26,111.

9 - Coppe carenate.

Sono di un tipo ben noto nel repertorio italo-geometrico della Campania²⁸ e rappresentato anche a Pitecusa stessa tra la ceramica dello scarico Gosetti.

Distribuzione: T.128 (2 esemplari), 142.

²⁴ *CVA Italia 55, Tarquinia 3*, p. 33 tav. 32.9.

²⁵ W. Johannowsky, in *DialAr* 1, 1967, p. 172.

²⁶ Il kantharos è edito in *Popoli e Civiltà dell'Italia Antica*, 2, Roma 1974, p. 32 tav. 12. Esso rientra nella *Thapsos class*, di Coldstream, GGP, pp. 102 ss. Un confronto abbastanza calzante è in S. Benton, in *BSA* 48, 1953, p. 290, tav. 45 n. 727, che tuttavia manca del pannello sul labbro.

²⁷ Coldstream, GGP, p. 107 n. 9: il tipo è protocorinzio antico; è in voga ad Itaca: cfr. S. Benton, in *BSA* 48, 1953, p. 292 n. 773 fig. 11, ed è in voga in Occidente: cfr. G.F. Lo Porto, *NSc* 1964, p. 226 s. fig. 48. Si trova a Cuma: *MonAnt* 22, 1913, tav. XL. 4 e diversi esemplari inediti nel Museo Nazionale di Napoli; a Pitecusa è documentato con frequenza, generalmente con esemplari locali, come quello dalla T.131 o come l'altro sp. 1953, più raramente con esemplari di importazione, come il kantharos dalla T.315. Essi ricorrono in associazione con l'aryballos globulare (G. Buchner); una variante del tipo è anche presente a Pontecagnano (T. 2325).

²⁸ Cfr. *NSc* 1968, p. 105 fig. 20: tipi 27-29. L'esemplare dalla Valle del Sarno si avvicina maggiormente al tipo 27. Coppe carenate simili si trovano anche in Etruria: cfr. *CVA, Italia 55, Tarquinia 3*, pp. 54 s. tav. 39, 16-21, con comparanda.

10 - Lekane.

Anche questo è un tipo ben noto nel repertorio italo-geometrico della Campania²⁹; la variante presente nella Valle del Sarno, con una sola ansa e tre linguette nel punto opposto all'ansa, è quella usuale a Pontecagnano. A Capua è invece diffusa la variante con due anse.

Distribuzione: T.111.

11 - Oinochoai a *chévrons* (fig. 38).

La forma, a ventre arrotondato e collo stretto, è molto antica e trova confronti ancora nel Medio Geometrico II, anche se è usuale a Pitecusa nell'orizzonte del Tardo Geometrico I caratterizzato dalla presenza delle coppe Aetos 666.

Caratteristica è la sintassi decorativa: il labbro, la parte del collo corrispondente all'ansa, la spalla e l'estremità inferiore del ventre sono ricoperte di vernice. Sul collo, tra due gruppi di orizzontali, è una fila di *chévrons* che toccano ad entrambe le estremità le linee marginali e sono inseriti tra due gruppi di linee verticali. Il ventre è ricoperto da sottili linee orizzontali. A Corinto, nel Tardo Geometrico I non si trova già più la caratteristica del collo verniciato nel tratto corrispondente all'ansa, mentre la medesima sintassi presente nelle oinochoai della Valle del Sarno si ritrova a Pitecusa³⁰.

Dei tre esemplari di questo tipo, quello T.178, in argilla granulare con superficie giallino-verdognola, è certamente pitecusano; l'esemplare T.238 è di qualità notevole ma sembra di argilla «locale». Pitecusano, ma di fattura più trascurata, è il vaso T.122.

Distribuzione: T.122,178,238.

11a - Una derivazione dal tipo precedente può considerarsi l'oinochoe T.186, che presenta la medesima sintassi, con l'unica differenza di un sommario motivo ad onda in luogo della fila di *chévrons* sul collo. Secondo D. Ridgway mancano a Pitecusa confronti sia per la forma che per le dimensioni. Si tratta probabilmente di una variante «locale».

Distribuzione: T.186.

11b - Una parentela con l'oinochoe a *chévrons* si deve ipotizzare anche per il vaso T.173, con una fila di *chévrons* sul collo e una seconda fila di *chévrons* molto approssimativi sulla spalla. Il ventre è decorato con linee, fasce, ed è verniciato nell'estremità inferiore. Il labbro ampio è risparmiato e ornato presso il becco con

²⁹ Cfr. *NSc* 1968, p. 104 s. fig. 19: tipi 24-26. Un esemplare da Tarquinia è in *CVA, Italia 55, Tarquinia 3*, p. 49 tav. 36.6. Per gli esemplari da Capua cfr. p. es. il corredo della T. 514.

³⁰ Cfr. G. Buchner-J. Boardman, 'Seals from Ischia and the Lyraplayer Group' in *JdI* 81, 1966, p. 1 ss. figg. 3-4; G. Buchner, in *DialAr* 3, 1969, fasc. 1-2, p. 88 figg. 20 b, 21 a: T. 265.1.

gruppi di linee verticali. Per la sua forma e la sommaria decorazione il vaso potrebbe essere stato eseguito in una fabbrica della Campania settentrionale. Alla medesima fabbrica potrebbero ricondursi alcune oinochoai affini, con motivi ad onda sulla spalla e sul collo³¹.

Distribuzione: T.173.

11c - Contemporanea all'oinochoe a *chévrons* è la variante che presenta in sostanza la medesima sintassi, con l'unica differenza che il labbro, il collo, la spalla e l'ansa sono interamente verniciati. L'esemplare da S. Marzano è di fabbrica pitecusana³².

Distribuzione: T.23.

12 - Oinochoai di tipo Protocorinzio Antico di transizione (figg. 38-39).

Un gruppo omogeneo è costituito dalle oinochoai che potremmo definire di tipo «cumano»³³. Esse hanno labbro ed ansa verniciati; sul collo, fra due gruppi di linee orizzontali, è una fascia con motivi a clessidra alternati a gruppi di linee verticali e ad un motivo a *chévrons* (T.175) o un motivo a rete (T.268), opposti all'ansa. Il ventre ha l'estremità inferiore verniciata e per il resto è ricoperto da fitte linee orizzontali. All'altezza dell'attacco inferiore dell'ansa, tra due linee, sono inseriti gruppi di *chévrons*. Da questo tipo deriva l'oinochoe caratteristica del Protocorinzio Medio.

Distribuzione: T.175 (2 ex), 268.

12a - Un gruppo eterogeneo di oinochoai si riferisce a questo orizzonte cronologico e rivela analogie più o meno strette con esemplari protocorinzî.

L'oinochoe T.111 conserva, nella forma arrotondata del ventre e nella sua decorazione a linee orizzontali accostate, ancora un'impronta del Tardo Geometrico I ma, per la sintassi decorativa, trova piuttosto confronto con esemplari italo-geometrici di età più avanzata; in questo ambito trovano riscontro anche i motivi obliqui composti da una linea ad angoli situati sulla spalla³⁴.

L'oinochoe dalla T.168 è molto simile all'esemplare dalla tomba 928 di Pontecagnano³⁵ ed è, come quello, pitecusana. Tuttavia essa è più antica, come dimo-

³¹ Si allude al tipo 14, per il quale vedi *infra*.

³² Cfr. *MelRome* 82, 1970, p. 604 fig. 14. Secondo D. Ridgway, confronti precisi esistono per questa oinochoe ad Ischia nel Tardo Geometrico I.

³³ Cfr. *NSc* 1968, p. 98 ss. fig. 16: tipi 17-18. Il tipo è legato ancora a modelli del Protocorinzio Antico, come l'oinochoe di Londra: Coldstream, GGP, tav. 21 b pressoché identica, anche per la decorazione del collo, all'esemplare dalla T.268. Il tipo caratteristico del Protocorinzio Medio è quello *NSc* 1968, fig. 16: T. XVIII.9, che ha la massima espansione più in alto ed il ventre rastremato.

³⁴ Per la sintassi decorativa, cfr. *CVA, Italia 55, Tarquinia 3*, tav. 22.11; per l'ornato della spalla cfr., tav. 16.8.9.

³⁵ Cfr. *MonAnt*, Serie Misc. II.1, 1977, p. 40 fig. 25 tav. XXVI: R 83.

strano la sua forma più espansa, l'assenza di raggi alla base, i tralci sulla spalla resi non con linee accostate ma con una fascia di colore; essa è invece coeva alla oinochoe dalla T.XVI di Pontecagnano³⁶, che pure le somiglia e che prelude all'esemplare T.268 con motivi a tremolo sul collo. Questo gruppo di vasi è comunque tutto riferibile all'orizzonte delle coppe di *Thapsos* senza pannello.

Isolata rimane per ora l'oinochoe T.250: rispetto agli esemplari corinzi diverse sono le proporzioni; la decorazione a triangoli penduli campiti a rete che ricopre la spalla non è senza confronti a Corinto e nella produzione di Itaca³⁷, ma non può dirsi certo caratteristica dell'ambiente corinzio o di alcuna altra fabbrica nota, come invece ad esempio è il triangolo a rete eretto, così tipico della ceramica tessalica³⁸. Semmai il triangolo pendulo a rete gode di una qualche fortuna nella ceramica italo-geometrica³⁹. A conti fatti, c'è da dubitare che il nostro esemplare possa legittimamente ricondursi ad un prototipo protocorinzio.

Distribuzione: T.111,168,250,268.

13 - Oinochoai di tipo protocorinzio medio (fig. 39).

Alle oinochoai di tipo «cumano», citate a proposito del gruppo precedente, si ricollega il vaso dalla T.123, pur con qualche approssimazione: nelle oinochoai di Cuma ad esempio la linea ad angoli compare sul collo, ma in due o tre motivi sovrapposti situati nella metope opposta all'ansa, ed inserita tra due metope a clessidra⁴⁰.

Più vicine al tipo «cumano» sono due delle oinochoai dalla T.164 con raggi nel terzo inferiore: una di queste presenta sul collo la decorazione con motivi ad angoli tra ornati metopali a clessidra; qui le linee ad angoli sono disposte in tre motivi sovrapposti, secondo lo schema «cumano», e tuttavia il pannello che le contiene risulta eccentrico rispetto all'ansa.

Il terzo esemplare dalla medesima tomba è vicino ad esemplari di una fabbrica ben nota a Pontecagnano⁴¹, caratterizzata dalla «emergenza del fondo per il prevalere di larghe strisce vuote».

L'oinochoe T.165 si caratterizza per l'uso della bicromia; il colore violetto è impiegato in tre fasce sul ventre. L'oinochoe può riferirsi al medesimo gruppo cui spettano l'esemplare cumano dalla T.XLVIII, al quale è particolarmente vicina, e

³⁶ NSc 1968, p. 101 fig. 17: T. XVI.9.

³⁷ Cfr. Johansen, VS, p. 47, figg. 17-18, che corrispondono a: *MonAnt* 22, 1913, tav. XXXVI.1 (Cuma); *The Argive Heraeum* II, p. 129 fig. 58. *Perachora* II, tav. 4, n. 116; tav. 5 n. 159. Itaca: *BSA* 48, 1953, p. 312 fig. 15 n. 911: *Red Itacan Technique*.

³⁸ N.M. Verdelis, *Ho protogeometrikos rhythmos tes Thessalias*, Atene 1958, tav. 6. 38-42.

³⁹ *CVA, Italia 55, Tarquinia 3*, p. 26, tav. 18.4.

⁴⁰ Cfr. p. es. Cuma, *MonAnt* 22, 1913, c. 308, tav. 34.1.

⁴¹ Cfr. NSc 1968, p. 87: argilla 4; p. 100 s. fig. 17: tipo 19. L'esemplare più simile è quello della T. XXIV.4.

quello dalla T.XXXII di Pontecagnano⁴²: in tutti si ritrova il collarino all'attacco del labbro e l'ornato a denti di lupo penduli sulla spalla; nel vaso da S. Valentino, come in quello da Cuma, questi ornati sono intercalati a rosette punteggiate.

Distribuzione: T. 123, 164 (3 ex.), 165.

14 - Oinochoai con ornati ad onda (figg. 38, 40).

Se ne conoscono tre esemplari, caratterizzati da una argilla beige ed una ingubbiatura chiara. Due di essi (T.277 e T.280) presentano il motivo ad onda sul collo e sulla spalla. Il terzo ha una sintassi un po' più complessa, e presenta sul labbro motivi a croce che delimitano il becco. Questo particolare, la forma espansa del ventre e il carattere sommario della decorazione ricordano la più antica oinochoe dalla T.173 di S. Valentino. A proposito di quest'ultima, è possibile richiamare l'oinochoe dalla T.XXXVI di Pontecagnano, forse derivante da un prototipo greco-orientale e vicina alla oinochoe dalla T.L di Cuma⁴³.

Questi vasi sembrano riferibili ad una fabbrica della Campania settentrionale.

Distribuzione: T.166,277,280.

14a - Oinochoe di derivazione cicladica (fig. 40).

Se si prescinde dalla assenza delle anse orizzontali, questo vaso è molto simile alle hydriai cicladiche del gruppo Aa, ed in particolare trova un confronto calzante all'interno del gruppo costituito dalle hydriai 33-35: come queste presenta l'ansa verticale a doppio bastoncino, che s'impone superiormente sul labbro, e la tipica decorazione con cerchi concentrici al sommo della spalla e con linea ad onda sul collo e sulla spalla, in corrispondenza dell'attacco inferiore dell'ansa⁴⁴.

L'argilla di questo singolare vaso è rosa granulare omogenea, con qualche granulo di calcite, non ingubbiata, mentre la vernice è rossa.

Un tipo di hydria simile a quello cicladico, con la medesima sintassi decorativa, ma con la decorazione eseguita in un modo un po' più corsivo, si ritrova anche a Samo⁴⁵.

Come è noto, secondo il Coldstream⁴⁶ il gruppo Aa 1-12 di Delos, comprendente le hydriai che si sono citate come confronto, è riferibile alla scuola «paria» e databile alla seconda metà dell'VIII secolo a.C.

Distribuzione: T.277.

⁴² Per Cuma, cfr. *MonAnt* 22, 1913, c. 253 tav. XXXII.2, dal sep. XLVIII, in associazione con «aryballo a ventre espanso». Per Pontecagnano, cfr. NSc 1968, p. 101 fig. 17: classe 20, ormai databile alla seconda metà del VII secolo. L'esemplare dalla Valle del Sarno è più vicino a quello di Cuma.

⁴³ NSc 1968, p. 101 fig. 17: classe 20, T. XXXVI.3.

⁴⁴ *Delos* XV, p. 14 nn. 33-35, 36, tav. IX.

⁴⁵ *ArchMitt* 74, 1959, p. 21 Alleg. 46.

⁴⁶ Coldstream, GGP, p. 176: Aa 1-42.

15 - Brocca a bocca circolare (fig. 34).

Dalle oinochoai a bocca trilobata si distingue un gruppo di brocche a bocca circolare diverse per forma e tuttavia accomunate da una decorazione a gruppi di fasce sottili che si estende sul collo e sul ventre.

L'esemplare più antico è quello dalla T.192, con gruppi di *chévrons* con andamento leggermente obliquo disposti sulla spalla. Il modo in cui la decorazione è eseguita accomuna questa brocca alle coppe a *chévrons* «locali»; come in queste, i gruppi di linee verticali ai lati delle anse intersecano le fasce orizzontali che ornano la vasca, così nella brocca una decorazione continua a linee verticali situata alla massima espansione del ventre interseca le sottili fasce orizzontali che finiscono per fare da trama alla decorazione.

Alla stessa officina spetta la brocca dalla T.185, che deriva dalla precedente e che, per la sua semplice decorazione a fasce, potrebbe richiamare alla mente esemplari samî⁴⁷. Ma probabilmente è una assonanza solo occasionale.

La brocca dalla T.70 ha il ventre arrotondato e ornati a catena di rombi in due fasce sulla spalla: il motivo, in voga in ambiente cicladico, non è senza confronti nella ceramica euboica, mentre le file continue di rombi sono usuali nella ceramica argiva⁴⁸; la forma potrebbe trovare qualche analogia in ambiente cretese. Ma è proprio l'eterogeneità di queste suggestioni, ciascuna delle quali rimane priva di ulteriori elementi di supporto, a rendere questi confronti vaghi e poco persuasivi.

Ancor più generica è la decorazione della brocca T.266, dal ventre biconico, ornata sulla spalla con tre gruppi di quattro linee verticali a tremolo.

Distribuzione: T.70, 185, 192, 266.

16 - Crateri (figg. 41-43).

Data l'eterogeneità della classe, non si può parlare di un tipo con alcune varianti; ciascun esemplare costituisce infatti un tipo a sé stante.

16a - Cratere con becco laterale.

La forma, col becco laterale, è quella consueta in Eubea ed a Pitecusa, nella ceramica di stile euboico⁴⁹; nonostante il vaso sia sicuramente di officina pitecusana manca, tra il poco materiale finora edito, un confronto calzante: per la forma e per la sintassi decorativa del lato secondario si può richiamare un cratere dall'ambiente

⁴⁷ Cfr. p. es. *AthMitt* 1959, Alleg. 18.1. Il motivo della spalla è familiare in ambiente capuano, dove ricorre soprattutto sul collo (T.514) ma anche sulla spalla delle oinochoai.

⁴⁸ Cfr. W. Kraiker, *Aigina*, Berlin 1951, p. 34 n. 107 tav. 6; *Eretria* III, Bern 1970, tav. 16.64. Per la catena di rombi nella ceramica argiva, cfr. la nota 19.

⁴⁹ Cfr. J. Boardman, in *DialAr* 3, 1969, fasc. 1-2, p. 13; Coldstream, GGP, p. 191 s. n. 13.

absidato in contrada Mazzola⁵⁰. Il pannello a scacchiera situato sotto il becco si ritrova anche nella ceramica cicladica⁵¹.

Si tratta, che io sappia, dell'unico vaso pitecusano di grandi dimensioni rinvenuto fuori dall'isola; e del resto non è finora ben documentata l'esportazione di ceramica pitecusana di stile euboico in generale.

Distribuzione: T.168.

16b - Cratere affine al tipo di Bisenzio (fig. 44).

La forma è ben nota alla ceramica greca del periodo geometrico ed è documentata ad Itaca nel periodo Tardo Geometrico I⁵². In Occidente il tipo ha una notevole fortuna in Etruria, nell'ambito di quella produzione ceramica di stile tardo-geometrico che si suole convenzionalmente denominare «ceramica di Bisenzio»⁵³. Tuttavia probabilmente non si tratta di una derivazione dell'esemplare campano da quelli etruschi, ma piuttosto di una comune derivazione da analoghi prototipi greci.

Distribuzione: T.227.

16c - Cratere stamnoide.

È evidente la parentela di questo vaso con le olle stamnoidi diffuse in Etruria meridionale, nel Lazio ed in Campania, e per lo più ornate con un motivo ad onda sulla spalla. Ed è nota la parentela di queste olle stamnoidi con prototipi cicladici⁵⁴. Il cratere dalla Valle del Sarno si distingue per la forma più aperta, con la bocca più larga e per il caratteristico motivo «a tenia» che discende dalle anse.

Distribuzione: T.263.

17 - Anforisco (fig. 34).

Appartengono ad un medesimo gruppo tre anforette con ventre globoso, basso collo ed anse non sormontanti. Oltre che dalla forma generale, le due dalle T.65 e 266 sono accomunate da una decorazione ad onda che ricorre sulla spalla e, in un caso (T.266) è ripetuta sul ventre.

L'esemplare T.274 è più accurato nella forma, e reca sulla spalla motivi obliqui composti da linee ad angoli, come nell'oinochoe T.111 o nel cratere T.277.

⁵⁰ G. Buchner, 'Atti 11° Conv. Taranto 1971', Napoli 1972, p. 370 tavv. XCII.2-3, XCIII.1.

⁵¹ *Délos* XV, tav. XIX.1: gruppo AC. Il motivo è frequente anche a Samo: *Samos* V, p. 35 s. fig. 19 tav. 27: nn. 144 e 148; *AthMitt* 58, 1933, Alleg. 43.11; ed è abituale nella ceramica euboica: cfr. p. es. il cratere Cesnola, J.N. Coldstream, 'The Cesnola Painter: a change of address', in *BICS* 18, 1971, p. 1 ss. tav. 1; sul labbro: oinochoe del Museo di Istanbul: *Eretria* V, Bern 1976, p. 57 Alleg. 3.

⁵² Ad Argo: Coldstream, GGP, tav. 24 b: Medio Geometrico I. Ad Itaca: Coldstream, GGP, p. 225 tav. 49 c; *BSA* 48, 1953, p. 297 n. 802.

⁵³ Åkerstrøm, *o.c.*, tav. 11. 4, 6; tav. 27. 5, 7, che tuttavia hanno le anse gemine.

⁵⁴ Cfr. *NSc* 1968, p. 108 s.: tipo 37; *CVA, Italia* 55, *Tarquinia* 3, p. 38 s., tav. 30.3, 5-7.

Una qualche analogia si può istituire tra queste anforette ed un tipo di kantharos ad anse non sormontanti documentato ad Aetos⁵⁵ ed eseguito nella *red Ithacan Technique*. Un anforisco simile si trova a Pithecusa e reca una decorazione ad uccelli (Ridgway).

Distribuzione: T.65, 266, 277.

18 - Kyathos con becco laterale (T.190).

Questo singolare vasetto ad ansa nastriforme sormontante, reca ai lati dell'attacco inferiore dell'ansa due gruppi di linee verticali; seguono due motivi composti da una linea orizzontale ad angoli e quindi due gruppi di linee verticali a tremolo. Sul labbro, sul ventre e sul beccuccio è una decorazione a linee orizzontali.

È un tipo euboico, che trova preciso confronto nella T.12 dello Heroon presso la Porta Occidentale di Eretria⁵⁶ mentre esemplari affini sono rappresentati a Cuma.

Distribuzione: T.190.

19 - Aryballos di tipo rodio-cretese.

Dal 1968 ad oggi il quadro di questa classe complessa è divenuto più articolato: oggi sappiamo distinguere la variante «spaghetti style», ritenuta di fabbrica rodia, da quella con pile oblique di chevrons sulla spalla, prevalente a Samo, e dal tipo euboico, con linea ad onda sulla spalla⁵⁷. E tuttavia, tra i vari centri di produzione che comprendono, oltre alle località già citate, le Cicladi e Creta, non sempre è possibile riconoscere con sufficiente approssimazione il luogo di origine del singolo esemplare.

È questo il caso dell'aryballos T.113, che reca una semplice decorazione a puntini sulla spalla. Tra le varie possibilità, non è da escludere che esso possa essere di fabbrica cretese.

Distribuzione: T.113.

CONCLUSIONI

La ceramica di tipo greco dalla Valle del Sarno è solo raramente importata dalla Grecia: tra le importazioni sicure si conta qualche vaso corinzio restaurato in

⁵⁵ BSA 48, 1953, p. 290, fig. 11: 730.

⁵⁶ Eretria III, Bern 1970, p. 54 n. 71: n. 63 tav. 15, dove vengono ricordati confronti dalle necropoli di Tirinto e di Thera.

⁵⁷ NSc 1968, p. 87 s. fig. 9; tipo rodio, con decorazione nel *Kreis- und Wellenband-Stil*: K. Friis Johansen, *Exochi*, Copenhagen 1958, pp. 155-161; Coldstream, GGP, p. 276. G. Buchner peraltro sottolinea che il tipo è molto diffuso a Pithecusa: cfr. *DialAr* 3, 1969, 1-2, pp. 91 s.; tipo samio: *AtbMitt* 74, 1959, p. 14 Alleg. 21, 1-6. Per l'Eubea, cfr. Eretria III, Bern 1970, p. 54 T. 16: tavv. 15.70; cfr. inoltre J.P. Descoeudres, in *AntK* 2, 1968, p. 102.

antico, ciò che rende ancor più evidente il suo carattere di rarità: la kotyle a vernice nera dalla T.122, riferibile per la forma al Tardo Geometrico I (tipo 3) e il kantharos dalla T.76 con decorazione affine alle coppe del tipo di Thapsos (tipo 8).

Probabili importazioni dalla Grecia sono poi la kotyle Aetos 666 dalla T.73 (tipo 2a), la coppa del tipo Thapsos piccola dalla T.168 (tipo 5) e quella con ornati a sigma dalla T.128 (tipo 6); circa le due ultime nutro peraltro perplessità notevoli. A questi esemplari corinzi si aggiungono il kyathos con becco laterale dalla T.190 (tipo 18), che potrebbe essere euboico, e l'aryballos di tipo cretese dalla T.113 (tipo 19). Infine l'oinochoe dalla T.277 (tipo 14a) appare fortemente improntata a prototipi cicladici e non sembra di produzione locale.

Il resto della ceramica di tipo greco è in genere di derivazione corinzia, come le coppe del tipo Aetos 666 (tipo 2), quelle del tipo di Thapsos (tipo 5), quelle di tipo protocorinzio (tipo 6), i kantharoi (tipo 8), le oinochoai a chevrons (tipo 11), quelle di tipo protocorinzio antico (tipo 12) e medio (tipo 13).

Alcuni degli esemplari di tipo corinzio sono sicuramente pithecusani, come le coppe Aetos 666 dalle T.126 e 264 (tipo 2) e forse anche quelle dalle T.21 e 70 (tipo 2a), la coppa dalla T.164 (tipo 6), il kantharos a vernice arancione dalla T.111 (tipo 8), l'oinochoe a chevrons dalla T.178 (tipo 11), le oinochoai dalla T.122 (tipo 11) e 23 (tipo 11 c) e quella dalla T.168 (tipo 12 a). Alla officina pithecusana va riferito anche il cratere dalla T.168 (tipo 16 a) di chiara derivazione euboica. Non vale invece la pena di citare i vasi per i quali una origine pithecusana è soltanto possibile, dal momento che gran parte della ceramica di tipo greco dalla Valle del Sarno ha in maniera più o meno precisa una impronta pithecusana.

Nonostante questa «impronta», si riconosce tuttavia, fin dalla prima apparizione della ceramica di tipo greco, verso la metà dell'VIII secolo, l'attività di una fabbrica «locale», di gusto eclettico. Ad essa si devono le coppe con decorazione a chevrons (tipo 1) e quelle che sembrano piuttosto rifarsi a modelli greco-orientali (tipo 4, 4 a). Questi spunti decorativi circolavano, come si è visto, sulle coste tirreniche e sono stati ripresi, su altre forme vascolari ed inseriti in una sintassi diversa, anche in ambiente etrusco. Del resto, una analoga ispirazione composita si riscontra nella ceramica «locale» di Pontecagnano, che deriva alcuni tipi dal repertorio corinzio, mentre per altri si ispira anch'essa alla Grecia Orientale⁵⁸.

Accanto alla produzione «locale», che non sembra trovare confronti precisi altrove in Campania, appaiono, dall'ultimo terzo dell'VIII secolo, i prodotti di officine che lavorano per la Campania meridionale, ed in particolare a Pontecagnano: qui trovano confronto le coppe del tipo di Thapsos senza pannello (tipo 5) per la caratteristica, rilevata dal Buchner, della linea verticale ai lati delle anse, le coppe carenate (tipo 9) e la lekane (tipo 10), l'oinochoe dalla T.164 (tipo 13), che tuttavia sembra doversi attribuirsi all'officina «locale» della Valle del Sarno.

A partire da questo momento, corrispondente alla fase del Protocorinzio Antico, la Valle del Sarno ed il Salernitano sono inoltre accomunati dal ricorrere, in en-

⁵⁸ Cfr. NSc 1968, p. 87 ss.

trambi gli ambienti, di tipi provenienti dalle colonie euboiche del Golfo di Napoli, come ad esempio le oinochoai «cumane». A questa convergenza si contrappone la sostanziale divergenza per il periodo più antico, databile intorno alla metà dell'VIII secolo. Anche dopo i recenti scavi, che hanno sensibilmente accresciuto il quadro delle importazioni greche più antiche, mancano del tutto a Pontecagnano le coppe del tipo Aetos 666. Le rare coppe a *chévrons* sono qui del tipo classico, con gli *chévrons* che toccano le linee orizzontali che li incorniciano; sono quindi molto diverse da quelle, ormai attardate, che ricorrono nella Valle del Sarno. Anche la importazione di ceramica da Pitecusa sembra più precoce e sviluppata nella Valle del Sarno che non a Pontecagnano, dove mancano ad esempio le tipiche oinochoai con ornati a *chévrons*.

Ed è proprio verso la metà dell'VIII secolo che la Valle del Sarno ha il suo *exploit* più significativo, con un processo di cui ho cercato altrove di mostrare le motivazioni storiche⁵⁹. Rispetto ad altri centri, come ad esempio Capua, dove pure l'apparizione di ceramica greca è precoce e relativamente abbondante, la Valle del Sarno sembra peraltro evocare piuttosto l'immagine di un mercato chiuso, di stampo «coloniale»: scarseggiano infatti le importazioni dalla Grecia e dalle colonie euboiche del Golfo di Napoli, mentre la richiesta di questo vasellame «esotico» viene soddisfatta in prevalenza da una produzione eclettica di carattere «locale», la cui circolazione è confinata a questo particolare distretto.

In questo primo impatto della presenza greca il mondo indigeno si rivela marcato da un esasperato particolarismo; la gamma dei suoi comportamenti, delle sue risposte alle sollecitazioni del nuovo interlocutore, si rivela, con il proseguire delle ricerche, sempre più varia e articolata.

Se si tenta di periodizzare la ceramica di tipo greco presente nella Valle del Sarno, il fenomeno tende a ridimensionarsi sotto il profilo quantitativo.

Le tombe con ceramica riferibile al Tardo Geometrico I sono appena 14, caratterizzate dalla presenza delle coppe con decorazione a *chévrons* (tipi 1, 1 *a*), delle oinochoai a *chévrons* (tipo 11), della kotyle Aetos 666 del tipo 2, della kotyle a vernice nera (tipo 9) e di poche altre forme meno significative, come alcune oinochoai a bocca circolare (tipo 15), l'anforisco (tipo 17), il kyathos (tipo 18).

Verso la fine di questo momento caratterizzato dalla associazione con la fibula a drago con molla, si situa un gruppetto di sette tombe, che contengono le coppe con ornato a onda (tipo 7), il cratere con lo stesso motivo decorativo (tipo 16 *c*) e le coppe con motivi di derivazione greco-orientale (tipi 4, 4 *a*), che peraltro continuano nella fase seguente.

La variante 2 *b* della coppa Aetos 666 deve già riferirsi alla fase successiva, corrispondente al Tardo Geometrico II, ovvero al Protocorinzio Antico, alla quale si possono attribuire tredici tombe con ceramica di tipo greco. Ricorrono ora le coppe di Thapsos senza pannello (tipo 5), il kantharos (tipo 8) e le oinochoai di tipo

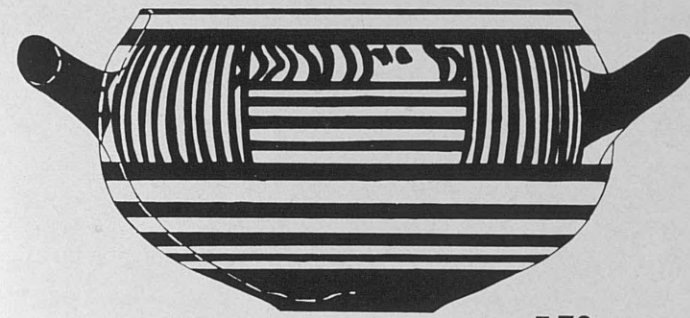
⁵⁹ Cfr. B. d'Agostino, 'La Campania nell'Età del Bronzo e del Ferro', in 'Atti XVII Riunione Ist. It. Preist. Protost. 1974', Firenze 1976, p. 95 ss. e specialmente p. 101.

protocorinzio antico (tipi 12, 12 *a*), il cratere con becco laterale (16 *a*). È il periodo in cui si verifica la maggior varietà di tipi ceramici e di importazioni.

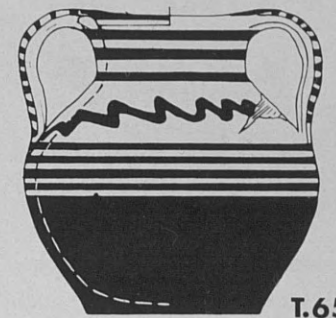
Al periodo più recente, corrispondente alla prima metà del VII secolo a.C., possono riferirsi per ora appena sette tombe, con qualche tipo caratteristico del Protocorinzio Medio: coppe, oinochoai. Si trovano inoltre la coppa carenata (tipo 9) e l'aryballos cretese (tipo 19).

Dagli scavi più recenti sappiamo che esiste, nella Valle del Sarno, un orizzonte dell'Orientalizzante Recente, rappresentato anche da tombe di notevole impegno, e ciò imporrà probabilmente una revisione di quanto avevo in precedenza sostenuto⁶⁰, sulla base della documentazione allora disponibile: ma ciò esula dall'ambito di quest'articolo, e sarà ormai compito di altri approfondirlo.

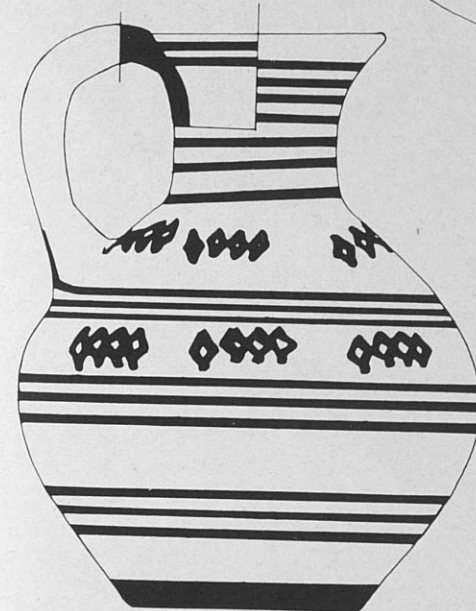
⁶⁰ Cfr. nota precedente.



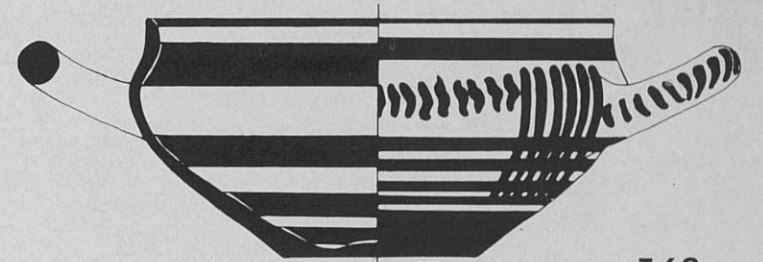
T.70



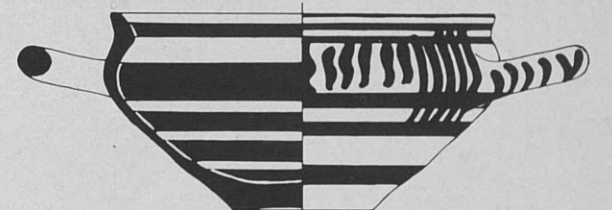
T.65



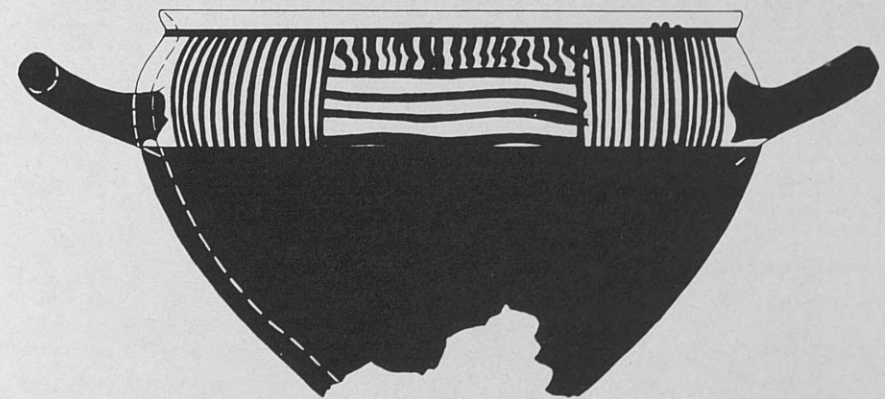
T.70



T.69



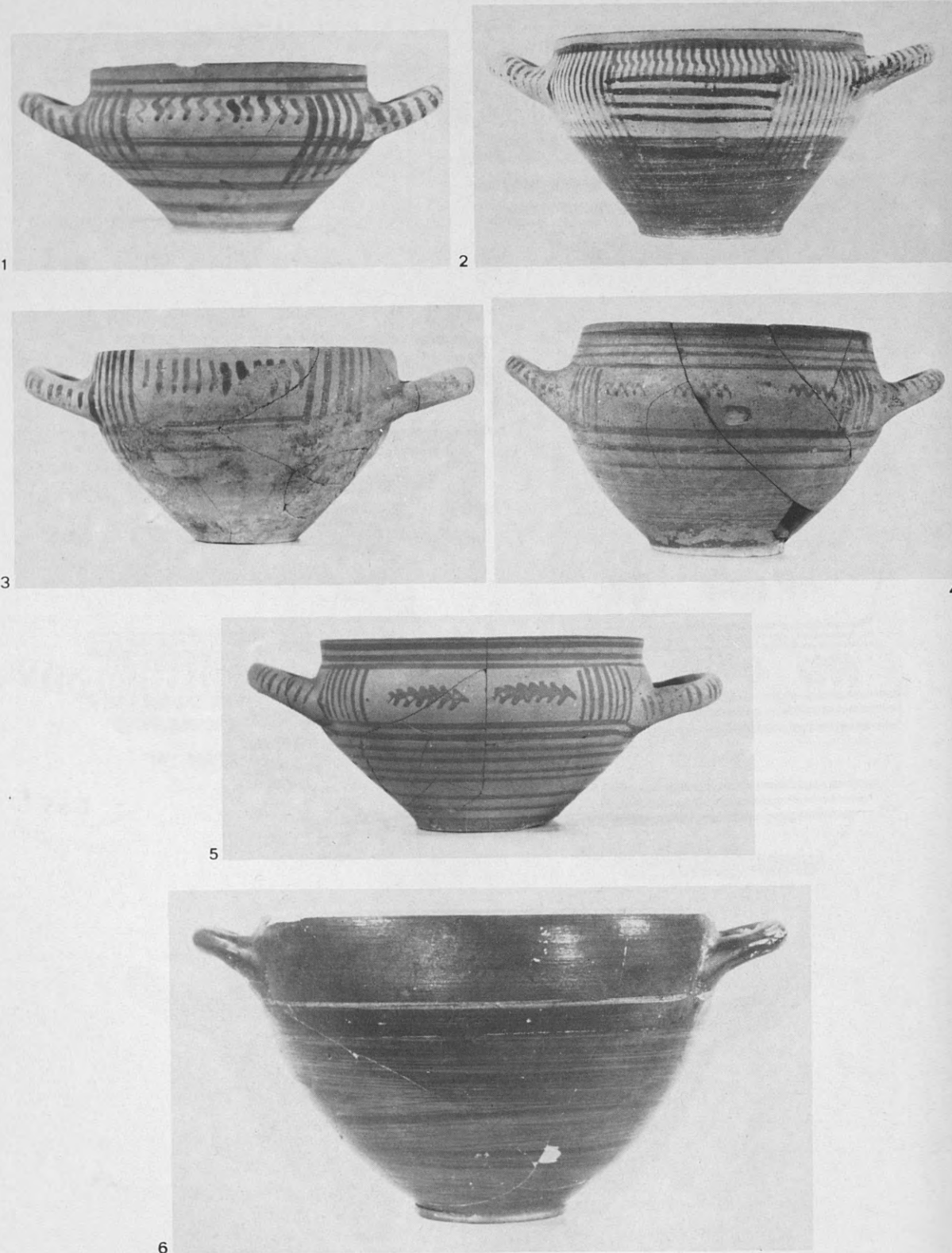
T.65



T.73

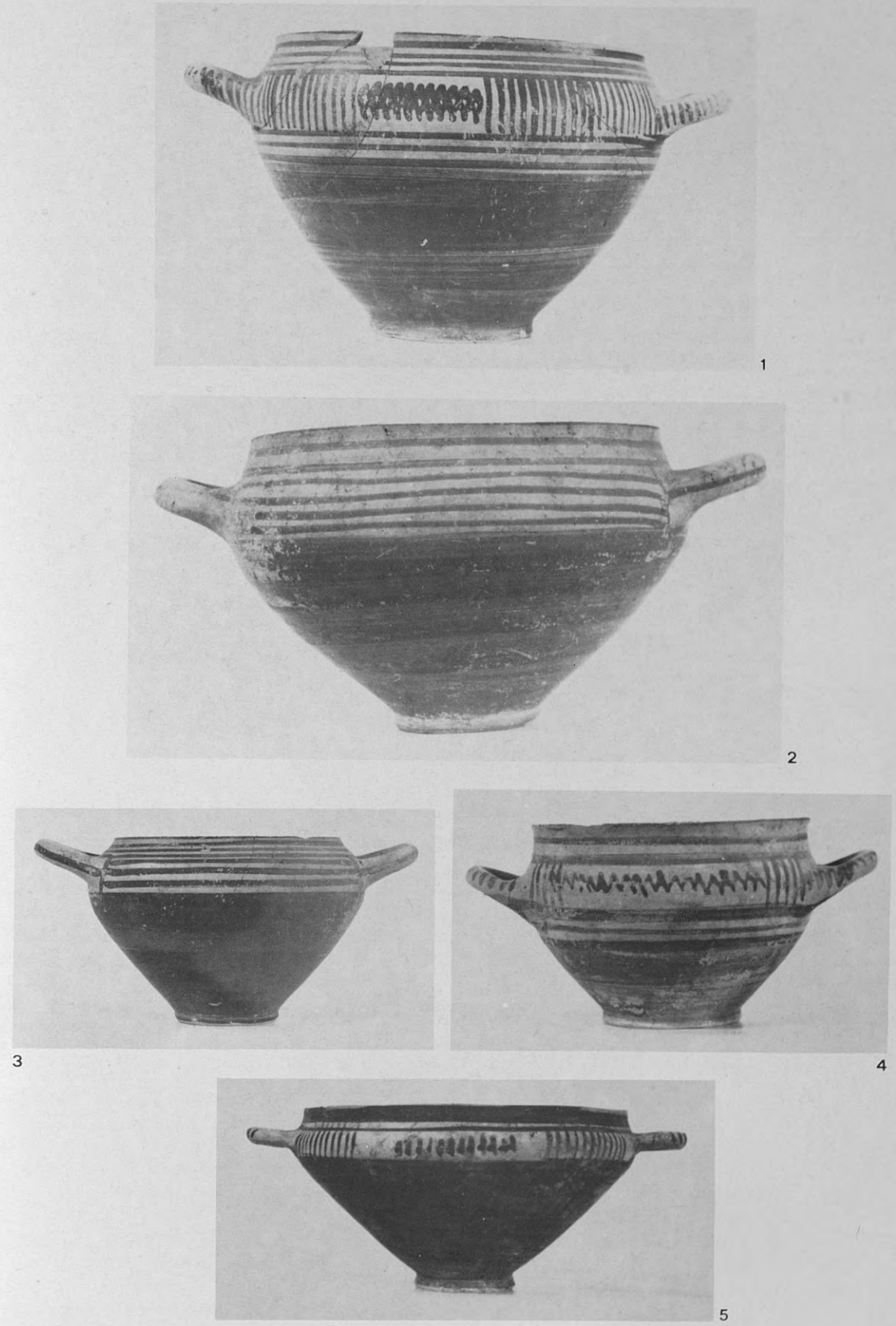
Ceramica di tipo greco (rid. 1:2)

FIG. 35



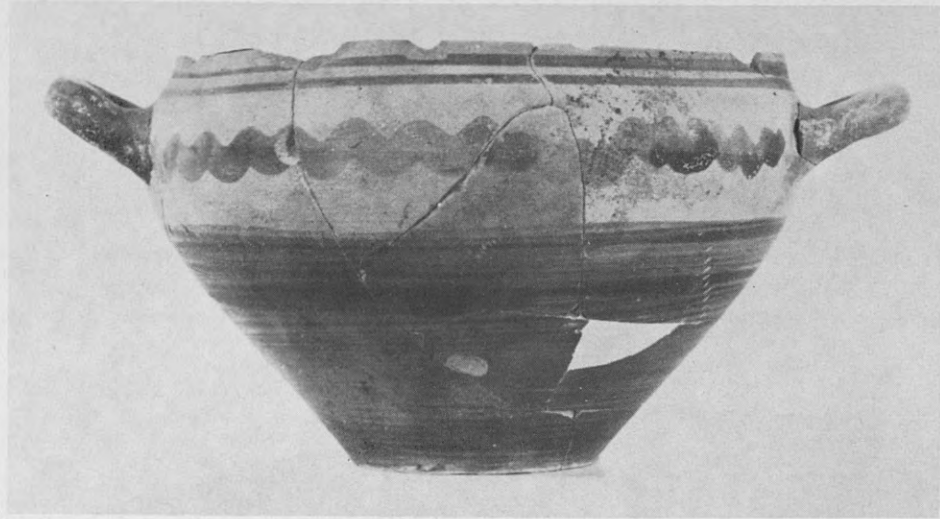
1 - T. 187; 2 - T. 264; 3 - T. 190; 4 - T. 111; 5 - T. 275; 6 - T. 122

FIG. 36



1 - T. 265; 2 - T. 168; 3 - T. 168; 4 - T. 282; 5 - T. 128

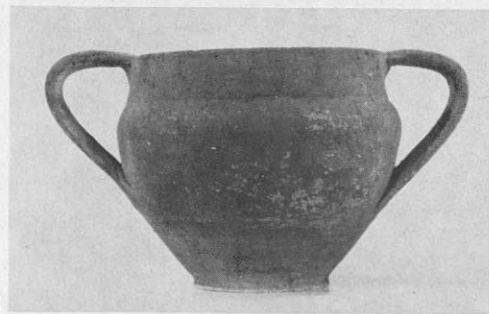
FIG. 37



1



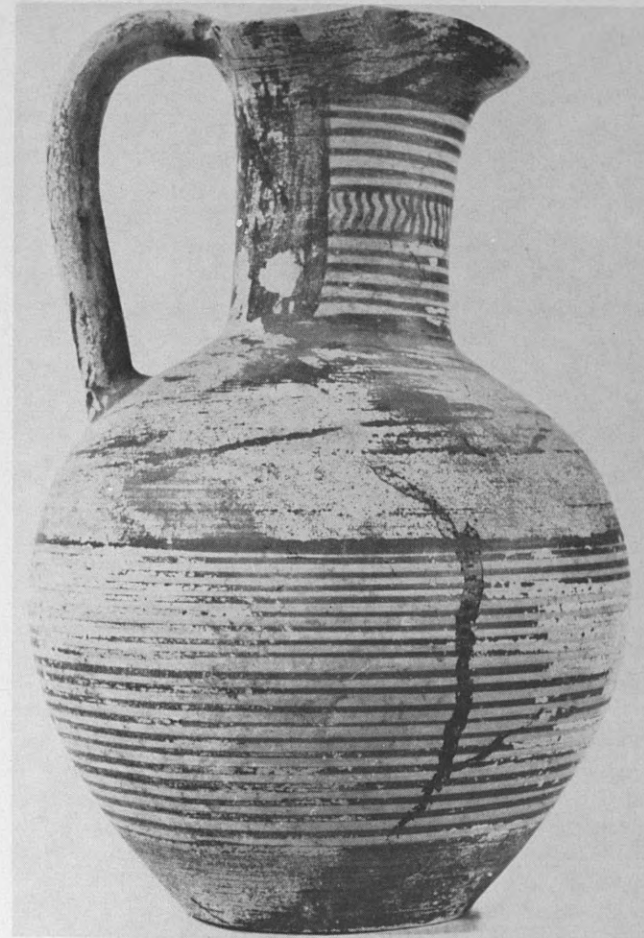
2



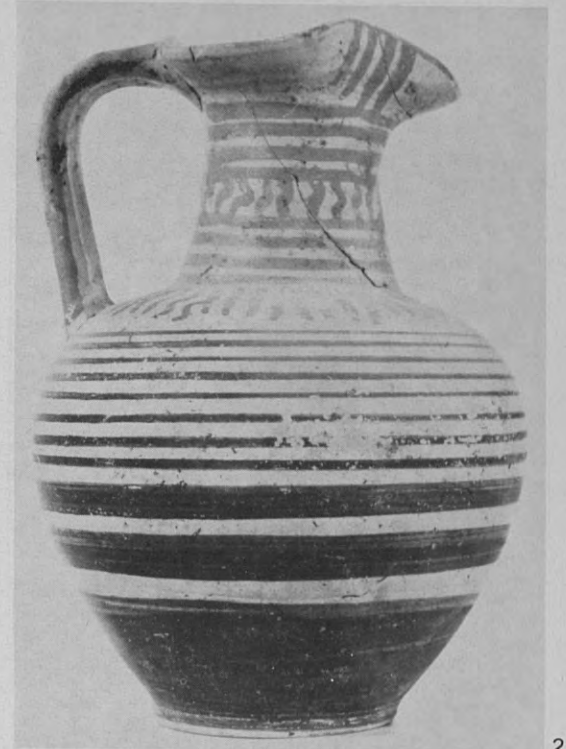
3

1 - T. 271; 2 - T. 76; 3 - T. 111

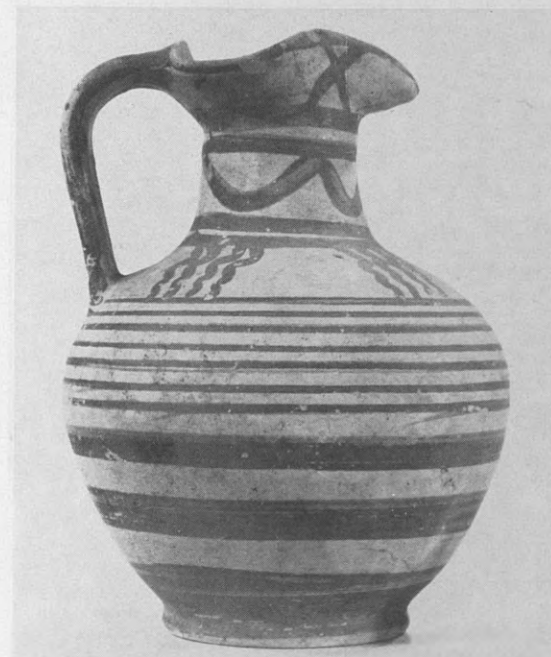
FIG. 38



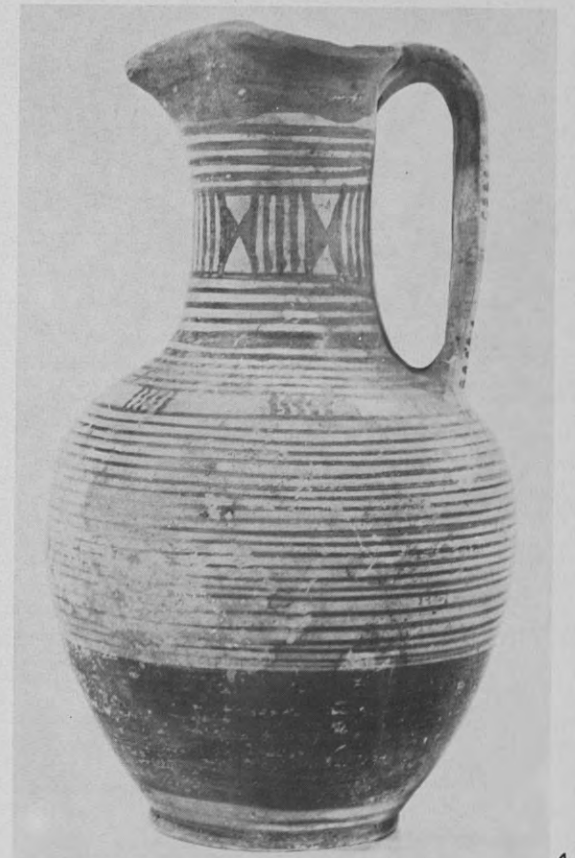
1



2



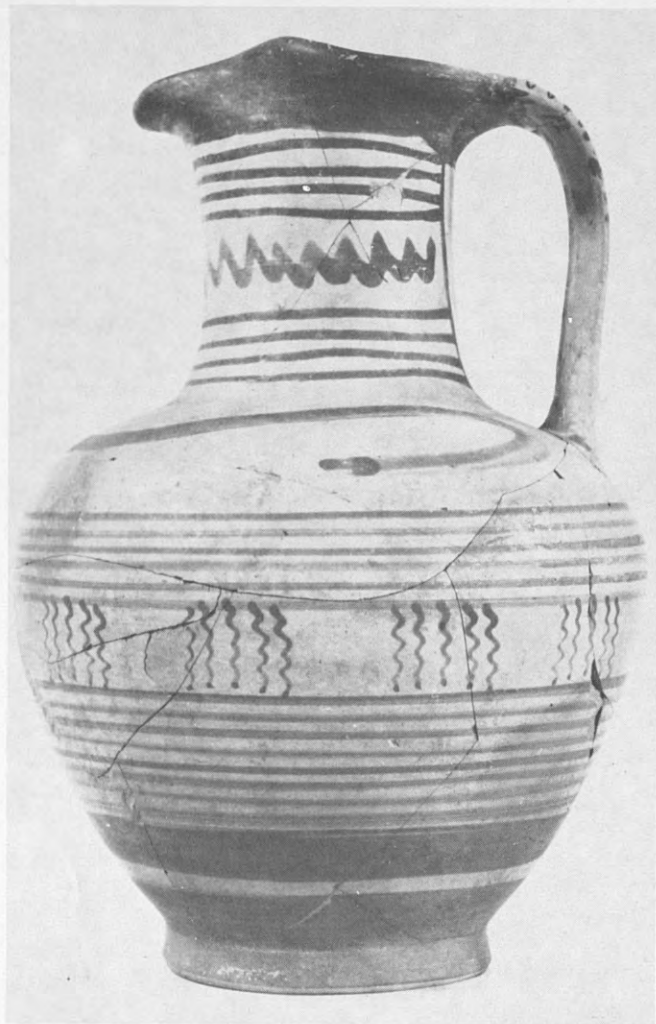
3



4

1 - T. 178; 2 - T. 173; 3 - T. 166; 4 - T. 268

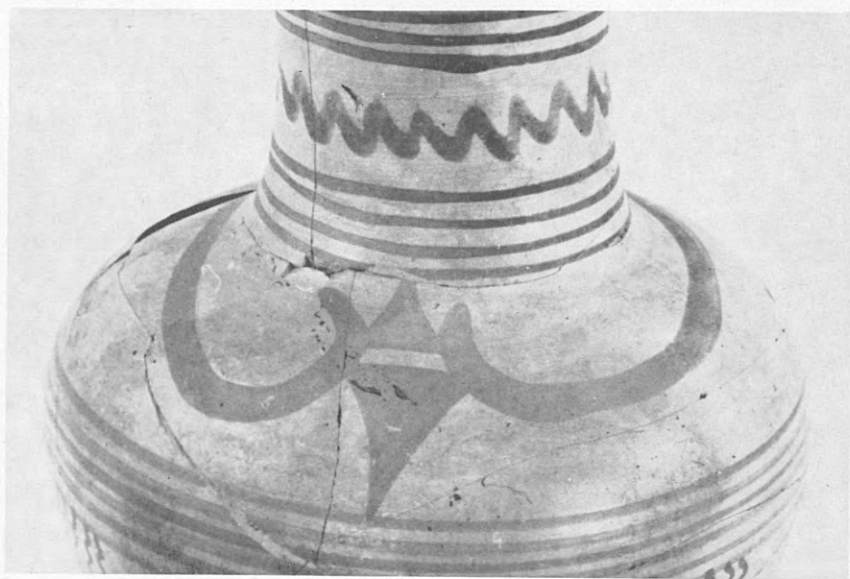
FIG. 39



1



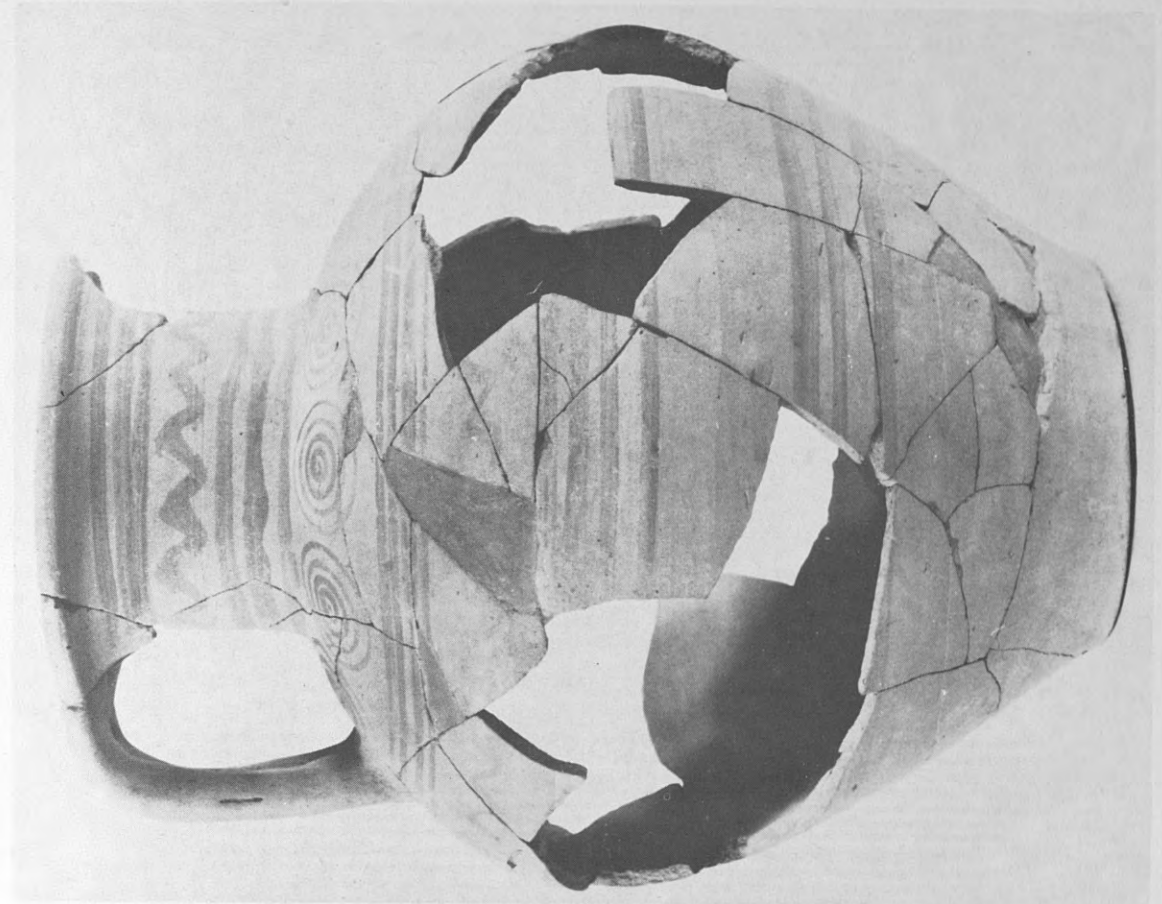
2



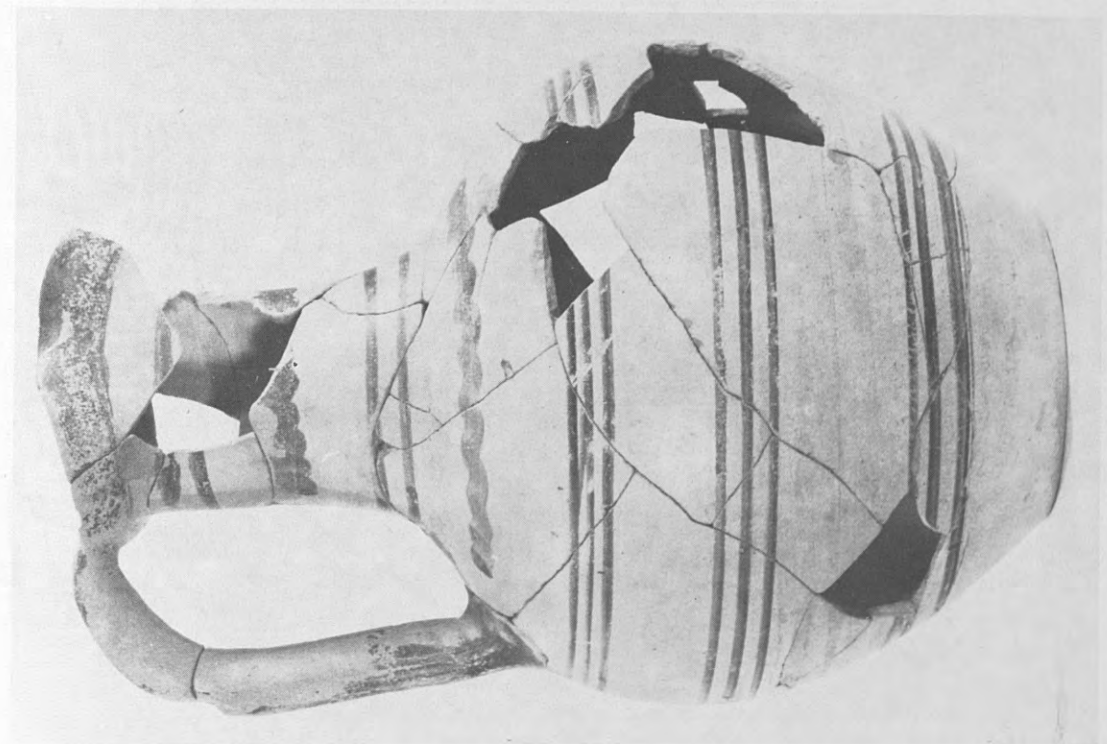
3

1 e 3 - T. 168; 2 - T. 165

FIG. 40



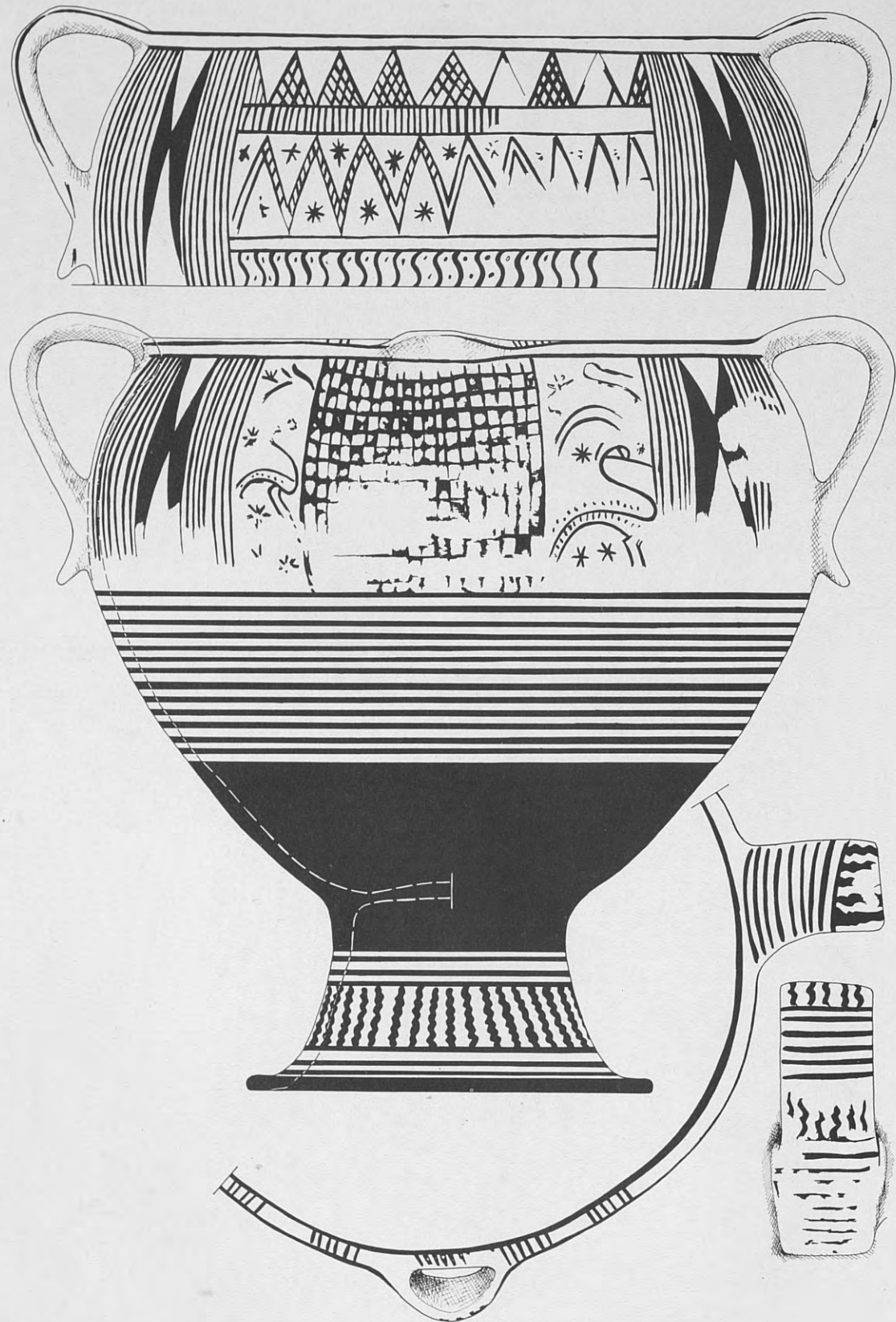
2



1

1-2 - T. 277

FIG. 41



1 - T. 168

FIG. 42



1



2

1-2 - T. 168

FIG. 43



1



2

1-2 - T. 168

FIG. 44



1



2



3



4

1 - T. 277; 2-4 - T. 190

UNA NUOVA NECROPOLI NEL MELFESE E ALCUNI PROBLEMI
DEL PERIODO ARCAICO NEL MONDO INDIGENO *

ANGELO BOTTINI

All'estremo limite settentrionale della Basilicata, il corso dell'Ofanto, in connessione con quello del Sele, di opposto orientamento¹, assicura la possibilità di un rapido attraversamento Est/Ovest della penisola, in stretto rapporto con il sistema fluviale della Campania settentrionale e centrale (valli del Calore e del Volturno)².

Alle sue spalle, nel Melfese, la larga vallata della fiumara di Atella³ e l'altopiano a Nord delle sorgenti del Bradano, verso cui confluiscono anche gli itinerari che congiungono la costa adriatica medio-apula all'entroterra, assicurano un altrettanto agevole passaggio in direzione della zona ionica, facendo di questa ristretta zona uno dei punti nodali nell'intero sistema di comunicazioni all'interno della *Magna Graecia*⁴ (fig. 45).

* Ringrazio gli amici N.F. Parise e P.G. Guzzo, cui sono debitore di osservazioni e consigli, e M. Torelli, con il quale ho discusso l'impostazione globale del lavoro.

¹ L'Ofanto e il Sele sono posti in comunicazione, a poca distanza dalle rispettive sorgenti, dal valico della Sella di Conza, sulla cui fondamentale funzione di punto di transito obbligato è stata da tempo attirata l'attenzione: cfr. M. Napoli, in *Greci ed Italici in Magna Grecia*, 'Atti del I convegno di studi sulla Magna Grecia, Taranto 1961', Napoli 1962, p. 203 s.; *id.*, *Civiltà della Magna Grecia*, Roma 1969, p. 282 ss.

² A. Bottini, in *NSc* 1976, p. 359.

³ Questo nome sostituisce ormai quello di Valle di Vitalba, usato da G. Fortunato nei suoi studi su questa parte della Basilicata in età medioevale e moderna: cfr. *Badie, Feudi e Baroni della Valle di Vitalba* (a cura di T. Pedio), Manduria 1968.

⁴ Circa il collegamento fra costa ed entroterra in Peucezia, cfr. D. Adamesteanu, *Vie di Magna Grecia*, 'Atti II convegno, Taranto 1962', Napoli 1963, p. 47. La viabilità, specie di età romana, del settore nord-orientale della Basilicata è stata oggetto di analisi da parte di P. Vinson (in *BSR* XLI 1973, p. 58 ss.), e R.J. Buck (*ibid.*, XLII 1974, p. 46 ss.), nel quadro di uno studio su l'intero sistema viabilistico della Lucania (*ibid.*, XXXIX 1971, p. 66 ss. e XLIII 1975, p. 98 ss.). Da tenere inoltre presente G. Alvisi, *La viabilità romana della Daunia*, Bari s.d. Sulla connessione Metaponto — Poseidonia tramite le valli del Bradano e del Sele, cfr. già T.J. Dunbabin, *The Western Greeks*, Oxford 1948, p. 208, e J. Berard, *La Magna Grecia*, (trad. it.), Torino³ 1963, p. 213.

Appare quindi naturale che la ricerca archeologica sia stata indirizzata dalla consapevolezza dell'importanza di questa situazione geografica, volgendosi all'indagine di tutta una serie di siti dell'interno appartenenti a quelle genti indigene, mediatrici non passive delle relazioni fra i tre versanti marittimi. Ciò ha permesso di registrare, in Campania ⁵ come in Basilicata ⁶, l'identificazione e l'esplorazione, più o meno completa, di taluni centri d'importanza nodale, base per avviare uno studio più capillare del territorio, dedicando attenzione anche a località la cui importanza non era apparsa così evidente in passato.

Sollecitata dalle segnalazioni di un gruppo spontaneo ⁷, l'indagine è stata così portata — con risultati che sembra opportuno far conoscere anche se in via preliminare — nel cuore di una di queste zone meno note, corrispondente all'angolo più occidentale del Melfese (e quindi della Basilicata stessa), in buona parte occupato dai primi rilievi appenninici affacciati sul corso superiore dell'Ofanto, fra la Sella di Conza e il cono del Vulture. L'importanza di questo settore era per altro lasciata presagire dal fatto che la sponda opposta, campana, comprende taluni di quei centri, da Cairano a Bisaccia, su cui si è appunto concentrata l'attenzione in questi ultimi anni.

A poca distanza dal corso dell'Ofanto, la valle di un suo affluente di destra,

⁵ Le ricerche più significative hanno riguardato Oliveto Citra, posta allo sbocco del Sele nella pianura pestana (B. d'Agostino, in *Catalogo della mostra della Preistoria e Protostoria nel Salernitano*, Salerno 1962, p. 163 ss. e *NSc* 1964, p. 40 ss.), e Cairano, nell'alta valle dell'Ofanto (G. Pescatori Colucci, *NSc* 1971, p. 481 ss.; G. Bailo Modesti, in *Seconda mostra della Preistoria e Protostoria nel salernitano*, Salerno 1974, p. 113 ss.). Molto importanti si stanno dimostrando le ricerche nella zona di Bisaccia; cfr. le comunicazioni di quest'ultimo A. al XVI convegno di Taranto, 1976 (atti in corso di stampa), e in 'Atti della XX riunione scientifica dell'Istituto It. di Preistoria e Protostoria in Basilicata, 1977', Firenze 1978, p. 321 ss.

⁶ In Basilicata, le ricerche sull'area melfese si sono inserite nel più vasto interesse portato, fino dal 1964, a tutto il mondo indigeno; primo frutto di questo lavoro è stata la mostra *Popoli Anellenici in Basilicata* (di cui v. l'omonimo catalogo, Napoli, 1971), tenutasi a Potenza nel 1971. Per i siti indigeni dell'intera area potentina, rimandiamo alla sintesi condotta da D. Adamesteanu, *La Basilicata antica*, Cava dei Tirreni 1974, con bibl. prec., cui va aggiunto quanto comunicato nei successivi convegni di Taranto. V. inoltre gli 'Atti del convegno di studi su Le genti della Lucania antica e le loro relazioni con i Greci dell'Italia, Potenza-Matera 1971', Roma 1974; la breve presentazione generale: AA.VV., *Civiltà antiche del Medio Ofanto*, Napoli 1976, ed i contributi specifici: D. Adamesteanu, in *AttiMGrecia VI-VII 1965-1966*, p. 119 ss. (Melfi — contr. Chiucchiari); E. Lissi, in *NSc* 1972, p. 488 ss. (Oppido Lucano); G. Tocco, in *Le genti non greche della Magna Grecia*, 'Atti XI convegno, Taranto, 1971', Napoli 1972, p. 461 ss.; *ead.*, in *Economia e società in Magna Grecia*, 'Atti XII convegno, Taranto, 1972', Napoli 1973, p. 329 ss.; *ead.*, in *Civiltà preistoriche e protostoriche della Daunia*, 'Atti del colloquio int., Foggia 1973', Firenze 1975, p. 334 ss. (Melfi — contr. Pisciole); E. Fabbriotti, in *NSc* 1976, p. 327 ss. (Cancellara); per l'età del Ferro, v. ora soprattutto G. Tocco, relazione in 'Atti della XX Riunione', cit., p. 87 ss.

⁷ Con attente ricognizioni seguite da precise e tempestive segnalazioni alla Soprintendenza, la sezione locale del Gruppo Archeologico Lucano ha saputo attirare l'attenzione sul patrimonio archeologico del centro, iniziando nel contempo a sensibilizzare al problema la popolazione locale.

interrompendo la continuità del rilievo, conduce in breve ad un colle di modesta entità, il cui opposto versante si affaccia sulla larga vallata di un secondo torrente, che sfocia, dopo un breve corso pianeggiante, nella-fiumara di Atella ⁸; questo colle, ora in parte occupato dall'abitato di Ruvo del Monte, con il suo facile valico fra le aree dell'Ofanto e dell'Atella si palesa quindi come una autentica cerniera dell'intero sistema, almeno per quanto concerne tutto il settore ad occidente del Vulture ⁹.

La collina, lunga e pianeggiante, si connette verso Sud-Ovest direttamente al sistema delle alture appenniniche, culminanti nel monte S. Croce, spartiacque di tutta la zona circostante, per abbassarsi invece alla sua estremità nord-orientale in una breve sella che la congiunge al più elevato ed impervio rilievo dei «Fronti di Bucito»; è assai probabile che questo avvallamento abbia costituito il vero punto di transito fra i due versanti, come testimonia il tracciato di tratturi ancor'oggi in uso.

Gli insediamenti antichi che, a giudicare da quanto rinvenuto in superficie, si distribuiscono lungo la valle del Liento, in direzione quindi dell'Ofanto, raggiungono la loro massima concentrazione sulla sommità del colle e sulle sue prime pendici.

In analogia con quanto si è potuto rilevare in aree dalle medesime caratteristiche, come Lavello, è probabile si tratti di una serie di piccoli abitati alternati a spazi lasciati liberi, secondo uno schema paganico mai sfociato in un centro sinecistico ¹⁰.

L'indagine archeologica è stata per ora limitata all'estremità orientale della collina, direttamente affacciata sul valico sottostante e quindi suscettibile di aver avuto una persistenza di occupazione maggiore; la zona è ora dominata dalla mole

⁸ L'affluente dell'Ofanto prende nome di Liento, di Bradano quello dell'Atella, da non confondersi con l'ononimo fiume, non molto lontano.

⁹ I.G.M., carta d'Italia, f. 187 IV SO, *Ruvo del Monte*. Visto sulla carta, il tratto estremo della stessa fiumara di Atella, prima della sua confluenza nell'Ofanto, può sembrare una più facile e diretta via di comunicazione: in realtà, si tratta di una stretta valle dalle pendici scoscese che la fiumara occupa per intero con il suo letto, formando a tratti una zona aquitrinosa. È indubbio che in età classica e nel medioevo, data la maggiore estensione dei boschi, la valle fosse perennemente occupata dalle acque. I dati sulla estensione delle foreste sono raccolti in F. Tichy, *Die Wälder der Basilicata und die Entwaldung im 19. Jahrhundert*, Heidelberg-München 1962 ('Heidelberger Geographische Arbeiten', 8). A conferma di ciò, si può osservare come alla carta 15 di G.A. Rizzi Zannoni, *Atlante del Regno di Napoli*, Napoli 1808, l'unico tracciato riprodotto per questa zona sia appunto quello Atella-Ruvo-Ofanto qui preso in esame.

¹⁰ Non sembra applicabile a Ruvo — ma per un giudizio più sicuro occorrono elementi più precisi — lo schema proprio di altri siti prossimi e coevi quali Torre di Satriano (R.R. Holloway, *Satrianum*, Providence 1970), Cancellara (D. Adamesteanu, in *Atti CeSDIR III 1970-1*, p. 130 ss.), o Ripacandida, protetti da una fortificazione già alla fine del VI secolo; il modello sembra essere piuttosto quello di Lavello, dove — come hanno confermato le più recenti indagini — i piccoli abitati sparsi non confluirono mai in un unico centro (va pertanto corretta l'affermazione contraria in *Popoli Anellenici*, cit., p. 129); anche in contr. Pisciole di Melfi non si è rilevata alcuna traccia di fortificazione, nonostante la posizione particolarmente debole dell'abitato. L'esistenza di tipi di insediamento diversi durante lo stesso periodo dovrà comunque essere approfondito nell'ambito di una più ampia analisi dello sviluppo di tutto questo settore del mondo indigeno. Molto importanti sono alcune osservazioni fatte da A. La Regina in *La città etrusca e italica preromana*, Bologna 1970, p. 191 ss., a proposito di un territorio strutturalmente non molto dissimile.

di un convento tardo medioevale (S. Antonio), che ne occupa la parte più elevata (fig. 46).

Fino dai primi saggi, è stato possibile verificare con chiarezza il succedersi, in epoca storica¹¹, di due distinte fasi di frequentazione: durante il periodo arcaico come necropoli, come abitato nel corso dell'avanzato IV secolo a.C.

Mancano, allo stato attuale, elementi che permettano di definire con precisione l'ampiezza del periodo intermedio, intercorso fra la deposizione delle ultime sepolture e l'istallarsi del nuovo insediamento: le tombe più recenti finora rinvenute sono da attribuirsi all'incirca alla metà del secolo V, ma l'area da esplorare sembra essere molto più vasta di quella finora scavata e non è quindi da escludersi la possibilità di rinvenire corredi di un momento successivo; d'altra parte, le tracce dell'abitato posteriore sono finora piuttosto scarse e, per così dire, indirette. Esse si limitano infatti ad una serie di fosse di scarico contenenti, oltre a resti di materiale organico decomposto, una grande quantità di ceramica, d'uso e fine, per lo più in minuti frammenti e con chiare tracce di consunzione, accompagnata da elementi da costruzione soprattutto mattoni e tegole (ma anche parti ornamentali, forse antefisse)¹². A questi materiali, databili nell'ambito dell'avanzato IV secolo, si aggiungono infine numerosi «distanziatori» in terracotta, sicuro indizio della presenza di fornaci.

Nessun elemento ha finora permesso di identificare direttamente resti di quelle strutture murarie che mattoni e tegole presuppongono, molto probabilmente distrutte sia dall'impianto del convento che dallo sfruttamento agricolo del suolo¹³.

Fortunatamente migliori sono le condizioni in cui si presentano le tombe arcaiche: con le prime due campagne di scavo si sono esplorati in tutto circa mille metri quadrati, rinvenendovi 27 sepolture. La densità media che ne risulta, di una tomba ogni 36 mq., non molto lontana da quella della necropoli di Ortona¹⁴, è nettamente superiore a quella rilevata nell'area della *Fossakultur* tirrenica¹⁵. Questo dato costituisce comunque un parametro piuttosto inadeguato a rappresentare la situazione reale: le tombe si dispongono infatti per nuclei (in cui si riscontrano anche casi di sovrapposizione¹⁶), alternati a zone più o meno vaste non utilizzate (fig. 47).

¹¹ Su tutta la superficie della collina si rinvengono nuclei e strumenti di selce; esclusa, data la situazione topografica, una loro giacitura secondaria, va ipotizzata una qualche forma d'insediamento neolitico; il problema è in corso di studio da parte della collega M. Cipolloni Sampò.

¹² In particolare, si sono rinvenuti frammenti di antefisse a palmetta e a protome femminile. Da un'area ancora inesplorata a poca distanza da questa provengono inoltre antefisse a protome silena di chiara impronta campana.

¹³ A giudicare dai materiali rinvenuti, questo insediamento non dovrebbe essere molto diverso da quello, coevo, della contrada Carrozze di Lavello (scavo 1977), con murature in piccole pietre a secco, in grado comunque di sopportare coperture a grandi coppi in terracotta.

¹⁴ E.M. De Juliis, in *NSc* 1973, p. 285 ss.

¹⁵ Cfr. B. d'Agostino, in *MélRome* LXXXII 1970, p. 573. V. anche quanto rilevato da F. Zevi, in *ParPass* XXXII 1977, p. 243, a proposito di una situazione analoga alla presente.

¹⁶ Cfr. le tombe 1 e 3, 9 e 10.

In questo tipo di organizzazione spaziale si inserisce perfettamente anche il gruppo di sepolture di particolare rilievo rinvenuto nel corso della seconda campagna, disposte a brevissima distanza l'una dall'altra al centro dell'area da esplorare¹⁷. Sembra quindi piuttosto verisimile l'ipotesi che la necropoli, nel suo sviluppo storico, si sia articolata per nuclei di tipo parentelare, in modo tale che ciascuno di essi sia venuto a disporre, forse senza alcuna suddivisione preliminare ma solo per naturale aggregazione, di una zona ben definita e delimitata.

L'orientamento delle tombe non è omogeneo: è evidente un addensamento attorno a due assi astronomici principali ben distinti fra loro¹⁸, ma non sembra si possa attribuire a questa differenza un chiaro valore cronologico. Si nota comunque il prevalere, nella fase più antica, dell'orientamento Ovest-Sudovest/Est-Nordest, e successivamente quello Nord-Nordovest/Sud-Sudest, ma non senza evidenti eccezioni, che non trovano per ora alcuna soddisfacente spiegazione.

Si tratta di sepolture del tipo più semplice, a fossa all'incirca rettangolare: la profondità, al pari delle dimensioni in superficie, sembra essere proporzionale all'età e al rango sociale dell'inumato, come testimonia una articolazione che va dalla piccola fossa quasi a fior di terra di un neonato (T.7), alla tomba di normali dimensioni dell'adulto maschio privo di particolare rilievo sociale¹⁹, alle grandi sepolture di tipo «emergente» che rappresentano una evidente applicazione del principio generale portato tuttavia alle estreme conseguenze²⁰.

Nessun elemento permette di formulare ipotesi circa la copertura e la presenza eventuale di *semata*: saccheggio antico ed arature moderne ne hanno eliminata qualsiasi traccia. Nel corso dello scavo, le tombe sono riconoscibili, una volta rimosso lo strato di *humus*, per una leggera variazione nel colore e nella compattezza del terreno tufaceo: le fosse sono state infatti colmate con il materiale di risulta dallo scavo stesso.

La deposizione è monosoma, senza tracce di riutilizzo, tranne due sole eccezioni: nella tomba 19 si è infatti rinvenuta, al di sotto della deposizione dotata di corredo, parte di una seconda, priva però di oggetti di accompagnamento; inoltre, nel riempimento della T. 9, una delle poche non saccheggiate, sono emersi resti del corredo di una sepoltura probabilmente rimossa per fare luogo alla successiva, dalla

¹⁷ Data la sua posizione, tale fascia risulta ora, nella planimetria, al margine nord-occidentale dello scavo.

¹⁸ Il primo, attorno a OSO/ENE, si riferisce alle tombe 1, 5, 6, 9, 12, 13, 17-19, 24, 27, 29; il secondo, all'incirca NNO/SSE, alle tombe 2, 3, 4, 8, 10, 11, 20-23, 25, 26, 28, 30. La T. 7 non sembra poter essere inclusa nell'ambito di questo sistema, date le sue dimensioni estremamente ridotte; in ogni caso, andrebbe annoverata nel secondo gruppo. I nn. 14-16 si riferiscono a tombe provenienti da zone adiacenti, rinvenute fortuitamente.

¹⁹ Cfr. ad es. una delle maggiori (T. 9), le cui dimensioni sono: lung. m. 2.40, largh. m. 1.25, prof. max. m. 0.90.

²⁰ Si hanno in questi casi fosse la cui superficie è due o tre volte maggiore di quelle usuali (tomba 24: m. 3.8 x 2). Ad essa si accompagna ovviamente anche una profondità maggiore, ma non eccezionale.

quale tuttavia la separa un lasso cronologico forse superiore al secolo ²¹ (fig. 48). A parte, dato l'evidente rispetto della deposizione precedente, vanno infine ricordati i due casi di tombe parzialmente sovrapposte fra loro, certamente in modo non volontario.

In questa riluttanza, generalmente osservata, alla manomissione delle sepolture, le genti del mondo indigeno della Basilicata sembrano divergere nettamente da quelle dell'area apula, per le quali la deposizione plurima e il riutilizzo rappresentano un rituale estremamente diffuso nell'intero arco cronologico compreso fra VII e IV secolo a.C. ²².

In tutto il Melfese, come in gran parte della regione ²³, è costante l'uso, nello stesso periodo, della deposizione rannichiata sul fianco ²⁴, tipica, del resto, delle popolazioni di tutta l'Apulia ²⁵. Il limite geografico nord-occidentale di questo rituale coincide esattamente con il corso superiore dell'Ofanto e con la linea delle alture appenniniche; più a Nord, tombe con rannichiamento sono attestate solo nella fase più antica della necropoli di Cairano (età del Ferro Iniziale), dove questo rituale viene ben presto sostituito da quello dell'inumazione supina tipica della *Fossakultur*, in coincidenza con l'affermarsi dei caratteri peculiari della cultura di Cairano-Oliveto Citra ²⁶.

Un'evidente rottura di questo quadro omogeneo si manifesta, a seconda dei vari abitati, fra la fase finale del secolo V e la metà circa del successivo: a Melfi, sono le necropoli delle contr. Valleverde e Colle dei Cappuccini — venute in uso verso il 350 a.C., dopo un cinquantennio di quasi assoluto silenzio in tutta l'area melfitana ²⁷ — a presentare il nuovo rituale supino, che si accoppia a notevoli modi-

²¹ Sono queste le uniche tracce di una più antica fase dell'insediamento, databili intorno agli inizi del VII secolo a.C.

²² In Basilicata, questo differente rituale distingue, unitamente ad una serie di altri elementi, l'area delimitata da Melfi, Lavello e Banzi, culturalmente daunia, dal resto del territorio; v. *Popoli Anellenici*, cit., p. 99 ss.; G. Tocco, in 'Atti XII convegno', cit., p. 331; *ead.*, in *Civiltà antiche*, cit., p. 17 ss. Sul fenomeno in Daunia, v. E.M. De Juliis, in *NSc* 1973, p. 392 ss., *id.*, in *Civiltà ... della Daunia*, cit., p. 323 (Ortona). Per l'area «enotria», v. in part. E. Lissi, in *NSc* 1972, p. 492.

²³ Fanno eccezione soprattutto alcuni centri della Val d'Agri: v. *Popoli Anellenici*, cit., p. 57 ss. (Roccanova); G. Tocco, in 'Atti della XX Riunione', cit. p. 90 (Chiaromonte). Il comportamento delle genti di quest'area più occidentale è analogo a quello della Calabria e del Vallo di Diano: cfr. J. De La Genière, in 'Atti XI convegno', cit., p. 225 ss. La carta di distribuzione allegata (tav. V), è tuttavia ormai inadeguata, almeno per quanto concerne la Basilicata.

²⁴ A Ruvo del Monte, nelle tombe finora scavate, non è stato possibile osservare se la deposizione sia stata fatta in relazione ad un allineamento astronomico: non vi sono pertanto elementi per istituire un parallelo con quanto verificato per Ortona, dove si è avuta la costante cura di deporre il corpo con il volto verso oriente (E.M. De Juliis, in *NSc* 1973, p. 392 ss.).

²⁵ Cfr. F. Tiné Bertocchi, in *Civiltà ... della Daunia*, cit., p. 271 ss.

²⁶ G. Pescatori Colucci, in *NSc* 1971, p. 481 ss.; G. Bailo Modesti, comunicazioni cit. alla nota 5.

²⁷ Agli inizi del secolo IV non sono più in uso le necropoli di Melfi - contrr. Piscuolo e Chiuchiarri; in quest'ultimo sito, materiali sporadici della fine del secolo IV testimoniano una ripresa della frequentazione nello stesso momento in cui sono in uso le necropoli delle contrade Valleverde e Colle dei Cappuccini (v. *Popoli Anellenici*, cit., p. 111 ss.; *Civiltà antiche*, cit., p. 28 s.).

fiche nella composizione dei corredi. In coincidenza con una generale ristrutturazione dell'abitato, un'analogia trasformazione del rituale si manifesta a *Satrianum* più precocemente, verso la fine del secolo V ²⁸; per contro, a Lavello come a Banzi, centri di chiara impronta daunia ²⁹, l'assoluta continuità culturale si palesa anche nel persistere del rito tradizionale del rannichiamento, in analogia con quanto si rileva ad es. a Ortona, dove le tombe di diverso tipo e con deposizione supina sono attribuite dal De Juliis già ai primi del secolo III a.C. ³⁰.

A Ruvo, questa impressione di rottura fra V e IV secolo, pur nell'incertezza cronologica accennata all'inizio, è rafforzata dal sovrapporsi dell'abitato alla necropoli, sistematicamente saccheggiate: una delle fosse di scarico dell'insediamento di IV sec., rinvenuta intatta, è stata infatti praticata nel riempimento stesso di una delle grandi tombe arcaiche, apparsa invece sconvolta e priva di quasi tutta la suppellettile metallica e — verosimilmente — di tutti gli oggetti di un certo valore.

Identica sorte ha avuto la necropoli di Oppido Lucano, devastata anch'essa nel corso dello stesso periodo, in concomitanza anche in questo caso con l'insediarsi di un nuovo abitato sulla medesima area ³¹; come già sottolineato, la manomissione delle tombe costituisce un fatto del tutto estraneo al costume di queste genti.

Complessivamente, se si esclude l'angolo più orientale (da Lavello a Banzi) è facile rilevare, nello stesso periodo, i segni di una trasformazione generalizzata, marcata dall'abbandono o dall'affievolirsi della vita in taluni centri (Melfi, contrr. Piscuolo e Chiuchiarri, Cancellara), da profonde trasformazioni e riorganizzazioni nella struttura degli abitati in altri (*Satrianum*, Ruvo d. M., Oppido L.), e infine, dopo una fase più o meno lunga di silenzio, dalla nascita di nuovi insediamenti, come nelle contrr. Valleverde e Colle dei Cappuccini di Melfi, il cui sorgere rompe, per la prima volta, una continuità di vita prolungatasi per più secoli negli stessi siti.

Dalla somma di tutti questi elementi si delinea il declino irreversibile di un mondo, d'impronta ancora fortemente arcaica in tutti i suoi aspetti, investito da una crisi sviluppatasi per un periodo piuttosto lungo, fra la metà del V secolo e lo stesso momento del successivo.

Assai forte è quindi la suggestione dell'ipotesi che suggerisce di vedere all'origine di questa crisi, gli effetti del definitivo assestarsi delle popolazioni sabelliche, i Lucani, che proprio in questo momento esercitano la massima pressione sulla *παλαια*, tanto ionica che tirrenica. Valutando le trasformazioni avvenute in questi set-

²⁸ R.R. Holloway, *Satrianum*, cit., p. 10 ss.

²⁹ Per Lavello - contrr. S. Felice, v. *Civiltà antiche*, cit., p. 18 ss.; le tombe di Banzi (scavo 1977) sono inedite. Questo settore daunio del Melfese è stato il primo ad essere indagato sistematicamente: a questa migliore conoscenza archeologica va attribuita la forte sottolineatura dell'influsso apulo su tutta questa fascia del mondo indigeno, rilevabile ad es. nella sintesi proposta da E. Lepore, in *Antiche civiltà lucane*, Galatina 1975, p. 43 ss., p. 49 in part.

³⁰ E.M. De Juliis, in *NSc* 1973, p. 392 ss.

³¹ E. Lissi, *ibid.*, 1972, p. 492. Alla fine del secolo V — inizi del secolo IV sembra interrompersi anche la frequentazione di Cancellara — Serra del Carpino: v. E. Fabbricotti, in *NSc* 1976, p. 322.

tori del mondo indigeno non dev'essere tuttavia trascurato il fatto che la penetrazione delle genti osche sembra essere avvenuta in un modo più articolato, anche da un punto di vista cronologico, di quanto le fonti stesse non lascino intendere, senza causare dovunque i medesimi esiti, sia sul piano strutturale che su quello culturale, come del resto suggeriscono i dati della stessa ricerca archeologica, alternando, in un quadro più generale, le tracce di brusche rotture a quelle di progressive trasformazioni³².

Nelle tombe di normali proporzioni, la disposizione dei corredi si palesa piuttosto omogenea per tutto l'arco cronologico documentato.

In tutte le deposizioni intatte, si riscontra una chiara preferenza a collocare la ceramica, quantitativamente dominante, ai piedi e lungo il fianco dell'inumato, in genere nello spazio compreso fra la parete della fossa e la parte anteriore del corpo. Pochi esempi attestano una presenza di oggetti anche nella parte «superiore», ai lati del capo.

Da un punto di vista compositivo i corredi possono essere agevolmente suddivisi sulla base di quattro classi di oggetti: in primo luogo, gli elementi decorativi del corpo e delle vesti, indossati quindi direttamente, poi ciò che è pertinente alla sfera della propria attività specifica e caratterizzante socialmente: armi per l'uomo, rocchetto e fusaiola nel caso della donna, cui fa seguito la ceramica d'accompagnamento, e, infine, i vasi di carattere rituale. Appartengono a quest'ultima categoria l'olla, presente in tutti i corredi, e l'atingitoio, deposto al suo interno³³.

³² Le fonti relative sono raccolte da F. Cordano, *Fonti greche e latine per la storia dei Lucani e Brettii e di altre genti indigene della Magna Grecia*, Potenza 1971. Molto importanti le osservazioni di B. d'Agostino in *Popoli e civiltà dell'Italia antica*, Roma 1974, vol. II, p. 177 ss., p. 217 ss. in particolare, soprattutto per quanto riguarda la complessa questione del rapporto Enotri-Lucani, esaminata, fuori dagli schemi più tradizionali, da G. Maddoli, in *ParPass*, XXIX 1974, p. 237 ss., ripresa più in generale da E. Lepore, ad es. nel cit. *Antiche civiltà lucane* e, più recentemente, con specifica attenzione ai problemi degli Opici, in *L'Italie préromaine et la Rome républicaine (Mélanges offerts à J. Heurgon)*, Roma 1976, p. 573 ss. Particolarmente importante sembra la tendenza a rivedere le impostazioni tradizionali «con la coscienza del pericolo di rigidi schemi e astrazioni» (*ibid.*, p. 578).

³³ L'articolazione fra due fondamentali gruppi di oggetti si manifesta in concreto nelle due tombe «principesche» di Melfi - contr. Piscuolo (*Popoli Anellenici*, cit., p. 117 ss.), in cui il vasellame d'accompagnamento, ceramico e metallico, le poche lame, i lebeti, gli spiedi (sei per tomba), gli alari, il carro (T. 43), ed il candelabro (T. 48), sono stati sistemati in un «deposito» antistante la tomba, formata da una cassa contenente il corpo con tutti gli oggetti d'ornamento personale e delle vesti, in oro, argento e ambra, unitamente a pochi altri oggetti preziosi (quali le grandi ambre intagliate e due dischi di avorio), e una sola olla. In questo caso, del tutto eccezionale nell'ambito della necropoli, è forte la suggestione dell'analisi funzionale dei corredi proposta di recente da B. d'Agostino (sulla scorta soprattutto degli studi di L. Gernet: v. ora *Anthropologie de la Grèce antique*, Paris 1976, p. 93 ss. in part.), in 'Tombe «principesche» dell'orientalizzante antico da Pontecagnano', *MonAnt*, serie misc., vol. II.1, Roma 1977, già enunciata in *Contribution à l'étude de la société et de la colonisation eubéennes*, Napoli 1975, p. 107 ss. e soprattutto in *Annales ESC*, 1977, gen.-feb., p. 3 ss., anche se, naturalmente, un parallelismo è possibile solo entro quei margini ristretti che la distanza cronologica e

La funzione specifica e insostituibile dell'olla — De Juliis³⁴ ha avanzato l'ipotesi che contenesse acqua (da usarsi durante la cerimonia funebre?) — è chiaramente documentata sia dalle tombe più antiche di Ortona, Lavello - contr. S. Felice e Banzi, in cui costituisce l'unico vaso del corredo³⁵, sia da quelle più tarde. Nella medesima necropoli di Lavello, infatti, nelle tombe di avanzato IV secolo, quando il corredo è ormai ridotto a mero simbolo mediante l'uso quasi esclusivo di vasi miniaturistici, olla e attingitoio rimangono di dimensioni naturali e, fatto ancor più significativo, sono gli unici vasi ancora non torniti: conservano in altri termini un aspetto di funzionalità e di arcaicità nettamente sottolineati e accuratamente preservati. Per converso, sono del tutto assenti in quelle tombe già citate a deposizione supina delle necropoli melfitane delle contrade Valverde e Colle dei Cappuccini (seconda metà IV secolo).

Questa spiccata funzionalità rituale non sembra riguardare invece tutti gli altri vasi deposti; appare molto probabile che, per questo particolare impiego, venissero prescelte solo ceramiche di una certa qualità, con esclusione, a parte il caso delle olle, in cui forse questo particolare carattere di oggetto d'uso era voluto, di quelle d'impiego domestico, non decorate. Lo prova il confronto — anche se indiretto — con quanto emerge dai pochissimi scavi di abitati coevi che restituiscono, per la ceramica fine, lo stesso patrimonio piuttosto limitato di forme presenti nelle necropoli, documentando invece tutta una serie di vasi d'uso, d'impasto come di argilla figulina, altrimenti sconosciuti. Non sembra infine ipotizzabile, al contrario, una produzione ceramica di specifica destinazione funeraria.

Al centro della necropoli si colloca una serie di grandi tombe che manifestano, con le loro stesse dimensioni, la presenza di un gruppo «emergente», privilegiato nell'ambito della comunità.

Nessun elemento è giunto fino a noi per chiarire se questa diversità fosse indicata all'esterno da una particolare copertura, da *semata* o da un vero e proprio *temenos* che le racchiudesse, isolandole dal resto della necropoli: il confronto con altri siti lo fa ritenere almeno probabile³⁶.

le differenze strutturali impongono. È comunque agevole vedere anche in questo caso una «dicotomia funzionale dello spazio» (*MonAnt*, cit., p. 58), associata ad una netta opposizione fra i due gruppi di oggetti deposti separatamente nei due ambienti, dei quali quelli contenuti nella cassa sembrano meritare a pieno titolo la definizione di *ἀγάλματα*. Il rilievo eccezionale dato all'olla conferma l'importanza inderogabile assunta da questo vaso nel rituale funerario.

³⁴ E.M. De Juliis, *Civiltà ... della Daunia*, cit., p. 293.

³⁵ *Id.*, in *NSc* 1973, p. 285 ss. (Ortona); G. Tocco, in *Civiltà antiche*, cit. p. 18 ss. (Lavello).

³⁶ Tombe di grandi dimensioni sono state rinvenute negli anni '50 a Melfi - contr. Chiuccia-ri (fra cui la ricchissima T. F: v. nota 6); tuttavia, lo scavo fu condotto in assenza di ogni preoccupazione scientifica, privandoci di ogni elemento di confronto. Molto significativo a questo proposito il caso della T. 66 di Bisaccia (v. nota 5), racchiusa entro uno spazio delimitato.

Il solo caso (quello della tomba 24), in cui la devastazione, dovuta al consueto saccheggio, non è stata totale ci offre invece la possibilità di una prima analisi di un aspetto che altrimenti ci sfuggirebbe completamente: quello della deposizione del corredo all'interno della fossa. La parte conservata comprendeva il lato corto inferiore e un tratto di un lato lungo, che, sulla scorta di quanto osservato in precedenza, dovrebbe essere quello verso cui era rivolto il defunto. Ai piedi, dominava una grandissima olla, contenente il relativo attingitoio, circondata e in parte coperta da tutta una serie di vasi indigeni, sia di produzione locale che di origine esterna, un secondo gruppo dei quali era disposto, ad angolo con i primi, lungo il lato maggiore della fossa. Al termine di questa serie, all'incirca all'altezza del petto, era collocato il primo dei vasi d'importazione: un grande cratere a volute, circondato e in parte coperto anch'esso da un nucleo di vasi, tutti a vernice nera, attici o d'imitazione, probabilmente coloniale. Da questo punto in poi, risalendo ancora, tutto si presentava sconvolto: la grande maggioranza dei frammenti era comunque di vasi a v. n.³⁷ Simmetricamente, i frammenti di vasi indigeni divenivano più frequenti procedendo, sul lato opposto, dalle spalle verso la parte inferiore del corpo (fig. 48).

In altri termini, anche se sulla scorta di un'evidenza incompleta l'impressione è quella di una divisione abbastanza netta della tomba: nella parte «inferiore» sembra essere stato deposto il corredo tradizionale, in quella «superiore», il nucleo di vasi attici o d'imitazione attica³⁸. Pur senza voler forzare l'interpretazione di una testimonianza per ora limitata, non è forse del tutto arbitrario vedere in questa distinzione il segno di un atteggiamento più generale, di accettazione solo parziale degli oggetti d'importazione, sentiti forse ancora come estranei al proprio patrimonio culturale, da aggiungere quindi al nucleo tradizionale in quanto espressione della posizione sociale e della ricchezza, ma privi della possibilità di sostituire o modificare nella sua composizione il corredo funebre, fissato almeno in parte da norme rituali³⁹ (figg. 48, 49).

Almeno due di queste grandi sepolture possono essere attribuite con assoluta certezza⁴⁰ a guerrieri: nonostante la dispersione quasi totale degli oggetti metallici, nella tomba 29 (forse la più antica di questo gruppo) (fig. 50), è stato possibile identificare una serie omogenea di oggetti attinenti la sfera militare: uno scudo in legno rivestito in lamina, un cinturone decorato da elementi a sbalzo, entrambi in bron-

³⁷ Da questo settore provengono inoltre tutti i fr. metallici, fra cui il *lophos* bronzeo dell'elmo; un esemplare analogo era contenuto in una tomba della metà circa del secolo V di Ripacandida (scavo 1977).

³⁸ Per questi aspetti delle relazioni fra mondo greco e indigeno, cfr. anche J.-P. Morel, in *CRAI* 1974, p. 370 ss.

³⁹ In tal caso, le tombe 43 e 48 di Melfi - contr. Pisciole potrebbero indicare il punto di arrivo di questa evoluzione, data la completa integrazione delle due componenti in un tutto unico. L'uso rituale può spiegare probabilmente, nella medesima T. 24, la presenza di un calice su alto piede ad una quota molto superiore a quella del resto del corredo.

⁴⁰ Tombe 24 e 29.

zo⁴¹, puntali di armi lunghe e una corta e larga spada in ferro; nella tomba 24 si sono rinvenuti invece il *lophos* bronzeo di un elmo probabilmente in cuoio, e numerosi frammenti di punte in ferro, forse estremità di armi lunghe.

Le due tombe sono separate fra loro solo dalla T. 30, in cui figurano numerosi frammenti sia di bronzo, riferibili ad un cinturone, che di ferro, probabilmente relativi ai cerchioni delle ruote di un carro; nessuna traccia è invece rimasta di armi o di elementi difensivi: la pertinenza ad un guerriero rimane pertanto in questo caso piuttosto incerta. Ciò impedisce di considerare, almeno per il momento, provata l'esistenza, all'interno di un gruppo di sepolture, di un'area riservata alle sole tombe dei guerrieri.

La presenza di un armamento difensivo metallico, inconsueto nella Basilicata indigena d'età arcaica, fa accostare la tomba 29 ad altre due sepolture di rango sociale elevato: la tomba F della contr. Chiuchiari di Melfi⁴², e la tomba A di Armento⁴³.

In tutti e tre questi casi la normale connotazione militare del maschio acquista un rilievo del tutto particolare, segno ad un tempo sia di una più larga disponibilità economica che di una funzione militare più impegnativa, sottolineata in modo evidente, nella tomba di contr. Chiuchiari dalla presenza del carro⁴⁴.

Alla luce di quest'ultimo elemento, la particolare situazione di questi guerrieri sembra presentare più di un punto in comune con quella delineata da M. Torelli⁴⁵ per l'ambiente etrusco fra VII e VI sec. a.C., con la contemporanea presenza di elementi riferibili alla nuova tattica politica e di sopravvivenza dell'antico modo di combattere dell'aristocrazia, sul carro e a cavallo.

Della diffusione della tattica oplitica sono per altro chiara testimonianza sia questi pochi esempi di armamento difensivo che le armi offensive (spada corta, lan-

⁴¹ Sono inoltre presenti minuti fr. bronzei, la cui conservazione è tale da non permettere una identificazione sicura: in via ipotetica si può pensare a schinieri.

⁴² V. nota 36. Fanno parte del corredo lo scudo, tre coppie di schinieri, due cinturoni, due elmi. Non si ha notizia del rinvenimento di armi in ferro.

⁴³ D. Adamesteanu, in *AttiMGrecia* XI-XII 1970-1971, p. 83 ss.; *Popoli Anellenici*, cit., p. 66 ss.; si sono conservati: elmo, corazza, schinieri, spada, spiedi. Può essere datata agli inizi del secolo VI a.C.

⁴⁴ Si tratta di un carro a due ruote, analogo a quello rinvenuto nella T. 43 di Melfi - contr. Pisciole; in quest'ultima, è presente una sola punta di lancia in ferro: ciò può forse indicare un'evoluzione analoga a quella ipotizzata da B. d'Agostino (in *Atti della XVII Riunione Scient. dell'Istituto Italiano di Preistoria e Protostoria in Campania, 1974*, Firenze 1975, p. 85 ss., p. 98 in part.), per la necropoli di S. Valentino Torio, con il passaggio da «una élite guerriera politicamente egemone» ad una fase contrassegnata dall'«articolazione della compagine sociale in gruppi economicamente differenziati».

⁴⁵ M. Torelli, in *DialAr* VIII 1974-1975, 1, p. 3 ss., p. 13 ss. in particolare. Vedi anche l'importante discussione *ibid.*, IV-V 1970-1971, p. 92 ss. L'argomento, a proposito della tomba di Lanuvio, è stato ripreso di recente da G. Colonna, in *ParPass* XXXII 1977, p. 131 ss., p. 150 ss. in particolare. Sotto un profilo prevalentemente antropologico, cfr. inoltre M. Detienne, in *Problèmes de la guerre en Grèce ancienne*, Paris 1968, p. 119 ss.

cia da getto con *sauroter*), universalmente diffuse⁴⁶ nelle tombe di ogni tipo di VI secolo a.C.; nulla tuttavia ci permette di affermare che essa abbia sostituito in modo più generalizzato di quanto non sia avvenuto in Etruria, i metodi di combattimento più antichi: oltre al carro di contr. Chiuchiari di Melfi, può essere indizio di una tradizione opposta anche la notazione straboniana riguardante la Daunia *ὑπὸς δεκαὶ προβάτους ἀρίστη*.⁴⁷

Anche in questo caso è invece possibile rilevare come quest'area interna denunci un sensibile ritardo dell'evoluzione sociale nei confronti della fascia tirrenica: se la tomba del Guerriero di Vulci documenta «la presenza nell'ambiente dell'Etruria marittima, di opliti non appartenenti alla classe aristocratica gentilizia» (Torelli,⁴⁸), quella di contr. Chiuchiari, quasi esattamente coeva e simile nell'articolazione del corredo⁴⁹ si connota invece ancora come la sepoltura di un personaggio di grande rilievo sociale, il solo nella possibilità di fruire di una simile costosa panoplia: in tutta l'area, ai guerrieri di condizione non elevata sono riservati solo lancia, daga e giubba di cuoio, stretta in vita dal cinturone metallico⁵⁰.

In tutte le tombe di questo gruppo «emergente» tale differenziazione si concreta in modo particolarmente evidente nella crescita quantitativa del corredo ceramico⁵¹: ciò vale soprattutto per i vasi di produzione indigena sub-geometrica, di cui si registra un netto aumento numerico senza che la loro qualità vari in modo sensibile rispetto ai coevi contesti di normale condizione. Più articolata è invece la situazione nel caso delle importazioni, per le quali lo scarto tende a divenire, verso la fine del VI a.C., quantitativo: se da un lato infatti si assiste al passaggio dalla singola coppa ionica o kylix (o dal semplice nucleo funzionale vaso per versare — vaso per bere), alla serie di più esemplari eguali, dall'altro appare ben più significativo il penetrare nei corredi di pezzi attici ecdoniali rilevanti per le loro dimensioni o

⁴⁶ Le armi più comuni sono la spada corta a lama leggermente ricurva, la punta di lancia foliata, il *sauroter*; solo pochissimi esemplari di spada (del tipo a lama retta), raggiungono i cm. 40 di lung. Altrettanto rari sono gli elmi metallici: per lo più non si tratta di esemplari funzionali bensì di semplici modelli di ridotte dimensioni e non adatti tecnicamente a sostenere gli urti.

⁴⁷ Strabo VI, 3, 9 (= C 284). Le fonti sono particolarmente esplicite per quanto concerne la Messapia: cfr. M.W. Frederiksen, in *DialAr* II 1968, 1, p. 10.

⁴⁸ M. Torelli, in *DialAr*, art. cit., p. 15 s.

⁴⁹ Nonostante quella carenza di dati di scavo già lamentata, vi sono fondati motivi per ritenere che la tomba fosse inserita in un gruppo di sepolture analogo a quello qui preso in esame. Per l'elenco ed alcune illustrazioni del corredo della tomba del Guerriero di Vulci, v. M. Moretti, *Museo di Villa Giulia*, Roma 1973, p. 36 ss., fig. 39 in particolare.

⁵⁰ Quest'ultimo aspetto è ben documentato dai bronzetti votivi: v. G. Colonna, *Bronzi votivi umbro-sabellici a figura umana, I - periodo «arcaico»*, Firenze, 1970; inoltre, A. Bottini, in *NSc* 1976, p. 359 ss., n. 2 in particolare, di chiaro aspetto oplitico. Per il rapporto fra nuova tattica e tradizioni equestri dei Lucani, documentate soprattutto dalla pittura funeraria, v. M.W. Frederiksen, in *DialAr* II 1968, 1, p. 3 ss.

⁵¹ V. quanto rilevato da B. d'Agostino per S. Valentino Torio, in 'Atti della XVII Riunione', cit., p. 98.

per la loro decorazione figurata (T. 25: *band-cup* con galli e aironi; T. 24: cratere a volute e *cup-skyphos* a f.n. con la lotta fra Herakles e il leone di Nemea). A metà strada sembra collocarsi la kotyle mesocorinzia con teoria di pantere della T. 29, di ben scarso valore intrinseco, ma che, per il fatto di essere l'unico pezzo a figure d'importazione corinzia finora rinvenuto in tutto il Melfese⁵², dev'essere forse annoverato nel gruppo degli oggetti di pregio particolare, o almeno tale dal punto di vista indigeno.

I riflessi nel mondo indigeno di questa generale trasformazione nel quadro delle importazioni dalla Grecia nel corso della seconda metà del secolo VI sono stati affrontati in modo sistematico da J. de la Genière sulla base della situazione riscontrata nel vallo di Diano⁵³: ne esce particolarmente sottolineata una lettura globale di tutta una serie di evidenze archeologiche significativamente distribuite in ambienti marginali rispetto al mondo greco, nei cui termini sembra opportuno far rientrare quanto si delinea nell'area melfese, dove il fenomeno si presenta forse di più ridotte dimensioni ma con caratteristiche di fondo analoghe⁵⁴.

La composizione del corredo della tomba 24, nella sua parte importata, spinge inoltre a postulare questo stesso problema sotto una prospettiva diversa, suggerendo l'ipotesi che l'acquisizione di questi nuclei di oggetti rispondesse ad una logica precisa, legata all'adesione da parte di queste élites a nodi di comportamento estranei al mondo indigeno: siamo infatti in presenza di un completo «servizio» da vino, con cratere, oinochoai, kylikes, skyphos, analogo nella struttura compositiva fondamentale a quello di una delle grandi tombe di atleti di Taranto, non di molto

⁵² Nell'intera area potentina, Serra di Vaglio, inclusa, sono praticamente assenti le importazioni corinzie. Per queste e altre informazioni relative a Serra di Vaglio, ringrazio la collega G. Greco Maiuri.

⁵³ J. De La Genière, *Recherches sur l'âge du fer dans l'Italie méridionale*, Napoli 1968, p. 215 ss., con bibl. prec. Sulla distinzione fra commercio corrente e di lusso, v. già E. Will, in *Deuxième Conférence int. d'histoire économique, Aix en Provence 1962*, Paris, 1965, vol. I, p. 41 ss.; inoltre, G. Vallet., F. Villard, in *ParPass* XXI 1966, p. 166 ss., p. 174 s. in particolare. Un nuovo apporto al problema delle esportazioni attiche in questo periodo è venuto dal rinvenimento della dedica graviscana di Sostratos (M. Torelli, in *ParPass* XXVI 1971, p. 44 ss.; *id.* e altri, in *NSc* 1971, p. 195 ss.; *Id.*, in *ParPass* 1977, p. 398 ss.), grazie soprattutto al contributo di A. W. Johnston, *ibid.*, XXVII 1972, p. 416 ss. L'argomento è stato ripreso da F.D. Harvey, *ibid.*, XXXI 1976, p. 206 ss., con bibl., che ignora tuttavia le importanti e in parte coincidenti osservazioni di C. Tronchetti, *ibid.*, XXX 1975, p. 366 ss.; di quest'ultimo A. si vedano inoltre le analisi quantitative, in *DialAr* VII 1973, 1, p. 5 ss.

⁵⁴ La lettura teorica globale ivi proposta, che vede nell'improvviso afflusso di ceramica di lusso, attica, il tangibile segno delle strette relazioni venutesi a creare fra gruppi dominanti indigeni e mercanti greci («phase de cadaux»), meriterebbe una più attenta riconsiderazione nel dibattito attuale sulle strutture fondamentali delle società precapitalistiche; un'importante messa a punto in proposito è già in *DialAr* VII 1973, 2-3, p. 294 ss., ma v. ora soprattutto il volume collettivo *Analisi marxista e società antiche*, Roma, 1978, con la vastissima bibl. precedente in merito. Va inoltre tenuta presente la rilettura in senso marxista dei rapporti fra mondi greco e indigeno proposta da M. Torelli (in *Studi Storici* 18, 1977, 4, p. 45 ss.), cui va ascritto il merito di avere ricondotto questo settore specifico della ricerca nell'ambito del dibattito culturale sopra ricordato.

più antica, il cui significato ideologico non ha certo bisogno di essere qui ricordato⁵⁵. Si tratta di un adeguamento che riguarda, nel caso specifico, una fase piuttosto avanzata se non finale dello sviluppo di queste culture, ma le cui premesse devono essere certamente maturate in precedenza, forse già nel corso di quel VII secolo a.C. di cui abbiamo una conoscenza purtroppo ancora particolarmente scarsa e frammentaria.

Un indizio della penetrazione di elementi ideologici di chiara origine greca e di matrice aristocratica nel nucleo preminente di queste genti può essere visto nella presenza, in molte delle tombe di maggior spicco, di un fascio di spiedi. L'uso ricorre già in due fra le più antiche sepolture finora note, contrassegnate dalla presenza di oggetti che evidenziano una chiara disponibilità di ricchezza⁵⁶ e si ripresenta ancora, con un significativo fenomeno di persistenza, nelle due tombe «principesche» di Melfi — contr. Pisciole, databili, com'è noto, verso la metà del secolo V⁵⁷.

A Ruvo d. M. gli *obeloi*, sempre in pessime condizioni di conservazione, sono stati rinvenuti finora in nove sepolture (tombe 8/10, 18, 24/26, 29, 30); di esse, solo le tombe 8, 18, 24 e 29⁵⁸ possono essere riferite con certezza ad un guerriero, mentre mancano elementi per definire con sicurezza il sesso degli altri inumati⁵⁹.

⁵⁵ F.G. Lo Porto, in *AttiMGrecia* VIII 1967, p. 31 ss.; cfr. in part. la T. B, p. 46 ss.

⁵⁶ Melfi - contr. Pisciole, T. 13, I dep. (*Popoli Anellenici*, cit., p. 119 ss., dov'è indicata come II, rispettando cioè l'ordine di scavo), e T. 27 (G. Tocco, in *Civiltà ... della Daunia*, cit., p. 334 ss.; le cronologie ivi proposte sono discusse da E.M. De Juliis, *ibid.*, p. 367 ss. e ora in *La ceramica geometrica della Daunia*, Firenze 1977, p. 37. Oltre alla ceramica, nella I deposizione della T. 13 sono presenti alcuni anellini in filo d'argento, un certo numero di elementi decorativi in ambra e un bacino bronzeo ad orlo perlinato, due esemplari dei quali sono invece contenuti nella T. 27. A proposito di questa classe, abbastanza ben documentata in tutta la regione, cfr. F.G. Lo Porto, in *MonAnt*, 1968, p. 110 ss.; agli esemplari ivi citati, vanno aggiunti quelli elencati da D. Adamesteanu, in *AttiMGrecia* XI-XII 1970-1971, p. 89 s., e i fr. della T. A di Serra di Vaglio (*Popoli Anellenici*, cit., p. 74, dove non è specificata la classe). Cfr. ora in generale B. d'Agostino, in *MonAnt*, cit., p. 25 ss.

⁵⁷ Cfr. inoltre Lavello, T. 56 (metà circa del V secolo a.C.; *Popoli Anellenici*, cit., p. 130 s.). Sul valore ideologico della rappresentazione del focolare domestico e della continuità nei secoli successivi, v. le osservazioni di B. d'Agostino, in *Annales ESC*, cit., p. 12 s., incentrate sull'area pestana; in realtà, l'uso di deporre *obeloi*, alari e «candelabri» in piombo è documentata anche in tombe di IV secolo lucane: oltre a Melfi - contr. Valleverde e Cappuccini, cfr. *NSc* 1949, p. 122 ss. (S. Giorgio L.), p. 141 s. (Garaguso); bruzie: *ibid.*, 1927, p. 356 ss. (Tiriolo), *ibid.*, 1931, p. 646 ss. (Grimaldi), *ibid.*, 1935, p. 186 ss. (Moio di Cosenza); e apule: *ibid.*, 1964, p. 148 (Conversano), con rimandi a B.M. Scarfi, in *MonAnt* XLV 1961, T. 3, fig. 53, n. 34 (Monte Sannace); esso sembra pertanto riferibile ad una concezione diffusa e persistente in tutto il mondo indigeno. In questo quadro le tombe dell'area melfese si collocano come un elemento di continuità fra età arcaica e *koine* di IV secolo.

⁵⁸ Oltre a quanto già elencato, relativo alla sfera militare (v. p. 86 ss.), vi sono stati rinvenuti i resti di un grande bacino in bronzo a orlo largo e piano, decorato da un motivo inciso a S legate a treccia, analogo a molti altri già noti da Melfi - contr. Chiucchiari e Leonessa (*Popoli Anellenici*, cit., p. 104 ss.). Questa classe non sembra avere in Basilicata una diffusione pari a quella del tipo a orlo perlinato, di origine certo più antica. L'esemplare di Ruvo del Monte è quello inserito nel contesto più antico.

⁵⁹ Su tutta la complessa questione del valore degli *obeloi*, cfr. da ultimo l'ampia trattazione di

In termini generali, si ha quindi l'impressione che, nel quadro di un più lento processo di sviluppo di queste genti indigene dell'area interna⁶⁰ rispetto a quanto avviene sulla *paralia*, questi gruppi di tombe «emergenti» valgono a testimoniare l'assommarsi progressivo e il prolungarsi nel tempo di forme di estrinsecamento della ricchezza e del rilievo sociale in buona parte di origine esterna, mediati da quel contatto con le genti indigene della fascia costiera, facilitato dalla particolare situazione geomorfologica, che la documentazione archeologica tende a collocare in una prospettiva temporale piuttosto antica⁶¹.

Prima di concludere, sembra opportuno puntualizzare in breve i limiti cronologici proposti per questo primo settore della necropoli di Ruvo d.M. — contr. S. Antonio, focalizzando nel contempo alcuni dei molti problemi posti dalla produzione di ceramica sub-geometrica tipica di questo centro. Com'è naturale nello studio di questi ambienti indigeni si tratta di due ordini di fattori strettamente connessi fra loro: base di ogni tentativo di sistemazione cronologica risulta essere infatti l'analisi

B. d'Agostino, *op. cit.* alla nota 33. Sulla presenza di spiedi nelle tombe orientalizzanti di Decima, cfr. A. Bedini, F. Cordano, in *ParPass* XXXII 1977, p. 274 ss.; F. Zevi, *ibid.*, p. 241 ss. e, in precedenza, *Civiltà del Lazio primitivo*, Roma, 1976, p. 250 ss.

⁶⁰ Il passo straboniano già cit. alla nota 47, con la menzione delle greggi, suggerisce esplicitamente quale doveva essere l'attività predominante e la fonte maggiore della ricchezza per tutte queste aree. Per la transumanza in Daunia, v. E.M. De Juliis, *Archivio Storico Pugliese*, 28, 1975, p. 55 ss., p. 76 ss. in particolare, che menziona il commercio della lana a Canosa, allo sbocco quindi della valle dell'Ofanto. A questi territori sembrano convenire alcuni dei parametri rilevati da E. Seregni, in *La città etrusca e italica preromana*, cit., p. 109 ss., per le fasi più antiche; cfr. anche E. Lepore, in *Problèmes de la terre en Grèce ancienne*, Paris 1973, p. 15 ss., p. 19 in part., che sottolinea tuttavia l'integrazione nel mondo indigeno fra pastorizia e agricoltura già nell'età di transizione al ferro», e Idem, in *La città e il suo territorio*, 'Atti VII convegno, Taranto, 1967', Napoli 1968, p. 29 ss., anche a proposito delle scarse informazioni delle fonti relative alle strutture sociali e politiche di queste comunità indigene (p. 65), relative per lo più a momenti successivi alla fase qui considerata; per questo e altri elementi v. ora G. Nenci, in *AnnPisa*, serie III, VI, 3, 1976, p. 719 ss., p. 274 s. in part., sul brano straboniano che riguarda i *basileis* dell'area apula di V secolo.

⁶¹ Particolarmente significativa sembra la possibilità di un sistematico contatto con la fascia tirrenica, raggiunta da prodotti «enotri» già in epoca piuttosto antica; una prima valutazione complessiva è stata data da G. Colonna, in *Aspetti e problemi dell'Etruria interna, Orvieto, 1972*, 'Atti dell'VIII convegno nazionale di Studi Etruschi e Italici', Firenze 1974, p. 297 ss. con bibl. prec. Per la Campania, oltre all'*askos* — di difficile classificazione — della T. 494 di Pontecagnano (*Seconda mostra*, cit., p. 97), che attesta un contatto nella seconda metà del IX secolo, sembra particolarmente rilevante la presenza di un'olla biconica di tipo «enotrico-geometrico» in ciascuna delle due tombe «principesche» di questo sito (B. d'Agostino, in *MonAnt* cit., p. 41 s.), per cui si avanza l'ipotesi che venissero importate per un qualche prodotto locale tipico in esse contenuto (*id.*, in *Annales ESC*, cit., p. 14); va comunque rilevato che, a fianco di questi esemplari «enotri», sono pervenuti nella medesima area vasi dauni anche di piccole dimensioni, ricercati probabilmente per il loro livello qualitativo assai elevato; cfr. ora, a questo proposito, la trattazione generale in E.M. De Juliis, *La ceramica geometrica*, cit., p. 15 ss., p. 30 ss. Un'olla prossima nel profilo e del tutto analoga nella decorazione agli esemplari di Pontecagnano (e di S. Marzano: v. B. d'Agostino, in *Annales ESC*, cit., nota 40), di tipo «enotrico-geometrico» è stata rinvenuta a Ripacandida, purtroppo fuori contesto stratigrafico.

dello sviluppo delle classi di materiali indigeni (qui per forza di cose ridotti alla sola ceramica), verificata dalla presenza di prodotti d'importazione, in questo caso abbastanza ampia ed articolata⁶².

Per il limite inferiore, un termine piuttosto preciso è offerto dalla già più volte citata tomba 24, per la presenza di numerosi pezzi d'importazione o d'imitazione attica⁶³, e soprattutto del *cup-skyphos* a f.n.⁶⁴, databile, in assoluto, nel corso del primo quarto del V sec. a.C. In questo grande corredo è inoltre presente per la prima volta un gruppo piuttosto omogeneo di vasi indigeni di un tipo ben riconoscibile nei suoi caratteri peculiari, in cui l'influsso di schemi e modi decorativi ellenizzanti sostituisce già in buona misura i più comuni motivi tradizionali: è assai probabile quindi che il complesso sia da collocarsi, in considerazione del suo carattere di tomba «emergente»⁶⁵, verso la fine del primo quarto del secolo V. Alla fase immediatamente successiva, al limite inferiore della sequenza cronologica generale, andranno attribuiti quindi i due corredi in cui figurano solo più stanche ripetizioni delle più semplici forme tradizionali, rivestite in parte da uno strato di vernice nerastra, ad imitazione della ceramica a v.n. di tipo attico con cui sono associati⁶⁶.

Nella fase iniziale di tale sequenza si collocano invece due esemplari di coppe ioniche del tipo B 1, di produzione coloniale⁶⁷, e una kotyle d'importazione corin-

⁶² La necropoli di Ruvo del Monte ha già restituito un numero di oggetti ceramici d'importazione pari se non superiore a quello globale di tutto il resto del Melfese; ad es., nella necropoli di Melfi - contr. Pisciole (circa 190 tombe), è presente, per quanto riguarda il secolo VI, una sola kylix del tipo «Kassel».

⁶³ Cfr. *supra*, p. 88 s. In questa tomba è inoltre da rilevare la scomparsa delle coppe ioniche del tipo B 2, sostituite dalle kylikes a v.n. con labbro distinto a profilo svasato, del noto tipo C della classificazione di H. Bloesch, *Formen Attischer Schalen*, Bern 1940.

⁶⁴ Presenta strette analogie con i due esemplari attribuiti al Gruppo di Haimon, entrambi con la scena nello schema del *Liegenkampf* (CVA, Mainz Universität, 1, tav. 40, 4; CVA, Frankfurt a/M, 2, tav. 50, 9-10); in gen. cfr. F. Brommer, *Vasenlisten zur griechischen Heldensagen*, Marburg 1973, p. 109 ss. La scena, piuttosto comune in genere, non è invece frequente su questo tipo di *cup-skyphoi*: v. anche l'esemplare in G. Jacopi, *Clara Rhodos VI-VII 1932*, 1, tomba III, 2, fig. 14. Tutti gli esemplari in questione appartengono alla variante K 2 della class. di P.N. Ure, *Sixth and Fifth-Century Pottery from Excavations made at Ritsona ecc.*, Oxford 1927, p. 68 s.

⁶⁵ Sembra opportuno tener presente, nel passare dalla datazione di singoli pezzi importati a quella complessiva del corredo, la possibilità di un ritardo, dovuto al particolare aspetto di beni di prestigio rivestito da tali oggetti, forse accumulati nell'ambito di questi gruppi dominanti in un lasso di tempo piuttosto lungo, e quindi distrutti solo in occasione della morte degli esponenti più ragguardevoli.

⁶⁶ Tombe 27 e 28. Cfr. ad es. F.G. Lo Porto, 'Civiltà indigena e penetrazione greca nella Lucania orientale', in *MonAnt* serie misc., vol. I-3, 1973, tomba 11 di Pisticci, p. 176, in part. kantharos 2 (metà circa V secolo).

⁶⁷ Tombe 6, 21. Pur rispondendo ai rapporti proporzionali stabiliti da G. Vallet - F. Villard, in *MelRome* 1955, p. 23, si differenziano dai tipi più comuni per le ridotte dimensioni e, nel caso dell'esempl. della T. 6, per l'estensione della vernice a tutta la superficie esterna. Si avvicina pertanto agli esemplari pubblicati da F.G. Lo Porto, *MonAnt* cit., p. 184 (Montescaglioso), tomba 2, 3; p. 207 (Matera), tomba 2, 3; p. 216 (Matera-S. Martino), n. 15. Lo stesso A. annovera (*ibid.*, p. 184, nota 283; p. 207, nota 516), in tale classe anche quegli esemplari di Sala Consilina che J. De La Genière, *Recherches*, cit., giudica d'imitazione corinzia (cfr. tav. 49, 3, 1; 49, 4, 2, p. 190).

zia⁶⁸, le cui cronologie oscillano intorno alla fine del primo quarto del secolo VI. Precedente a questo momento, oltre al corredo della tomba 7, in cui spiccano due ollette biconiche ancora chiaramente legate a prototipi del cosiddetto «geometrico japigio», sembra essere quasi certamente quello della tomba 18, in cui è rilevante, in associazione fra l'altro con una brocca sub-geometrica di un tipo riferibile alla fase III B avanzata di Sala Consilina⁶⁹, la presenza di una coppetta (coloniale?), che richiama quelle rinvenute nei contesti di Amendolara⁷⁰. La datazione di questa tomba andrà quindi fissata fra la fine del VII e gli inizi del VI secolo⁷¹.

L'arco cronologico coperto dalle tombe fin qui rinvenute nella necropoli di contr. S. Antonio risulta quindi essere di circa un secolo e mezzo, in coincidenza con quella fase di massimo sviluppo di tutto il mondo indigeno della Basilicata interna, documentato dalle necropoli già note.

Nell'ambito di questo lasso cronologico, osservando la ceramica di produzione indigena sub-geometrica, è facile rilevare, più che una trasformazione nel repertorio delle forme — piuttosto ristretto e non suscettibile di variazioni particolarmente evidenti — una progressiva evoluzione dei motivi e della sintassi decorativa, fino a quella evidente penetrazione⁷² di elementi grecizzanti rilevata nelle tombe più recenti, culminante nel tentativo di adattare alle forme tradizionali la tipica decorazione a v.n.⁷³.

Nella T. 23, una coppa probabilmente analoga è associata ad un piccolo skyphos di fabbrica coloniale, avvicinabile ai coevi esemplari di Amendolara (*ead.*, in *NSc* 1971, p. 439 ss., tomba 17bis, p. 462 s., figg. 37, 46).

⁶⁸ Cfr. F.G. Lo Porto, in *ASAtene* XXXVII-XXXVIII 1960, p. 7 ss., ad es. tomba 71, 3, p. 154: tarda e corrente produzione MC (580-570 a.C.), particolarmente ben documentata nella necropoli di Taranto. V. inoltre H. Payne, *Necrocorinthia*, Oxford 1931, tav. 33, 11 (profilo); tav. 28 (pantere); (H. Payne), T.J. Dunbabin, *Perachora - The Sanctuaries of Hera Akraia and Limenia*, Oxford 1962, vol. II, tav. 101, nn. 2474 s.; C.W. Blegen, H. Palmer, R.S. Young, *Corinth XIII - The North Cemetery*, Princeton 1964, tomba 147, 2, p. 105; S.S. Weinberg, *Corinth VII, 1 - The Geometric and Orientalizing Pottery*, Cambridge Mass. 1943, n. 337 (leggermente più antico).

⁶⁹ Cfr. J. De La Genière, *Recherches*, cit., tav. 50, 7: serie secondaria della fase III B. Nella serie principale, questo tipo sembra intermedio fra gli esemplari delle fasi III B e III C: v. tav. 40, 7 e 9. Anche l'esempl. in *ead.*, *NSc* 1971, p. 467 s., fig. 18, sembra leggermente più antico.

⁷⁰ *Ead.*, in *NSc* 1971, tomba 4, 2, fig. 16; tomba 15, 1, fig. 22, p. 453 ss. (seconda metà VII sec.); *ead.*, in *MelRome* LXXXV 1973, 1, p. 9 ss., p. 21 in particolare. La forte svasatura del labbro non sembra trovare comunque un riscontro preciso. Il prototipo di questa classe andrà molto probabilmente ricercato in quel tipo di coppa di produzione corinzia cui fa cenno B. d'Agostino, in *NSc* 1968, p. 97, nota 3, imitata in ambiente coloniale.

⁷¹ Il corredo della tomba 2, per altro fortemente lacunoso, presenta alcuni esemplari di ceramica sub-geometrica analoghi a quelli contenuti nella tomba 18.

⁷² Questo processo di assorbimento di motivi di origine greca coinvolge tanto le aree proprie della ceramica «enotria» che quelle di cultura daunia, determinando la nascita di una sorta di prima *koiné*: cfr. E.M. De Juliis, in *Civiltà ... della Daunia*, cit., tav. 74. Sulla base dei dati raccolti in questa necropoli e in quella di Melfi - contr. Pisciole, questa trasformazione sembra iniziare in un'epoca precedente quella ivi indicata, da fissarsi attorno al primo quarto del V secolo.

⁷³ La tecnica di verniciatura è tuttavia quella tradizionale del mondo indigeno, del tutto inadeguata per riprodurre le caratteristiche peculiari della produzione a v.n. attica o greco-coloniale.

Nei pezzi pertinenti ai corredi più antichi non mancano i richiami alla serie secondaria delle fasi III B e III C di Sala Consilina⁷⁴, pur nei limiti di una produzione che reca uno spiccato carattere di autonomia, di chiaro significato «cantonale»: ne è riprova la netta divergenza riscontrabile sia nei confronti della produzione della zona di Ripacandida che dell'area più orientale, fra Serra d. V. e Oppido⁷⁵, e la solo parziale concordanza con le ceramiche rinvenute a Torre di Satriano⁷⁶.

Nella fase tarda, a Ruvo d. M. come in altri siti divengono infine frequenti i vasi di acquisizione esterna, prevalentemente a semplice decorazione a bande e onde, segno dell'esistenza di botteghe in grado di collocare la propria produzione a fianco di quella di tipo o d'importazione attica. Si tratta di brocche, olle e stamnoi, coppe e coppette di qualità migliore di quelle di fabbricazione locale, i cui centri di produzione andranno ricercati forse nell'area dell'entroterra ionico⁷⁷, pur non potendosi escludere un'origine daunia, almeno per taluni esemplari, diffusi a Nord e a Sud dell'Ofanto, da Ortona a Lavello a Banzi⁷⁸.

⁷⁴ J. De La Genière, *Recherches*, cit., ad es. tavv. 12, 1; 42, 4; 50, 14. Circa la probabile produzione della serie secondaria in un centro all'esterno del Vallo, v. p. 173.

⁷⁵ Sull'argomento nel suo complesso v. ora lo studio di E. Lissi, in *AttiMGrecia* XV-XVII 1974-76, p. 187 ss.

⁷⁶ R.R. Holloway, *Satrianum*, cit., ad es. tomba VI, 48 - 3, 3; tomba X, 48 - 6, 5; tomba XII, 7; tomba XIV, 8; tomba I, 65 - 7, 12.

⁷⁷ Ad es. F.G. Lo Porto, in *MonAnt*, cit., p. 181 ss. (Montescaglioso), p. 206 ss. (area materana).

⁷⁸ Per la Daunia, v. E.M. De Juliis, in *NSc* 1973, p. 288 ss.; Idem, in *Civiltà ... della Daunia*, cit., p. 294 s. Per il Melfese, *Popoli Anellenici*, cit., p. 99 ss.; G. Tocco, *opp. cit.* alla nota 6.

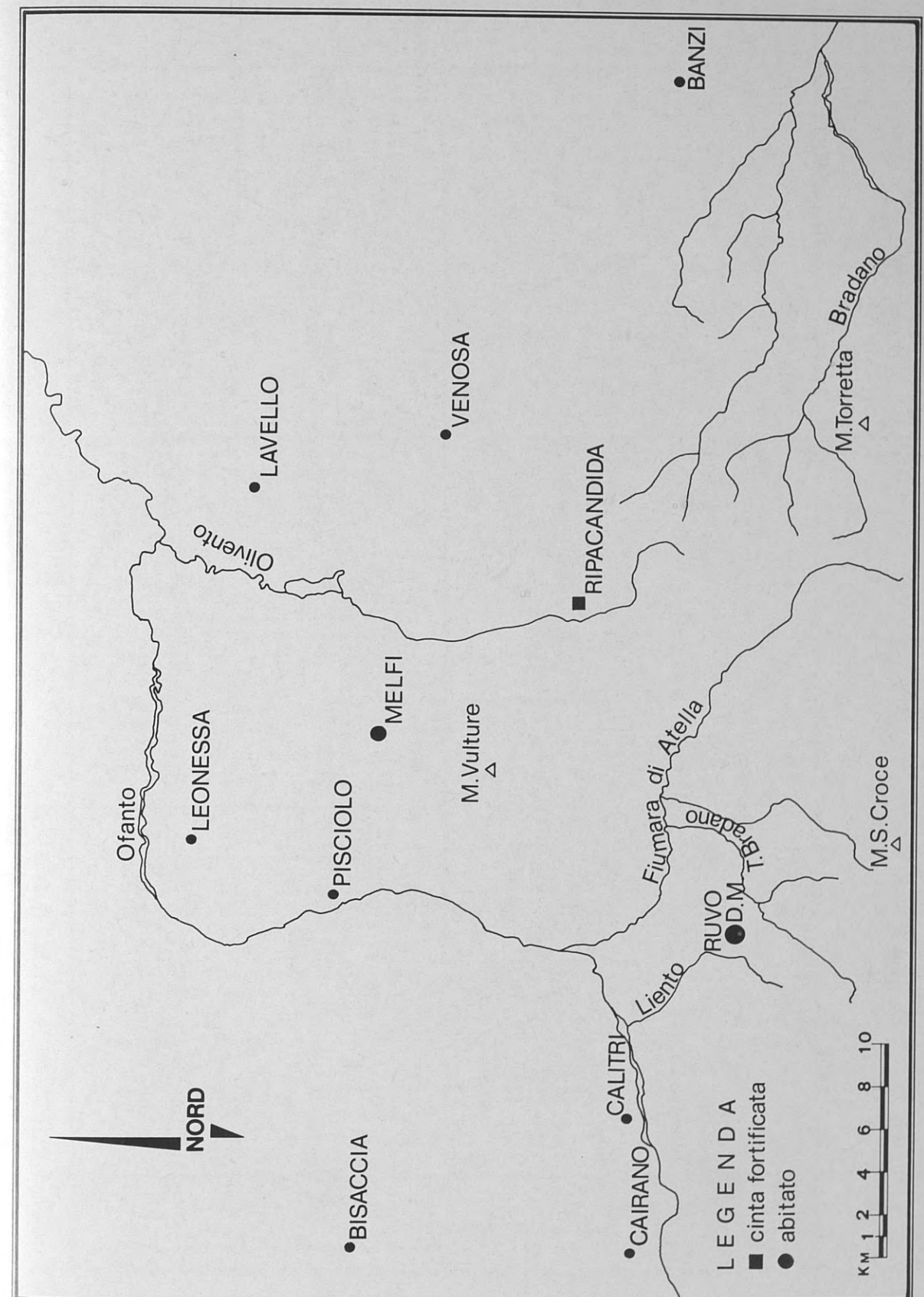
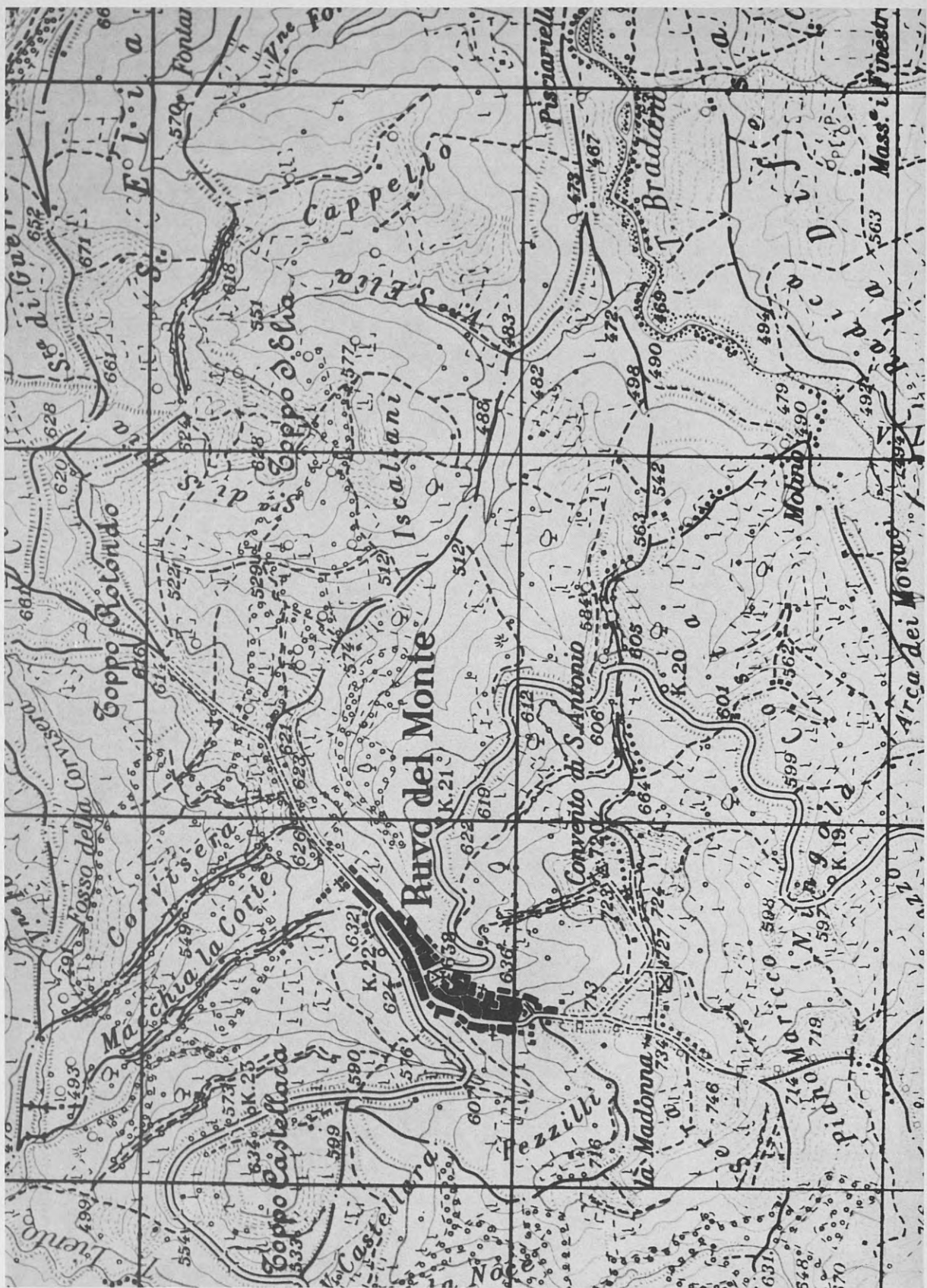
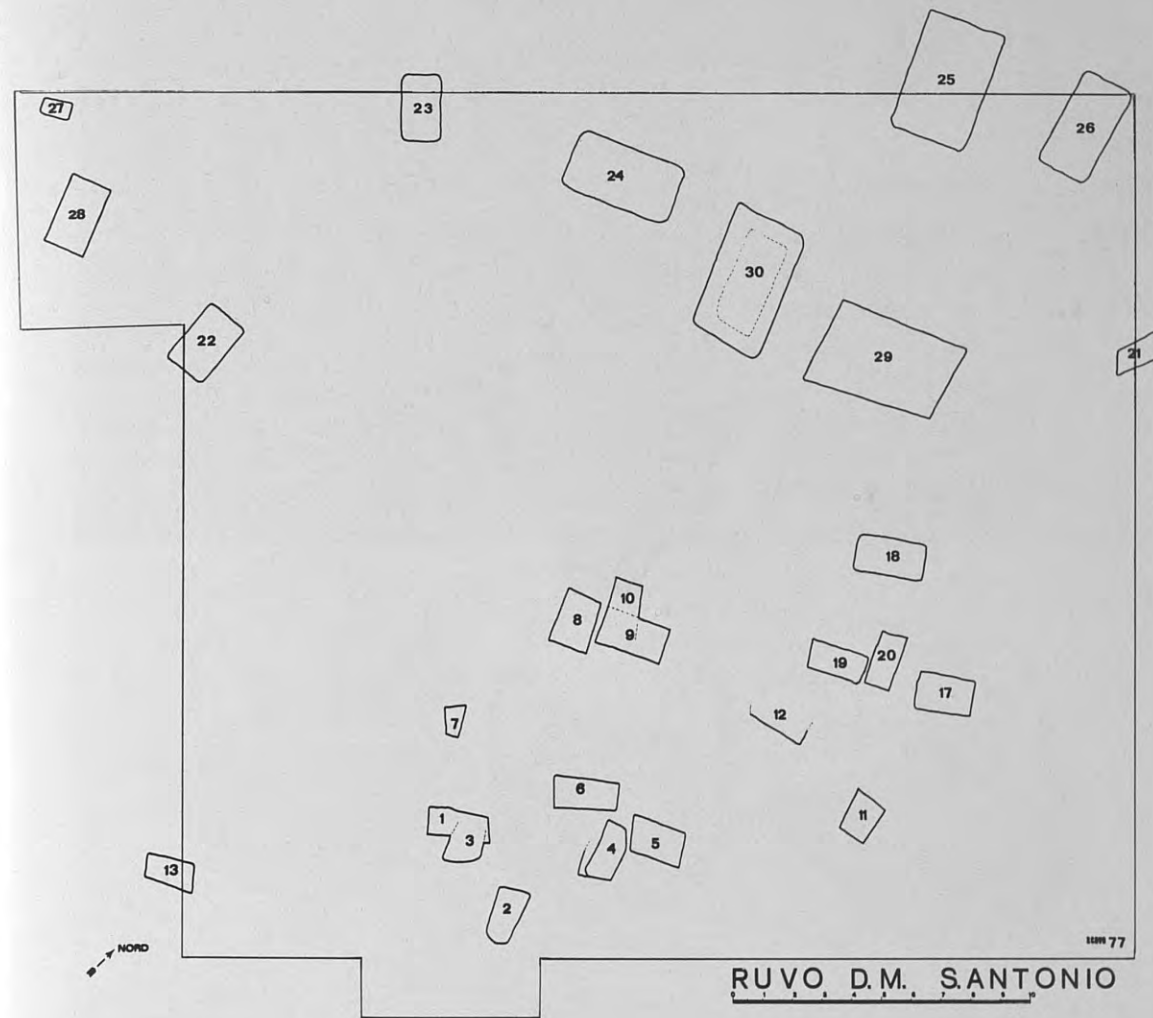


FIG. 46



Particolare della carta IGM 1 : 25.000, f. 187 IV SO

FIG. 47



Ruvo del Monte: planimetria dello scavo 1977

FIG. 48



1



2



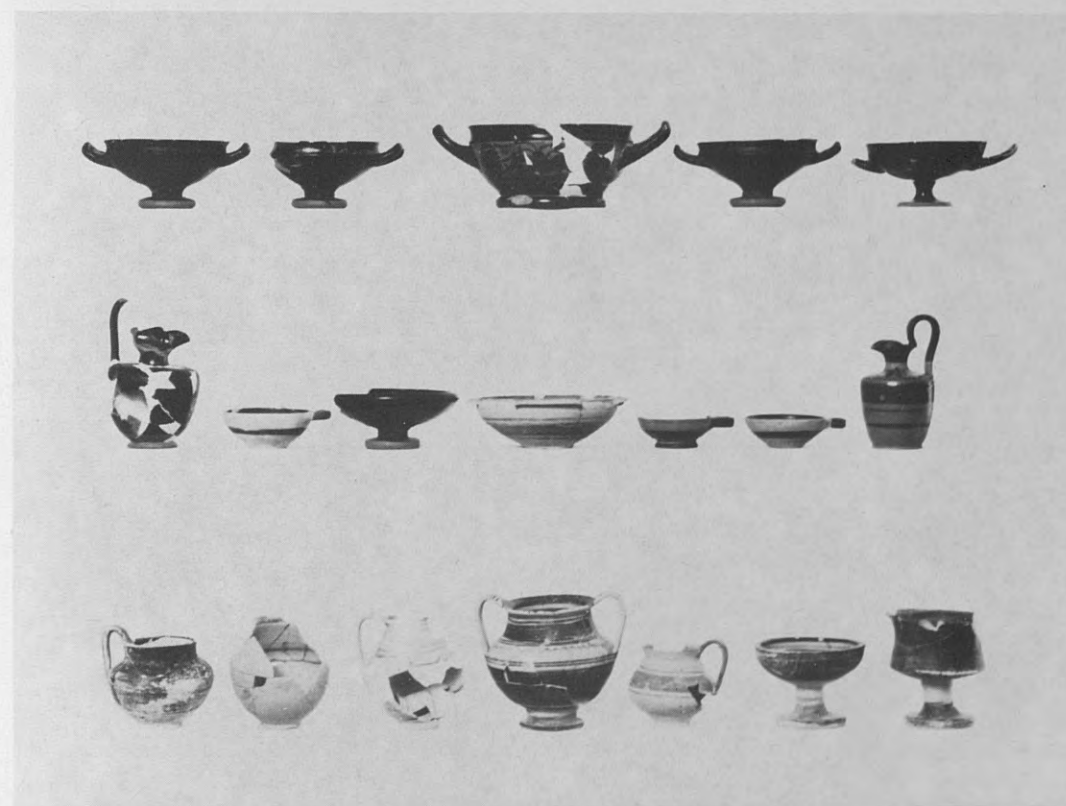
3

1. Ruvo del Monte, tomba 9: olla a dec. monocroma da una deposizione più antica (Melfi, museo nazionale - foto La Capra)
2. Ruvo del Monte, tomba 24 in corso di scavo
3. Ruvo del Monte, tomba 24, corredo ceramico (Melfi, museo nazionale - foto La Capra)

FIG. 49

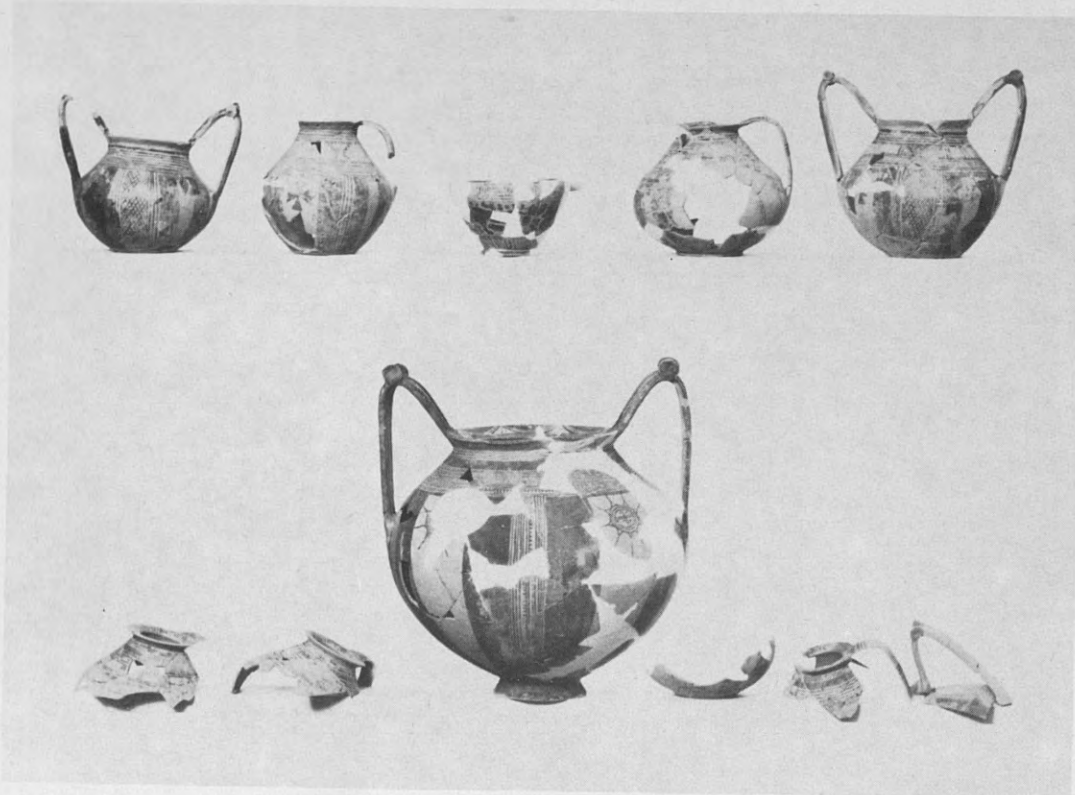


1

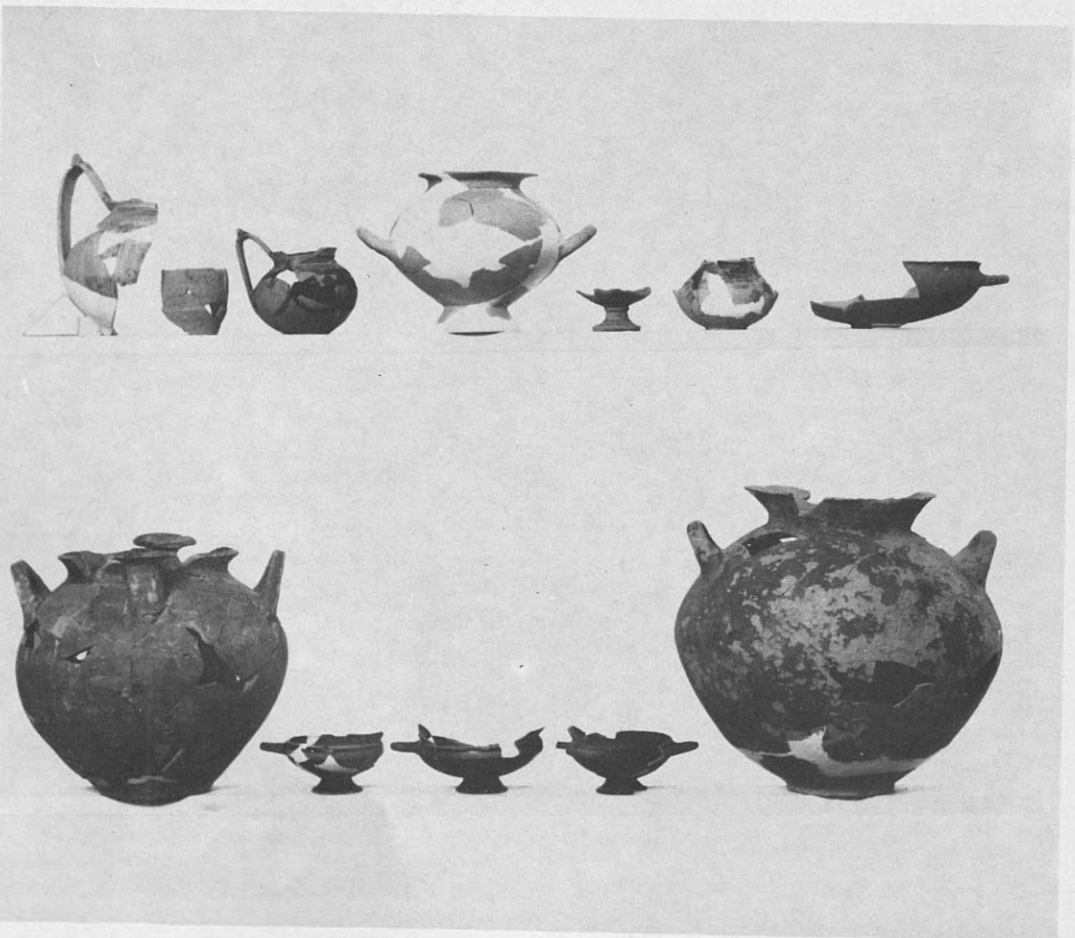


2

- 1 - 2. Ruvo del Monte, tomba 24, corredo ceramico (Melfi, museo nazionale - foto La Capra)



1



2

1 - 2. Ruvo del Monte, tomba 29, corredo ceramico (Melfi, museo nazionale - foto La Capra)

LES BOUCLERS DES HEROS

Essai sur la scène centrale des *Sept contre Thèbes*

*La parole écrite s'installe
dans l'avènement des jours comptés,
sur une ardoise de hasard.*

René Char
Chants de la Balandrane

PIERRE VIDAL-NAQUET

Ce travail¹ se situe à la rencontre de trois questions qui ont — inégalement — tourmenté les exégètes d'Eschyle, trois questions dont mon propos est précisément de montrer qu'elles n'en font, à la limite, qu'une seule.

La première question est, si je puis dire, celle de la «psychologie» d'Étéocle. Chacun l'a remarqué: tout se passe comme si ce personnage, qui est le personnage de la pièce d'Eschyle, connaissait, à partir du vers 653, ce qu'on pourrait appeler une mutation brusque. Avec sa façon un peu affective de traiter de ces problèmes, Gilbert Murray a assez bien donné l'opinion commune. Jusqu'au vers 652, Étéocle est un homme «froid et calme, il a l'esprit prompt et le souci du moral de son peuple»; il est, en bref, le leader idéal de la *polis*. Et puis, vient le tournant: «En un éclair, Étéocle devient un autre homme. Sa froideur et son contrôle sur lui-même

¹ Il a fait l'objet, dans une première version, de plusieurs exposés en anglais, à la fin de 1976, à Bergen (Norvège), à Bristol, Cambridge, Liverpool, Oxford et Londres. Par ailleurs les thèmes ici abordés ont fait l'objet de séminaires en France et en Italie, avant de donner lieu à une communication à l'«Association pour l'encouragement des études grecque» le 9 janvier 1978. Je remercie les participants de leurs observations, mais ce sont, une fois de plus, les discussions que j'ai eues avec Nicole Loraux qui se sont révélées les plus fructueuses. Nos échanges de vues sur le texte d'Eschyle se sont multipliés pendant plusieurs années. Par ailleurs, ce texte était déjà rédigé dans son ensemble lorsque j'ai pu prendre connaissance de deux manuscrits très importants: D. Pralon, «Eschyle: *les Sept contre Thèbes*» et P. Judet de la Combe: 'Histoire des interprétations des *Sept contre Thèbes* d'Eschyle (fin XVIII^e-XX^e siècles)'; de ce dernier article, destiné aux *Actes de la Recherche en Science sociale*, je n'ai pu lire que ce qui concerne le débat jusqu'à Wilamowitz qui me sert précisément de point de départ. Je signale en notes les indications que j'ai tirées de l'étude de D. Pralon.

Ce texte a été achevé au mois d'août 1978, j'ai eu depuis l'occasion, à propos d'un débat sur les *Sept* organisé à l'université de Princeton, de prendre connaissance de travaux inédits de F. I. Zeitlin, et de la dissertation de W. G. Thalmann, *Dramatic Art in Aeschylus' Seven against Thebes*, New Haven, Conn., 1978. Je ne puis que me réjouir de la concordance qui existe entre ces travaux et le mien.

ont disparu. Il est un homme désespéré, dominé, écrasé par la malédiction»². Que s'est-il passé? Etéocle a décidé, lors de l'épisode précédent, qu'après avoir placé, face aux chefs ennemis, six héros thébains aux six premières portes de Thèbes, il ferait lui-même front, en avant de la septième:

282 Ἐγὼ δὲ γ' ἄνδρας ἕξ ἔμοι σὺν ἑβδόμῳ
ἀντηρέτας ἔχθροῖσι τὸν μέγαν τρόπον
ἕς ἑπτατειχεῖς ἐξόδους τάξω μολῶν,

(«Moi je vais aux sept issues des remparts poster six guerriers et moi-même septième pour affronter avec grandeur l'ennemi»³. Qu'il s'agisse d'une conduite rationnelle, destinée à maîtriser l'imprévisible, c'est ce que disent bien, les vers 285-286:

285 πρὶν ἀγγέλους σπερχνοὺς τε καὶ ταχυρρόδους
λόγους ἰκέσθαι καὶ φλέγειν χρείας ὕπο

(«Avant que des messagers affolés et des paroles trop promptes ne viennent nous surprendre et mettre tout en feu sous la contrainte de la nécessité»).

Des messagers affolés ... c'est précisément après avoir entendu un messager, qu'il disqualifiait pour ainsi dire à l'avance, qu'Etéocle change brutalement de comportement. Écoutant l'ἄγγελος, l'espion qu'il a envoyé dans les lignes ennemies, il entend dans le calme la description pourtant terrifiante des six premiers chefs de l'armée argienne. Face à chacun d'entre eux, il campe un héros thébain, mais le septième est son frère Polynice, et c'est le cri illustre:

653 ὦ θεομανές τε καὶ θεῶν μέγα στύγος,
ὦ πανδάκρυτον ἄμὸν Οἰδίπου γένος
ὦμοι πατὴρ δὴ νῦν ἄραί τελεσφόροι...

(«Ah! Lignée furieuse, si durement haïe des Dieux, lignée d'Oedipe, la mienne, déplorable entre toutes. Hélas, voici aujourd'hui parvenues à leur fin les malédictions d'un père»).

Le fait lui-même du changement étant supposé acquis, tout le problème consiste à l'expliquer, et il n'est pas besoin d'être un grand expert en logique historique pour deviner qu'il n'y a pas un nombre infini de solutions. L'explication la plus simple est, bien sûr, celle qui consiste à rendre compte du caractère double de l'Etéocle d'Eschyle par le caractère double des sources qui ont inspiré le poète. Ne peut-on admettre qu'il a mêlé, avec plus ou moins d'adresse, deux traditions inconciliables? Ainsi pensa Wilamowitz qui donna, en 1903, une forme brutale à cette hypothèse: «Son drame tout entier a deux motifs fondamentaux (*Grundmotive*), tout à fait op-

² G. Murray, *Aeschylus; the Creator of Tragedy*, Oxford 1940, p. 140; j'ai, en principe, systématiquement traduit les textes en langue étrangère.

³ J'utilise et parfois corrige librement les traductions de J. Grosjean (Pléiade) et de P. Mazon (C.U.F.); dans plusieurs cas, j'ai traduit moi-même directement.

posés l'un à l'autre. L'un est l'*Oedipodie*, l'histoire exemplaire de l'Oracle de Delphes, de la désobéissance de Laios, de la malédiction d'Oedipe, du destin fatal de la brute pécheresse. Cette histoire trouve son terme avec le meurtre réciproque des deux frères. L'autre motif est celui de la défense victorieuse de Thèbes contre les Argiens, le destin fatal des Sept»⁴. Autrement dit, deux personnages se succèdent dans la pièce d'Eschyle: Etéocle *le second*, héros de la Thébaidé, sauveur de Thèbes, est celui qui apparaît en premier sur la scène. Mais il cède la place à partir du vers 653 à Etéocle *le premier*, personnage de l'*Oedipodie*, fils maudit de l'époux de Jocaste. Paradoxalement, Wilamowitz pouvait écrire, en 1914, à deux pages d'intervalle, qu'Etéocle était la seule personnalité individualisée, le seul individu de tout le drame d'Eschyle, et que son créateur «ne s'était pas demandé: comment vais-je peindre mon Etéocle? Il a pris ce qui lui était donné (*Er nahm was ihm gegeben war*), mais cela était double (*Das war aber Zweierlei*) ... Le porteur de la malédiction héréditaire était un autre Etéocle»⁵.

Si j'ai cité ainsi Wilamowitz, ce n'est pas pour le plaisir de montrer que le plus grand philologue de son temps a proposé un schéma d'interprétation qu'aucun de nos contemporains n'accepterait sans doute de prendre au sérieux, mais c'est précisément pour montrer que l'interprétation a une histoire qui laisse derrière elle aussi bien des acquis durables que des problématiques oubliées. Nous-mêmes nous faisons partie de cette histoire, et c'est là assez dire qu'il ne s'agit pas d'on ne sait quelle dialectique hégélienne débouchant sur le triomphe de l'Idée. L'explication de Wilamowitz avait le mérite d'en être une. Elle n'est plus aujourd'hui qu'un dépôt de la tradition.

Ou peut admettre que le débat moderne, toujours en cours, et auquel cette étude veut apporter sa contribution, a été inauguré en 1937 par F. Solmsen dans son article sur le rôle de l'Erinys dans la pièce d'Eschyle⁶. Il ne s'agit pas ici d'énumérer les parties prenantes et leurs opinions respectives⁷, mais il est assez aisé de dégager la logique de la discussion.

Un première attitude consiste à penser que nous devons bien vivre avec les contradictions d'Eschyle et de son personnage. Ou peut même penser qu'elles sont délibérées, qu'elles sont un élément de la «technique dramatique» du poète, pour user d'une expression rendue célèbre par le livre sur Sophocle de Tycho von Wilamowitz. Ainsi Roger Dawe qui estime qu'«il y a, dans Eschyle, des contradictions que même une interprétation d'extrême avant-garde ne peut réduire à un système logique»⁸. D'autres critiques pensent qu'il est de leur devoir de prouver qu'Eschyle et Etéocle sont respectivement un auteur et un personnage parfaitement cohérents. A

⁴ 'Drei Schlusszenen griechischer Drama', *SBBerl* 1903, p. 436 sq.; je cite la page 438.

⁵ Wilamowitz, *Aischylos Interpretationen*, Berlin 1914, pp. 641-643; voir encore *Griechische Versekunst*, Berlin 1921, p. 199.

⁶ F. Solmsen, 'The Erinys in Aischylos' *Septem*', *TAPA* 69, 1937, pp. 197-211.

⁷ On trouvera l'essentiel de la bibliographie récente dans l'article de synthèse de R.P. Winnington-Ingram, 'Septem contra Thebas', *YCS* XXV 1977, pp. 1-45.

⁸ R.D. Dawe, 'Inconsistency of plot and character in Aeschylus', *ProcCambrPhilSoc* 189,

la limite, il n'y a que deux façons de procéder. Ou l'on montre que, bien *avant* le vers 653, Étéocle était déjà maudit et le savait; ou l'on s'efforce de prouver qu'*après* comme avant ce vers fatidique, Étéocle demeure un homme politique et un stratège.

La première solution — celle de Solmsen lui-même — peut s'appuyer, par exemple, sur l'invocation qu'adresse Étéocle au début de la pièce:

69 ὦ Ζεῦ τε καὶ Γῆ καὶ πολισσοῦχοι θεοί
Ἄρα τ' Ἐρινὺς πατρός ἢ μεγασθενής

(«Ô Zeus, Terre, Dieux maîtres de la cité, et toi, Malédiction, puissante Erinys d'un père»).

Mais, à l'inverse, il n'est pas moins vrai de dire qu'Étéocle reste jusqu'à la fin de la pièce le chef militaire qui est présent à l'ouverture. Le grand discours qui commence au vers 653 se termine par une décision d'ordre militaire:

675 Φέρ ὡς τάχος
κνημῖδας, αἰχμῆς καὶ πέτρων προβλήματα

(«Allons, qu'on m'apporte mes cnémides, contre les lances et les pierres, vite!»). Schadewaldt n'a-t-il pas montré naguère que le dialogue qui suit, entre Étéocle et le chœur, est scandé sur la scène par l'armement d'Étéocle en hoplite⁹? Étéocle perd la vie mais gagne la guerre. Tout au long de la pièce il demeure le bon pilote, l'*οἰακοστρόφος* du vers 62, le navigateur qui sait guider dans la tempête le navire de la cité, en proie aux éléments déchaînés¹⁰. Une voie moyenne consiste à jouer subtilement sur les rapports entre la décision d'Étéocle et celle des Dieux, à explorer cet inépuisable entre-deux de la tragédie grecque. Étéocle désigne-t-il les chefs thébains qui affronteront les chefs argiens, ou la décision a-t-elle été prise au-dessus de lui? Sur ce thème comme sur d'autres, on peut broder à l'infini¹¹. Si subtile qu'ait été parfois la discussion, on n'en est pas moins tenté de donner raison à R. Dawe, qui écrivait qu'avec elle, «nous en apprenons moins sur Eschyle que nous n'assistons

1963, pp. 21-62, cf. p. 32; très voisine de l'interprétation de R. Dawe est celle de A.J. Podlecki, 'The Character of Eteocles in Aeschylus' *Septem*', *TAPA* 95, 1964, pp. 283-299.

⁹ W. Schadewaldt, 'Die Waffnung des Eteokles', *Mélanges H. Hommel*, Tübingen 1961, pp. 105-116; mais voir cependant les objections d'O. Taplin, *op. cit.*, infra, note 19, pp. 158-161.

¹⁰ Cf. G. Kirkwood, 'Eteokles Oiakostrophos', *Phoenix* 23, 1969, pp. 9-25; on peut aussi, à propos de l'imagerie maritime et politique, lire Z. Petre, 'Thèmes dominants et attitudes politiques dans *les Sept contre Thèbes* d'Eschyle', *Studia Classica* XIII, 1971, pp. 15-28. Ce dernier article a fortement contribué à éveiller mon intérêt pour les *Sept*.

¹¹ Je me contente de renvoyer ici à quelques articles qui se répondent les uns aux autres: E. Wolff, 'Die Entscheidung des Eteokles in den *Sieben gegen Theben*' *HSCP* 63, 1958, pp. 89-95; H. Patzer, 'Die dramatische Handlung den *Sieben gegen Theben*', *ibid.*, pp. 97-119; B. Otis, 'The Unity of the *Seven Against Thebes*', *GrRomByzSt* 3, 1963, pp. 153-174; K. Von Fritz, 'Die Gestalt des Eteokles in Aeschylus' *Sieben gegen Theben*', in *Antike und moderne Tragödie*, Berlin 1962, pp. 193-222; A. Lesky, 'Eteokles in den *Sieben gegen Theben*' *WS* 74, 1961, pp. 5-17.

aux débats d'un club privé»¹². Le plus grave, peut-être, est que nombre de participants à la discussion se préoccupent moins d'interpréter le texte d'Eschyle que de donner à Étéocle une vraisemblance, une profondeur psychologiques conformes à «nos» propres habitudes mentales. On se demande ce qui se passe derrière la *skènè*, comme s'il s'y passait vraiment quelque chose¹³, et, à là limite, on s'efforce, avec L. Golden, de faire d'Étéocle «at least a believable human being»¹⁴.

On ne le répètera pourtant jamais assez, Étéocle n'est pas un «être humain», raisonnable ou non; il ne relève ni de la psychanalyse, qui ne peut interpeller que des vivants ou des fictions assez proches de nous pour donner effectivement prise à ce mode d'interprétation, ni de l'étude de caractère à la façon des romans du XIX^e siècle. Il est un personnage d'une tragédie grecque et c'est en tant que tel qu'il doit être étudié. Les valeurs qui s'affrontent de part et d'autre du vers 653, pour conserver cette limite symbolique, valeurs de la *polis*, valeurs liées au monde familial, ne sont pas des états d'âme¹⁵. Nous n'avons pas à boucher les trous du texte, à glisser d'un Étéocle textuel à un Étéocle vivant, mais à rendre compte du texte, à faire en sorte qu'il signifie. Si Étéocle est déchiré, ce n'est pas là un trait de son caractère. La déchirure passe dans le tissu tragique lui-même.

* * *

Seconde question: Étéocle et les femmes. En soi, elle a été peu étudiée¹⁶, et ce n'est pas l'étudier que de se contenter d'exclamations comme celle de U. Albin: «L'idea di un coro femminile, trattandosi di una guerra, è splendida»¹⁷. Étéocle est un dirigeant politique et militaire, un homme. Ses premiers mots sont adressés aux

¹² R. Dawe, *loc. cit. supra*, n. 8, p. 21: «We are not so much learning about Aeschylus as witnessing the transactions of a private club».

¹³ Outre l'article d'E. Wolff cité *supra*, n. 11, voir, par exemple, F. Ferrari, 'La Scelta dei difensori nei *Sette contra Tebe* di Eschilo' *StudClassOrient* 19-20, 1970-71, pp. 140-155.

¹⁴ L. Golden, 'The Character of Eteocles and the Meaning of the *Septem*', *CP* 59, 1964, pp. 78-89 (je cite la page 80). L'Étéocle de L. Golden est un homme politique avisé qui ne croit pas à la fatalité.

¹⁵ Cf. J.-P. Vernant, 'Tensions et ambiguïtés dans la tragédie grecque', in Vernant et Vidal-Naquet, *Mythe et Tragédie en Grèce ancienne*³, Paris 1977, pp. 28-30.

¹⁶ Voir cependant R.S. Caldwell, 'The misogyny of Eteocles', *Arethusa* 6, 1973, pp. 197-231; R.P. Winnington-Ingram, 'Aeschylus, *Septem* 187-190, 750-771', *BullInstClStud* 13, 1966, pp. 83-93; H. Bacon, 'The Shield of Eteocles', *Arion*, III 3, 1964, pp. 27-38 (article essentiel); Eadem, 'Woman's two faces: Sophocle's view of the tragedy of Oedipus and his family', *Science and Psychoanalysis* X, 1966, pp. 13-23; S. Benardete, 'Two notes on Aeschylus *Septem*', *WS n.f.* 1, 1967, pp. 22-30 et *n.f.* 2, 1968, pp. 15-17, surtout pp. 26-30 (avec des remarques lumineuses); U. Albin, 'Aspetti dei *Sette a Tebe*', *Parola del Passato* 27, 1972, pp. 289-300; sur le problème féminin dans l'*Orestie*, beaucoup plus étudié, l'article de F.I. Zeitlin, 'The dynamics of misogyny: Myth and Mythmaking in the *Oresteia*', *Arethusa* 11, 1-2, 1978, pp. 149-89 est fondamental et renvoie à une importante bibliographie.

¹⁷ U. Albin, *loc. cit.*, n. *préc.*, p. 290.

citoyens de Thèbes, plus exactement à ceux qu'Étéocle appelle, non sans paradoxe, les citoyens (les concitoyens) de Cadmos:

1 Κάδμου πολῖται χρῆ λέγειν τὰ καίρια
ὅτις φυλάσσει πρᾶγος ἐν πρύμνῃ πόλεως
οἶακα νωμῶν βλέφαρα μὴ κοιμῶν ὕπνω...

(«Citoyens de la cité de Cadmos, il doit dire ce que l'heure exige, le chef qui, tout à sa besogne, à la poupe de la cité, tient le gouvernail sans laisser dormir ses paupières»). Mais qui sont ces citoyens? Deux thèses s'affrontent: les uns estiment que les seuls citoyens auxquels s'adresse l'acteur qui représente Étéocle sont les citoyens d'Athènes, assis dans l'orchestra du théâtre de Dionysos au printemps de 467¹⁸, et font valoir que Thèbes, tout au long de la pièce, est le masque d'Athènes, victorieuse de l'ennemi perse. En fait, il semble bien qu'O. Taplin a démontré la thèse opposée: Étéocle s'adresse effectivement à des figurants, notamment des figurants armés, auxquels l'acteur donne aux vers 30-35 l'ordre de gagner les remparts¹⁹. Mais ceci ne change rien au problème essentiel. Les figurants ne sont précisément que des figurants, et, au fil de la pièce, Étéocle n'aura pas d'interlocuteur citoyen, à moins qu'on ne tienne le messager, qui n'est pas un personnage tragique, pour un tel interlocuteur. Mais son rôle est purement fonctionnel. L'interlocuteur d'Étéocle, tout au long des *Sept* apparaît au vers 78 avec la *parodos*, le chant d'entrée du chœur, et ce chœur, comme dans d'autres pièces, est composé de femmes. C'est avec les femmes thébaines que dialoguera Étéocle. On peut dire mieux: c'est avec elles qu'il tentera un impossible dialogue civique. Dans la célèbre tirade où Étéocle exprime son horreur pour l'espèce féminine (vers 181-202), sa crainte de la subversion féminine, il dit:

193 τὰ τῶν θύραθεν δ' ὡς ἄριστ' ὀφέλλεται
αὐτοὶ δ' ὑπ' αὐτῶν ἐνδοθεν πορθοῦμεθα.

(«Ceux qui sont hors de nos portes [l'ennemi argien] reçoivent ainsi le meilleur renfort: nous nous détruisons nous-mêmes à l'intérieur»). Le *nous* de la cité, c'est, ici, Étéocle et les femmes. La cité, disons-le dans un premier temps, se trouve prise entre deux dangers, un péril extérieur et celui de la subversion féminine. Et, certes, nous verrons que les choses sont beaucoup plus complexes, que «ce danger de l'extérieur qu'il ne faut pas laisser entrer, et ce danger de l'intérieur qu'il ne faut pas laisser sortir», dont parle H. Bacon²⁰, ne sont qu'un seul et même péril, mais, en ce

¹⁸ En ce sens, par exemple, H.J. Rose, *A Commentary on the Surviving Plays of Aeschylus*, I, Amsterdam 1957, *ad. loc.*; Rose est suivi par C. Dawson dans sa traduction commentée des *Sept*, Prentice-Hall, Englewood Cliffs, N.J., p. 29; voir aussi D. Lanza, 'Lo spettatore sulla scena', in D. Lanza, M. Vegetti, G. Caiari, F. Sircana, *L'Ideologia della città*, Naples 1977, p. 61. Dans leur récente traduction de la pièce, (Londres et New-York 1974) H. Bacon et A. Hecht notent la présence sur scène de «citoyens mâles de Thebes», mais sans en apporter la démonstration.

¹⁹ *The Stagecraft of Aeschylus*, Oxford 1977, pp. 129-136; la démonstration de Taplin me paraît décisive; il montre bien que la tragédie, au contraire de la comédie, ne connaît pas le discours adressé aux spectateurs, et que la mise en scène implique obligatoirement la présence de figurants.

²⁰ *Loc. cit. supra*, n. 16, p. 29.

premier moment du temps tragique, Étéocle, chef militaire, a aussi pour tâche d'empêcher que les femmes ne pénètrent sur le terrain politique:

200 μέλει γὰρ ἀνδρὶ, μὴ γυνὴ βουλευέτω,
τᾶξωθ' ἐνδον δ' οὔσα μὴ βλάβην τίθει.

(«Ce qui se fait hors de la maison est l'affaire de l'homme mâle. Que la femme n'y donne pas sa voix. Reste à l'intérieur et cesse de nous nuire»). On peut, on doit insérer le discours d'Étéocle dans cette longue polémique contre le γένος γυναικῶν, ouverte par Hésiode (*Théogonie*, 591)²¹ et maintes fois reprise, surtout dans la tragédie. On peut estimer qu'en vitupérant contre les femmes et en les priant de ne pas participer à la délibération (μὴ γυνὴ βουλευέτω), ce que tout chœur fait par définition²², Étéocle est dans la norme grecque, tant du moins qu'il reste le chef lucide de la cité, c'est-à-dire, pour maintenir, provisoirement, cette coupure, avant le vers 653.

Mais Étéocle ne serait pas un personnage tragique s'il n'allait pas *plus loin* que la norme, c'est-à-dire s'il ne franchissait pas la limite qui sépare le citoyen du tyran²³. Étéocle met en question l'existence même des femmes:

256 ὦ Ζεῦ, γυναικῶν οἶον ὠπάσας γένος.

(«Ô Zeus, qu'est-ce que cette race des femmes que tu as créée»). Dans une saisissante stichomythie, c'est le chœur des femmes qui invoque les dieux de la cité et Étéocle qui accuse les femmes, ces êtres apolitiques par excellence, de réduire la cité en esclavage:

253 Θεοὶ πολῖται, μὴ με δουλείας τυχεῖν.
Αὐτὴ σὺ δουλοῖς κάμει καὶ πᾶσαν πόλιν.

(«Dieux de la cité, puissé-je ne pas rencontrer l'esclavage. C'est toi qui nous réduis en esclavage et moi et toute la cité»).

On pourrait multiplier les enquêtes. Contentons-nous de deux remarques. Dans la fameuse invocation aux dieux des vers 69-77, qui sont, à côté de Zeus et des dieux de la cité, les divinités féminines qu'invoque Étéocle? Ce sont Ara, la Malédiction, l'Erinys paternelle, et aussi Gè, la terre de la patrie. Une relation

²¹ Voir l'article de Nicole Loraux, 'Sur la race des femmes et quelques-unes de ses tribus', *Arethusa* 11, 1-2, 1978, pp. 43-87; l'article est centré sur le poème de Sémonide d'Armorgos contre les diverses tribus féminines, mais a une portée beaucoup plus générale.

²² M. Shaw écrit fort justement à propos des personnages féminins de la tragédie grecque: «Indeed, by the very act of being in a drama, which always occurs outside the house, they are doing what women should not do» ('The Female Intruder: Women in Fifth-Century Drama', *CP* 70, 1975, pp. 255-266 [v.p. 256]). Mais cette remarque ne vaut-elle que pour les *personnages* tragiques? Il y a là au moins matière à enquête.

²³ Voir D. Lanza, *Il tiranno e il suo pubblico*, Turin 1977, livre dont on peut du reste regretter qu'il fasse si peu de place à l'Étéocle d'Eschyle.

spéciale, sur laquelle je reviendrai, unit Etéocle, les autres descendants des Spartes, et la terre de Thèbes, mais cette relation directe implique toujours, dans la mythologie grecque, ce qu'on appellera en termes Lévi-Straussiens un excès de masculinité²⁴. Issus de la terre-mère, les mâles — et eux seuls — défendent la terre-mère²⁵.

Aux femmes, Etéocle n'a qu'une demande positive à adresser:

267 Καμῶν ἀκούσασ' εὐγμάτων ἔπειτα σύ
ὀλολυγμὸν ἱερὸν εὐμενῆ παιώνισον,
'Ἑλληνικὸν νόμισμα δυστάδος βοῆς,
θάρσος φίλοις, λύουσα πολέμον φόβον.

(«Puis écoute mes vœux à moi, et accompagne-les, en péan favorable, du hurlement sacré qui, selon la coutume grecque, salue la chute des victimes. Il donnera [le hurlement] confiance aux nôtres et dissipera en eux la crainte de l'ennemi»)²⁶. Que signifie cette demande? Observons d'abord, avec L. Deubner, que le péan qu'Etéocle attend des femmes est un cri spécifiquement masculin²⁷. C'est un cri de guerre que les femmes ne sont pas normalement habilitées à pousser. Dans l'immédiat, il ne saurait être question de sacrifice. Etéocle s'engage sans doute à offrir aux dieux un grand sacrifice (271-278), mais l'*ololygmos* doit être, lui, immédiat, répondre aux vœux formulés par Etéocle. S'il en est bien ainsi, il doit accompagner non le sacrifice, ni même le salut de la patrie²⁸, mais la guerre, non la mort d'un animal, mais la mort des hommes. Le poète et son public le savent, Etéocle se prépare à tuer un homme, le plus proche de tous ses proches. L'équivoque entre la guerre et le sacrifice humain²⁹ a déjà été amorcée aux vers 230-232:

230 Ἄνδρῶν τὰδ' ἐστὶ, σφάγια καὶ χρηστήρια
θεοῖσιν ἔρδειν πολέμιων πευρωμένους
σὸν δ' αὖ τὸ σιγᾶν καὶ μένειν εἴσω δόμων.

(«C'est l'affaire des hommes que d'offrir des victimes afin d'obtenir la réponse des oracles divins, en entreprenant³⁰ l'ennemi. La tienne est de te taire et de rester chez

²⁴ Cf. Cl. Lévi-Strauss, *Anthropologie structurale*, I, Paris 1958, pp. 236-41, et, en général, F. Vian, *Les Origines de Thèbes. Cadmos et les Spartes*, Paris 1963; voir maintenant surtout, sur les mythes d'autochtonie, N. Loraux, 'L'autochtonie: une topique athénienne', *Annales E.S.C.*, 1979, pp. 3-26.

²⁵ Au contraire, dans la *parodos*, 110-165, le Choeur s'adresse à quatre divinités féminines (Athéna, Aphrodite, Artémis, Héra) et à quatre divinités masculines (Zeus, Poséidon, Arès et Apollon); cf. S. Benardete, *loc. cit.*, *supra* n. 16 p. 27.

²⁶ Ce texte a été étudié avec précision par L. Deubner, 'Ololyge und Verwandtes', *Abhandl.-Preuss.Ak* 1947, 1, pp. 22-23.

²⁷ L. Deubner, *ibid.* et p. 4, s'appuyant sur Pollux I, 28.

²⁸ Comme au vers 825. Dans l'immédiat, comme le note S. Benardete, *loc. cit. supra*, n. 16, p. 23, le choeur ne répond pas à l'appel d'Etéocle.

²⁹ J'ai évoqué ailleurs un semblable usage pervers du vocabulaire du sacrifice: cf. 'Chasse et sacrifice dans l'*Orestie* d'Eschyle', in J.-P. Vernant et P. Vidal-Naquet, *op. cit.*, pp. 135-158.

³⁰ *πειρωμένους* est une correction qu'on est tenté de juger excellente d'H. Weil, les manuscrits hésitant entre *πειρωμένοις* et *πειρωμένων*.

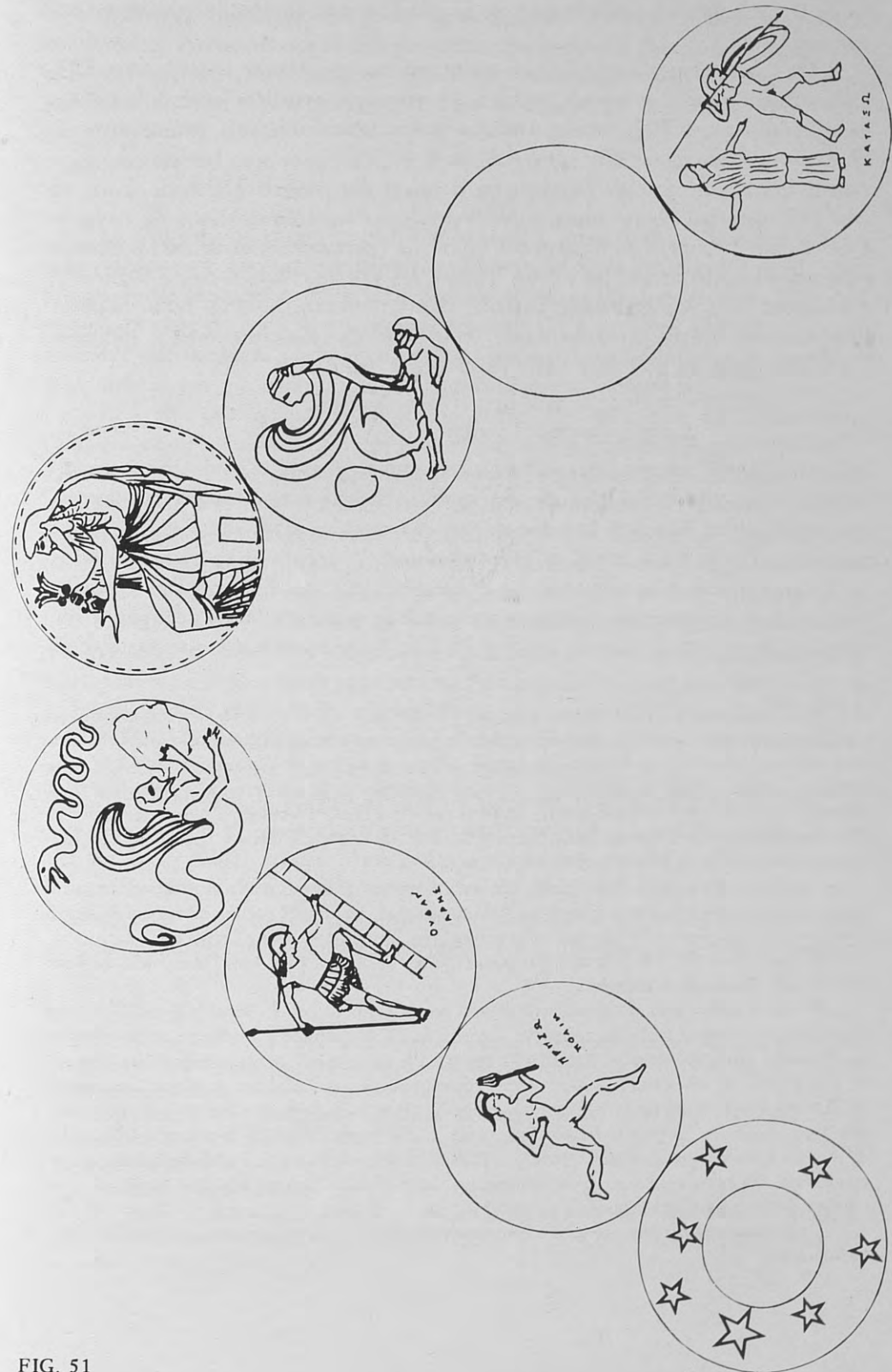


FIG. 51

toi»). Il y a là, je crois, un bon exemple de ce qu'on peut appeler l'«interférence tragique»³¹.

Or, cette relation entre Étéocle et les femmes se retourne après le vers 653. Ce sont maintenant les femmes, celles que le messager appellera, après la mort des deux frères, au vers 792 *παῖδες μητέρων τετραμμέναι*, «enfants, femmes trop filles de vos mères», comme interprète joliment P. Mazon, ce sont les femmes qui se mêlent très directement de politique en donnant des conseils à Étéocle, ainsi, au vers 712, ceci, qui résume tout: *πιδοῦ γυναιξί καίπερ οὐ στέργων ὄμωσ*. «Obéis à des femmes, même si tu n'aimes pas cela». Le renversement demeure, les femmes incarnent bien, désormais, les valeurs d'ordre, les valeurs civiques, même si Étéocle, s'enfonçant dans son *hybris* de guerrier, d'*άνήρ όπλίτης* (717), refuse d'obéir. Renversement brutal, car l'obéissance, voire une discipline proprement militaire, c'est cela même qu'Étéocle voulait imposer aux femmes:

224 *πειθαρχία γάρ έστι τῆς εύπραξίας.
μήτηρ, γύναι, σωτήρος.*

(«La discipline, ô femmes, est mère du succès sauveur», avec et étonnant rapprochement: *μήτηρ, γύναι*. Sur le peuple des femmes, Étéocle avait proclamé sa souveraineté et son droit d'user de la peine de jort envers quiconque, «homme, femme on tout autre», *άνήρ γυνή τε χῶ τι τῶν μεταίχμιον*³², mettra en cause son autorité.

On peut même se demander si ce renversement, qui l'espace d'un vers, fait succéder à un gouvernement hypermasculin une gynécocratie³³, ne peut pas, à son tour, éclairer la fin, si discutée, des *Sept*³⁴. Car, à lire le texte des manuscrits, c'est

³¹ Cf. N. Loraux, 'L'interférence tragique', *Critique* 317, 1973, pp. 908-925. En insistant ici sur l'aspect «transgressif» de la demande d'Étéocle, je vais au-delà de l'interprétation de J.-P. Vernant qui écrit: «La seule contribution qu'Étéocle accepte de la part de l'élément féminin à un culte public et politique, qui sait respecter ce caractère lointain des dieux sans prétendre mêler le divin à l'humain, c'est l'*ololugè*, le iou-iou qualifié de *bierós* parce que la cité l'a intégré à sa propre religion et le reconnaît comme le cri rituel accompagnant la chute de la victime dans le grand sacrifice sanglant» (in Vernant et Vidal-Naquet, *loc. cit.*, pp. 33-34).

³² *μεταίχμιον* au vers 197 signifie «ce qui est intermédiaire». Étéocle est-il «trop en colère pour parler avec une complète cohérence» (R. Dawson, *trad. cit.*, p. 50) ou, au contraire, dépasse-t-il par *hybris* la polarité masculin/féminin? On notera (avec R. Dawson, *ibid.*) l'importance du vocabulaire politique. Au vers 199, *ψήφος* est la pierre qui sert à lapider, c'est aussi l'instrument du vote. Bel exemple d'ambiguïté tragique.

³³ Sur la signification du phénomène dans la pensée mythique, cf. P. Vidal-Naquet, 'Esclavage et gynécocratie dans la tradition, le mythe, l'utopie', in Cl. Nicolet (éd.), *Recherches sur les structures sociales dans l'Antiquité classique*, Paris 1970, pp. 63-80; sur le thème gynécocratique dans l'*Orestie*, cf. F.I. Zeitlin, *loc. cit. supra*, n. 16, pp. 153-156, qui renvoie à la littérature antérieure, notamment au 'Review Essay' de M.B. Arthur sur les femmes dans le monde classique et les théories interprétatives, *Signs. Journal of Women in Culture and Society* 2, 1976, pp. 382-403. Je remercie F.I. Zeitlin de m'avoir communiqué ce dernier article. J'ai lu avec profit un texte inédit de Nicole Loraux (Communication au Colloque de Cerisy sur l'imaginaire, juillet 1978): 'Le nom athénien. Structures imaginaires de la parenté athénienne'.

³⁴ Je n'entends pas aborder ici directement ce problème et, de ce fait, n'en cite pas l'immense bibliographie.

bien un débat politique qui va opposer un demi-choeur à l'autre, qu'ils soient ou non conduits par Antigone et par Ismène, débat qui oppose le droit, changeant, de la cité, et celui, stable, du lignage³⁵. Qu'il soit ou non dans son entier d'Eschyle, l'épilogue des *Sept* s'inscrit pleinement dans la logique de la pièce.

* * *

La troisième question est, bien sûr, le sens qu'il convient de donner à la série fameuse des sept discours parallèles, les *Redenpaare* de la critique allemande, que prononcent le messager et Étéocle, le premier décrivant les chefs ennemis, le second retournant cette description et désignant les chefs thébains. C'est à l'intérieur de cet ensemble que prennent place les figurations de sept boucliers argiens et d'un bouclier thébain qui me concernent plus particulièrement aujourd'hui.

Et certes ce n'est pas là un terrain vierge. On ne mesure que difficilement l'ampleur de ce qui a été écrit à ce propos depuis que Friedrich Ritschl a publié en 1858 son célèbre essai sur le parallélisme dans les sept discours antithétiques³⁶, une tentative pour démontrer que le messager et Étéocle tenaient des discours rigoureusement parallèles, ayant exactement le même nombre de vers, ce qui signifiait qu'il fallait émonder, tailler, couper dans le texte transmis jusqu'à ce qu'on soit parvenu à l'absolue symétrie d'une ode lyrique. Si je mentionne ici le nom de Ritschl — dont l'élève préféré s'appela F. Nietzsche — ce n'est pas que j'aie été convaincu par ce que Wilamowitz appelait sa «dialectique tyrannique»³⁷, c'est parce que l'analyse de Ritschl, avec sa recherche un peu terroriste, il est vrai, d'une symétrie absolue, est, à sa façon, structuraliste avant la lettre. Rappeler à quels excès il a été conduit est pour moi une façon d'adresser ce que J. Larsen appelait — dans des circonstances toutes différentes — «a humble prayer to Sophrosyne»³⁸.

Depuis Ritschl, le «sujet», comme on dit, a été constamment repris. Mais encore faut-il savoir ce qu'on cherche dans cette littérature. S'agit-il de ce qui fait l'objet de cette étude: rendre compte des «mutations» parallèles d'Étéocle et du choeur des femmes à travers la scène principale de la pièce? Alors il me faut bien constater, par exemple, que la principale étude moderne, celle d'un disciple, parmi les plus grands, de Wilamowitz, E. Fraenkel, n'a rigoureusement rien à nous ap-

³⁵ Voir les vers 1065-1075; je me rencontre ici avec S. Benardete qui écrit, *loc. cit.*, p. 29: «Antigone survit à Étéocle pour provoquer dans la cité une scission, exactement sur le plan où il assumait audacieusement qu'elle formait un tout».

³⁶ F. Ritschl, 'Der Parallelismus der Sieben Redenpaare in den *Sieben gegen Theben* des Aischylos', *JahrbClassPhil* 77, 1858, pp. 761-784, repris dans *Kleine Philologische Schriften*, I, Leipzig 1866, pp. 300-361 (appendice, pp. 362-364).

³⁷ *Aischylos Interpretationen*, cité *supra*, n. 5 p. 74.

³⁸ J. Larsen, 'Federation for Peace in ancient Greece', *CP* 39, 1944, pp. 145-162; je cite la page 145 et dois cette référence à A. Aymard, 'Rapport' au 'IX^e Congrès international des Sciences historiques', I, Paris 1950, p. 516.

prendre, parce que le problème même du sens de la scène n'a pas été posé³⁹. Ce qui manque en effet à la plus grande partie de la littérature moderne⁴⁰, c'est d'avoir franchement tenté de montrer — à travers le réseau des images dont la scène est tissée — comment l'action dramatique progresse, ou, autrement dit, comment travaille l'Erinys d'Oedipe⁴¹. Idéalement, quelles sont les tâches de l'interprète? Répétons-le contre la tradition positiviste: il faut interpréter, ne serait-ce que parce que le texte même d'Eschyle est un appel constant à l'interprétation, à un jeu interprétatif. Le messager décrit successivement les sept guerriers qui vont donner l'assaut à Thèbes et il décrit, plus spécifiquement, les épisodes qui ornent leurs boucliers⁴². Sept boucliers sont évoqués auxquels s'ajoute un huitième, celui du Thébain Hyperbios, mais cela ne fait en tout que sept épisodes, puisque le bouclier d'Amphiaros est vierge. Chaque épisode a, bien sûr, une signification évidente et agressive à l'égard de Thèbes. Mais cette signification est retournée par Étéocle, dans son dialogue avec le messager commenté par le chœur⁴³. Ce que ne sait pas Étéocle — avant le vers 653 —, mais ce que savent Zeus et le poète son interprète, c'est que ce réseau d'emblèmes qui prétendent annoncer la chute de Thèbes non seulement présage son salut mais aussi le désastre de la maison des Labdacides, la mort d'Étéocle et de Polynice.

Idéalement, la tâche de l'interprète est proprement gigantesque: il faut, en effet, jouer sur plusieurs tableaux. Il y a ce que disent, directement, les trois acteurs de la scène: le messager, Étéocle, les femmes. Il y a les personnages représentés au premier degré: les Sept contre Thèbes et leurs adversaires thébains, et il y a les personnages représentés au second degré, ceux qui figurent sur les épisodes, de la lune de Tydée à la prétendue Dikè de Polynice; il y a le réseau spatial, représenté, lui aussi, celui des sept portes de Thèbes, les divinités qui les gardent. Il y a enfin, par delà le texte d'Eschyle et les lectures qui en ont été faites, d'Euripide à nos jours, les textes qui servirent à Eschyle de références, les poèmes homériques et les épopées perdues

³⁹ E. Fraenkel, 'Die Sieben Redenpaare in Thebaner Drama des Aischylos', *SBMünchen* 1957, Heft 5. Naturellement l'étude de Fraenkel contient un grand nombre d'indications utiles au niveau du détail.

⁴⁰ Les travaux qui m'ont été les plus utiles ont été, outre le mémoire cité *supra*, n. 16 d'H. Bacon, les articles de S. Benardete, cités *supra* n. 16; A. Moreau, 'Fonction du personnage d'Amphiaros dans les *Sept contre Thèbes*: Le «Blason en abyme», *Bull.Ass.GuillBudé* 1976, pp. 158-181 (étude qui doit beaucoup à celle, inédite, de D. Pralon); et le livre de H.D. Cameron, *Studies on the Seven Against Thebes of Aeschylus*, La Haye et Paris 1971.

⁴¹ H.D. Cameron parle justement de «two intimately connecting systems, one of plot and theme and one of imagery», *op. cit.*, p. 15.

⁴² L'archéologie nous a appris beaucoup sur les épisodes, soit par l'étude directe des boucliers, soit, surtout, par les représentations figurées sur les vases. Anne Jacquemin, actuelle membre de l'École d'Athènes, a consacré à cette question, sous la direction de P. Devambez et F. Robert, un mémoire de maîtrise approfondi (1973). Elle y montre bien que ce n'est pas de l'archéologie que peut venir l'interprétation des épisodes d'Eschyle.

⁴³ Voir, outre les articles cités *supra* de S. Benardete, H.D. Cameron, 'The Power of Words in the *Seven against Thebes*', *TAPA* 101, 1970, pp. 95-108.

du cycle thébain. Voilà, en résumé, ce qu'une énumération globale devrait mettre en oeuvre. Entreprise difficile s'il en fut⁴⁴, impossible peut-être. Ce n'est pas là que se situe mon ambition. Je vais tenter de définir un réseau de significations, celui des épisodes, et de le mettre en rapport avec le mouvement dramatique de la pièce. Je ne m'interdirai pas, par la suite, cela va sans dire, de regarder ailleurs et de faire intervenir d'autres niveaux du texte, mais je crois avoir défini clairement le but premier que je me suis assigné.

Je propose maintenant, à titre d'hypothèse purement pratique, de lire l'ensemble des épisodes à l'aide d'un schéma emprunté à un art de l'époque d'Eschyle, celui du fronton sculpté⁴⁵. Non que j'entende suggérer le moins du monde qu'Eschyle avait un tel schéma dans la tête en écrivant cette scène tragique; je crois simplement que ce schéma permet de regrouper commodément un certain nombre de données, de les faire parler à nos yeux qui ont lu Eschyle et vu les frontons d'Olympie. On admettra, me semble-t-il, que ces deux formes d'art peuvent parfois, tout de même, se recouper. Au surplus, Eschyle lui-même nous invite à confronter deux formes d'art. Ne décrit-il pas, avec son texte, un monde imaginaire d'objets fabriqués, d'objets parlants, d'objets signifiants, à la fois en tant que présages et en tant qu'oeuvres d'art? Quant à la méthode utilisée ici pour décrire les objets, je veux dire les épisodes, elle ne prétend à aucune originalité particulière. Il s'agit simplement d'appliquer la vieille règle scolastique et de définir chaque objet *per genus proximum et differentiam specificam*.

Partons du commencement: le premier bouclier, celui de Tydée, porte un ὑπέρφρον σῆμα, un «blason d'orgueil» (387):

388 φλέγονδ' ὑπ' ἄστροις οὐρανὸν τετυγμένον
λαμπρὰ δὲ πανσέληνος ἐν μέσῳ σάκει
πρέσβιστον ἄστρον, νυκτὸς ὀφθαλμός, πρέπει.

(«Un ciel forgé, brillant sous les astres, et, au milieu de l'écu, éclatante, la lune en son plein, le plus ancien des astres, oeil de la nuit, se voit»). La riposte d'Étéocle consiste à refuser le sens symbolique des blasons, en général:

398 οὐδ' ἔλκοποιὰ γίγνεται τὰ σήματα.

(«Ils ne font pas de blessure, les blasons»). Mais ce n'est là qu'un premier temps, puisque Étéocle, jouant sur deux sens possibles du mot *nuît*, le sens «physique» et celui, «métaphorique»⁴⁶, de la mort, annonce que le symbole se retournera contre

⁴⁴ Seul Didier Pralon a eu cette audace, et c'est pourquoi je regrette si fort qu'il n'ait pas publié son étude.

⁴⁵ Bien que nos méthodes soient très différentes, je ne peux pas ne pas renvoyer à la tentative qu'avait faite J. Myres de lire ainsi le texte d'Hérodote: voir son *Herodotus Father of history*, Oxford 1948. Le schéma illustrant mon hypothèse, et qui a été dessiné par Annie Schnapp que je remercie, n'a — faut-il le préciser? — aucune prétention archéologique.

⁴⁶ Cf. S. Benardete, *loc. cit. supra*, n. 16, p. 5.

son possesseur:

403 εἰ γὰρ θανόντι νύξ ἐπ' ὀφθαλμοῖς πέσοι

(«s'il est vrai que la nuit tombe sur ses yeux de mourant»). Au point de départ de la série, en tout cas, nous sommes dans le cosmos, mais un cosmos nocturne, un cosmos où la lune est centrale, fonctionnant comme un anti-soleil⁴⁷, «un affreux soleil noir d'où rayonne la nuit», pour emprunter une image à Victor Hugo.

Avec le bouclier de Capaneus, nous quittons le domaine du cosmos pour entrer dans celui de la guerre et des guerriers:

432 Ἔχει δὲ σῆμα γυμνὸν ἄνδρα πυρφόρον
φλέγει δὲ λαμπὰς διὰ χεροῖν ὀπλισμένη·
χρυσοῖς δὲ φωνεῖ γράμμασιν· Πρήσω πόλιν.

(«Pour blason il a un homme *nu* portant le feu; une torche flambante arme ses bras et il proclame en lettres d'or: 'Je prendrai la ville'»). Du cosmos on est, effectivement, passé au monde des hommes, des hommes qui parlent et qui *écrivent*. Le bouclier ne signifie plus seulement par l'image mais par le texte, émetteur lui aussi. Le guerrier est γυμνός. Le mot a ici un sens technique classique. Le guerrier «nu» est le guerrier sans armure⁴⁸. C'est le guerrier armé à la légère, spécialiste des combats nocturnes, utilisateur des techniques de la chasse et de l'embuscade, un des deux types de soldats que connaissait la Grèce classique⁴⁹, et le texte souligne cette valeur par l'emploi du verbe ὀπλίζω: c'est la torche qui est l'arme de ce guerrier de la nuit⁵⁰. A ce type de guerrier s'oppose l'*hoplite* lourdement armé, et il n'y a pas à le chercher bien loin puisqu'il figure précisément sur le blason du guerrier suivant, Étéoclos:

465 Ἐσχημάτισται δ' ἄσπις οὐ σμικρὸν τρόπον
ἀνήρ δ' ὀπλίτης κλίμακος προσαμβάσεις
στείχει πρὸς ἐχθρῶν πύργον, ἐκπέρσαι θέλων·
βοᾷ δὲ χοῦτος γραμμάτων ἐν ξυλλαβαῖς.
ὡς οὐδ' ἂν Ἄρης σφ' ἐβάλοι πυργωμάτων

(«Son bouclier est revêtu d'un insigne non médiocre; un hoplite foule les degrés d'une échelle appuyée au mur de la forteresse ennemie et il veut la détruire. Il crie lui aussi en lettres assemblées qu'Arès lui-même ne le jetterait pas au bas de ce rem-

⁴⁷ On se référera, en général, à l'étude de Claire Préaux, *la Lune dans la pensée grecque*, Bruxelles 1973, *passim*.

⁴⁸ Armourless, traduit H. Weir Smyth dans la traduction de la *Loeb Classical Library*.

⁴⁹ Voir mes articles, 'Le chasseur noir et l'origine de l'éphébie athénienne', *Annales E.S.C.* 23, 1968, pp. 947-964, et 'Les jeunes: le cru, l'enfant grec et le cuit' in J. Le Goff et P. Nora (éd.), *Faire de l'histoire*, III, Paris 1974, pp. 137-168; F.I. Zeitlin a montré dans le détail, *loc. cit. supra*, n. 16, pp. 160-162, comment ces oppositions fonctionnaient dans l'*Orestie* et aident à définir le personnage d'Oreste.

⁵⁰ Est-il besoin de rappeler que, dans la littérature grecque, l'incendie d'une ville a lieu la nuit?

part»). Etrange hoplite, en vérité, qui combat en solitaire, non, comme il est de règle, en ligne avec d'autres hoplites. Outre le passage du guerrier «nu» au guerrier lourdement armé, notons deux autres glissements ou, si l'on veut, deux autres progrès par rapport au bouclier précédent. La cité était simplement nommée sur le bouclier de Capaneus: Πρήσω πόλιν; elle est cette fois représentée par son symbole le plus parlant: le rempart. Le défi du guerrier «nu» s'adressait à la cité, celui de l'hoplite s'adresse au dieu de la guerre sauvage: Arès.

Ce dernier changement de plan facilite, si je puis dire, la mutation qu'apporte le bouclier du quatrième chef, Hippomédon, du monde des hommes, à celui, primordial, des dieux et du combat qu'ils ont dû assumer pour imposer leur souveraineté:

491 Ὁ σηματουργὸς δ' οὐ τις εὐτελής ἄρ' ἦν
ὅστις τόδ' ἔργον ὤπασεν πρὸς ἄσπίδι,
Τυφῶν' ἔντα πυρπνόον διὰ στόμα
λιγνὺν μέλαιναν, αἰόλην πυρὸς κάσιν·

(«Certes le blasonnier n'était pas un artisan ordinaire qui ajouta cette oeuvre au bouclier: un Typhon qui, de sa bouche en feu, émet une vapeur noirâtre, soeur bigarrée du feu»). Le texte écrit disparaît, il ne reparaitra qu'avec le dernier bouclier à figuration humaine⁵¹. Que l'on soit au-dessus des hommes avec les forces cosmiques, avec Zeus et son adversaire Typhon, ou dans le monde monstrueux de l'infra-humain avec la Sphinx, il n'est pas besoin de signe écrit. Ecrire est décidément le propre de l'homme. Avec Typhon (Typhée), le texte d'Eschyle opère ce qu'on pourrait appeler un retour à Hésiode. Typhée n'existe pas en lui-même, il n'existe que dans et par son combat contre Zeus, évoqué dans la *Théogonie*⁵². Représenté sur un bouclier, Typhon appelle quasi automatiquement la venue de Zeus. Mais Zeus ne peut pas figurer sur un bouclier argien: ce serait là prévoir la victoire de l'ennemi. Zeus, *au moins dans un premier temps*, doit figurer dans le camp thébain, celui qui, militairement, est destiné à l'emporter:

519 Ὑπερβίω τε πρὸς λόγον τοῦ σήματος
σωτήρ γένοιτ' ἂν Ζεὺς ἐπ' ἄσπίδος τυχῶν

(«Puisse Zeus figurant sur le bouclier être pour Hyperbios sauveur, selon le langage du blason»)⁵³. Hyperbios sera donc le seul Thébain dont le bouclier sera décrit et devra figurer dans notre ensemble⁵⁴.

⁵¹ Je ne compte pas pour un homme le Cadméen qui figure sous la Sphinx au vers 543. Du moins n'est-il pas le personnage central de la scène. Il ne peut ni parler ni écrire, et pour cause.

⁵² Hésiode, *Théogonie*, 820 sq.; texte sur lequel on verra M. Detienne et J.-P. Vernant, *les Ruses de l'intelligence, la Métis des Grecs*², Paris 1978, pp. 115-119.

⁵³ C'est tout à fait à tort que les vers 515-520 ont été athétisés par Dindorf et, à sa suite, par Mazon.

⁵⁴ A. Verrall avait jadis tenté de montrer, tout à fait en vain, dans des notes de son édition

Ouvrons ici une double parenthèse, d'abord pour dire que l'affrontement entre Zeus et Typhon est cela même qui a imposé pour nous le modèle du fronton. S'il est une forme classique du décor tympanal dans le fronton archaïque et classique, c'est bien le «groupement antithétique»⁵⁵ et, plus précisément, l'affrontement entre les divinités de l'ordre et de la souveraineté cosmique et celles du désordre primitif: monstres ou géants. Mais, de plus, on le sent bien, Zeus n'est pas, ne peut pas être un épisème comme un autre. Et ce n'est pas le fait d'être provisoirement dans le camp d'Étéocle qui suffit à lui donner son originalité. Sa venue est préparée tout au long de la scène. Capaneus affirme que «le défi de Zeus même s'abattant devant lui ne l'arrêterait pas», ce que relève aussitôt Étéocle (443). C'est la foudre, arme de Zeus, qui abattra l'agresseur, c'est elle, non la torche de son épisème, qui sera en réalité πυρφόρος (444). Zeus précède et Zeus suit.

Le cinquième chef, Parthénopée, affirme lui aussi qu'il ravagera la cité, «en faisant violence à Zeus», βία Διός (531-532), et la question se pose de savoir, au vers 662, si Dikè, fille de Zeus, est bien dans le camp de Polynice. Présent d'un bout à l'autre de la scène, Zeus domine à bon droit notre fronton.

Nous pouvons maintenant en aborder la partie droite avec l'épisème du bouclier de Parthénopée⁵⁶:

539 τὸ γὰρ πόλεως ὄνειδος ἐν χαλκηλάτῳ
σάκει, κυκλωτῷ σώματος προβλήματι,
Σφίγγ' ὠμόσπιτον προσμεμηχανημένην
γόμοις ἐνώμα, λαμπρὸν ἔκκρουστον δεμῆας·
φέρει δ' ὑφ' αὐτῇ φῶτα Καδμείων ἕνα,
ὡς πλεῖστ' ἐπ' ἀνδρὶ τῷδ' ἰάπτεισθαι βέλη

(«Car sur l'écu d'airain, rempart⁵⁷ arrondi de son corps, il allait brandissant l'outrage infligé à la cité, la Sphinx, mangeuse de chair crue, dont l'image, fixée par des clous, se détache, éclatante, en relief, et qui maintient sous elle un d'entre les Cadméens, afin d'attirer sur le guerrier le plus de traits qu'il se pourra»). Je n'ai ici que très peu modifié la traduction de Paul Mazon. Toutefois, celui-ci avait parlé de «Thèbes», quand le texte parle de la cité. Mais il reste vrai que d'une cité en général on est passé, au niveau des emblèmes, à la cité dont le destin se joue dans la

des *Sept* (Londres, 1887), aux vers 473 et 622, que Mégareus, dont la force des bras est exaltée (473), avait sur son bouclier un bras et que Lasthénès portait un écu orné d'une jambe. Je pense aussi que Helen Bacon n'a aucun argument à faire valoir à l'appui de sa propre hypothèse (*loc. cit.*, n. 16, p. 35): Étéocle porterait sur son bouclier le symbole de l'Erinys.

⁵⁵ Je me contente de renvoyer à E. Lapalus, *le Fronton sculpté en Grèce*, Paris 1947, pp. 284 sq.

⁵⁶ Dans le texte des manuscrits, le nom du porteur du bouclier est donné au vers 547 après la description du personnage et de son bouclier, et il faut, je crois, garder cet ordre.

⁵⁷ Je ne crois pas, avec H. Bacon et A. Hecht, qu'il faille traduire προβλήματι par *riddle* et y voir une allusion à l'énigme de la Sphinx, mais un jeu sur le mot n'est pas totalement impossible.

pièce. C'est un «Cadméen» que tient sous elle la Sphinx⁵⁸. Quant à la présence du monstre, elle nous réintroduit, pour la première fois, dans les légendes mêlées de Thèbes et de la famille des Labdacides. «L'outrage infligé à la cité», c'est aussi la gloire et le malheur d'Oedipe, roi de Thèbes et époux de Jocaste.

Le septième bouclier, celui du devin Amphiaraios, personnage qui, nous le verrons, donne d'une certaine façon la clef de l'ensemble⁵⁹, ne nous retiendra ici que par le jeu d'oppositions qu'il introduit:

591 σῆμα δ' οὐκ ἐπὶ κύκλῳ·
οὐ γὰρ δοκεῖν ἄριστος ἀλλ' εἶναι θέλει...

(«Mais aucun blason ne s'y voyait sur l'orbe. Car il ne veut pas paraître un héros mais l'être»). Du coup, l'ensemble des autres boucliers est renvoyé de l'être au paraître et placé dans le royaume des signes ambigus.

L'ultime épisème figure sur le bouclier de Polynice, et de tous il est le plus complexe. Comme les boucliers n° 2 et n° 3, il porte une devise écrite; comme ces mêmes boucliers il porte un personnage humain, un «guerrier en or ciselé», non un simple hoplite, donc, comme sur le bouclier d'Étéoclos, mais à côté de l'homme figure une femme qui *se dit* divine:

642 Ἔχει δὲ καινοπηγῆς εὐκυκλον σάκος
διπλοῦν τε σῆμα προσμεμηχανημένον·
χρυσήλατον γὰρ ἄνδρα τευχιστὴν ἰδεῖν
ἄγει γυνή τις σωφρόνως ἡγουμένη·
Δίκη δ' ἄρ' εἶναι φησιν, ὡς τὰ γράμματα
λέγει· Κατάξω δ' ἄνδρα τόνδε καὶ πόλιν
ἔξει πατρίων δωμάτων τ' ἐπιστρόφας.

(«Et il porte un écu parfaitement rond et récemment forgé: un double blason y figure par artifice. Un guerrier en or ciselé s'y voit conduit par une femme qui le guide avec mesure. Et elle dit qu'elle est Dikè comme l'affirment les lettres inscrites: 'Je ramènerai cet homme et il recouvrera sa cité et obtiendra son retour aux foyers de ses pères'»). Avec Polynice, comme déjà avec Parthénopée, on est, en fait, passé de la guerre étrangère, de l'agression barbare contre une cité où l'on parle le grec, comme il est dit aux vers 72-73, au conflit qui déchire Thèbes. Le Thébain que la Sphinx tient sous sa domination est la cible des défenseurs thébains. C'est la *dikè* privée, par définition, de Polynice, qui doit le conduire à l'intérieur de sa cité, à l'intérieur de son *oikos*.

Restons encore un moment au seul niveau des emblèmes. Comment s'organise l'ensemble? Est-il possible de tirer de cet examen des conclusions provisoires? On a tenté de montrer, au fil de l'analyse, les glissements qui s'opéraient d'un épisème à

⁵⁸ S. Benardete, *loc. cit.* p. 12, écrit non sans user de la litote: «Parthénopée porte une image qui, bien qu'inamicale à l'égard des Thébins, ne leur est pas étrangère comme Typhon».

⁵⁹ Comme l'a dit avec raison A. Moreau, *loc. cit. supra*, n. 40, Amphiaraios est «le porte-parole de l'écrivain» (p. 164). C'est le rôle normal du devin dans une tragédie; cf. *infra*, (pp. 13-14).

l'autre, comme dans une gamme chromatique⁶⁰, mais on peut maintenant aller au-delà. De part et d'autre de l'affrontement entre Zeus et Typhon, dont le vainqueur est donné d'avance, et qui marque une indiscutable coupure, le côté «gauche» est le côté du cosmos, le côté de la guerre étrangère et des deux formes fondamentale de l'activité guerrière. Le seul élément féminin est l'astre lunaire; encore faut-il souligner que cette dimension féminine n'est pas vraiment notée par le poète. Les hommes, eux, sont des mâles, des guerriers dans toute leur violence. Le côté «droit» est celui de la légende d'Oedipe qui fait son apparition sur le bouclier de Parthénopée. C'est le côté où domine le monde féminin. C'est bien le cas, ici, de parler de gynécocratique. La Sphinx, personnage à la fois féminin et infra-humain — elle mange cru —, domine, sur le bouclier de Parthénopée, un citoyen de Thèbes. C'est une femme qui guide le guerrier du bouclier de Polynice. Le côté gauche est le côté de la *polis* aux prises avec l'ennemi, l'agresseur barbare qui veut détruire la cité, il résume la première partie de la pièce. Le côté droit nous rappelle les épouvantables problèmes de la lignée des Labdacides. Et s'il faut revenir au personnage «divisé» d'Étéocle, dont je suis parti, je dirai que le côté gauche concerne Étéocle guerrier et citoyen, le côté droit Étéocle fils d'Oedipe et de Jocaste, frère de Polynice. Le moins qu'on puisse dire est que la «coupure» du vers 653 est soigneusement préparée. Il existe bien, comme il est dit au vers 519, un langage du blason.

* * *

Si maintenant mon analyse n'est pas complètement fautive, elle devrait trouver dans le contexte, je veux dire d'abord chez les porteurs de ces boucliers et chez les compagnons d'Étéocle, quelque confirmation. Et c'est bien ce qui se produit.

Glisser des épisodes aux porteurs des boucliers est d'autant plus légitime que c'est proprement ce que fait Eschyle. Ainsi Étéocle, quand il «retourne» l'épisode d'Étéoclos, parle, au duel, «des deux guerriers et de la ville qui figure sur le bouclier»: *καὶ δὺ' ἄνδρε καὶ πόλισμ' ἐπ' ἀσπίδος* (478)⁶¹. L'un des guerriers est Étéoclos, l'autre est l'hoplite qui figure sur son bouclier. Au vers 544 *ἐπ' ἄνδρῶν* désigne le Cadméen tenu par la Sphinx, et ses blessures symboliques ont valeur de blessures réelles. Et quand Étéocle proclame, au vers 398, que les blasons ne font pas de blessure, il ne faut pas oublier que c'est là le propos d'un héros tragique dominé par l'Atè. Les blasons ne feront pas les blessures qu'ils annoncent, mais, à travers eux, c'est bien l'Erinyes qui est à l'oeuvre. Que ce travail se fasse sous le masque, par le ruse, la *mêtis* — constamment présente ici, ne serait-ce que par la représentation de l'habileté trompeuse des artisans —, c'est une des lois du genre.

Mais revenons, dans l'ordre de notre fronton, aux personnages représentés eux-mêmes. Le côté gauche, qu'on peut étendre jusqu'à Hippomédon, est bien celui

⁶⁰ Sur ce point, cf. S. Bernardete, *loc. cit.*, pp. 16-17.

⁶¹ S. Bernardete parle avec raison de «l'absorption d'Étéoclos par son image», *loc. cit.*, p. 8.

de l'*hybris* masculine, de la sauvagerie masculine. Ainsi Tydée:

392 *βοᾷ παρ' ὄχθαις ποταμίαις μάχης ἐρῶν...*

(«Il crie sur la berge du fleuve dans le désir de la bataille»). Capaneus va au-delà de l'orgueil humain, *οὐ κατ' ἄνθρωπον φρονεῖ* (425), mais il est marqué, comme le voit Étéocle, *τῶν τοι ματαίων ἀνδράσιν φρονημάτων* (438), «par ce qui est, pour les hommes mâles, folle pensée». Étéoclos, dont le bouclier défie Arès, a un équipement animal et barbare, *βάρβαρον τρόπον* (463). Le porteur de Typhon, Hippomédon, est moins un homme qu'un géant (488)⁶². Rien de semblable, bien au contraire, à droite. Parthénopée est un *ἀνδρόπαις ἀνήρ* (533), un homme-enfant-homme, ce qui redouble ce que dit déjà son nom, sur lequel joue le messager (536). Il est un métèque et non un citoyen, un marginal par rapport à la cité d'Argos (548). Son nom, qui fait contraste avec sa sauvagerie, est d'autant plus marqué du côté féminin que Parthénopée n'est pas défini, conformément à la règle grecque, par le nom de son père, mais par l'évocation de sa mère: il est *μητρὸς ἕξ ὄρεσκόου* (532), «issu d'une mère montagnarde», en l'espèce Atalante qui n'est pas nommée⁶³. Mais comment Eschyle aurait-il pu mieux associer ce thème «matrilinéaire» qu'en le couplant avec le motif «gynécocratique» du bouclier?

Le cas d'Amphiaraos est, bien sûr, entièrement différent. Privé, par volonté d'«être», d'épisodes, devin, il est le donneur de sens de tout l'épisode. Marquons deux points. Amphiaraos, c'est-à-dire, selon un type de jeu verbal familier à Eschyle, «l'homme à la double imprécation»⁶⁴, maudit effectivement deux personnages, Tydée et Polynice, le premier et le dernier, ce qui est un moyen de rendre signifiant tout l'épisode. De Tydée il dit qu'il est *Ἐρινύος κλητῆρ* (574), le héraut, presque l'huissier de l'Erinyes⁶⁵. Qualifier ainsi Tydée est pour Eschyle une façon de nous éclairer, à l'aide de la parole véridique du devin, sur ce qui est en question dans la scène. Ce qu'*introduit* Tydée, dans le discours d'Amphiaraos, est achevé par Polynice. Celui-ci, certes, est maudit *politiquement*, comme attaquant la cité de ses pères,

⁶² Il en est déjà de même de Capaneus, qui est proprement un *γίγας* (424).

⁶³ Sophocle glosa ainsi Eschyle: *ἐπώνυμος τῆς πρόσθεν ἀδμήτης χροῖω / μητρὸς λοχευθεῖς, πιστὸς Ἀταλάντης γόνος* («Il doit son nom à sa mère, qui demeura si longtemps vierge avant de lui donner le jour, Parthénopée loyal fils d'Atalante»: *Oedipe à Colone*, 1321-1322, trad. Mazon).

⁶⁴ Comme l'a bien vu D. Pralon. Je laisse de côté ici, faute de pouvoir prouver qu'Eschyle l'avait effectivement présent à l'esprit, ce qui, dans la légende d'Amphiaraos et de sa femme Eriphyle, pourrait aisément justifier la place de devin dans la moitié «gynécocratique» du tableau. Et pourtant, comment ne pas songer au vers d'Homère: *ἀλλ' ὄλετ' ἐν Θήβησι γυναικῶν εἴνεκα δῶρων* («Mais il périt à Thèbes en raison de présents féminins» *Odyssée*, 15, 247)? Sur ce point, voir A. Moreau, *loc. cit. supra*, n. 40, p. 169. Amphiaraos lui-même joue au vers 578 sur le nom de Polynice, *l'homme aux mille querelles*.

⁶⁵ *Κλητῆρ* est proche de l'homérique *Καλήτωρ*, du mycénien *ko - re - te* qui désigne un fonctionnaire; sur ces derniers mots, cf. J. Taillardat, 'Notules mycéniennes, 1', *REG LXXIII*, 1960, pp. 1-5.

πόλιν πατρῶαν (582), la terre de sa patrie (585)⁶⁶. Il ne s'agit pas seulement d'une guerre étrangère. Polynice est un Thébain. Mais Amphiaraios dit aussi:

584 Μητρός τε πηγὴν τίς κατασβέσει δίκη;

(«Quelle revendication peut éteindre la source d'une mère?»). P. Mazon traduit: «Est-il donc un grief permettant de tarir la source maternelle?». Mais de quelle source s'agit-il? De Dirke symbole de Thèbes⁶⁷? Peut-être, en un premier temps. Mais il est difficile de ne pas penser aussi, en faisant de μητρός un génitif d'origine, à ce «sillon maternel sacré», ματρὸς ἀγνάν ἄρουραν du chant choral (752-753), qu'Oedipe le parricide a osé ensemençer⁶⁸. Polynice accomplira le chemin inverse: tuant son propre frère, mourant lui-même, il asséchera effectivement la source maternelle. S'il en est bien ainsi, ne s'agit-il pas d'une apparition de Jocaste?

Au terme de la série, Polynice, vu non plus par le devin mais par le messenger. Il est moins un pur guerrier que le frère d'Étéocle utilisant contre sa cité les voies d'une vengeance judiciaire. D'où le vocabulaire juridico-politique inextricablement mêlé qui est le sien. Comme le personnage du bouclier d'Étéoclos, il veut escalader la muraille de la cité (πύργους ἐπειβάς, 634). Mais c'est par le héraut, le κῆρυξ, qu'il veut être proclamé maître du pays, κάπικηρυχθεὶς χθόνι (634). Étéocle est pour lui l'ἀτιμαστήρ (637), celui qui l'a privé de sa τιμή. Il veut être, pour son frère, celui qui le fait prisonnier (ἀνδρηλάτης, 637), qui échangera avec Étéocle ou la mort ou l'exil (636-638). Chez Polynice, la guerre extérieure et le droit privé forment un tout, mais Amphiaraios, par l'imprécation qu'il a lancée contre lui, a déjà démonté que sa δική n'est pas, comme le proclame le bouclier, Dikè en personne.

* * *

Il faut maintenant aller plus loin et observer certains phénomènes très étranges. Ce vers quoi se dirige la pièce — et il ne faut plus faire semblant de l'ignorer —, c'est le duel de deux frères conduits à la catastrophe par l'Erinys paternelle, par ces malédictions dont Étéocle constate, au vers 655, qu'elles sont désormais accomplies, τελεσφόροι. De Tydée l'introducteur à Polynice, celui qui réalise, c'est bien à cela que nous avons assisté. Tout a préparé la «surprise» de la septième porte.

Mais relisons à frais nouveaux l'épisode. Tout pourrait se résumer, si l'on veut, par ces vers:

404 τῷ τοι φέροντι σῆμ' ὑπέροκμπον τόδε
γένοιτ' ἂν ὀρθῶς ἐνδίκως τ' ἐπώνυμον.

(«Lui-même contre lui-même, en portant ce blason d'orgueil, doit, justement, correctement, être l'éponyme de son destin»). Il s'agit, bien sûr, de Tydée qui mourra,

⁶⁶ Très exactement: la terre-patrie.

⁶⁷ La source est nommée par le chœur au vers 307.

⁶⁸ Le rapprochement est fait par Ch. Dawson, *intr.* à sa *trad. cit.* n. 19, p. 21.

dévorant le crâne de son adversaire Mélanippe⁶⁹. Mais c'est son propre destin qu'Étéocle, à un autre niveau, ne cesse d'annoncer. Contre Tydée, le chef thébain installe à la porte Proïtide, la première, le Sparte Mélanippe et ajoute:

414 ... Ἔργον δ' ἐν κύβοις Ἄρης κρινεῖ·
Δίκη δ' Ὀμαίμων κάρτα νιν προστέλλεται
εἵργειν τεκούση ματρὶ πολέμιον δόρυ

Paul Mazon traduit: «Du combat, les dés d'Arès décideront; mais c'est vraiment le Droit du sang qui l'envoie en son nom écarter de la terre à qui il doit le jour [disons plus simplement: de la mère qui l'a enfanté] les lances ennemies». Soit, mais qu'est-ce que cette Δίκη Ὀμαίμων⁷⁰? Par delà la parenté d'un homme et de la Terre, mère des Spartes, il y a bien deux personnages qui sont de même sang dans la pièce et que Dikè fait s'affronter. Leur mort est dite au vers 681, ἀνδροῖν δ' Ὀμαίμοι δάνατος, «la mort de deux hommes de même sang».

Dans le troisième discours d'Étéocle, le Roi espère, et j'ai déjà cité ce vers, que tant le porteur du troisième bouclier, Étéoclos, que l'hoplite qui lui sert d'épistème et la ville qui figure sur le bouclier périront sous les coups du Sparte Mégareus:

478 καὶ δὲ ἄνδρε καὶ πόλισι' ἐπ' ἀσπίδος.

Ceci appelle deux observations. La première, qui n'est pas neuve, est que, par son nom même, Étéoclos apparaît comme un doublet d'Étéocles. Étéoclos — a-t-on pu dire — est «Étéocle au-delà de la muraille»⁷¹. La cité défendue par Étéocle est ainsi attaquée par un autre Étéocle, et celui-ci est à la fois au-dedans et au-dehors de la cité. Étéoclos n'a-t-il pas, seul parmi les Sept, sur son bouclier un ἀνὴρ ὀπλίτης (466), ce qui est la définition même qu'Étéocle donne de lui-même (717)? Mais Étéocle a, au-delà des murs, un double beaucoup plus marqué que ce presqueonyme: son frère. Quand il annonce, en usant du duel, la mort de deux hommes,

⁶⁹ Apollodore III, 6, 8.

⁷⁰ Les traductions de l'expression sont très variées; ainsi en anglais, «Dike, his blood sister» (H. Bacon et A. Hecht); «Justice his true kin in blood» (H. Weir Smyth); «Justice Goddess of Kindred's duty» (Ph. Vellacott, dans la collection Penguin); «True Duty to his Kin» (Ch. Dawson). Une interprétation originale est celle de K. Wilkens, «ΔΙΚΗ ΟΜΑΙΜΩΝ? Zu Aischylos *Sieben* 415», *Hermes*, 1969, pp. 117-121. Elle fait d'Ὀμαίμων un génitif pluriel dépendant du πρὸς de προστέλλεται. Dikè place Mélanippe en avant de ses frères de sang. Mais cette interprétation a contre elle l'existence chez Eschyle d'un Zeus Ὀμαίμων (*Suppliants*, 402) et la scholie de M: τὸ τῆς συγγενείας δίκαιον, «le droit de la parenté».

⁷¹ «Eteokles beyond the walls» (H. Bacon et A. Hecht, préface à la trad. *cit.* n. 18, p. 11). Même remarque, formulée indépendamment par D. Pralon. Le personnage est inconnu avant Eschyle et ne figure dans les listes postérieures des auteurs tragiques (par exemple Sophocle, *Oedipe à Colone*, 1316) que lorsqu'Adraste n'apparaît pas. Sa statue figurait cependant à Delphes sur le monument des Sept (Pausanias X, 10, 3); quelle que soit l'importance que j'attache au personnage d'Étéoclos, je ne puis suivre A. Moreau lorsqu'il écrit: «Le moment où Étéocle indique le nom de l'adversaire d'Étéoclos est le moment où l'on comprend qu'il est tombé dans les pièges d'Atè» (*loc. cit.*, p. 181, n. 1).

c'est encore de sa mort et de celle de Polynice qu'il nous parle. Victime de l'Atè, il associe la cité au destin des deux guerriers, alors que le *dénouement* tragique dissocie précisément ce que l'*action* tragique associe. Aux vers 71-72 Etéocle avait, plus lucidement, prévu son destin: μή μοι πόλιν γέ . . . ἐκδαμνίσσητε «A tout le moins ... ne déracinez pas ma cité»⁷².

Mais le vers 478 n'est pas la dernière allusion, avant sa mise en évidence, au thème des deux frères. Face à l'ennemi argien, en l'occurrence Hippomédon et Parthénopée, Etéocle associe deux frères, Hyperbios et Aktor (555). Et quand le messager en arrivera enfin au seul frère qui compte, Polynice, on constatera que son blason est double: διπλοῦν τε σήμα (643). Et peut-être ce dédoublement est-il la loi dissimulée de tout l'épisode. H. Bacon a très bien vu cela: «Each brother is subject to the law he invokes against the other. This is the inescapable knowledge which the shields express»⁷³, et l'Etéocle d'Eschyle l'a compris à sa façon:

674 ἄρχοντι τ' ἄρχων καὶ κασιγνήτῳ κάσις
ἐχθρὸς σὺν ἐχθρῷ στήσομαι

«souverain contre souverain, frère contre frère, ennemi contre ennemi, c'est ainsi que je ferai face». Jusqu'au conflit politique de l'épilogue, ce sont désormais les mêmes mots qui qualifieront Etéocle et Polynice. Il y a fusion entre la guerre étrangère et la guerre civile, entre les deux côtés du fronton. Thèbes est sauvée, mais ses deux généraux, δισσῶ στρατηγῶ (816) sont morts⁷⁴. Tous deux sont des «chercheurs de querelles», des Polynices:

830 καὶ πολυνεικεῖς
ὄλοντ' ἄσεβεῖ διανοίᾳ;

(«Et chercheurs de querelles, n'ont-ils pas péri dans une pensée sacrilège?»). Décidément, contrairement à ce que dit Etéocle (508), ce n'est pas Hermès, c'est Zeus qui a apparié les couples pour aboutir à ce couple-là.

Mais, en-deçà ou au-delà de ce dédoublement, il y a un mythe — H.D. Cameron l'a très bien compris⁷⁵ — qui court tout au long de cette scène et de la pièce tout entière: ce mythe est celui des Spartes, des guerriers semés et récoltés par Cadmos avec les dents du dragon⁷⁶. Ces guerriers sont des autochtones, et l'autochtonie est une procédure mythique qui élimine le rôle des femmes dans les origines humaines et permet aux hommes de se constituer en fraternités guerrières. Il n'y a pas

⁷² La valeur de γέ ne peut être ici réduite, cf. R. Dawe, *loc. cit. supra* n. 8, p. 27.

⁷³ *Loc. cit. supra*, n. 16, p. 35.

⁷⁴ Cf. aussi βασιλέες ὁμόσποροι, «les rois de même souche» (804), expression répétée au vers 820.

⁷⁵ *Op. cit. supra* n. 40, p. 89: «The story of Thebes has come full circle, as the two brothers recapitulate the tale of the Sown men».

⁷⁶ Cf. en général F. Vian, *les Origines de Thèbes. Cadmos et les Sparte*, Paris 1963.

d'autochtonie pour les femmes⁷⁷. Mais, dans le cas particulier de la légende thébaine évoquée par Eschyle, les guerriers autochtones s'entretuent: seuls cinq d'entre eux survivent, à qui Cadmos confère le titre de citoyens⁷⁸.

Regardons une dernière fois notre tableau, en le complétant quelque peu, par exception, avec les données, recueillies ailleurs, de la tradition. Les Spartes apparaissent explicitement face à Tydée avec Mélanippe (413), face à Etéoclos avec Mégareus (474). F. Vian a noté que Polyphonte, l'adversaire de Capaneus, est probablement lui aussi un Sparte, puisqu'il est fils d'Autophonos, un nom effectivement typique pour un Sparte⁷⁹. Il est le «tueur de beaucoup», fils du «tueur de soi-même». Je ne vois pas de raison très sérieuses de tenir pour des Spartes les autres guerriers thébains⁸⁰.

Il semble qu'on puisse dire ceci: «à gauche» de notre schéma, que l'on soit à l'intérieur ou à l'extérieur des murailles, nous sommes dans un monde exclusivement masculin, je veux dire un monde où les mères n'existent pas. La seule mère est la terre, celle qui invoque Etéocle au vers 16 quand il appelle les citoyens à voler au secours de la cité: Γῆ τε μητρὶ, φιλτάτη τροφῶ (17), «La terre mère, la plus proche des nourrices»⁸¹, celle qui a nourri le Sparte Mégareus (474). La maternité proprement dite, au sens biologique, non métaphorique du terme, apparaît d'abord à propos de Parthénopée, défini comme fils «d'une mère montagnarde» (532), puis à propos du crime que s'appête à commettre Polynice (584) — si j'ai bien interprété ce texte⁸². Or, dans le vers même qui suit (585), la terre change de sexe, elle est πατρίς au lieu de μήτηρ.

Sur le bouclier de Polynice, c'est une femme qui conduit le héros à la demeure de son père, par une sorte d'inversion du rite du mariage: Κατάξω δ' ἄνδρα τόνδε (647); et Etéocle franchit un nouveau cap en évoquant l'enfance de son frère, le moment où il était φυγῶν μητρόθεν σκότον (664), «fuyant l'obscurité du sein maternel»⁸³. Avec la maternité, c'est la souillure qui reparait. Etéocle et Polynice ne peuvent plus être des Spartes ou, si l'on veut, ils sont les derniers des Spartes.

* * *

⁷⁷ Cf. l'étude, citée *supra*, n. 24, de Nicole Loraux.

⁷⁸ Phérécyde, *FGrHist*, 3, F 22 ab; cf. F. Vian, *op. cit.*, p. 23. Αὐτοκτόνως, s'étant eux-mêmes entretués, tel est l'adverbe qui caractérise Etéocle et Polynice (734).

⁷⁹ F. Vian, *op. cit.*, pp. 169 et 185; cf. *Iliade*, IV, 395 sq.

⁸⁰ F. Vian, *op. cit.*, p. 169, pense qu'Hyperbios et son frère Aktor sont peut-être des Spartes: «Le nom du premier est porté par un Géant et rappelle celui du Sparte Hyperénor».

⁸¹ Cf. encore le vers 69.

⁸² Cf. *supra*, p. 14.

⁸³ N. Loraux rapproche à bon droit *Euménides*, 665, où Athéna est dite: οὐδ' ἐν σκότοισι νηδύος τετραμμένη, n'ayant pas été nourrie dans l'ombre d'une matrice. C'est ce qui permet à Athéna de présider aux naissances autochtones. Dire de Polynice qu'il s'est échappé des ténèbres maternelles, c'est réduire à néant toute prétention de sa part — et par contre-coup de celle de son frère — à l'autochtonie.

Un mot encore avant de laisser Eschyle. Au V^e siècle, il y a eu au moins un homme pour lire avec soin Eschyle, et ce fut Euripide⁸⁴. Dans les *Phéniennes*, Euripide raille la longue description d'Eschyle:

751 "Όνομα δ' ἐκάστου διατριβήν πόλλην ἔχει

(«donner le nom de chacun est perdre son temps»). Son Etéocle, loin d'être surpris, souhaite rencontrer Polynice devant les murailles (754-760). Après quoi, bien entendu, quand la première partie du combat est terminée, le messager décrit les combattants. L'ordre est différent de celui d'Eschyle, Polynice n'est plus le septième. Les épisèmes sont également différents, à l'exception de celui, muet, d'Amphiarao (1110-1112)⁸⁵. Parthénopée, le premier nommé, n'a pas de Sphinx, mais le seul emblème familial: Atalante chassant le sanglier de Calydon (1108-1109). Hippomédon a sur son écu Argos Panoptos (1115). Tydée protège le sien d'une peau de lion et tient dans sa droite⁸⁶, «Le Titan Prométhée portant une torche comme pour incendier la ville» (1122), référence évidente au bouclier de Capaneus. Polynice jouit d'un dispositif cinématographique: les cavales de Potniai, mangeuses de chair humaine, qu'un système à pivot permet d'animer (1123-1129). Capaneus a un géant qui déracine une cité (1129-1133), autre exemple de référence à Eschyle. Adraste a des serpents emportant dans leurs mâchoires les fils de Cadmos (1138), ce qui est évidemment repris du bouclier de Parthénopée. Construire cet ensemble est un exercice que je n'ai pas fait. Y a-t-il là un autre *sens* que celui d'une déconstruction systématique? Tout porte à croire en tous les cas que la scène des *Sept* formait un ensemble suffisamment cohérent pour qu'Euripide s'acharnât à le détruire.

⁸⁴ Je ne fais ici qu'amorcer très brièvement un thème de recherche. Celle-ci exigerait, pour être menée à bien, une étude systématique des *Phéniennes* et des *Suppliantes* d'Euripide, sans parler des vers 1309-1330 de *l'Oedipe à Colone* de Sophocle.

⁸⁵ Amphiarao est, dans l'ordre d'Euripide, le second.

⁸⁶ Le texte est très obscur et je ne me risque pas ici à l'interpréter.

OIKONOMIA

(Tre osservazioni sui rapporti tra la finanza e l'economia greca*)

CARMINE AMPOLO

I. *La parola.* — Il primo capitolo della recente sintesi *The Ancient Economy* di M.I. Finley fa il punto sullo sviluppo del concetto di economia nelle sue linee generali, dall'originaria *οικονομία*, intesa come «amministrazione della proprietà familiare», fino al significato moderno che ha assunto il termine¹. Da quest'opera prendiamo spunto per approfondire l'analisi della storia della parola *οικονομία* nel mondo greco, anche per l'interesse che ciò può avere nell'ambito delle discussioni attuali sull'economia degli antichi. È infatti possibile documentare il passaggio di *οικονομία* dal significato originario alla finanza pubblica. Il punto di partenza è stato l'estensione del significato di «amministrazione, gestione» «ad ogni tipo di organizzazione o di direzione»². Era quindi normale che il termine fosse esteso dal campo privato (quella che verrà definita *ιδιοτική οικονομία* da Ps. Arist., *Oecon.* II, 1, 1345 b) a quello pubblico.

Come è noto, proprio in quest'ultima operetta attribuita ad Aristotele troviamo un tentativo di classificazione delle *οικονομιαί*; accanto a quella privata, vi compaiono tre tipi di «economie» che riguardano la sfera statale: la βασιλική, la στραπική e la πολιτική. Malgrado la banalità dell'opera e i complessi problemi di redazione, attribuzione e cronologia che essa comporta, la classificazione presente nella prima parte del II libro è stata giudicata «la prima manifestazione della scienza delle finanze»³, anche se certamente non va sottovalutato il carattere empirico (o

* Questa nota è connessa con il lavoro di preparazione per la pubblicazione e di aggiornamento del manoscritto della *Wirtschaftsgeschichte Athens* di K.J. Beloch e la preparazione di un'edizione dei rendiconti dell'Eretteo. Il lavoro è svolto anche grazie ad un Forschungsstipendium della von Humboldt-Stiftung presso il Seminar für Alte Geschichte dell'Università di Freiburg in Breisgau.

¹ M.I. Finley, *The Ancient Economy*, London 1973, pp. 17-34 (trad. ital. *L'economia degli antichi e dei moderni*, Bari 1974, pp. 3-32).

² Finley, op. cit., p. 20 (trad. ital. p. 8). Cf. M. Austin e P. Vidal-Naquet, *Economie et sociétés en Grèce ancienne*, Paris 1972, pp. 19-20.

³ A.M. Andreades, *Storia delle finanze greche*, Padova 1961 (trad. dall'originale greco del 1928) p. 98; cfr. p. 95 ss. Per il secondo libro dell'*Economico*: Aristotele, *Le second livre de L'Econo-*

meglio «politico») della divisione. Questa classificazione ha peraltro una sua validità e, come vedremo, fu usata come base da vari studiosi moderni delle finanze e della *oikonomia* greca.

Finley sottolinea giustamente l'«isolamento all'interno dell'antica tradizione letteraria pervenuta sino a noi» dell'operetta, e attribuisce ai francesi la priorità nell'uso di *économie politique*⁴.

Questa affermazione può essere ulteriormente precisata, perché l'uso di *oikonomia*, sempre nel senso di finanza e riferita alla sfera statale, era in realtà molto più diffusa di quanto si pensi nel mondo greco, almeno in un certo periodo.

Già tende verso questo significato l'uso aristotelico di *oikonomia* messa implicitamente o esplicitamente in relazione con *polis*, o di *oikonomos* accostato a *politikós*, ma sempre con i limiti di cui si è detto e in modo ambiguo⁵. La documentazione epigrafica consente però di dare una documentazione sicura dell'uso corrente di *oikonomia* in connessione con l'amministrazione delle finanze pubbliche. L'esempio più chiaro ci è offerto da una nota iscrizione di Alicarnasso (OGIS 46) del III secolo a.C., nella quale è menzionata più volte la *oikonomia*⁶. Vale la pena di riportare questa parte dell'iscrizione nella sua interezza (11.9-17):
 ὅπως δ' ἂν κομίσωνται οἱ προδανεισταί, πόρους ὑποκεῖσθαι αὐτοῖς τοὺς τε ὑποτεθέντας εἰς τὸ βουλευτήριον, κομισαμένων οἷς πρότερον ὑπετέθησαν· ὑποκε[τ]ῖσθαι δὲ αὐτοῖς καὶ τοὺς ὑποτεθέντας εἰς τὰς εἰκόνας, τὴν πεντηκοστὴν καὶ τὸ γραφίον τῶν ὄρκων, κομισαμένων οἷς πρότερον ἐψήφισ[τ]αι· ὑποκεῖσθαι δὲ αὐτοῖς καὶ ἐκ οἰκονομίας ἐκάστου ἐνιαυτοῦ τὰ [λ]αντον ὅταν ἐκκομίσωνται αὐτὸ καὶ τὸν τόκον οἱ δανείσαντες ἐπὶ τοῖς ὑποτεθείσιν αὐτοῖς ἀπὸ τῆς οἰκονομίας ἕξ ταλάντοις, τὰ δὲ λοιπὰ ὑπάρχειν εἰς τὴν οἰκονομίαν.

L'espressione ἐκ τῆς οἰκονομίας ἐκάστου ἐνιαυτοῦ si riferisce, come appare dal contesto, alla gestione finanziaria di ogni anno nel suo complesso, ed ha quindi un senso leggermente più ampio dell'interpretazione di Dittenberger, che seguiva quella di Dareste, *ex ordinariis redditibus annuis civitatis*, ripresa anche da LSJ (s.v. οἰκονομία: «public revenue of a state»). Non si tratta solo delle entrate della città (πρόσοδοι e, con un'accezione diversa, πόροι), ma di tutta la finanza, che evidente-

mique, par B.A. van Groningen, Leyden 1933 e L. Cracco Ruggini, 'Eforo nello Pseudo-Aristotele Oec. II?', in *Athenaeum*, n.s. XLIV 1966, pp. 199-237 e XLV, 1967, pp. 3-88. I limiti dell'opera sono sottolineati da Austin e Vidal-Naquet, *loc. cit.* Ma cf. M. Rostovcev, *Social and Economic History of the Hellenistic World*, Oxford 1953², pp. 74-75 e 440 ss.

⁴ P. 21 (trad. ital. p. 9).

⁵ Si veda l'*Index Aristotelicus* del Bonitz a p. 50 e in particolare gli esempi nel I libro della *Politica*.

⁶ Vedi R. Dareste in *BCH*, IV 1880, p. 341 ss. e le annotazioni del Dittenberger in OGIS cit. Cf. H.W. Pleket, *Epigraphica*, Leiden 1964, n. 26, con bibl. Si tratta di un decreto riguardante un prestito pubblico per la costruzione di una *stoa* dedicata ad Apollo e a Tolomeo Filadelfo (o Evergete). A seconda della identificazione del Tolomeo cui il monumento è dedicato si ha una cronologia più alta o più bassa. Per l'inquadramento storico dell'iscrizione v. Rostovcev, *op. cit.*, pp. 334-35 e nota 132 a p. 1400.

mente aveva una contabilità annuale⁷. In sostanza qui *oikonomia* è un sinonimo di quella che in Atene, almeno da Licurgo in poi, è conosciuta come *διοίκησις*, cioè l'amministrazione finanziaria della città e la sua gestione (vedi note 9 e 12). C'è quindi una corrispondenza esatta tra la *politikè oikonomia* del testo dell'*Economico* attribuito ad Aristotele e l'iscrizione di Alicarnasso.

Questo significato (finanza, amministrazione finanziaria della città), anche se in maniera meno chiara, è documentato in altri testi epigrafici ellenistici. Ne citiamo alcuni a titolo di esempio e senza alcuna pretesa di completezza. Il più significativo è un lungo decreto di Olbia in onore di Protogenes (CIG 2058 = SIG³ 495), anch'esso del III secolo o degli inizi del II⁸. Nel lunghissimo elenco delle benemeritenze di Protogenes verso Olbia, si dice anche (l. 161 ss. = B 1. 64 ss.) che ἐπὶ τε τῆς κοινῆς οἰκονομίας καὶ ταμείας γενόμενος καὶ χειρίσας τὰς μεγίστας τῆς πόλεως προσόδους οὐδένα μὲν τῶν τελωνῶν ἐκ τῶν ὑπαρχόντων ἐξέβαλε.

Protogenes fu quindi capo dell'amministrazione finanziaria della città pontica, la quale viene detta κοινὴ οἰκονομία καὶ ταμεία.

Se ci fosse bisogno di una conferma della sostanziale eguaglianza fra *oikonomia* e *dioikesis*, nel significato in cui quest'ultima era intesa ad Atene nel IV secolo, si leggano le linee successive dell'iscrizione, nelle quali viene descritta l'attività di Protogenes come responsabile della finanza cittadina: πλεῖστα δὲ χειρίσας τῶν κοινῶν, τρία δὲ ἔτη συνεχῶς πάντα διώικησεν ὀρθῶς καὶ δικαίως κτλ.⁹ Nello stesso senso va vista la *oikonomia* in una legge di Priene riguardante il sacerdozio di Dionisio (SIG³ 1003)¹⁰ del II secolo a.C., nella quale sono concesse al sacerdote esenzioni da alcune liturgie; nell'ordine sono elencate la *trierarchia*, la *oikonomia*, la *neoepoia* e la *proeisphora chrematon*. È chiaro che qui si tratta di una responsabilità nell'amministrazione finanziaria, sentita come un pesante obbligo al punto da concederle l'esenzione come un grande privilegio. A queste testimonianze si è aggiunta più di recente la menzione di *oikonomia* in una delle tabelle dell'archivio del tempio di

⁷ Cf. Andreades, *op. cit.*, p. 435, dove alla nota 6 si cita un lavoro di Zengel in *Epeteris tu Parnassu* 1902, sul bilancio annuale di Atene, che non ho potuto consultare. In esso viene citata anche questa iscrizione, erroneamente attribuita a Cnido. L. Moretti in *Storia e civiltà dei Greci*, IV, 8, *La società ellenistica*, Milano 1977, pp. 350-351, pensa che la parola *oikonomia* «col tempo sia andata acquistando un significato simile a quello moderno di 'bilancio'» e così interpreta nelle iscrizioni citate. La stessa interpretazione dà F. Ferrandini, «Bilancio» in età ellenistica, in *QS* II 1976, pp. 295-299.

⁸ Il Dittenberger la datava al 230 a.C. circa. Cf. Latyshev I² 32 e IV pp. 264-65; F.G. Maier, *Griechische Mauerbauinschriften*, I, Heidelberg 1959, pp. 264-72 n. 82 e A. Wasowicz, *Olbia Pontique et son territoire*, Paris 1975, p. 20 n. 101.

⁹ La posizione di Protogenes, a giudicare dalla terminologia usata, sembra ricordare quella che ebbe Licurgo ad Atene come ὁ ἐπὶ τῆς διοικήσεως. Si confrontino le espressioni del decreto di Olbia con quelle presenti nel decreto di Stratokles in onore di Licurgo e nella vita dell'oratore (*vitae X orat.* 852 B e 841 B); cf. anche Hyperid. fr. 118 Bl.; Diod. XVI 88 e D.H., *Din.* 11. Vedi K.J. Beloch, *Wirtschaftsgeschichte Athens*, p. 16 ss. e J. Colin, in *REA* XXX 1928, p. 129 ss. da aggiornare alla luce di *SEG* XIX 119. Sulla *dioikesis* v. nota 12.

¹⁰ *Inscripfen von Priene* 174; F. Sokolowsky, *Lois sacrées d'Asie Mineure*, Paris 1955, p. 105 ss. nr. 37. Probabilmente si allude alla carica di *oikonomos*.

Zeus a Locri Epizefiri¹¹. In essa infatti si parla di somme che la città prese in prestito *ἐν τὰν ἄλλαν οἰκονομίαν*. Anche in questo caso è evidente il significato finanziario del termine e la sua sostanziale identità con la *διοίκησης* del IV secolo a.C.¹². In altri casi invece è possibile sia l'interpretazione finanziaria che quella tradizionale e ben documentata di «disposizione, procedura, regolamento» e simili, come nell'inglese *arrangement, proceedings*¹³. Strettamente collegato con l'estensione del valore originario di *οἰκονομία* alla finanza pubblica, è il passaggio di significato di *οἰκονομος*, da quello di «proprietario che si occupa del suo dominio familiare» (come nell'*Economico* di Senofonte) a quello di amministratore di beni privati altrui e poi di

¹¹ A. De Franciscis, *Stato e società in Locri-Epizefiri*, Napoli 1972, n. 18. L'editore corregge *οἰκονομία* in *οἰκονομία*. La stessa interpretazione anche in Idem, *Ricerche sulla topografia e i monumenti di Locri Epizefiri*, I, Napoli 1971, p. 44; essa è giustamente respinta da Moretti, *op. cit.*, p. 351 n. 33. Per la cronologia è fondamentale l'identificazione del *basileus* menzionato nei testi dell'archivio locrese: l'editore pensa a Pirro; se si trattasse invece di Alessandro il Molosso avremmo una delle prime testimonianze dell'uso di *οἰκονομία* per la finanza della *polis* nel IV secolo. È anche possibile una cronologia intermedia con riferimento ad Agatocle. Vedi ora D. Musti (cur.), *Le Tavole di Locri*, 'Atti del Colloquio, Napoli 1977', Roma 1979.

¹² Per *διοίκησης* vedi i passi in *LSJ* s.v. e l'articolo di Brandis in *RE V 1* (1903), coll. 786-90, superato per quel che riguarda la documentazione epigrafica. L'uso del termine per la finanza è già chiaro in Xen., *Hell.* VI 1,2 (τὰς προσόδους ἐπέτρεψαν λαμβάνοντα ὅσα ἐγγράπτο ἐν τοῖς νόμοις εἰς τε τὰ ἱερά ἀναλίσκειν καὶ εἰς τὴν ἄλλην διοίκησιν), riferito al tiranno Polidamas, da confrontare con l'espressione usata nell'iscrizione locrese. In Isocrate (IV, *Panegy.* 41) la parola sembra avere un significato genericamente economico, come mostra il paragrafo successivo in cui si parla del Pireo come ἐμπόριον γὰρ ἐν μέσῳ τῆς Ἑλλάδος. Il significato di amministrazione finanziaria è particolarmente chiaro in Eschine III, *c. Ctes.* 24-25 e 31 e II, *de falsa leg.* 149 e in Demostene XXIV, *c. Timocr.* 96-101 (cf. anche LIX 4-5 che è solo attribuito a Demostene, ma in cui si parla della proposta di Apollodoro — che venne in seguito ripresa da Demostene — di dare le eccedenze di bilancio della *διοίκησης* alla cassa militare o al *theorikon*). La sua gestione finanziaria era l'argomento dell'orazione di Licurgo *perì tes dioikeseos* di cui restano pochi frammenti (18-27 dell'edizione di F. Blass e 3-8 di quella di E. Malcovati). Con la creazione del titolo di addetto alla *διοίκησης* con Licurgo e il suo amico Xenokles, l'uso finanziario del termine dovette generalizzarsi, come mostrano i testi citati alla nota 9.

¹³ L'interpretazione finanziaria mi sembra sicura in OGIS 179 (dal Fajjûm, 95 a.C.) per il confronto con OGIS 177 (vedi la nota 7 a p. 258 del Dittenberger). È probabile in SIG³ 577 (Mileto, 200/199 a.C.) e 742 (Efeso, 85 a.C.), anche se in questi due casi può intendersi *οἰκονομία* come «regolamento finanziario». Questo stesso significato è possibile in SIG³ 672 (Delfi, 162/60 a.C.). Nel decreto degli Etoli per l'*asylia* ai cittadini di Teos (SIG³ 563, 205/01 a.C.) è da escludere, a meno che non si alluda a soddisfazioni legali aventi anche un carattere finanziario (γνωμένως τοῖς Τηίοις τὰς ἐγδικάσιος καὶ τὰς λοιπὰς οἰκονομίας καθῶς καὶ τοῖς Διονυσιακοῖς τεχνύταις ὁ νόμος κτλ.). In SIG³ 695 (decreto per il santuario di Artemide Leukophryenes a Magnesia databile a dopo il 129 a.C.) alle 11.34 ss. si prescrive ὑπάρχειν δὲ ἐν αὐτῇ ταῦτη τῇ ἡμέρῃ καὶ τὴν περὶ τῶν ὠνίων οἰκονομίαν μετὰ στεφανοφόρον Πολυκλειδῆν. La prescrizione è stata interpretata come un riferimento ad una fiera, ma mi chiedo se non sia possibile una diversa interpretazione. Così in IG IX 226-230 *οἰκονομῖαι* è stato interpretato come «arrangement, disposition» nel senso giuridico di «moyen d'execution» (R. Dareste-B. Hassoullier-Th. Reinach, *Recueil des inscriptions juridiques grecques*, II, Paris 1898, pp. 361-369, nr. XXXVII) o di «recours» (L. Homolle, in *BCH* XXV 1901, p. 226 n. 1).

amministratore di una città o di una regione. Le testimonianze sono molto chiare e sono state già esaminate ampiamente. È ovvio che dove era presente la carica pubblica di *οἰκονομος*, si indicava con *οἰκονομία* l'ufficio stesso e quindi, anche in questo caso, l'amministrazione finanziaria pubblica. Un discorso analogo vale anche per il verbo *οἰκονομεῖν*. Alcune iscrizioni ci attestano il significato di «disporre l'aspetto finanziario o il finanziamento di una spesa pubblica»¹⁴.

Quindi le testimonianze epigrafiche provano che in età ellenistica era ben conosciuto l'uso di *οἰκονομία* per indicare l'amministrazione e la gestione della finanza pubblica, in coincidenza con quanto è detto nell'*Economico* attribuito ad Aristotele (II, 1345 b - 1346 a) della *πολιτικὴ οἰκονομία*. Come si è visto, un uso analogo ebbero — come del resto è ovvio — i termini connessi di *οἰκονομος* e di *οἰκονομεῖν*. Questa caratterizzazione finanziaria, e non puramente generica, consente di ritornare su almeno uno dei testi letterari in cui compare *οἰκονομία*. Nella maggior parte dei casi si è giustamente rilevato che *οἰκονομία* designa la *cura rerum domesticarum*¹⁵ o, come in molte lingue moderne, ha un significato traslato; ma in un passo di Dinarco (*c. Demosth.* 97) esso non ha solo quel significato generico che gli si è attribuito (v. ad es. Finley, *op. cit.* p. 20; trad. it. p. 8). Infatti Dinarco muove a Demostene tutta una serie di rilievi, alla fine dei quali lo giudica ἐν ταῖς πολεμικαῖς πράξεσιν ἄπιστον εἶναι τὰς κατὰ τὴν πόλιν οἰκονομίας ἀχρηστον.

I rimproveri mossi a Demostene riguardano le realizzazioni in campo militare o politico, ma si riferiscono a fatti che erano in relazione con l'amministrazione finanziaria ateniese: il numero delle navi, che non è quello del tempo di Eubulo, gli arsenali navali, lo *hippikon*, la consistenza delle forze militari, le costruzioni pubbliche (*οἰκοδόμημα*). Il confronto con Eubulo, famoso per la sua gestione delle finanze come addetto al *theorikon*, chiarisce maggiormente il significato della critica di Dinarco a Demostene. Quella che è sotto accusa è l'amministrazione finanziaria di Demostene (come addetto al *theorikon* e alla cassa militare) e proprio per questo la si confronta con quella di Eubulo che come preposto al fondo per gli spettacoli aveva fatto grandi realizzazioni, mentre Demostene aveva fatto ridurre l'importanza della

¹⁴ Per l'*οἰκονομος* v. P. Landvogt, *Epigraphische Untersuchungen über den Oikonomos*, Diss., Strasbourg 1908; J. e L. Robert, in *Bull Ep* 1955 nr. 163 p. 241; L. Moretti, *op. cit.*, p. 351. Basti qui citare come esempio l'epigrafe di Διονύσου πόλεως Κίρων οἰκονομίου (SIG³ 1252). Non interessano in questa sede i noti *οἰκονομοί* di proprietà fondiaria. Per *οἰκονομεῖν* vedi ad es. i decreti attici IG II² 1299 = SIG³ 485, l. 48 e IG II² 788 = SIG³ 486 degli anni 236/35 e 234/33. Si vedano anche Van Groningen, *op. cit.*, p. 25 e sul significato dei composti in *-nomos* E. Laroche, *Histoire de la racine nem- en grec ancien*, Paris 1949, che però è carente proprio per quel che riguarda la documentazione epigrafica (J. e L. Robert, in *Bull Ep* 1951, pp. 138-146). Nel nostro spoglio sommario non abbiamo preso in considerazione l'ampia documentazione papirologica che conferma i vari usi di *οἰκονομος* e dei derivati in Egitto. *Oikonomos* è ad esempio presente nella corrispondenza reale ellenistica, sia per indicare l'attività dell'*οἰκονομος* che come sinonimo di *διοικεῖν* con allusione alle finanze (cf. C. Bradford Welles, *Royal Correspondence in the Hellenistic Period*, New Haven 1934, *passim*).

¹⁵ Quintil, *Inst. orat.* III, 3, 9, a proposito della *οἰκονομία* come parte dell'*elocutio*.

gestione di questo fondo. Si confronti inoltre il passo di Dinarco con quello di Eschine (*c. Ctes.* 24-27) che probabilmente gli è servito da spunto. Anche in questo testo, di pochissimi anni anteriore (quello di Dinarco è del 324 a.C., l'orazione di Eschine del 330 a.C.), è infatti sotto accusa la politica finanziaria di Demostene, come addetto al *theorikon* e alla costruzione delle mura, e c'è il paragone con Eubulo. Per questo credo che con *oikonomia* Dinarco voglia alludere al ruolo specifico di Demostene nell'amministrazione delle finanze ateniesi e non genericamente agli «affari di stato».

Se l'interpretazione qui proposta è valida, possiamo concludere che almeno dal 324 a.C. *oikonomia* era usata correntemente nel senso di «finanza pubblica» e di «amministrazione finanziaria». Anche se questa è stata solo una delle accezioni del termine ed altre erano forse usate più frequentemente, non di meno se ne può dedurre che in età ellenistica, e forse già prima durante il IV secolo, il termine *oikonomia* (nel senso di *politiké* o *koiné*) era usato con un valore simile a quello che fu dato inizialmente ad *économie politique*, prima che quest'ultima espressione estendesse ancora di più il suo significato da «finanza pubblica» ad economia nel senso attuale¹⁶. E non è un caso che l'uso di *oikonomia* nella finanza pubblica sia stato raggiunto dopo il quinto secolo, che aveva visto un diretto intervento della *polis* in alcuni settori della vita economica attraverso la disponibilità di grandi risorse finanziarie (vedi § III), e nel momento in cui — almeno ad Atene — la necessità di continuare a tenere in vita il sistema democratico e quindi di mantenere la retribuzione (*μισθός, τροφή*) per la partecipazione alla vita politica, poneva in primo piano i problemi finanziari e le magistrature che ne avevano la responsabilità¹⁷. Il valore più ampio che aveva raggiunto la parola *oikonomia* nel IV e nel III secolo a.C. si è poi ridotto e perso del tutto nel corso delle ultime fasi dell'ellenismo e durante l'età imperiale: quando Erodiano (VI,1,1) scrive che con Alessandro Severo *ἡ μέντοι διοίκησις τῶν πραγμάτων καὶ ἡ τῆς ἀρχῆς οἰκονομία ὑπὸ ταῖς γυναῖξί διωκεῖτο* vuol dire che egli «ebbe soltanto il titolo imperiale e le forme esteriori del potere, ma l'amministrazione dello stato e l'iniziativa di ogni decisione erano in mano alle donne» (secondo la traduzione di F. Cassola). *Oikonomia* (e *dioikesis*) non hanno ormai più nulla di quel significato finanziario che era stato raggiunto ad Atene e in altre città greche nel IV secolo a.C.

II. *La finanza greca e la storiografia moderna.* — La classificazione delle *oikonomia* fatta nell'operetta pseudoaristotelica, coincidente con l'uso ellenistico del termine, costituì un modello quando fu ripreso sistematicamente lo studio della finanza e dell'economia greca. La monumentale opera di August Boeckh, *Die Staatshaushal-*

¹⁶ Andreades, *op. cit.*, p. 93 ss. e Finley, *loc. cit.*

¹⁷ Cl. Mossé, *La fin de la démocratie athenienne*, Paris 1962, pp. 278-79; S. Lauffer, 'Die Finanzpolitik der athenischen Demokratie', in *Festgabe W. Will*, Köln 1966, pp. 115-120; Ph. Gauthier, *Un commentaire historique des Poroi de Xenophon*, Paris 1976.

tung der Athener (1^a ediz. 1817, 2^a 1850, 3^a con note di aggiornamento di M. Fränkel 1877) aveva infatti una impostazione prevalentemente finanziaria; basta citare i titoli dei quattro libri che componevano l'opera (prescindendo dalle *Urkunden über das Seewesen des attischen Staates*, Berlin 1840, che pure Boeckh considerava come il III volume della sua opera): I. *Vom Preise, Lobne und Zins in Attika*; II. *Von der Finanzverwaltung und den Ausgaben*; III. *Von den ordentlichen Einkünften des Athenischen Staates und den besondern Finanzmassregeln der Hellenen*¹⁸. La connessione di economia e finanza è confermata dalla classificazione della materia che ne fece il Boeckh nella *Encyklopädie und Methodologie der philologisches Wissenschaften*, Leipzig 1877¹⁹. Il suo esempio era seguito per il mondo romano, a pochi anni di distanza, dall'opera di Dureau de la Malle, *Economie politique des Romains*, Paris 1840. Solo negli anni successivi, col fiorire degli studi della fine dell'800 e degli inizi del '900, si precisava la distinzione necessaria tra finanza ed economia per quel che riguarda il mondo greco e in particolare Atene. Gli studi d'assieme sulle finanze di Francotte e di Cavaignac²⁰ mostrano chiaramente l'autonomia dello studio delle finanze, così come le ricerche di Eduard Meyer²¹. Malgrado la specificità dei due settori d'indagine si manteneva però la connessione di finanza ed economia²² e si sentiva l'esigenza di superare i lavori precedenti proprio nel campo della teoria economica²³. Non è qui il caso di soffermarsi sugli enormi progressi che in quegli anni vennero fatti nella storia economica del mondo gre-

¹⁸ Vedi le osservazioni di E. Ciccotti nella sua introduzione alla trad. ital. in *Biblioteca di Storia Economica* diretta da V. Pareto, Milano 1903, pp. LVI-LIX. Su Boeckh vedi da ultimo i rapidi schizzi di D. Lewis in 'Acta of Fifth International Congress of Greek and Latin Epigraphy (Cambridge 1967)', Oxford 1971, pp. 35-39 e B. Hemmerdinger in *Belfagor* XXIII 1977 n. 5, pp. 506-515; inoltre cf. A. Gudeman, *Grundriss der Geschichte der klassische Philologie*, Leipzig 1907, pp. 208-09; K.J. Neumann, *Entwicklung und Aufgabe der alten Geschichte*, Strasbourg 1910, pp. 63-64 con bibl. precedente e U. v. Wilamowitz-Moellendorf in *Kleine Schriften*, VI, Berlin 1972, pp. 49-52. In generale resta fondamentale M. Hoffmann, *A. Boeckh: Lebensbeschreibung und Auswahl aus seinem wissenschaftlichen Briefwechsel*, Leipzig 1901.

¹⁹ Su quest'opera v. A. Momigliano in *Contributo alla storia degli studi classici*, Roma 1955, p. 177 ss.

²⁰ H. Francotte, *Les finances des cités grecques*, Liège-Paris 1909; E. Cavaignac, *Etudes sur l'histoire financière d'Athènes au V^e siècle. Le trésor d'Athènes de 480 à 404*, Paris 1908. Cf. anche dello stesso *Population et capital dans le monde méditerranéen antique*, Strasbourg 1923.

²¹ Ed. Meyer, 'Zur Finanzgeschichte des fünften Jahrhunderts v. Chr.', in *Forschungen zur alten Geschichte*, II, Halle 1899, pp. 88-148.

²² Si vedano ad esempio le lucide affermazioni di Francotte, *op. cit.* p. 105 sui criteri seguiti dagli ateniesi per la determinazione dei *phoroi* in contrasto con Beloch. Soprattutto vedi K. Riezler, *Über Finanzen und Monopole im alten Griechenland. Zur Theorie und Geschichte der antiken Stadtwirtschaft*, Berlin 1907.

²³ Ciccotti, introduzione cit. pp. LXI-LXII: «si approssima probabilmente il tempo in cui saranno rifatte e sostituite non solo l'opera del Dureau de la Malle, ma quella stessa del Böckh con altre opere, che, se non potranno o non vorranno contendere con quest'ultima, per la diffusa notizia dei dati di fatto, dovranno cercare di avanzarla nell'indagine delle leggi che regolavano l'antica vita economica».

co²⁴, ma vogliamo solo sottolineare che per quel che riguarda il V secolo a.C. si giunse ad una netta divisione, in seguito alla quale i documenti finanziari del V secolo divennero sempre più oggetto di studio solo da parte di epigrafisti, ignari o indifferenti alle implicazioni di teoria economica che potevano avere i risultati del loro lavoro; intanto la ricostruzione della storia economica e dei «modelli» di economia procedeva spesso ignorando la documentazione primaria. Il monumentale lavoro di K.J. Beloch, *Wirtschaftsgeschichte Athens* scritto nel 1918 mentre era al confino a Siena, è rimasto finora inedito. Esso rappresentava un superamento della classica opera di Boeckh, continuandone l'utilizzazione piena di fonti letterarie ed epigrafiche, anche se in essa gli aspetti finanziari ed economici erano solo giustapposti. La finanza costituiva il nerbo della prima parte dell'opera (dedicata alla *Staatwirtschaft*), mentre l'economia vera e propria occupava prevalentemente la seconda parte (intitolata *Volkswirtschaft*)²⁵. Nel 1928 usciva ad Atene la migliore sintesi della storia finanziaria greca, opera del ben noto governatore della Banca di Grecia A.M. Andreades, la quale negli anni seguenti veniva tradotta in altre lingue²⁶. In essa era resa esplicita con chiarezza la distinzione dalla storia economica e si accettava sostanzialmente e dichiaratamente l'antica partizione delle finanze presente nell'*Economico* attribuito ad Aristotele (p. 91 della trad. ital.); la terza parte dell'opera, dedicata alla finanza pubblica del mondo greco nell'età classica, distingueva la finanza regia presso i Persiani, quella dei satrapi, quella delle città greche, limitandosi ad aggiungere la finanza dei tiranni. Contemporanea era la pubblicazione dell'opera di J. Hasebroek, (*Staat und Handel im alten Griechenland*) in cui fra l'altro si analizzavano aspetti finanziari e fiscali di monopoli e dogane in relazione alla sua interpretazione «weberiana» dell'economia greca.

Tralasciamo in questo breve schizzo i contributi su singoli aspetti della finanza e dell'economia greca della prima metà del nostro secolo; se ci limitiamo alla classica opera di Rostovcev, vediamo come in essa venisse utilizzata con eccezionale padronanza ogni tipo di documentazione, anche quella archeologica, ma vi fosse una

²⁴ Cf. S.C. Humphreys, 'Economy and Society in Classical Athens', in *Ann Pisa* XXXIX 1970, p. 1 ss. (ora in *Anthropology and the Greeks*, London 1978, p. 109 ss.); Ed. Will, 'La Grèce archaïque', in *Deuxième Conférence Intern. d'Histoire Économique, Aix-en-Provence 1962*, I, Paris 1962, p. 41 ss.; Austin e Vidal-Naquet, *op. cit.*, p. 11 ss.; Finley, *op. cit.* Per l'Italia: E. Lepore, 'Economia antica e storiografia moderna', in *Ricerche storiche ed economiche in memoria di C. Barbagallo*, I, Napoli 1970, p. 3 ss. e M. Mazza, Introduzione alla terza ediz. di E. Ciccotti, *Il tramonto della schiavitù nel mondo antico*, Bari 1977³, p. V ss.

²⁵ Dell'opera parla il Beloch stesso nella sua autobiografia in S. Steinberg (Hg), *Die Geschichtswissenschaft der Gegenwart in Selbstdarstellungen*, Leipzig 1925, p. 26; vi accennano G. De Sanctis, *Storia dei Greci*, I, Firenze 1939, p. 464 e A. Momigliano, 'Giulio Beloch', in *Dizionario Biografico degli Italiani*, VIII, 1966, p. 44 (=Terzo Contributo, I, Roma, 1966, p. 263). Già dai sottotitoli dell'opera appare implicita la polemica contro l'interpretazione dell'economia greca come *Hauswirtschaft* proposta da K. Bücher.

²⁶ *Op. cit.* alla nota 3. Oltre alla traduzione italiana si vedano quella tedesca (München 1931, rist. anast. Hildesheim 1965) e quella inglese (Cambridge, Mass. 1933).

mescolanza non sempre riuscita degli aspetti finanziari con quelli economici²⁷. Ma tutto il grande dibattito scientifico dagli ultimi decenni del XIX secolo fino a questi ultimi anni si è del resto incentrato prevalentemente sul carattere dell'economia greca in quanto tale, sicché la valutazione dei documenti finanziari del V secolo ne è risultata sostanzialmente esclusa o comunque collocata in una posizione marginale²⁸.

III. *I documenti finanziari e la polis*. — L'enorme progresso degli studi di epigrafia attica negli ultimi cinquant'anni, per i motivi di cui si è detto, non è stato utilizzato nello studio dell'economia greca del V secolo, tranne poche eccezioni²⁹. La produzione scientifica relativa ai testi epigrafici attici si è rivolta per lo più al campo dell'*evenementiel*, se non addirittura ai problemi del calendario ateniese³⁰. Qualcosa però sta cambiando e soprattutto è sempre più sentita l'esigenza di un contatto stretto tra epigrafia greca e storia economica³¹. A questo proposito vorremmo fare alcune osservazioni sui documenti finanziari ateniesi e sulla loro utilizzazione per la storia economica del V secolo. È noto quanto siano numerosi e importanti i testi epigrafici attici che contengono rendiconti o cataloghi a carattere finanziario. Anche senza considerare le celebri liste dei tributi della lega delio-attica o i documenti della marina, (che però appartengono quasi interamente al IV secolo) e che costituiscono

²⁷ Cf. L. Einaudi, *Greatness and Decline of Planned Economy in the Hellenistic World*, Bern 1950 (traduz. dall'originale pubblicato in *Kyklos* II, 1948), in particolare a pp. 6-9.

²⁸ Vedi *opp. cit.* a nota 24; inoltre: E. Will, 'Trois quarts de siècle de recherche sur l'économie grecque antique', in *Annales E.S.C.* IX 1954, p. 7 ss.; Idem, *Le monde grec et l'orient*, I, *Le V^e siècle*, Paris 1972, p. 629 ss.

²⁹ Per il IV secolo la situazione è migliore, grazie a lavori fondamentali come quello di M.I. Finley, *Studies in Land and Credit in Ancient Athens, 500-200 B.C.*, New Brunswick, N.J., 1952 e a contributi di V. Andrejev apparsi in varie annate sulla *VDI* (un articolo riassuntivo delle sue conclusioni in *Eirene* XII 1974, pp. 5-46) e di J. Pečirka ('Land Tenure and the Right of ἔγκτησις in Athens', in *Neue Beiträge zur Geschichte der Alten Welt*, I, Berlin 1964, p. 239 ss.; Idem, *The Formula for the Grant of Enktesis in Attic Inscriptions*, Praha 1966). Cf. anche D.M. Lewis, 'The Athenian Rationes Centesimalum', in M.I. Finley, *Problèmes de la terre en Grèce ancienne*, Paris — La Haye 1973, pp. 187-212. Tutti questi contributi sono incentrati soprattutto sulla situazione della terra in Attica. I lavori relativi ai conti degli edifici pubblici e agli inventari del IV secolo si limitano per lo più agli aspetti epigrafici e solo di rado inquadrano i testi nella problematica economica. Cf. anche note 35-38.

³⁰ L'enorme e proficuo lavoro, opera soprattutto degli epigrafisti americani, su documenti già da tempo noti e sui ritrovamenti dell'agorà costituisce una miniera di materiale utilizzabile per passare dalla finanza alla storia economica vera e propria. Il pericolo rappresentato da certe tendenze degli epigrafisti americani è stato segnalato con preoccupazione da studiosi come J. Pouilloux in *REA* LXVI 1964, pp. 209-211 (cf. J. e L. Robert, in *Bullep* 1965 nr. 88). Maggiore interesse per i problemi economici hanno i lavori relativi alle iscrizioni di altre regioni della Grecia e del mondo ellenico e che qui sarebbe troppo lungo elencare.

³¹ Cf. H.W. Pleket, 'Economic History of the Ancient World and Epigraphy', in 'Akten des VI. Internationalen Kongresses für griechische und lateinische Epigraphik', München 1972 (*Vestigia* XVII 1973), p. 243 ss.

le due serie più omogenee e studiate globalmente³², restano alcuni gruppi di documenti del V secolo meno sistematici ma non meno significativi. Fra le varie categorie vogliamo qui citare i conti dei prestiti concessi dai *tamiai tes theu* per operazioni militari — che iniziano in modo sporadico con il 440 a.C. (spedizione contro Samo), ma che divengono man mano più frequenti e più organizzati sistematicamente durante la guerra del Peloponneso (e sono completati dalla stele dei *logistai*, M-L 72) —, i rendiconti degli *epistatai* delle opere pubbliche (Partenone, statua della Parthenos, statue dello Hephaisteion, Eretteo), gli inventari degli oggetti presenti nei templi e le «stele attiche» con gli elenchi dei beni confiscati dopo i processi del 415/14 a cura dei *poletai*. Si tratta di iscrizioni talmente note, non solo agli specialisti, e in parte raccolte nelle sillogi più adoperate, che non è il caso di entrare nei dettagli. Ciò che colpisce è la quantità di queste registrazioni finanziarie incise su pietra in confronto con qualunque altra città o periodo dell'antichità greco-romana. Anche se per singoli complessi e per limitati periodi di tempo possediamo registrazioni su pietra e su bronzo, non c'è nulla che possa lontanamente paragonarsi con il complesso delle iscrizioni finanziarie ateniesi della seconda metà del V secolo³³. Dobbiamo perciò chiederci — al di là della casualità dei ritrovamenti e della deperibilità del materiale scrittoria — perché ci è pervenuto un così alto numero di iscrizioni a carattere finanziario, le quali emanano direttamente da organi e magistrature della *polis* ateniese. Le risposte a questo interrogativo vanno articolate in tre punti: 1) i magistrati ateniesi erano soggetti al rendiconto finanziario e questo era considerato uno dei cardini della democrazia³⁴; 2) la registrazione su stele costituiva una forma ufficiale di «pubblicazione» per alcuni di questi rendiconti e la loro collocazione sull'acropoli o sull'agorà significava metterli ἐς μέσον e non limitarsi più alla semplice registrazione su carta o altro materiale da conservare solo in archivio³⁵; 3)

³² Per i primi basti citare le *Athenian Tribute Lists* con il continuo lavoro di aggiornamento che le ha accompagnate e seguite; per i secondi fece epoca l'opera di A. Boeckh già citata a p. 124 s. che è ancora la base delle ricerche successive. Per le altre categorie di iscrizioni finanziarie l'abbondante bibliografia è agevolmente reperibile attraverso il *Supplementum Epigraphicum Graecum* e il *Bulletin Epigraphique* di J. e L. Robert. Per una recente trattazione vedi il manuale di M. Guarducci, *Epigrafia greca*, II, Roma 1969, p. 189 ss. con indicazione delle iscrizioni e bibliografia.

³³ Fra i complessi più notevoli si possono portare ad esempio i conti delle costruzioni di Epidauro recentemente studiati (A. Burford, *The Greek Temples Builders at Epidauros*, Liverpool 1969); ai numerosi rendiconti di santuari (particolarmente consistenti nel IV secolo) si è di recente aggiunto l'archivio del santuario di Zeus a Locri Epizefiri, già citato (v. nota 11). Si tratta comunque sempre di serie limitate che non raggiungono il numero o l'importanza di quelle ateniesi: la sezione delle IG I² dedicata alle *tabulae magistratum* ne contiene 200, ma il numero totale è cresciuto. Ovviamente ci interessano solo i rendiconti che sono in relazione diretta con la *polis* e i suoi organi.

³⁴ Basti pensare ad Herodot. III, 80 o al processo per la corona, assegnata a Demostene prima che egli presentasse il rendiconto. Cf. Boeckh, *Staatshaushaltung* cit., pp. 238-53 (trad. ital. pp. 289-303); U. Kahrstedt, *Untersuchungen zur Magistratur in Athen*, Stuttgart 1936, p. 165 ss.

³⁵ Contro v. A. Burford, 'The Purpose of Inscribed Building Accounts', in 'Acta of the Fifth International Congress of Greek and Latin Epigraphy (Cambridge 1967)', Oxford 1971, pp. 71-76, la quale pensa che solo alcuni dei documenti fossero scritti su pietra per motivi che ci sfuggono.

essendo emanazione diretta della *polis* essi riflettono un massiccio intervento nel settore finanziario ed economico.

Quest'ultimo punto merita di essere sviluppato. Sono significative le date iniziali di alcune serie di documenti: le liste dei tributi, o meglio delle sessagesime spettanti ad Atena cominciano col 454/53; i prestiti dal tesoro di Atena col 440; i rendiconti di edifici o statue facenti parte del programma pericleo di opere pubbliche negli anni '50 del secolo; gli inventari di oggetti sacri col 434/33³⁶.

I rendiconti finanziari non dovevano certo mancare a partire almeno da Clitene, ma essi vengono esposti in pubblico solo quando Atene controlla in modo più diretto le grosse entrate della lega delio-attica, la quale si è trasformata di fatto in impero ateniese, e con queste somme essa finanzia lavori pubblici e spese militari.

Schematizzando potremmo dire che le iscrizioni finanziarie sono una manifestazione dello stretto collegamento tra democrazia ed impero ateniese³⁷. Come tali esse sono un documento fondamentale non solo della gestione finanziaria delle grandi somme controllate dagli ateniesi ma soprattutto dell'intervento su vasta scala della *polis* nel settore economico. In questo modo essa, coscientemente o no, diventa

Ma la «pubblicazione» su stele in certi casi sembra fosse divenuta la norma, o almeno così si pensava; nel IV secolo è questo il caso dei *poletai*: l'iscrizione del 367/66 a.C. *Hesperia* X 1941, pp. 14-27 (cf. *Hesperia* XIX 1950, p. 206 n. 1, su cui M.I. Finley in *Studi Arangio-Ruiz*, III, Napoli 1953, pp. 473-491) si riferisce agli appaltatori delle miniere secondo quanto «pubblicato» nella stele dell'anno precedente (ἐκ τῆς στήλης alle 11. 47, 50, 51); quindi almeno per i *poletai* faceva testo la registrazione sulla stele, la quale doveva essere — almeno nelle intenzioni — sistematica. Sul problema cf. A. Wilhelm, 'Über die öffentliche Aufzeichnung von Urkunden', in *Beiträge zur griechischen Inschriftenkunde*, Wien 1909, pp. 229-299; Idem, *Zu den Anordnungen über die Aufstellung von Inschriftstelen*, *Neue Beiträge zur griechischen Inschriftenkunde*, Wien 1921, pp. 63-78; G. Klaffenbach, 'Bemerkungen zum griechischen Urkundenwesen', in *SBBerl, Kl. f. Sprache*, VI 1960, in particolare per gli inventari p. 32. La pubblicazione di rendiconti finanziari ha per il problema che stiamo esaminando un significato maggiore della pubblicazione di decreti, che era più diffusa e antica. Certo non sappiamo se e quanto questo genere di documenti fosse effettivamente letto dai cittadini o se la loro esposizione in pubblico avesse in parte un carattere «propagandistico»; certo il fatto stesso della loro «pubblicazione» depone in favore di un alto grado di interesse e di alfabetizzazione dei cittadini ateniesi.

³⁶ I più antichi sono finora i rendiconti della Promachos. Cf. *SEG* X 243; per la datazione v. R. Meiggs, 'The Dating of Fifth-Century Attic Inscriptions', in *JRS* LXXXVI 1966, p. 86 ss. in particolare p. 91 e nota 25. Si vedano le liste di Meiggs, *art. cit.*, p. 92 e J.S. Boersma, *Athenian Building Policy from 561/0 to 405/4 B.C.*, Groningen 1970, alle quali va aggiunto IG I² 338 = *SEG* X 243. Un quadro d'insieme, anche se superato, in Cavaignac, *Etudes* cit., pp. XX-LXXIII e in B.D. Meritt, *Athenian Financial Documents of the Fifth-Century*, Ann Arbor 1932; cf. W.S. Ferguson, *The Treasurers of Athena*, Cambridge, Mass., 1932. Non è qui possibile citare i numerosi lavori su singole iscrizioni o punti particolari; vedi però J. Tréheux, 'Études sur les inventaires attiques', in *Etudes d'archéologie classique*, III, Paris 1965 e T. Linders, *The Treasurers of the Other Gods in Athens and their Functions*, Meisenheim am Glan 1975 su alcune categorie di documenti epigrafici.

³⁷ Vedi da ultimo M.I. Finley, *Democracy Ancient and Modern*, London 1973 (trad. ital. *La democrazia degli antichi e dei moderni*, Bari 1974). Cf. le due fondamentali monografie R. Meiggs, *The Athenian Empire*, Oxford 1972 e G.E.M. de S^ce Croix, *The Origins of the Peloponnesian War*, London 1972.

sempre più datrice di lavoro e di *misthoi*, assicurando la *trophé* di un gran numero di cittadini³⁸. Il numero delle registrazioni e l'entità delle spese³⁹ provano che la *polis* è divenuta di fatto uno dei principali attori dell'economia già prima dello sviluppo della guerra del Peloponneso. Cosciente o no che esso fosse, l'intervento statale doveva aver già in parte intaccato il ruolo della terra come fonte principale di sussistenza dei cittadini ateniesi. Quando Pericle e i suoi successori scelgono, o sono obbligati a scegliere, l'inurbamento forzato della popolazione rurale e l'idea della *emmisthos polis* si sostituisce a quello tradizionale della *polis* autarchica⁴⁰, tutto viene portato alle estreme conseguenze; ma in effetti veniva sviluppato un processo già in atto, le cui premesse erano già state poste da alcuni decenni. Quel che non sappiamo con sicurezza è se le scelte iniziali avessero un qualche grado di razionalità economica e siano state fatte con coscienza dei risultati che si sarebbero raggiunti sul piano politico e sociale. Ma di questo è lecito dubitare⁴¹.

³⁸ Sulla funzione del programma edilizio pericleo vedi le osservazioni di G. Bodei Giglioli, *Lavori pubblici e occupazione nell'antichità classica*, Bologna 1974, p. 39 ss. Cf. nota 40.

³⁹ La sola guerra con Samo è costata più di 1200 talenti (nel 440 a.C.; se si considera anche la spedizione contro Bisanzio si superano i 1400 talenti; cf. M-L 55); i calcoli di A. Burford, 'The Economics of Greek Temple Building', in *Proc Camb Phil Soc* 1965, pp. 21-34 sono troppo bassi e non considerano alcune delle componenti dei costi.

⁴⁰ L'importanza del mutamento è rilevata sia da Humphreyes, *art. cit.*, p. 13-14 che da Will, *Monde grec* cit., p. 633 ss. La prima però mette l'accento sul trasferimento in città del 431 a.C., il secondo su quello dovuto alla guerra di Decelea; entrambi però concordano sul significato del mutamento. Sulla *emmisthos polis* i testi fondamentali sono com'è noto Plut., *Per.* 12 (che si riferisce ai lavori pubblici di Pericle), Aristot. *Ath. Pol.* XXIV (che enumera tutte le categorie di cittadini che ricevono una paga dalla città) e Dem. XXIV, c. *Timocr.* 99 (καὶ πῶς οὐ δεινόν, εἰ διὰ τὸν νόμον, ὃν σὺ τέθεικας μισθὸν λαβῶν, ἄμισθος ὁ δῆμος καὶ ἡ βουλὴ καὶ τὰ δικαστήρια ἔσται;). Su questi e altri testi vedi ora l'importante analisi di Gauthier, *op. cit.* Per la storia della parola e del concetto di *misthos* v. E. Will in *Hommages à C. Préaux*, Bruxelles 1975, pp. 426-38.

⁴¹ Will, *Monde grec* cit., p. 674: «et si cette circulation finit par avoir un débouché économique, elle n'est pas de nature économique en son principe, bien plutôt socio-politique, constituant une sorte de régulateur des rapports sociaux à l'intérieur du corps politique» (a proposito delle liturgie e dei salari). Così l'ideale della *emmisthos polis* ha come esigenza prioritaria quella del mantenimento del corpo dei cittadini ed è ancora presente per tutto il IV secolo. Cf. Gauthier *op. cit.*; Austin-Vidal-Naquet, *op. cit.*, p. 137 ss. Però l'intervento della *polis* ateniese nell'economia ebbe proporzioni più ampie di quanto essi pensano.

RICERCHE SULLA VILLA ROMANA DI MINORI

CLARA BENCIVENGA - LORENZO FERGOLA - LUIGIA MELILLO

Situazione geografico-topografica e descrizione generale della villa.

Minori si trova sulla costiera amalfitana, al centro dell'ampia insenatura compresa tra Capo d'Orso e Conca dei Marini (fig. 52), sulle rive di quel golfo di Salerno che fu nell'antichità il *sinus Paestanus*¹. Il paese moderno si sviluppa nella valle del torrente Reginuolo (denominato nei documenti medievali *Reginna minor*), chiusa tutt'intorno dalle pendici meridionali dei monti Lattari².

Non cospicue sono le tracce antiche nelle zone immediatamente limitrofe.

¹ Così definito in Cic. *Att.* XVI 6, I; Plin. *n.b.* III 5, 71, e III 7,85; Mela II 4, 9. Strabone ha Ποσειδωνιάτης κόλπος (I 2, 10; V I, 3; V 4, 13; VI 1, 1) o anche Παιστανός κόλπος (V 4, 13).

² Per un inquadramento della situazione topografica e storica di Minori nell'antichità, è necessario considerare la situazione territoriale di tutta la vasta zona compresa fra il Sele a S e la valle del Sarno a N. Essa ha costituito, dalla conquista sannitica, un'area sostanzialmente omogenea dal punto di vista storico. Secondo una tradizione, che riposa sull'interpretazione di un passo di Polibio III, 91 (τὴν μὲν γὰρ παραλίαν — dei Campani — Σενουεσσανοὶ καὶ Κυμαῖοι καὶ Δικαιαρχῆται νέμονται, πρὸς δὲ τούτοις Νεαπολίται, τελευταῖον δὲ τὸ τῶν Νουκερίνων ἔθνος) e che sarebbe suffragata, sia pure in maniera indiretta, da Livio IX 38, 2-3 (*Per idem tempus et classis romana a P. Cornelio, quem senatus maritimae orae praefecerat, in Campaniam acta cum adpulsa Pompeios esset, socii inde navales ad depopulandum agrum Nucerinum profecti, proximis raptim vastatis...*), la federazione sannitica costituita alla fine del IV secolo a.C. e facente capo a Nuceria Alfaterna avrebbe compreso anche Pompei, Stabiae, Ercolano (con relativi territori) ed il territorio dei Sarrasti (dislocati nella zona intorno a Sarno). Nel territorio di Nuceria doveva senz'altro rientrare anche il valico di Chiunzi, che è il meno disagiata fra quelli dei monti Lattari e che costituiva in pratica l'unico passaggio antico — via terra — per l'insenatura di Minori. Nella parte orientale della zona, cioè nel territorio compreso fra il Sele a S e Salerno a N, furono deportati nel 268 a.C. i Picentini ribelli (Strab. V, 251; Plin. *n.b.* III, 38.70; Dion. Per. 361), mentre il resto continuò evidentemente a far parte della lega nucarina. La successiva defezione dei Picentini a favore di Annibale durante la II guerra punica fu punita dai Romani con la deduzione della colonia marittima romana di Salernum nel loro territorio (Strab. V, 251); la loro capitale, Picentia, perse il diritto di città e Salernum incorporò in pratica il loro territorio. Alla vasta unità territoriale facente capo a Salernum si contrapponeva, più a N, Nuceria Alfaterna col suo territorio, ulteriormente ingrandito dopo l'annessione del territorio di Stabiae, ribellatasi ai Romani durante la guerra sociale e distrutta da Silla nell'89 a.C. (Plin. *n.b.* III, 70).

Tracce romane sono a Tramonti³ e recentemente tombe romane alla cappuccina sono state rinvenute a Scala⁴; entrambi questi centri sono a poca distanza da Minori, in linea d'aria, ma spostati nell'entroterra. I pochi ritrovamenti nella zona fanno propendere per l'ipotesi che questa non dovette essere granché abitata prima della guerra sociale. Poteva pertanto trattarsi di *ager publicus*, in massima parte coperto da boschi. Con la speculazione dei suoli sul mare (in Etruria, Lazio e Campania) nella prima età imperiale, da parte della nobiltà senatoria e dell'oligarchia romana, anche questa zona fu occupata, laddove era possibile, da ville. Queste, oltre ad essere dimore di lusso, dovevano avere anche un retroterra economico, cioè un latifondo. Ciò potrebbe essere forse convalidato dal fatto che nella zona di Tramonti risulta il toponimo Cesarano, che fa pensare ad un *praedium* imperiale.

Ville romane si trovano sulle isole Galli⁵, a Positano⁶ e a Minori. A Marina di Crapolla (sul lato S della penisola sorrentina, presso Sant'Agata sui due Golfi) esiste un complesso di fondaco di età romana⁷ (in pratica un porticciolo con resti di magazzini) che poteva essere in funzione di una di queste ville. Ora, bisogna dire che dalla villa di Minori provengono grandi dolii che farebbero pensare che essa avesse anche una parte rustica. Da un lato, cioè, era casa di lusso e di villeggiatura, ma dall'altro era anche centro di *praedium*. Si potrebbe anche supporre, in via ipotetica, che il fondaco della villa potesse trovarsi a Maiori, dove l'insenatura è più ampia ed il suolo pianeggiante è più esteso.

La via più comoda di accesso alla villa era senz'altro il mare. Infatti, escludendo ovviamente l'attuale strada statale costiera, il cui tracciato è moderno, l'unica via d'accesso per terra era costituita, in antico, dal valico di Chiunzi; questa, peraltro, doveva consistere in mulattiere e piccole scale, ripide e scarsamente praticabili soprattutto nella cattiva stagione.

La villa doveva affacciare direttamente sul mare, il quale doveva insinuarsi all'interno dell'insenatura molto più profondamente di oggi. Possiamo infatti supporre che l'interramento dovuto alle alluvioni abbia colmato l'insenatura forse anche per un centinaio di metri. Inoltre, c'è da aggiungere che la massicciata della suddetta strada costiera moderna, che costituisce il limite estremo dell'insenatura, immediatamente a picco sul mare, è stata ottenuta in massima parte artificialmente.

La villa, scoperta fortuitamente nel 1932, scavata a partire dal 1934 e riscavata nel 1954, in seguito ad un'alluvione che la riseppellì e che interessò tutta la co-

Questi, a grandi linee, gli episodi storici a noi noti per la zona. Come s'è visto, nell'ultimo secolo della Repubblica tutta questa parte della Campania fa sostanzialmente capo a Salernum da un lato e a Nuceria dall'altro; ed è assai probabile che l'insenatura di Minori rientrasse, come s'è detto, nel territorio di quest'ultima città, in quanto solo da questa era accessibile via terra.

³ Cfr. M. Ruggiero, *Degli scavi di Antichità nelle province di terraferma*, Napoli 1881, p. 454.

⁴ Si tratta di un rinvenimento recentissimo ancora inedito.

⁵ Cfr. Mingazzini-Pfister, *Forma Italiae-Surrentum*, pp. 147-152.

⁶ Cfr. A. Maiuri, 'Le vicende dei monumenti antichi della costa amalfitana e sorrentina alla luce delle recenti alluvioni', in *RendNap* XXIX 1954, pp. 92-94.

⁷ Cfr. Mingazzini-Pfister, *op. cit.*, pp. 157-160.

stiera amalfitana, si trova in un stato di conservazione piuttosto cattivo, sia per le continue infiltrazioni d'acqua sia per il fatto che in epoca moderna, prima della sua scoperta, molti ambienti sono stati utilizzati come locali per spegnervi la calce o come cantine delle sovrastanti abitazioni moderne. Di essa, che, come vedremo, doveva originariamente essere molto vasta, si conserva solo la parte più vicina al mare e destinata al soggiorno estivo, cioè il pianterreno.

Esaminando la pianta (fig. 53), si osserva che quel che resta della villa consta di un ampio *viridarium* con piscina centrale circondato da un triportico e del corpo di abitazione, che il vasto ambiente centrale 14 divide in due nuclei simmetrici. Sui lati E ed O due scalinate, di cui si conserva completamente solo quella ad O, portavano dal piano superiore al pianterreno. La scala sul lato O (fig. 54.2) è interessante per la soluzione ad effetto scenografico ideata dall'architetto: la larghezza dei gradini diminuisce di circa cm. 70 procedendo dal basso verso l'alto; inoltre, mentre l'alzata diminuisce nello stesso senso, aumenta la pedata.

Gli ambienti del nucleo occidentale della villa (amb. 2-12) costituivano, in origine, un insieme di sale più o meno vaste e senza dubbio con funzione di rappresentanza. I due grandi ambienti immediatamente ad E dell'amb. 12 furono poi, in un momento imprecisabile, divisi mediante tramezzi in più ambienti minori, perdendo molto probabilmente la loro originaria funzione.

Il nucleo orientale comprende alcuni ambienti sicuramente di rappresentanza (amb. 30,31 e forse 17) e la parte termale, di cui si riconoscono con certezza il *tepidarium* (amb. 19), il *calidarium* (amb. 20) ed il *praefurnium* (amb. 22bis), mentre meno sicura è l'identificazione dell'amb. 18 con lo *apodyterium*. L'amb. 31 presenta la particolarità di restringersi nella parte S in un sorta di esedra rettangolare, con piccola finestra centrale che si apre sull'amb. 21.

Mancano elementi per una sicura identificazione della funzione degli altri ambienti, tranne che per l'amb. 14. Questo era una vasta sala tricliniare con fontana-ninfeo sul lato N e letti tricliniari a terrapieno con podii in muratura sui lati E ed O, con faccia a vista scandita da lesene (fig. 54.4). L'acqua della fontana ninfeo scendeva dalla scaletta a N, raccogliendosi nella vasca sottostante e da qui defluiva, mediante una canalizzazione sotterranea, nella piscina del *viridarium*. Sul bordo della vasca, cioè sul lato N del podio, poggiavano quattro pilastri, di cui i due centrali con sezione ad L, sostenenti un'architettura prospettica, di cui è superstita solo la parte alta del frontone centrale con cornice ornata da stucchi a rilievo. L'amb. 14 è in pratica un triclinio-ninfeo e costituisce l'ambiente più lussuoso della villa, quasi il fulcro di questo piano, ai lati del quale si sviluppa simmetricamente il resto dell'edificio. Si tratta, d'altro canto, di un tipo di ambiente ampiamente documentato anche in altre case e ville antiche di vari periodi⁸. Dall'amb. 14 si accedeva, passando per una sorta di piccolo vestibolo, al *viridarium*, tramite un ampio ingresso sormontato da un arcone in laterizio fiancheggiato da colonne a 3/4 pure in laterizio,

⁸ Esso rientra, in effetti, nel tipo di ninfeo a camera, per cui cfr. N. Neuerburg, *L'architettura delle fontane e dei ninfei dell'Italia antica*, Napoli 1965, pp. 41-52 e soprattutto pp. 87-91.

al quale corrisponde simmetricamente un analogo arcone in laterizio posto in asse con esso sul lato S del triportico. Quest'ultimo costituiva l'ingresso alla villa per chi veniva dal mare. All'esterno del *viridarium*, a S, si conserva parte di un corpo avanzato, da interpretare, quasi certamente, come parte di una delle due *alae* avanzate che aprivano scenograficamente l'ingresso della villa verso il mare. I due piccoli ambienti 32 e 33 avevano forse funzione di *otia*, anche se il loro pessimo stato di conservazione non permette di esserne sicuri.

Tutti gli ambienti, compreso l'ambulacro del triportico, sono coperti con volta a botte a tutto sesto o a sesto leggermente ribassato, ad eccezione dell'amb. 5, coperto con volta a vela (fig. 55.1).

Del piano superiore restano poche strutture, ridotte sostanzialmente a poco più delle fondazioni, ed occultate in massima parte da ricostruzioni successive, per cui non sono chiaramente leggibili. In corrispondenza degli ambienti 7, 10 e 13 vi è una grande vasca di cui si vede solo la parte O, occupata successivamente da un ipocausto. Si tratta di un semplice impianto di riscaldamento per un ambiente di abitazione, non pertinente ad un impianto termale⁹. Si notano, inoltre, una rampa in cocciopesto, avanzi di muretti di vario spessore e pochi resti di pavimenti a mosaico bianco-nero.

Il Sestieri¹⁰ dà notizia anche di altri ambienti rinvenuti in prossimità della nostra villa. Dalle notizie topografiche, vaghe ed imprecise, date dall'autore, si può evincere che questi ambienti — oggi non più esistenti ma di cui sono state recuperate le relative decorazioni pittoriche — si trovavano a N e soprattutto ad O rispetto all'asse della villa. Tali ambienti, secondo il Sestieri, erano pertinenti ad almeno altri due edifici che avrebbero quindi trovato posto nella piccola insenatura di Minori affianco alla villa. Tuttavia, bisogna tener presente che lo spazio dell'insenatura in antico doveva essere alquanto più stretto di quanto non sia attualmente; infatti, per l'innalzamento dei livelli da un lato e per la sistemazione di terreni agricoli in pendio e per la costruzione di case dall'altro, lo spazio dell'insenatura si deve essere col tempo notevolmente allargato. Inoltre, se riflettiamo che la villa di Minori, pur occupando tutta l'insenatura, era pur sempre una villa di media grandezza¹¹, si capisce bene che non poteva esservi spazio sufficiente per altre ville e che quindi gli ambienti rinvenuti dal Sestieri devono senz'altro aver fatto parte della villa stessa, anche se, data l'imprecisione dei riferimenti topografici da lui dati, risulta oramai impossibile stabilire l'esatta relazione tra questi ed il corpo principale della villa.

CLARA BENCIVENGA

⁹ Senza fondamento pare l'ipotesi del Sestieri, *FA* XV n. 4446, che si tratti di un *tepidarium* pertinente ad un impianto termale successivo al seppellimento della villa.

¹⁰ Cfr. P.C. Sestieri in *FA* XI n. 4717 e in *FA* XV n. 4446.

¹¹ Cfr. per esempio l'enorme estensione dei grandi complessi di ville imperiali di Posillipo (v.R.T. Günther, *Pausilypon-The imperial villa near Naples*, Oxford 1913) e della c.d. villa di Nerone ad Anzio (cfr. per la pianta A. La Regina, in *EAA.*, vol. VI, 1965, s.v. Porto d'Anzio, fig. 429). Sarà bene sottolineare che, attualmente, l'estensione dell'insenatura di Minori non supera, come dimensioni massime, m. 250 di largh. x m. 230 di lungh. ca.

Pitture e stucchi.

a) *Le pitture.*

La decorazione pittorica è conservata negli amb. 12, 30, 31, 14 e nel triportico; vanno inoltre aggiunte le pitture recuperate dal Sestieri negli ambienti in precedenza già menzionati¹². Lo stato di conservazione è in generale quanto mai precario, a causa soprattutto della persistente umidità.

Amb. 12. - La decorazione è su fondo nero. Lo zoccolo (fig. 56.2), con fascia inferiore più chiara imitante una incrostazione marmorea e sormontata da una linea bianca, è ornato da una doppia serie di riquadri, costituiti da cornici a due doppie linee, nelle cui intersezioni sono elementi decorativi quadrati a fondo rosso con fiorellino centrale. Nel mezzo di questi riquadri vi è un elemento rettangolare con decorazione centrale irrisconoscibile, su fondo giallo. Sopra lo zoccolo la parete è articolata da colonne alte e sottili, decorate da fasce orizzontali rosse, le quali reggono una trabeazione costituita da una fascia con fiori di loto penduli alternati ad altri verticali e a rosette. Dei capitelli e delle basi non si riconosce la forma. A circa metà altezza del fusto si dipartono dalle colonne tralci, su cui sono grifi in schema araldico. La parte centrale dei riquadri è delimitata da festoni pendenti con foglie e rosette.

Al centro di ogni interasse erano dei quadretti, dei quali è conservato uno solo, con villa marittima, sul lato S. Sui lati lunghi si hanno sette interassi, su quelli brevi tre. Nell'interasse centrale del lato S vi è, come già si è detto, il quadretto con villa; gli interassi laterali hanno al centro un motivo costituito da due settori circolari rossi, in alto e in basso, dal cui incontro si sviluppano sui lati due tralci a voluta, al centro dei quali vi è un animale irrisconoscibile. Nella parte alta (fig. 57.2) si alternano, sui lati lunghi, edicole con tratti di porticato, le cui trabeazioni a fiori di loto penduli poggiano tramite esili sostegni su podi; i sostegni presentano capitelli ionici. I podi delle edicole hanno paraste rosse in corrispondenza degli spigoli. Mentre l'edicola centrale ha un frontone a doppio spiovente che sormonta un'edicola con trabeazione piana a livello di quella dei portici, le edicole laterali hanno un coronamento orizzontale. I tratti intermedi di porticato hanno un sostegno centrale al di sopra del quale vi è un medaglione rosso, che interrompe la trabeazione e dal quale si stacca verso l'alto un'alta fascia verticale che raggiunge una seconda fascia orizzontale, posta sotto la cornice, con lo stesso motivo decorativo delle trabeazioni. Ai lati di questo motivo centrale vi sono due edicole a frontoncino, a doppio spiovente, una per lato, non collegate con quelle centrali. Dal centro delle edicole a copertura piana pendono sottili festoni, che, verso le estremità della parete, sembrano collegarsi con la fascia più alta; da essa pendono altri analoghi festoni sopra i tratti di portico del gruppo centrale. Sui lati corti (N e S) si riconoscono gruppi di tre edicole, di cui quella centrale con frontone a doppio spiovente. La fascia che con-

¹² Cfr. P.C. Sestieri in *FA* XI n. 4717.

clude in alto tutta questa zona è sormontata da una seconda fascia azzurra, sulla quale vi è una cornice illusionistica. Lo stato di conservazione non consente purtroppo una più precisa descrizione dei particolari.

Nella lunetta S si distinguono altri elementi architettonici, fra cui è possibile distinguere un'edicola a copertura piana tra colonne sostenenti elementi di trabeazione con sfingi acroteriali. Al centro, in alto, vi è un elemento a ventaglio in rosso, i cui lati dritti continuano obliquamente verso gli acroteri. Al centro del ventaglio vi sono due animali affrontati, irriconoscibili.

Il soffitto è ornato da lacunari illusionistici (fig. 57.1) di forma quadrata, con altri lacunari intermedi di forma esagonale. Al centro di ogni lacunare vi è una rosetta, bianca o gialla. Il fondo del soffitto è nero con linee divisorie bianche e fascia di contorno rossa.

Amb. 30. - Alla base della volta corre una cornice in stucco con sottile risega fra due modanature. Altre due cornici in stucco, molto sottili, corrono lungo l'attacco delle lunette alla volta. Questa è delimitata tutt'intorno da una fascia rossa compresa fra due sottili strisce verdi. Su fondo bianco si succedono, procedendo dal bordo delle lunette verso il centro: una serie di piccoli rombi con punto centrale; una sottile linea verde, cui segue una fila di rombi a fondo rosso con rosetta centrale chiara, alternati a cerchi a fondo giallo limitati da una sottile striscia rossa e con decorazione centrale irriconoscibile. I rombi e i cerchi sono uniti fra loro da un sottile tralcio vegetale. Nella parte centrale della volta vi è un grande riquadro rettangolare, delimitato da un'esile fascia verde. Agli angoli vi è un quadrato a fondo giallo con rosetta centrale rossa, limitato da una linea di contorno pure rossa. Detto quadrato è inserito in un altro più grande, ottenuto con una sottile striscia verde. Dai quadrati angolari risultanti si dipartono linee oblique rosse, che convergono verso un ulteriore riquadro rettangolare centrale, al quale tali linee si uniscono tramite piccoli rombi a fondo rosso con linea verde di contorno. Al centro di quest'ultimo riquadro centrale vi è un piccolo quadrato in cui è inscritta una losanga a lati convessi, rossa con linea di contorno verde; al centro di essa vi è un elemento figurato chiaro (airone?), al momento non chiaramente identificabile. Dai quattro lati del piccolo riquadro centrale si dipartono quattro elementi rettangolari gialli con linea di contorno verde, a guisa di raggiera. Su tutta la superficie della volta, infine, sono sparpagliati piccoli elementi decorativi vegetali, costituiti da fiorellino e foglietta.

La decorazione delle lunette è molto rovinata. Si riconosce soltanto un riquadro centrale delimitato da linea rossa e cornici verticali a fondo giallo con linea di contorno rossa.

Le pareti presentano, sotto la cornice di stucco sottolineante l'imposta della volta, una fascetta verde che continua anche negli angoli tra una parete e l'altra. La parte inferiore della decorazione presenta uno zoccolo rosso (fig. 58.2) scompartito in rettangoli, quadrati e rombi concentrici, delimitati da una sottilissima linea bianca. L'interno dei rombi è decorato da una rosetta bianca punteggiata di nero. Al di sopra dello zoccolo rosso corre una sottile cornice a fondo bianco, limitata superior-

mente da due linee rosse parallele di diverso spessore; tale cornice è decorata da elementi vegetali stilizzati, probabilmente fiori a calice, di cui uno capovolto e l'altro dritto, di colore verde e rosso il primo, rosso e giallo il secondo. Al di sopra della cornice, la parete è scompartita in riquadri separati fra loro da cornici verticali a fondo grigiastro con linea di contorno rossa, le quali sono decorate internamente da elementi geometrici rossi compresi verticalmente fra due sottilissime linee rosso più chiaro. Superiormente i riquadri sono delimitati da una cornice continua, gialla con linea di contorno rossa, decorata internamente da elementi geometrici curvilinei policromi. All'interno dei riquadri vi sono specchiature a fondo bianco, delimitate da cornici grigio perla nel cui interno corre verticalmente un tralcio vegetale a stelo rosso chiaro con foglie verdi e fiorellini rossi; agli angoli i tralci sono uniti da un elemento a fiore rosso, con fiorellino giallo più piccolo al centro. Fra la cornice superiore gialla e la fascia verde, che corre sotto la cornice di stucco, si sviluppa una decorazione costituita da una linea verde inframezzata alternatamente da un quadrato verde con linea di contorno rossa e fiore centrale amaranto, al di sopra del quale vi sono due elementi vegetali penduli, e da un elemento caliciforme rosso, pendulo, decorato da volute gialle; da questi elementi caliciformi pendono, a loro volta, legati con un filo sottilissimo, strumenti musicali (si riconoscono un corno, un campanello, un timpano ed una siringa).

Le due porte di accesso all'ambiente sono riquadrate da una sottile fascia nera con linea bianca centrale. Il vano della porta O presenta su fondo nero una decorazione a rettangoli concentrici a doppia linea, di cui una bianca e l'altra gialla.

Amb. 31. - La decorazione è completamente scomparsa nella parte superiore delle pareti. Nella parte inferiore (fig. 58.1) è invece visibile uno zoccolo, costituito da una fascia rossa in basso e da un'ampia fascia nera decorata da elementi geometrici rettangolari, ottenuti con una sottile linea bianca, in cui si inseriscono quadrati alternatamente gialli e rossi con elemento vegetale stilizzato al centro. Al di sopra di questa corrono altre due fascie più sottili, l'una a fondo giallino decorata da motivi vegetali fantastici che diventano semiovuli nella zona dell'edra, l'altra superiore rossa. Gli spigoli delle pareti sono tutti sottolineati da una fascia verde, che negli angoli dell'edra presenta linee di contorno rosse, decorata all'interno da elementi geometrici rossi poco riconoscibili. Superiormente allo zoccolo le pareti sono scompartite in riquadri da lesene decorative nere con linee di contorno rosse; su queste è dipinto un fine motivo ad astragalo bianco. Al centro delle lesene vi sono candelabri fantastici e policromi, costituiti da elementi ellittici e da volute e decorati a mezz'altezza da maschere tragiche opposte. Al centro dei riquadri, su fondo bianco, si riconoscono, sulla parete E, un quadretto rettangolare paesistico a fondo rosso con linea di contorno verde, in cui si vedono un tempietto e altri edifici di colore bianco, e un medaglione circolare con testa di Medusa su fondo verde, con linea di contorno rossa; sulla parete S, a fianco dell'edra, una losanga gialla con linea di contorno rossa, con elemento figurato interno non più riconoscibile. La parete interna E dell'edra presenta un grande pannello, al centro del quale vi è un medaglione verde con linea di contorno rossa, con testa femminile in gran parte evanida; esso è

sostenuto da un sottile stelo vegetale, a metà altezza del quale vi sono due uccelli in schema araldico posati su di un rametto, con ali spiegate. Sulla parete interna S, sempre dell'edera, si nota soltanto un quadretto rettangolare a fondo rosso con linea di contorno verde, con levriere bianco azzannante un cervo. Altrove la decorazione è totalmente irricognoscibile.

Alla base della volta corre una cornice in stucco dipinta di rosso con una sottile risega fra due modanature. Tracce di cornice in stucco si notano anche lungo il bordo della lunetta a N.

Amb. 14. - Nel triclinio-ninfeo la decorazione è rovinata più che altrove, non solo a causa della notevole e persistente umidità, ma anche perché il locale è stato adibito a vari usi nel corso dei secoli. La descrizione delle pitture sarà necessariamente molto succinta, limitata alle poche tracce visibili, in attesa della definitiva ripulitura delle pareti e del loro restauro.

La faccia interna del podio (fig. 59.2), occultata successivamente da letti triclinari a terrapieno, è decorata a fondo rosso con fascetta verde scuro in alto, su cui è dipinto un motivo a graticcio a fasce gialle e verdi alternate, con fiorellino azzurro e giallo a otto petali al centro.

Sui piedritti dei semiarchi (fig. 54.3) la decorazione prosegue con riquadrature su fondo nero, al cui centro vi è un elemento decorativo non identificabile. Più in alto essa è irricognoscibile.

Poco leggibile è la decorazione dei quattro pilastri poggianti sul lato N del podio: si intravedono, su fondo bianco, sottili fasce verticali e orizzontali, gialle, rosse o nere, con motivi vegetali stilizzati all'interno, e festoni verticali pendenti da un elemento circolare prospettico, non meglio identificabile.

Le pareti presentano uno zoccolo rosso, diviso da larghi elementi verticali delimitati da fascette nere, che proseguono verso l'alto. Superiormente vi è una fascia gialla con riquadri, i più stretti con piante, i più larghi con ulteriori riquadri interni con lato superiore spezzato. Nella zona successiva, che occupa la maggior parte dell'altezza della parete, troviamo larghi riquadri a fondo bianco (fig. 59.1) chiusi in alto da archi depressi, con grandi figure umane al centro. A questi riquadri si alternano stretti podi a fondo rosso e parte superiore orlata di giallo, chiusa in alto da una fascia convessa scura. Questo insieme decorativo riproduce probabilmente, in maniera assai schematica, una facciata architettonica con nicchie curve alternate ad edicole.

Sui lati lunghi vi sono grandi riquadri, fiancheggiati da altri più stretti, insieme con larghe fasce divisorie rosse. La parte più alta, assai mal conservata, era ornata da riquadri con orlo scuro, alternati a quadretti più piccoli a fondo amaranto, uniti ai primi da festoni.

La parte della volta a N, non ricoperta da stucchi, ornata da pitture a fondo bianco presenta una corona circolare al centro, intersecata da una losanga gialla con motivi vegetali stilizzati, compresi entro semicerchi e triangoli alternati. Tutto questo motivo, a sua volta, è inserito in un riquadro formato da quadretti neri angolari e centrali, ornati da motivi figurati, e da piccoli riquadri rettangolari a fondo

chiaro con lati concavi, ornati da doppie palmette. Seguono, verso i lati E e O, due triangoli laterali dai quali pendono festoni, e una fascia orizzontale rossa. Dopo questa vi sono due riquadri delimitati da fasce rosse, di cui quello più alto è ornato da un timpano appeso a un festone, quello inferiore da una figura umana.

Triportico. - I piedritti degli archi in laterizio sono decorati, sul lato verso il giardino, da uno zoccolo a fondo nero, con motivo a graticcio giallo (fig. 56.3), al di sopra del quale vi è una fascia, rossa in corrispondenza della lesena, gialla sugli altri lati. All'interno dei fornic degli archi lo zoccolo, nero, presenta da un lato una cornice bianca a palmette stilizzate (fig. 60.1), sottolineata da una fascetta rossa; dall'altro una fascetta simile, interrotta da una sorta di piccola edicola o riquadro in amaranto (fig. 60.2), che inquadra un animale fantastico (si riconoscono bene un grifo alato e un pegaso). La decorazione della faccia verso l'ambulacro non è conservata. I piedritti sono uniti, dalla parte che dà sull'ambulacro, da un basso muretto, anch'esso con decorazione dipinta a fondo nero: in alcuni punti si conserva la decorazione della parte superiore (medaglione amaranto, al centro di un riquadro rettangolare bianco; quadretto a bordo rosso con foglioline laterali ed *emblema* irricognoscibile).

La decorazione delle pareti interne dell'ambulacro è del tutto evanida.

Delle semicolonne articolanti la facciata del triportico verso il mare, le due centrali sono dipinte di giallo, ad eccezione dello zoccolo in rosso, con fasce agli attacchi anch'esse in rosso; le altre semicolonne hanno lo zoccolo chiaro, con fascia azzurra, e fascetta azzurra all'attacco della colonna alla parasta, e il fusto rosso. Il resto della parete è bianco. Nell'unica lunetta conservata sopra la porta dell'estremità E del lato S vi sono, dal basso, una larga fascia gialla, una fascia forse rossa e una zona superiore azzurra. Poche tracce di pittura, sulla lunetta confinante con l'amb. 33, fanno pensare che la decorazione fosse simile.

Prendiamo in esame, infine, le pitture recuperate dal Sestieri negli ambienti da lui scavati e da noi attribuite alla villa. Tali pitture sono conservate nell'Ufficio Scavi annesso alla villa stessa. Si tratta di due nuclei provenienti dallo scavo effettuato per la costruzione dell'Hotel S. Lucia, a O del corpo principale della villa (A), e dallo scavo di un ninfeo presso la chiesa di S. Lucia, a N (B). Inoltre vi è un piccolo riquadro raffigurante Mercurio (C), recuperato in un ambiente semidistrutto che, secondo il Sestieri, si trovava più a monte rispetto all'Hotel S. Lucia.

A) Pitture Hotel S. Lucia. - Si tratta attualmente di sette pannelli, recuperati da un unico ambiente. Lo zoccolo è costituito da riquadri rettangolari a fondo bianco delimitati da sottili linee gialle e rosse, all'interno di ciascuno dei quali vi è una pianta acquatica a foglie verdi e gialle, in quattro casi con un fiore rosso. Al di sopra di tale zoccolo, delimitato superiormente da una fascetta gialla con elementi geometrici rossi, la parete è scompartita da ampie fasce verticali rosse e verdi (solo in un caso la fascia è gialla) in ampie specchiature a fondo bianco, all'interno delle quali vi sono riquadri delimitati da fascette costituite da elementi geometrici e floreali stilizzati, in giallo, tranne che in un caso in cui il riquadro è delimitato da un

tralcio vegetale a foglie verdi e fiori rossi. Al centro di questi riquadri troviamo vasi di vario tipo (si riconosce una kylix), una maschera tragica ed un airone con nastro nel becco.

B) Pitture del ninfeo presso la chiesa di S. Lucia. - Lo stato di conservazione è piuttosto cattivo e vi sono notevoli lacune. Dobbiamo pertanto limitarci ad una descrizione molto sommaria, in attesa di una più accurata pulitura delle pitture stesse. Si tratta di frammenti decorativi di un piccolo lunotto, di un sottarco e di due lunotti più grandi.

Lunotto piccolo (fig. 60.3): motivo centrale a ventaglio su fondo bianco, con ghirlande e un quadretto illeggibile al centro. Il bordo del lunotto è sottolineato da due fasce (rossa e azzurra), contenenti elementi floreali stilizzati bianchi.

Sottarco: allo stato attuale si notano solo elementi geometrici formanti riquadri con cornici in giallo, verde o rosso, inframezzate o unite da elementi vegetali o animali (si riconosce una lepre corrente).

Lunotti grandi: la decorazione dei due lunotti è identica. Si riconoscono elementi architettonici stilizzati formanti edicole a copertura piana o con frontone; sembra che al di sopra di questa fascia di elementi architettonici corra una cornice costituita da fascette policrome, al di sopra della quale, al centro, vi è un elemento semicircolare contenente un quadretto illeggibile, fiancheggiato da due pilastri (?) sorreggenti un festone; ai due lati, altri due quadretti pure illeggibili.

C) Piccolo riquadro con Mercurio (fig. 60.4). - Raffigura, su fondo bianco, Mercurio giovanile stante, con la borsa, il caduceo e il petaso alato in testa, accanto ad un'edicola (?) con copertura piana; al di sopra, festone sostenuto da nastri con fiocchi alle estremità.

Caratteristica comune alla decorazione pittorica, come si è visto, è la presenza di uno zoccolo a fondo nero o rosso, scompartito da sottili linee in spazi geometrici quadrangolari in cui sono inseriti elementi decorativi geometrici policromi con piccoli elementi vegetali al centro. Al di sopra la parete è generalmente scompartita in grandi pannelli rettangolari che in due casi (amb. 12 e 31) presentano al centro quadretti o medaglioni con elementi figurati, in un caso (amb. 14) grandi figure isolate, alternati a stretti podi senza profondità, e in un caso sono invece vuoti (amb. 30). Due ambienti (amb. 30 e 12) presentano, immediatamente al di sotto della cornice che segna il punto di imposta della volta, un'ulteriore fascia decorata: nel primo caso si tratta di un fregio rettilineo di tipo geometrico ma con elementi vegetali inseriti, dal quale pendono strumenti musicali; nel secondo di un fregio continuo costituito da edicole e tratti di porticato sormontati da festoni. La decorazione della volta è in un caso (amb. 12) costituita da un cassettonato illusionistico, in un altro (amb. 30) da elementi geometrici convergenti verso un quadrato centrale con piccolo elemento figurato. Nel triportico la decorazione dei piedritti consiste in pannelli a graticcio e in semplici edicole al cui centro vi sono animali fantastici.

Questo tipo di sintassi decorativa rientra pienamente nel repertorio del III stile pompeiano. Si può d'altra parte notare una differenza tra le pitture degli amb.

30 e 31 e quelle degli amb. 12, 14 e del triportico. Infatti, mentre le prime sono ben attribuibili al pieno III stile, nelle altre le edicole a doppio spiovente con tratti di porticato e festoni (parte sup. delle pareti dell'amb. 12) e le grandi figure in riquadri con podi laterali (amb. 14) preannunciano già il IV stile e sono molto probabilmente da attribuire ad una fase più avanzata di III stile. Volendoci riagganciare alla classificazione adottata della De Vos¹³, possiamo parlare di fase IIA e fase IIB.

Anche le pitture rinvenute dal Sestieri sono da assegnare al pieno III stile, ad eccezione della decorazione dell'ambiente scavato presso la chiesa di S. Lucia (B), che rientra già nel IV stile (da spiegare probabilmente con un rifacimento o ampliamento su questo lato).

Numerosi sarebbero i confronti istituibili con esempi pompeiani e della zona vesuviana in genere. Ci limitiamo alle analogie più evidenti, sia per la concezione generale della decorazione dell'intera parete, sia per la somiglianza dei singoli particolari¹⁴.

Mancano confronti puntuali per la decorazione dell'amb. 14, nel quale peraltro si possono distinguere due momenti nell'esecuzione (prima fu decorata la parte della volta a N, non ricoperta di stucchi, poi, dopo l'erezione dei quattro pilastri sul podio, il resto della volta e le pareti), in rapporto evidentemente ad un ripensamento nel corso della costruzione; entrambi i momenti tuttavia appartengono alla stessa fase IIB e non sono differenziati stilisticamente.

b) Gli stucchi.

La decorazione a stucco è conservata negli amb. 14 e 18.

Amb. 14. - La volta (fig. 61.1) è ornata da un grande riquadro centrale e da due riquadri molto più stretti a N e a S. Nelle fasce marginali di tali riquadri si alternano, tra due listelli, elementi marginati da linee curve desinenti in doppie volute, losanghe e riquadri minori dai lati concavi. Sui bordi del grande riquadro centrale, si notano, agli angoli, lacunari profondamente incassati, con motivi figurati, uniti tra di loro da una fascia più esterna molto larga e forse liscia e da un'altra ornata apparentemente da tralci. Sui lati orizzontali del grande rettangolo risultante poggiano due fasce ornate da losanghe alternate a *peltae* con palmetta interna. Queste fasce racchiudono un quadrato che ne racchiude un secondo, dentro il quale si sviluppano

¹³ Cfr. M. De Vos, 'Scavi nuovi sconosciuti (I 9, 13): pitture e pavimenti della Casa di Cerere a Pompei', in *Meded XXXVIII*, 1976, tav. a p. 63.

¹⁴ Per gli zoccoli, cfr. per esempio quello della parete S della Casa della Parete nera a Pompei (VII 4, 59) (v. K. Schefold, *Vergessenes Pompeji*, Bern-München 1962, tav. 116) e quello dell'amb. 4 della villa di Agrippa Postumo a Boscotrecase (*ibid.*, tav. 40). Per lo schema delle pareti dell'amb. 12, cfr. l'atrio della Casa di Lucrezio Frontone (*ibid.*, tav. 50). Per la fascia superiore della parete dell'amb. 12, cfr. la casa Pompei V 3,4 - angolo NO - (*ibid.*, tav. 122), l'angolo SO della Casa degli Amorini dorati Pompei VI 16,7 (*ibid.*, tav. 124) e la parete S del triclinio (m) della casa di Cerere a Pompei (v. M. De Vos, *art. cit.*, tav. 51 n. 27 e 28). Per la suddivisione in pannelli delle pareti dell'amb. 31, cfr. ancora l'atrio della Casa di Lucrezio Frontone Pompei V 4, 11 in Schefold, *op. cit.*, tav. 50.

linee a quarto di cerchio che formano una losanga dai lati curvi. Nei quarti di cerchio vi sono elementi figurati non riconoscibili, con direzione radiale.

Amb. 18. - Nelle lunette delle pareti N e S si intravede una decorazione (fig. 61.2), in pessimo stato di conservazione, con strutture architettoniche rettilinee e curvilinee, da interpretare probabilmente come edicole e *tholoi*.

Tali rilievi in stucco possono rientrare nel repertorio del III stile finale (amb. 14) e del IV stile iniziale (amb. 18). Evidente è la prospettiva illusionistica degli elementi architettonici riconoscibili nelle lunette dell'amb. 18, mentre, d'altro canto, la ricchezza e l'esuberanza della decorazione della volta dell'amb. 14 fanno rientrare senza dubbio questi stucchi in una fase inoltrata del III stile (fase IIB). Anche i confronti istituibili con altre decorazioni a stucco di III stile finale e IV stile iniziale confermano pienamente tale attribuzione¹⁵.

In conclusione le pitture e gli stucchi di Minori rientrano comunque fra gli esempi più significativi e di migliore qualità del periodo che comprende il pieno III stile, il III stile finale e il IV stile iniziale e possono essere datati, in complesso, entro l'arco cronologico che va dal 35 al 50 d.C. circa¹⁶.

LORENZO FERGOLA

Mosaici.

I mosaici conservati della villa sono quelli pertinenti agli ambienti 14 e 19, oltre ai pochi residui relativi al piano superiore.

Amb. 14. - La decorazione musiva si sviluppa su due fasce, di cui quella sul davanti con orientamento E-O e quella centrale con orientamento N-S. La prima è inquadrata da una cornice delimitata da due fascette nere, all'interno della quale si

¹⁵ Cfr. per la volta dell'amb. 14 soprattutto R. Ling., 'The S. Vito tomb at Pozzuoli', in *BSR* XXV 1970, pp. 161-182 e tavv. XVII e XL (con bibliografia precedente ed ampia analisi di questo tipo di schema decorativo, che l'A. peraltro data già al pieno IV stile, mentre non sembra che si possa scendere tanto con la datazione) e A. Maiuri, in *Nsc*, 1927, pp. 328-329 e fig. 12 (si tratta di due volte a stucco di ipogei da Pozzuoli, di III stile); cfr. inoltre gli stucchi della volta del colombario del Fondo Caiazzo a Pozzuoli, che peraltro sono già di IV stile, in H. Mielsch, *Römische Stuckreliefs*, Heidelberg 1975, tav. 57 e pp. 148-149. Per gli stucchi dell'amb. 18, cfr. gli stucchi della parete O della palestra delle Terme Stabiane a Pompei in L. Curtius, *Die Wandmalerei Pompejis*, Leipzig 1929, fig. 116 e la decorazione di un soffitto di ambiente termale a Bolsena in H. Mielsch, *op. cit.*, tavv. 70-71 e p. 154.

¹⁶ Conferma tale datazione il tipo di fasce a ornati geometrici con palmette stilizzate, elemento più volte ricorrente nella sintassi decorativa degli ambienti, che la De Vos data ad epoca precedente al terremoto del 62 d.C., (cfr. M. De Vos, 'Primo stile figurato e maturo quarto stile negli scarichi provenienti dalle macerie del terremoto del 62 d.C. a Pompei', in *Meded XXXIX* 1977, p. 38 n. 57. Anche le decorazioni a stucco della palestra e del settore maschile delle Terme stabiane a Pompei, che sono di IV stile, devono essere ritenute anteriori al terremoto del 62 d.C., in quanto neanche le strutture sono state restaurate dopo il disastro. D'altra parte, gli stucchi del settore femminile rientrano ancora nel pieno III stile.

sviluppa un motivo ad elementi caliciformi di acanto collegati da girali (fig. 61.3). Agli angoli, nella cornice, vi sono teste umane di prospetto, fortemente stilizzate. La scena centrale (fig. 62.1) è costituita da un corteo marino (la superficie del mare è ottenuta tramite linee orizzontali irregolari) e presenta agli angoli NE e NO due delfini; agli angoli SE e SO due piccoli cavalli marini. Al centro vi sono, procedendo da E verso O: un animale marino non identificabile, una nereide con nimbo sul capo e velo gonfiato dal vento, un toro marino e probabilmente un'altra nereide con altro animale marino (la zona è molto rovinata). L'altra fascia musiva è inquadrata in una cornice costituita da due fascette nere dentate contrapposte (fig. 61.3). La scena figurata comprende, procedendo da N. verso S, un cacciatore con lancia nella mano destra (fig. 62.2), mentre con la sinistra tiene al guinzaglio un cane. Segue un cervo, quindi un albero, quindi un altro cervo. Chiude la scena un motivo a mezzaluna riempita a reticolo, che allude, evidentemente, ad una rete tesa. Tra le figure vi sono elementi vegetali e rocce; per terra, pietre ovoidali.

Amb. 19. - Del pavimento a mosaico in tessere bianche e nere si conservano le parti N ed E. Nella parte N, al centro dell'abside, vi è un grande kantharos che ha la parte inferiore della vasca baccellata e piede a tromba; la parte superiore della vasca è decorata da un meandro continuo. Dall'interno del kantharos fuoriescono tralci vegetali che si prolungano fino al piede del vaso. Il tutto è inquadrato in una lunetta sottolineata da una fascia nera. Nella parte E, si riconoscono tre riquadri, di cui due con rombo iscritto ed uno centrale con *peltae*.

Il mosaico dell'amb. 14 è fatto con tessere marmoree molto grandi (dim. medie cm. 1 x 1) bianche e nere, con inserimento qua e là di tessere rosse; esse sono di forma quadrangolare ma piuttosto irregolari nei bordi ed abbastanza alte. Le tessere sono legate con parecchia malta, ben visibile negli interstizi. I temi delle due scene figurate — tiaso marino e scena di caccia — appartengono ad un repertorio molto diffuso nell'iconografia romana imperiale e trovano, da questo punto di vista, numerosi confronti in vari periodi. Tuttavia, è possibile una datazione precisa in base all'osservazione dei caratteri stilistici delle due scene. Cominciamo con l'osservare l'estrema rigidità e goffaggine delle figure, che si contrappongono con notevole contrasto alla grande eleganza dei girali e degli elementi vegetali del fregio che incornicia la scena marina. A ciò si può aggiungere la forte schematizzazione dei tratti interni delle figure, che conferisce ad esse un aspetto statico e senza rilievo plastico. Questa schematizzazione coinvolge anche gli elementi paesistici (onde del mare, pietre etc.) che vengono ridotti a semplici elementi geometrici rettilinei e curvilinei, privi di ogni efficacia naturalistica. Le singole figure e la sintassi compositiva delle scene sono in complesso piuttosto disorganiche e tendenzialmente espressionistiche. Un'osservazione interessante, tuttavia, può essere quella del contrasto che si nota fra l'eleganza e la sicurezza di esecuzione degli elementi decorativi del fregio che incornicia la scena marina e l'incapacità sintattica e disegnativa del mosaicista nella resa delle figure. Ciò potrebbe suggerire l'ipotesi che ci troviamo di fronte a delle maestranze che, disponendo di cartoni sia per il fregio della cornice che per le scene figurate, mostrano di trovarsi molto più a loro agio nell'esecuzione del primo. Una certa lo-

gica, peraltro, si riscontra nella disposizione delle due scene figurate all'interno dell'ambiente. Infatti, la scena di caccia era ben visibile nella sua completezza solo per chi si trovava sui letti triclinari e quindi vi si può forse vedere un'allusione all'approvvigionamento della selvaggina; la scena marina, al contrario, si presentava in tutta la sua interezza a chi veniva dal giardino, avendo alle spalle la piscina e di fronte la fontana.

Le considerazioni tecniche e soprattutto stilistiche precedentemente fatte ci riportano ad età imperiale piuttosto avanzata. Tuttavia, una datazione più precisa è data da vari confronti che è possibile istituire con mosaici pavimentali dell'età dei primi Severi. Infatti, i girali del fregio che incornicia la scena marina trovano confronti strettissimi con quelli del peristilio occidentale delle Terme di Caracalla a Roma¹⁷ e con quelli dell'esedra dello stadio del complesso domiziano sul Palatino, pertinenti ad un rifacimento dell'epoca di Settimio Severo¹⁸. Inoltre, la resa stilistica delle figure richiama molto da vicino quella delle figure in scene marine sia nelle Terme di Caracalla¹⁹ che nelle Terme Marittime di Ostia²⁰. Sempre ad Ostia, nel mosaico del *frigidarium* delle Terme del foro, datato al III secolo d.C.²¹, trova confronto la cornice della scena di caccia. D'altro canto, anche l'espressionismo già rilevato nel modo di rendere sia le singole figure che l'intera scena ci riporta ad una tendenza del tardo antico che inizia — ed anzi ne è tipica — proprio in età severiana²².

Il mosaico dell'amb. 19, per quel che ne è conservato, presenta, come s'è visto, uno schema decorativo molto più semplice. Anche qui valgono le stesse considerazioni tecniche fatte per il mosaico precedente. Dal punto di vista stilistico, la prima considerazione da fare è che i girali vegetali che fuoriescono dal kantharos che si trova al centro della lunetta dell'abside sono praticamente identici a quelli della cornice della scena marina nel mosaico dell'amb. 14. Ciò ci dà già di per sé un elemento indiscutibile di cronologia, dovendo essere questo mosaico certamente coevo a quello precedente ed opera delle stesse maestranze. A ciò si possono aggiungere, ad ulteriore conferma, i numerosi confronti che si possono istituire, per il tipo del kantharos, con mosaici di Ostia, tutti databili fra la prima metà del II secolo d.C. e la prima metà del III secolo d.C.²³.

¹⁷ Cfr. M. L. Morricone Matini, in *EAA Suppl.* 1970, s.v. Mosaico, tav. a colori fra p. 528 e p. 529.

¹⁸ Cfr. M. L. Morricone Matini, *Mosaici antichi in Italia - Roma, Reg. X Palatium*, Roma 1967, p. 91 ss. e tavv. XVIII-XIX.

¹⁹ Cfr. M.E. Blake, 'Mosaics of the late empire in Rome and vicinity', in *MAAR* XVII 1940, tav. 13,3.

²⁰ Cfr. G. Becatti, *Ostia IV*, tav. CXL n. 211, datato dall'A. al 210 d.C.

²¹ Cfr. G. Becatti, *Ostia IV*, tav. XXXI; si tratta, peraltro, di un motivo molto diffuso in età severiana.

²² Relativamente a questa considerazione, cfr. D. Levi, *Antioch Mosaic Pavements*, I, Princeton 1947, pp. 536-37.

²³ Per i kantharoi su mosaico cfr. G. Becatti, *Ostia IV*, tavv. CXCII, CXCI e LXXXVII.

Gli scarsi resti di mosaico conservati al piano superiore (fig. 54.1) non sono ovviamente di per sé databili; tuttavia, data la analogia delle loro caratteristiche tecniche con quelle dei due mosaici degli amb. 14 e 19, potrebbero essere ad essi coevi con buona dose di probabilità. Un unico frammento, con tessere più fini e con decorazione costituita da fascetta nera su fondo bianco, è quasi certamente più antico.

CLARA BENCIVENGA

Storia costruttiva, soluzioni architettoniche e tipologia.

L'esame delle strutture murarie, in collegamento diretto con l'analisi stilistica delle decorazioni, ci permette di determinare l'evoluzione storica della villa di Minori nelle sue successive fasi edilizie.

La tecnica muraria prevalentemente usata è l'*opus incertum* in calcare, che si accompagna, per quanto riguarda stipiti e architravi, all'uso di blocchetti isodomi in travertino pestano. Per le volte è usato l'*opus caementicium* con evidenti tracce dell'uso della centina in molti degli ambienti. L'*opus latericium* è usato nel perimetrale interno del triportico, comprese le membrature architettoniche, e nelle ammorsature di alcune porte.

Si sono potute individuare due fasi costruttive principali, di cui una è quella relativa all'impianto originario del complesso e l'altra costituisce una rielaborazione parziale in alcuni ambienti.

La fase dell'impianto originario della villa (fase I) comprende in pratica tutte le strutture essenziali dell'edificio.

L'opera usata è l'*opus incertum*, costituito da scapoli in calcare locale abbastanza regolari nel taglio e nella disposizione e cementati con poca malta grigiastra. Gli stipiti e le testate di finestre e porte sono in blocchetti parallelepipedi di travertino pestano (cm 10 x cm 25).

Il triportico, che nella sua struttura fondamentale appartiene a questa fase, è in *opus latericium* di buona qualità; esso è senz'altro pertinente a questa fase, poiché il legame strutturale con il corpo del fabbricato è chiaramente omogeneo. La pertinenza del triportico alla fase I è confermata anche, d'altro canto, dalle decorazioni pittoriche di III stile finale sui piedritti degli archi.

Le decorazioni pittoriche, sia del triportico sia degli amb. 12, 14, 30 e 31, sono il più forte argomento per la datazione di questa fase I all'età giulio-claudia²⁴.

²⁴ Lo Schiavo (*I monumenti della costa di Amalfi*, Milano-Roma 1941, p. 182) ipotizza, senza alcun fondamento, che la villa sia sorta in età tardo-repubblicana, contestato in questo dal Maiuri (cfr. A. Maiuri, 'Le vicende dei monumenti antichi' cit., p. 90), che invece data la prima fase della villa in età giulio-claudia o, al più tardi, alla prima età flavia. Anche il Sestieri (*FA I* n. 1971) data, incomprensibilmente, in base alle pitture dell'amb. 14, l'impianto originale della villa alla fine del I secolo, a.C.

Un'ulteriore conferma di questa datazione sembrerebbe offerta dal rinvenimento, riferito dal Wells²⁵, di un piatto di ceramica aretina con emblema centrale raffigurante un leone che divora un toro. La notizia è riportata come riferita all'autore dal Sestieri: non si è riusciti, tuttavia, a reperire l'oggetto.

La prima fase ha avuto due momenti successivi, di cui il secondo ha interferito anche con le parti più tarde della decorazione dipinta. Infatti, quando era stata già almeno in parte eseguita la decorazione dell'amb. 14, è stato cambiato il suo schema architettonico.

In un primo momento, il triclinio-ninfeo aveva una conformazione interna diversa da quella attuale, in quanto tutte le strutture costituenti il podio, nonché gli stucchi e la *scaenae frons* non erano previsti.

Dati i rimaneggiamenti successivi dell'ambiente, non si notano tracce dell'impianto originale del ninfeo, della vasca e del pavimento, nè possiamo sapere come era prevista la decorazione della volta. Bisogna, inoltre, aggiungere che l'apertura sovrastante la fontana a gradini è stata allargata e danneggiata in tempi moderni.

Molto probabilmente, in questo primo momento, la sala tricliniare era completamente sgombra (forse con letti tricliniari mobili in legno) e il ninfeo era costituito da una semplice vasca in cui cadeva l'acqua proveniente dalla fontana a gradini, sormontata da un'edicola con frontoncino sorretto da colonne o pilastri.

Questa ricostruzione è avvalorata dal fatto che l'intonaco dipinto, in corrispondenza dell'apertura della fontana a gradini, presenta ancora oggi una leggera piegatura verso l'esterno che non si può spiegare se non col fatto che esso continuava su di un'altra struttura (pilastro, lesena o colonnina), successivamente abbattuta. Esempi di questo tipo di ninfeo sono a Pompei nella Casa V-3-II, nella casa di D. Octavius Quartio e nella casa di P. Cornelio Tegete²⁶.

In un secondo momento, quando esisteva già la decorazione dipinta delle pareti e della volta, si pensò di apportare delle variazioni e di trasformare l'ambiente in *oecus corinthius* con l'aggiunta di un podio che corre lungo le pareti E, O e N e con il rifacimento della volta in stucco, la quale termina sul lato N, in corrispondenza del podio.

In questo punto della volta (fig. 61.2) sono conservate cospicue tracce di una *scaenae frons* in muratura ricoperta di stucco ed inoltre sul podio sottostante si ergono quattro pilastri in laterizio intonacati e dipinti, di cui i due centrali sono a pianta a L. Ora, sulla parte di *scaenae frons* conservata è chiaramente visibile, in corrispondenza dei due pilastri a pianta a L, un arretramento corrispondente della parte centrale che, inoltre, presenta al centro chiare tracce del doppio spiovente di un frontone. Bisogna ancora aggiungere che lungo i lati E e O sono conservate, alla

²⁵ Cfr. C.B. Wells, in *AJA* LI 1947, p. 290.

²⁶ Cfr. N. Neuerburg, *op. cit.*, figg. 127, 128, 130 e pp. 117, 118, 122 e 123. Tali esempi sono datati dall'A. a dopo il terremoto del 62 d.C.; tuttavia, si può ragionevolmente ipotizzare che questo tipo fosse diffuso già prima.

base della volta stuccata, tracce di stucco sporgenti da riferire molto probabilmente ad una cornice aggettante.

Tutti questi elementi ci permettono di ipotizzare una trasformazione dell'ambiente in *oecus corinthius*. Infatti, tutta la parte N dell'ambiente è chiaramente ricostruibile come una *scaenae frons* poggiate, tramite i pilastri, sul podio con un frontone, il cui arretramento centrale suggerisce illusionisticamente l'idea di un frontone spezzato.

La probabile presenza di una cornice aggettante di stucco e del podio lungo i lati E e O, inoltre, fanno pensare che tra il podio e la cornice dovessero esistere dei sostegni, colonnine o pilastri in materiale asportabile (per es. marmo pregiato) o deperibile (per es. legno intarsiato), piuttosto che in laterizio²⁷.

Il podio, lungo i lati E e O, termina nella parte S in due archi in laterizio (fig. 54.3) rivestiti di intonaco dipinto, che inquadrano le due porte laterali d'ingresso e dovevano poggiare sull'arcone in laterizio che si apre sul triportico. Infatti, nonostante l'erroneo restauro moderno, si nota ancora il restringimento in laterizio dell'arcone (fig. 55.2), effettuato in questo momento per potervi poggiare i fornicelli degli archi terminali del podio.

All'arcone in laterizio ristretto furono addossate, certamente nello stesso momento, le due colonne a 3/4 pure in laterizio. Molto probabilmente, anche il restringimento in blocchetti di travertino dell'arcone corrispondente del lato S del triportico (fig. 55.3) è da ascrivere a questo momento per ragioni prospettiche.

A questo stesso periodo di ripensamento risale, evidentemente, anche il tompagnamento delle finestre del triportico verso il mare, come dimostra il fatto che esse sono omogeneamente ricoperte dalla decorazione dipinta.

La fase II è databile con sicurezza all'età dei primi Severi in base ai mosaici degli amb. 14 e 19. Certamente in relazione con questa fase sono i podii addossati posteriormente a quelli della fase I nell'amb. 14, scanditi anteriormente da lesene (fig. 54.3), i quali dovevano costituire letti tricliniari a terrapieno in muratura²⁸, piuttosto che, come è sempre stato sostenuto finora, vasche per l'acqua in relazione con il ninfeo.

Infatti, in primo luogo non vi sono fori per l'entrata e la fuoriuscita dell'acqua; in secondo luogo si conserva tuttora la decorazione dipinta delle facce esterne dei podii della fase I, che, invece, sarebbe con molta probabilità scomparsa a contatto con l'acqua.

La pertinenza dei letti tricliniari a terrapieno alla fase II è assicurata, inoltre, dalla loro stretta correlazione con lo sviluppo delle scene figurate del pavimento a

²⁷ Un possibile confronto si ritrova nel ninfeo dorico della villa di Domiziano a Castelgandolfo (cfr. l'incisione del Piranesi riportata da N. Neuerburg, *op. cit.*, fig. 35).

²⁸ Per i letti tricliniari di questo tipo, cfr. per esempio il triclinio all'aperto della casa di P. Cornelio Tegete (cfr. R. Etienne, *La vita quotidiana a Pompei*, trad. ital. Milano 1973, p. 285) ed i triclinii estivi della casa del Moralista e del praedium di Iulia Felix (cfr. F. Coarelli, *Guida archeologica di Pompei*, Milano 1976, pp. 237 e 245), a Pompei.

mosaico. Probabilmente a questa fase II è da assegnare un ulteriore restringimento, in blocchetti di tufo grigio irregolari uniti con moltissima malta, dell'arcone di ingresso (fig. 55.2). Di questa fase, infine, sono alcuni degli scarsissimi resti di pavimenti a mosaico del piano superiore.

Non ben determinato cronologicamente è il momento della creazione degli ambienti termali. Che essi non esistessero almeno nel primo momento della fase I (mi riferisco, ovviamente, a quelli oggi esistenti, fermo restando che un altro impianto termale poteva trovarsi in una delle parti non scavate della villa) è dimostrato molto chiaramente dal fatto che l'abside che chiude a N l'amb. 19 è stata senz'altro aggiunta posteriormente, come si nota dal suo attacco sui muri laterali.

Inizialmente, quindi, gli ambb. 21 e 19 dovevano costituire un unico grande ambiente rettangolare. Va detto, inoltre, che nell'amb. 21 non si nota alcuna traccia di impianto termale: prima della costruzione dell'abside, perciò, il grande ambiente doveva avere una funzione diversa. Non abbiamo, tuttavia, elementi concreti che ci permettano una datazione precisa. L'unico elemento ben determinabile, escludendo le poche tracce di stucchi dell'*apodyterium*, è il mosaico dell'amb. 19 (*tepidarium*) che è databile con precisione all'età dei primi Severi.

A questo punto si possono avanzare due ipotesi, entrambe egualmente valide:

1) la costituzione delle terme è coeva al mosaico;

2) essa è anteriore al mosaico, restando comunque posteriore alla fase originaria della villa, e, quindi, sarebbe databile in un momento non meglio precisabile, compreso fra l'età tardo claudia e l'età dei primi Severi.

Un problema a sé è costituito dai pavimenti. Infatti, se si escludono i mosaici degli ambb. 14 e 19, solo alcuni ambienti presentano un pavimento in cocciopesto, mentre nella maggior parte degli ambienti esso è costituito da quello che si può definire un massetto battuto. Questo si presenta come un semplice piano di calpestio, consistente in terra con poco pietrisco sciolto, ben compresso, che, così com'è, non sembra essere un vero e proprio pavimento.

Il Sestieri, a questo proposito, ha avanzato l'ipotesi²⁹ che questa mancanza di pavimenti sia spiegabile col fatto che la villa, al momento del seppellimento, fosse in fase di rifacimento. In realtà, a mio parere, è errato proprio il concetto di distruzione repentina della villa.

Tutti coloro che si sono occupati di essa, infatti, sono sempre partiti dall'ipotesi che fosse stata distrutta durante o immediatamente dopo l'eruzione vesuviana del 79 d.C.³⁰ Non vi sono, tuttavia, elementi probanti per accettare quest'ipotesi, anzi ve ne sono altri che dimostrano chiaramente che la villa è stata frequentata fino ad epoca tarda.

L'ipotesi del seppellimento collegato all'eruzione vesuviana del 79 d.C. poggia soprattutto sul dato di fatto che il fango che riempiva per almeno 3/4 gli am-

²⁹ Cfr. P. C. Sestieri in *FA IX* n. 4951.

³⁰ A. Schiavo, *op. cit.*, p. 182; A. Maiuri, 'Le vicende dei monumenti antichi' cit., p. 90; P. C. Sestieri in *FA III* n. 3325.

bienti, nel momento in cui la villa fu scoperta, era mescolato a lapillo vulcanico, che si suppone essere quello di detta eruzione vesuviana. L'argomento è abbastanza debole, potendosi ipotizzare, altrettanto verosimilmente, che questo lapillo, a qualunque eruzione appartenesse, potesse essere sedimentato sulle pendici dei monti ed essere trascinato a valle, colmando gli ambienti, da un'alluvione, in qualunque periodo e non necessariamente subito dopo il 79 d.C.

L'elemento che, invece, dimostra una data più tarda (e per il momento imprecisabile) del seppellimento, è che dalla villa, non sappiamo da quali ambienti, provengono varie lucerne cristiane, di un tipo ben databile al IV-V sec. d.C.³¹, nonché terra sigillata chiara C³², a non tener conto dei mosaici del ninfeo e del *tepidarium* che, come si è visto, sono databili con sicurezza all'età dei primi Severi.

Quindi, tornando al problema dei pavimenti, alla luce di queste considerazioni, il fatto che molti di essi siano dei semplici battuti sarebbe spiegabile non con l'ipotesi di un seppellimento della villa durante una fase di rifacimento, ma con il fatto che questi furono probabilmente strappati ed asportati in epoca tarda. Ciò è suffragato da due elementi:

1) che del rivestimento marmoreo delle vasche a terrapieno del triclinio-ninfeo, di cui restano frammenti *in situ*, ugualmente non si sono rinvenute le lastre durante lo scavo, il che sarebbe inspiegabile se il seppellimento fosse stato repentino;

2) che sulla soglia fra gli ambb. 4 e 5 e su quella fra gli ambb. 7 e 8 restano frammenti residui di lastre di marmo incassate ad un livello di 3-4 cm. superiore rispetto al massetto battuto attuale.

Si può ipotizzare quindi, che almeno alcuni ambienti, oggi senza pavimento, avessero avuto in origine un pavimento marmoreo, che è stato asportato durante un periodo di spoliatura in età tardo-antica. Per altri ambienti, per es. gli ambb. 12, 30, 31, dove abbiamo conservati gli incassi marmorei per i cardini delle porte allo stesso livello del pavimento in cocciopesto (fig. 56.1), e che sono senz'altro ambienti di lusso, si potrebbe forse pensare, mancando sul cocciopesto ogni traccia di un pavimento soprastante in materiale più nobile, che esso fosse ricoperto da stuoie o tappeti.

Alcune interessanti soluzioni architettoniche, sia di carattere estetico - scenografico, sia di carattere tecnico - funzionale, sono state applicate nella concezione del complesso della villa.

Cominciamo col notare che la scala dell'amb. 1 (fig. 54.2) è concepita e costruita in modo tale da dare l'impressione, a chi guarda dal basso, che essa sia molto più profonda e monumentale di quanto non sia in realtà. Ciò è stato ottenuto con un restringimento della scala verso l'alto, con la diminuzione progressiva della pedata, man mano che si procede verso l'alto, e con un aumento inverso dell'alzata dei gradini.

³¹ Cfr. T. Szentlőky, *Ancient Lamps*, Budapest 1969, n. 235 e 236.

³² Cfr. N. Lamboglia, 'Nuove osservazioni sulla terra sigillata chiara II', in *RSI Lig XXIX* 1963, pp. 145-162.

Per uno scopo funzionale, invece, tutte le finestre — in special modo quelle che affacciano sul *viridarium* — sono fortemente strombate verso l'interno, al fine di far penetrare e diffondere la maggior quantità possibile di luce. Vale la pena di notare, a questo proposito, la funzionalità della finestrella quadrangolare aperta sulla parete S dell'amb. 31 che, prima della costituzione delle terme, serviva a convogliare la luce dal vasto ambiente antistante all'amb. 31.

Fra le soluzioni più interessanti adottate, vi è l'uso della volta a vela nell'ambiente 5 che si può spiegare col desiderio di coprire con un'unica gittata un vasto ambiente e con l'intento di creare una superficie unitaria per una decorazione pittorica continua. Si tratta del più antico esempio databile di volta a vela³³.

Rispondente ad un intento esclusivamente illusionistico-scenografico è la soluzione in base alla quale l'arcone in laterizio antistante il triclinio-ninfeo fu concepito con un fornice più stretto rispetto a quello dell'altro arcone sul lato S del triportico, prospiciente il mare. Ciò fu dovuto al fatto che chi giungeva dal mare aveva, in questo modo, la visuale dei due arconi in fuga prospettica verso il ninfeo, sul fondo del triclinio, il che, invece, non si sarebbe avuto se l'arcone più interno fosse stato di larghezza uguale all'altro e quindi non visibile. Questa prospettiva scenografica è stata poi maggiormente accresciuta mediante la costruzione della *scaenae frons* davanti al ninfeo.

Soluzione di carattere puramente tecnico sembrerebbe essere quella adottata nell'ultima finestra dell'ala sporgente che chiude a O l'area antistante il triportico a S. Essa ha i piedritti obliqui in funzione, probabilmente, di una corretta impostazione della volta in un ambiente che facesse angolo in questo punto e dovesse avere, sul lato prospiciente il mare, un'altra finestra.

Per quanto riguarda la concezione architettonica complessiva della villa, è possibile, naturalmente, procedere solo per via d'ipotesi, anche se esistono degli elementi che paiono abbastanza sicuri.

Senza altro la villa doveva essere disposta su terrazze digradanti verso il mare, seguendo il pendio naturale dell'insenatura. Essa era a due piani ed era preceduta da un *viridarium* circondato dal triportico, sul quale doveva poggiare un secondo ordine di colonne, delle quali, al momento dello scavo del Sestieri, furono rinvenuti roccchi crollati.

La villa terminava a S con due ali avanzate, che non sappiamo bene, per il momento, come terminassero verso il mare. Si può pensare, in via del tutto ipotetica, che nella parte posteriore della villa vi fosse un peristilio, come è abbastanza comune nello schema dispositivo della *domus*, poggiante su podio per eliminare il dislivello del terreno, concludentesi nella parte N col ninfeo rinvenuto dal Sestieri³⁴, che poteva trovarsi in asse con l'amb. 14.

Si tratta, quindi, di un tipo di villa che rientra tra quelle che il Mingazzini de-

³³ Cfr. G. Lugli, *La tecnica edilizia romana*, Roma 1957, p. 689.

³⁴ Cfr. P. C. Sestieri in *FA XI* n. 4717.

finisce «di tipo chiuso»³⁵, con tutti gli elementi costitutivi delimitati da uno spazio rigidamente geometrico, anche se l'autore sostiene che le ville marittime appartengono tutte al tipo «disperso». Comunque, la simmetria del complesso costituisce una caratteristica alquanto diffusa nella disposizione interna degli ambienti delle residenze patrizie di età imperiale³⁶.

La villa di Minori, in particolare, può anche rientrare, soprattutto per quello che riguarda la parte prospiciente il mare, nel tipo definito dallo Swoboda «Portikusvilla mit Eckrisaliten», ben attestato non solo in Italia, ma anche nell'Europa centro-settentrionale³⁷.

Un'eco, infine, di tipo di facciata con *alae* avanzate si può forse riscontrare in due quadretti paesistici con ville marittime conservati al Museo Nazionale di Napoli³⁸.

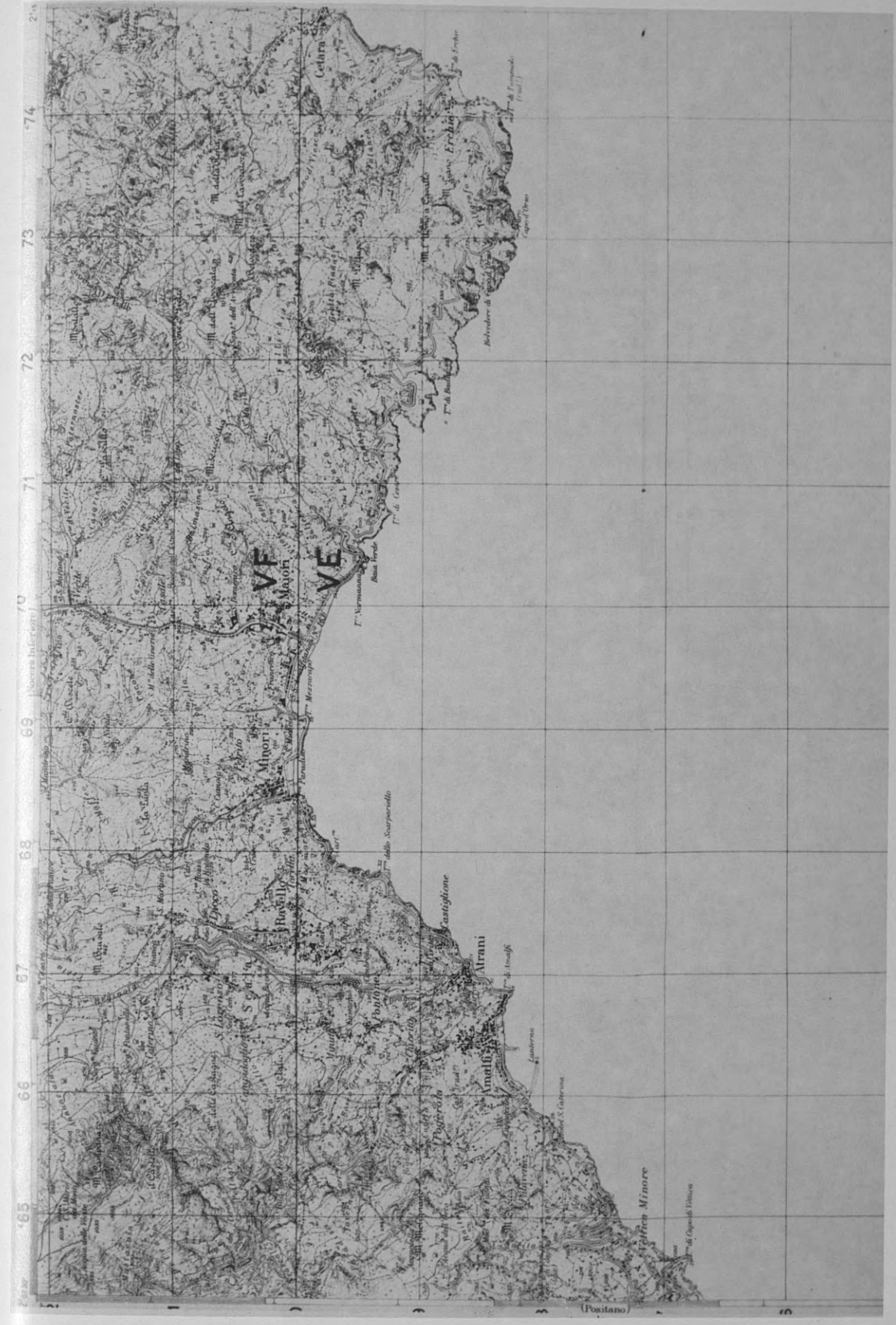
LUIGIA MELILLO

³⁵ Cfr. Mingazzini-Pfister, *Forma Italiae-Surrentum*, Firenze 1941, p. 39.

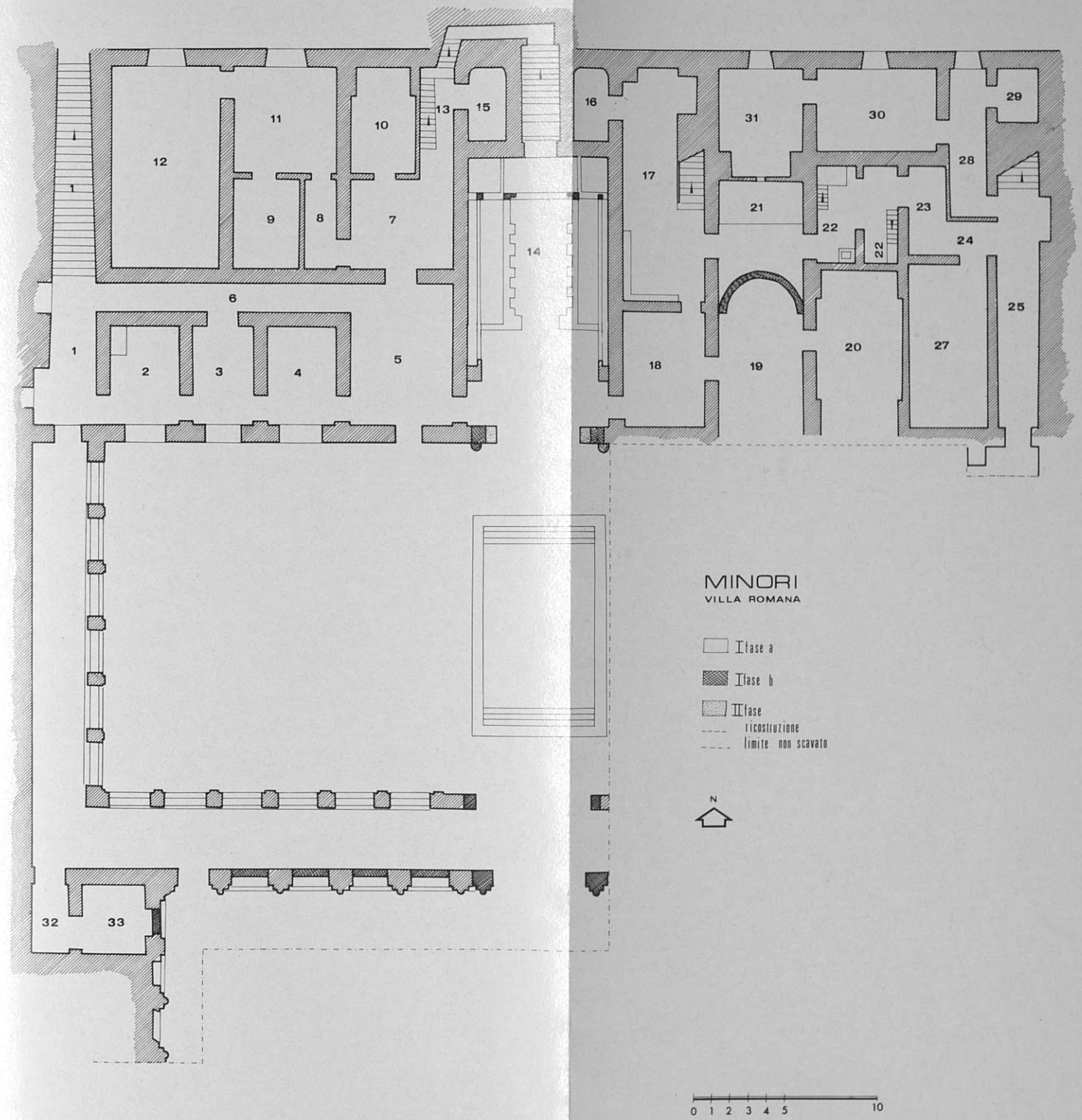
³⁶ Cfr., fra i tanti esempi, la villa in Orazio nella valle del Licenza (v. G. Lugli, in *Mon.Ant.* XXXI).

³⁷ K.M. Swoboda, *Römische und romanische Paläste*, Wien 1924, pp. 77-132.

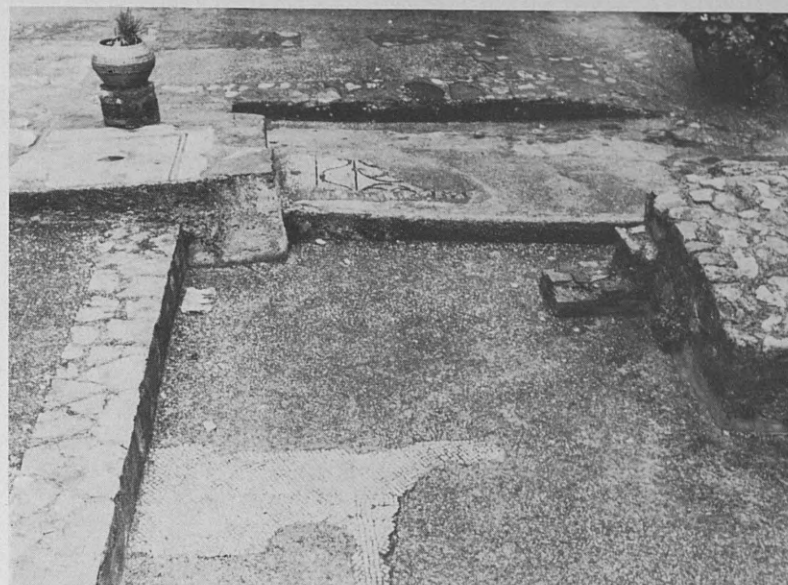
³⁸ Cfr. W.J.T. Peters, *Landscape in Romano-campanian Mural Painting*, Groningen 1963, tavv. XXIV, 94 e XXV, 99.



Tavoletta IGM della zona di Minori (F 197 IV NE) (Foto Sopr. Arch. Salerno)



Planimetria generale della villa (Rilievo Sopr. Arch. Salerno)



1



2



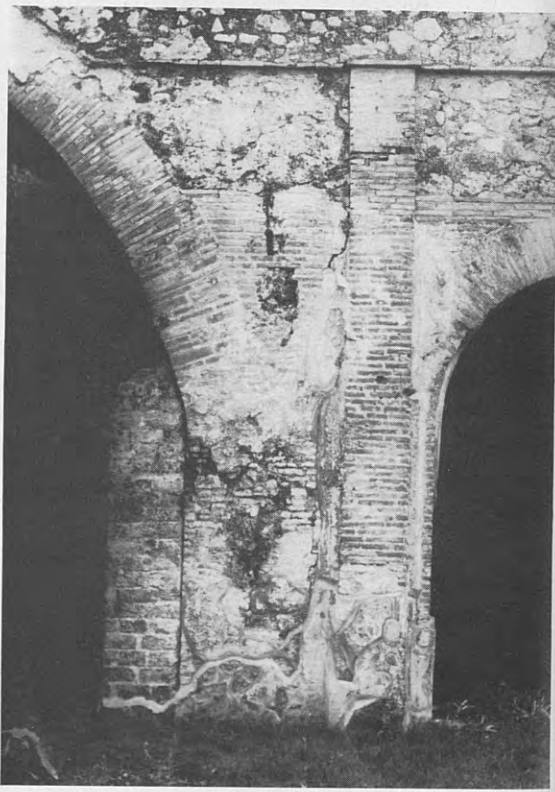
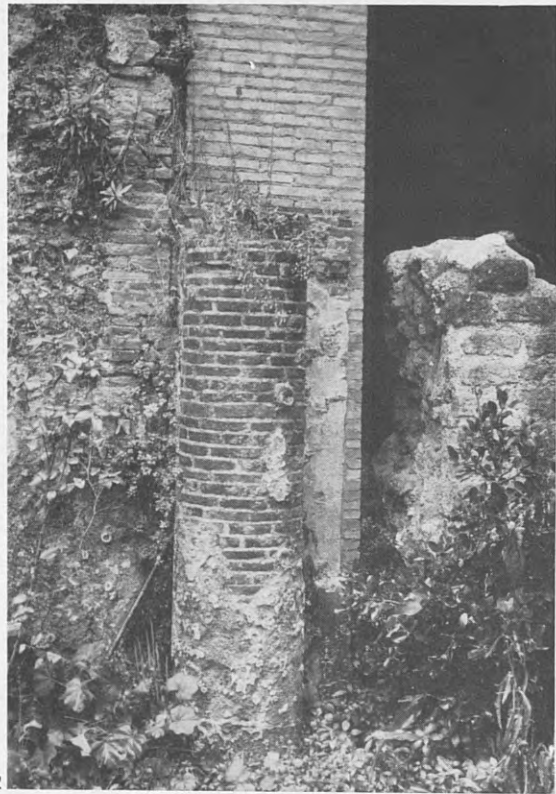
3



4

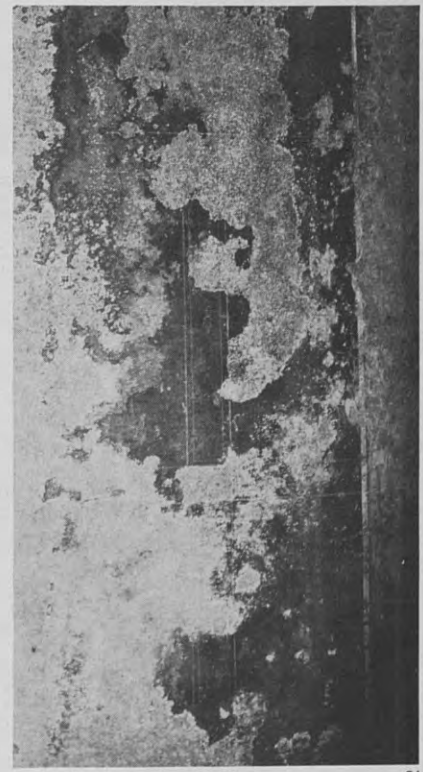
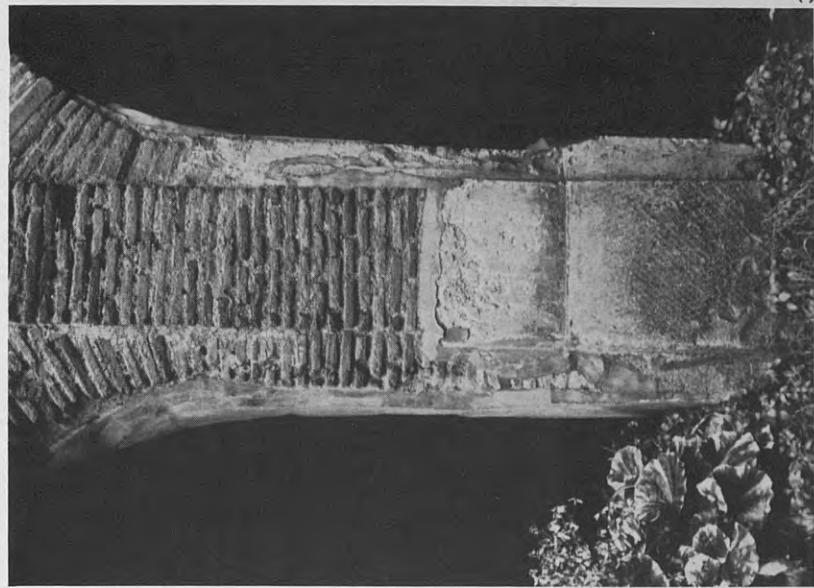
1. Resti delle strutture del piano superiore
2. Scala prospettica collegante il piano superiore con l'amb. 1
3. Amb. 14: tratto del podio con arcone in laterizio e parte di uno dei triclini a terrapieno (Foto Samaritani)
4. Veduta generale dell'amb. 14

FIG. 55



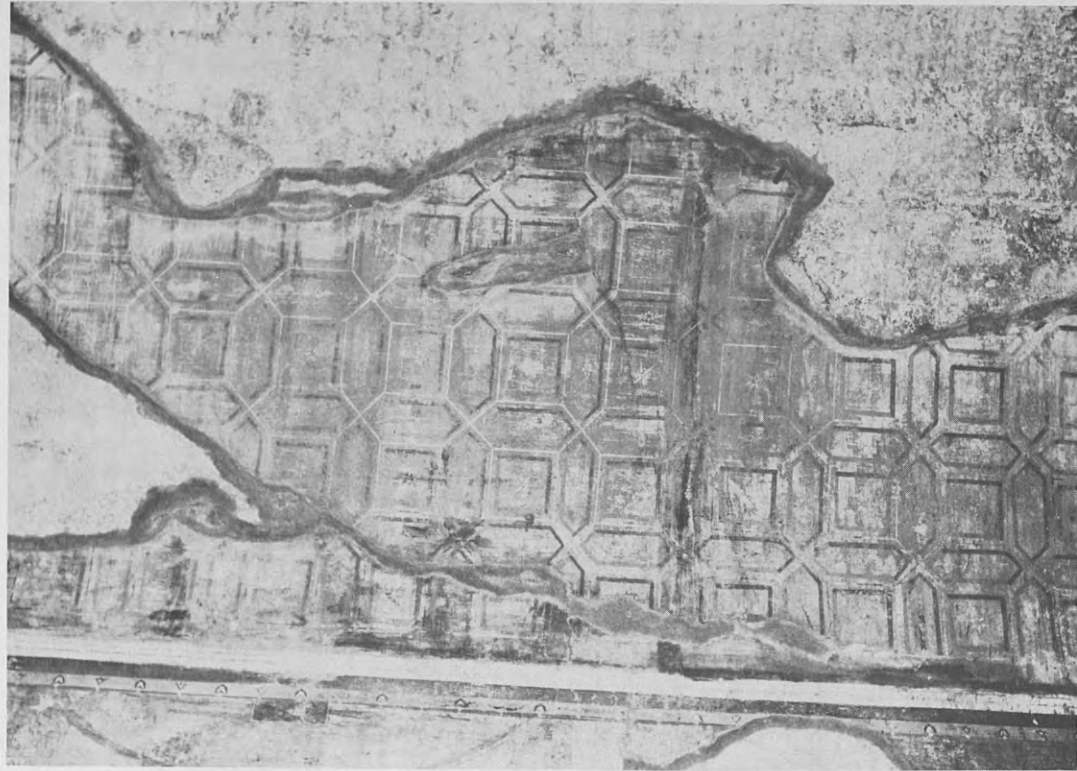
1. Amb. 5: particolare della volta a vela, con peducci di appoggio (Foto Samaritani)
 2. Triportico: arcone N con fasi di restringimento (Foto Samaritani)
 3. Triportico: arcone S con fase di restringimento

FIG. 56

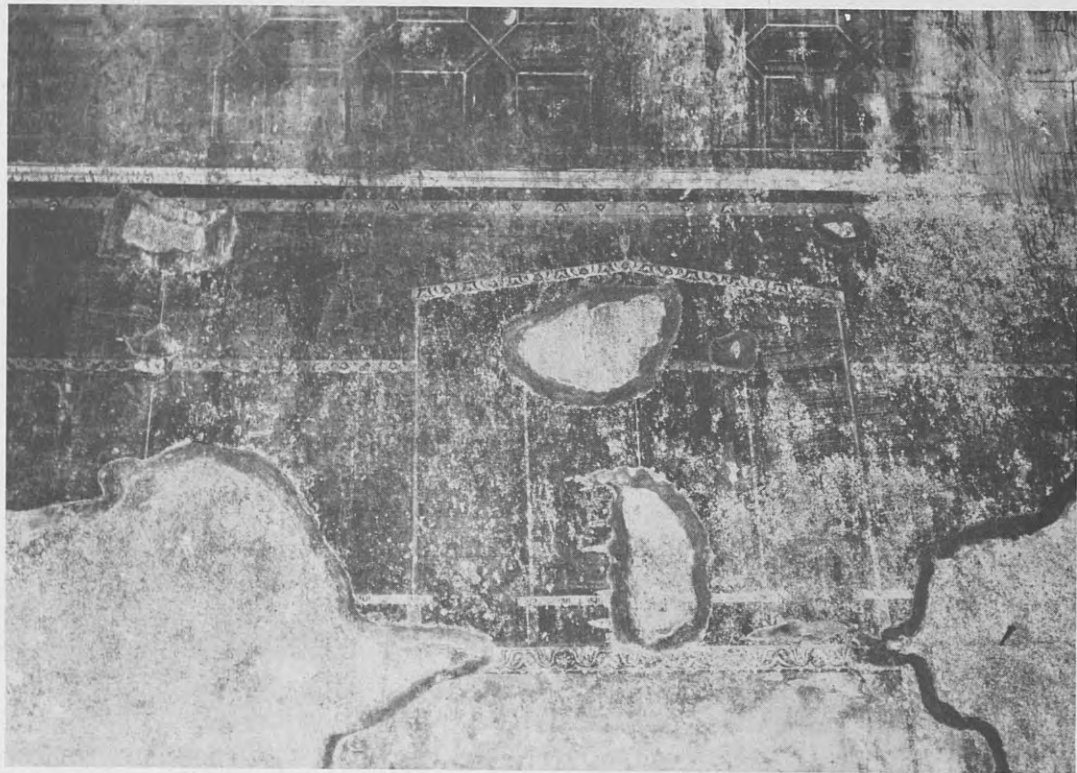


1. Amb. 12: particolare della porta con incassi marmorei per i cardini
 2. Amb. 12: particolare dello zoccolo
 3. Triportico: decorazione di uno dei pedritti

FIG. 57



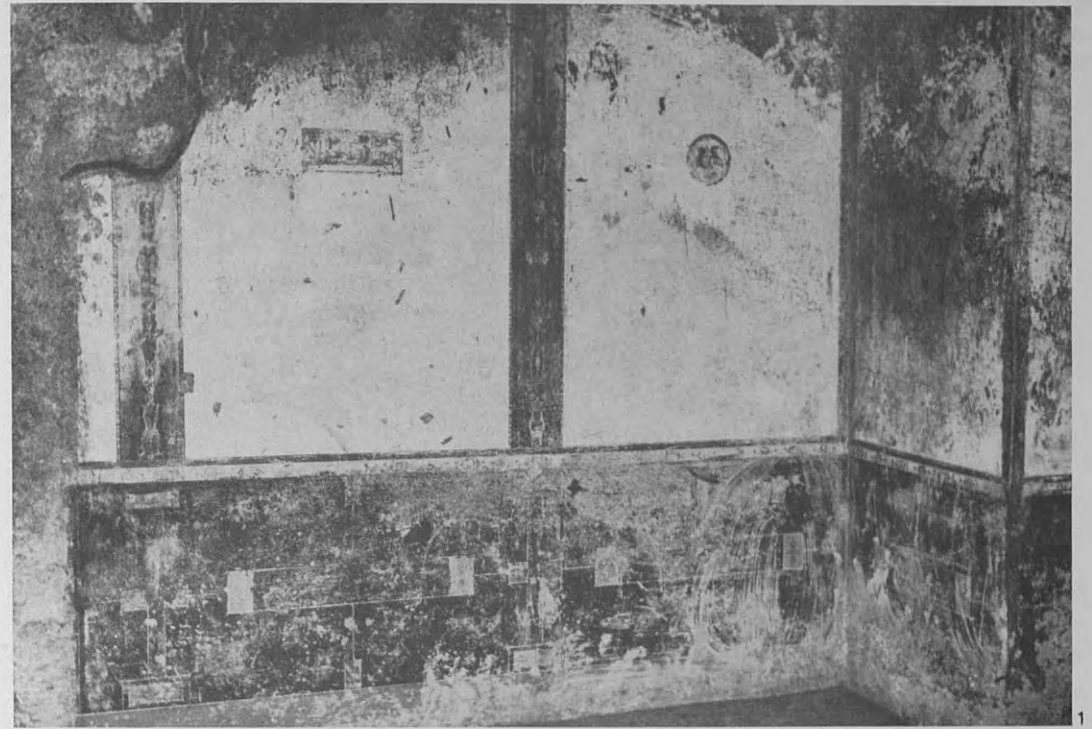
1



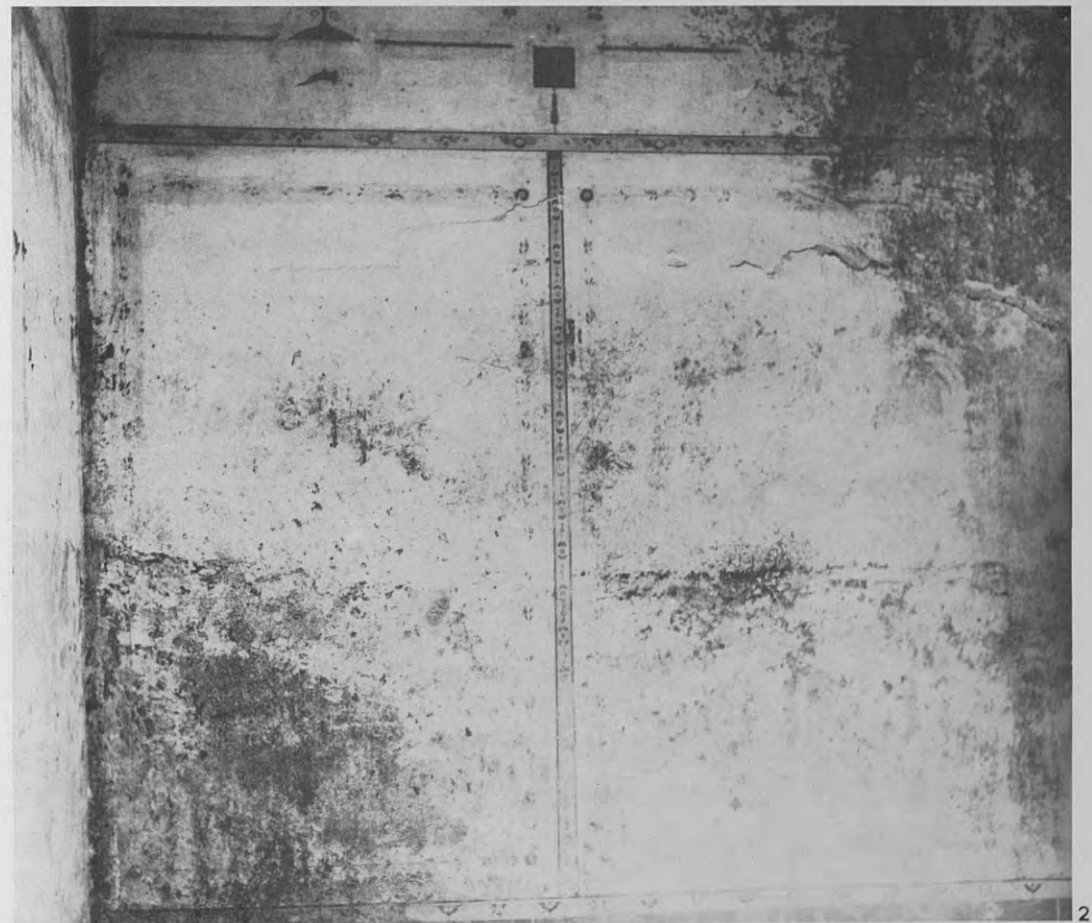
2

1. Amb. 12: decorazione a cassettonato illusionistico della volta
2. Amb. 12: fascia superiore della parete E con elementi architettonici

FIG. 58



1



2

1. Amb. 31: decorazione della parete E
2. Amb. 30: decorazione della parete O (Foto Samaritani)



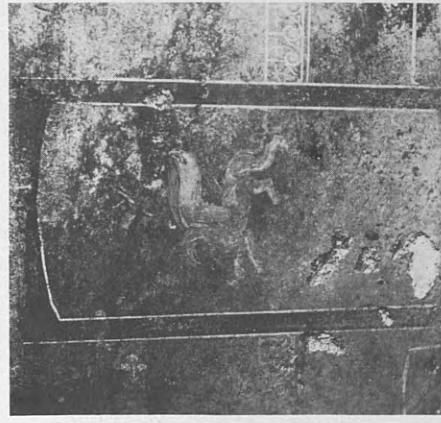
1. Amb. 14: decorazione del podio



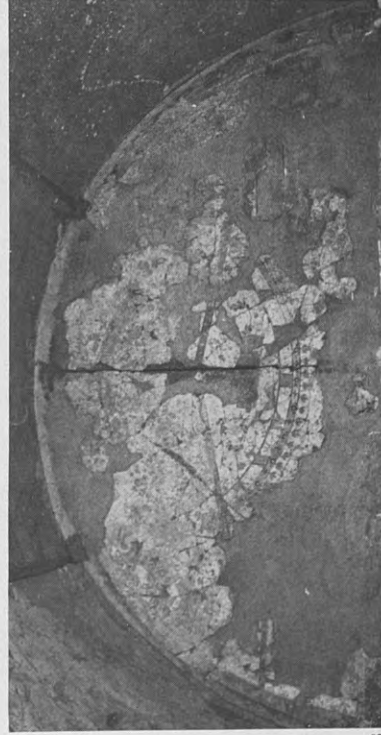
2. Amb. 14: particolare di una delle nicchie su podio con, al centro, figura virile stan-
te (Foto Samaritani)



1



2

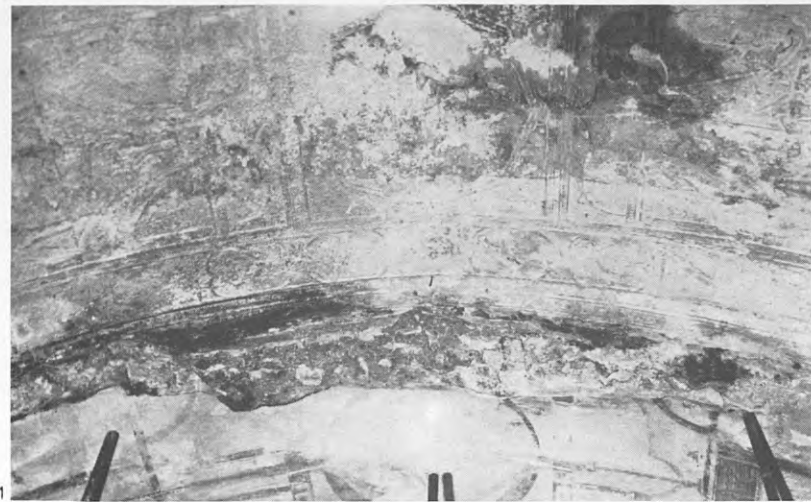


3



4

1. Triportico: decorazione dell'interno di un piedritto (Foto Samaritani)
2. Triportico: fascia decorativa all'interno di un piedritto
3. Scavi Sestieri: decorazione del lunotto piccolo
4. Scavi Sestieri: quadretto con Mercurio (Foto Samaritani)



1. Amb. 14: attacco della *scaenae frons* in stucco
2. Amb. 18: decorazione a stucco della parete N
3. Amb. 14: particolare del mosaico pavimentale con cornici decorative



1. Amb. 14: particolare del mosaico con scena marina
2. Amb. 14: particolare del mosaico con scena di caccia

ANTROPONIMI FENICIO-PUNICI
NELL'EPIGRAFIA GRECA E LATINA DEL NORDAFRICA

FRANCESCO VATTIONI

Della letteratura fenicio-punica non è rimasto molto¹: una decina di versi nel *Poenulus* di Plauto, forse qualche proverbio, molte glosse sparse un po' dappertutto, nomi di piante nell'opera di Dioscoride, Pseudo-Dioscoride, Pseudo-Apuleio, forse residui di opere più sostanziose ormai perdute e che, probabilmente, sono rimaste in circolazione con il nome del traduttore o di chi le ha utilizzate senza citare la fonte.

Nel corso dei secoli l'archeologia ha portato alla luce alcune migliaia di epigrafi fenicio-puniche: alcune in caratteri semitici con la grafia che evolve dal fenicio arcaico fino al neopunico, in trascrizione greca — non sono molte — e latina (le latinopuniche). La maggior parte dei testi in grafia fenicia o punica o neopunica — alcune migliaia — è costituita da ex-voto stereotipi in cui ciò che cambia è solo l'antropónimo con la sua genealogia. Se si tiene presente poi che il pantheon fenicio non raggiunge le migliaia di nomi di quello mesopotamico, si potrà constatare facilmente che nemmeno tra i nomi di persona c'è grande varietà. Il risultato della monotonia ha prodotto uno scarso numero di lessici nel dizionario della lingua fenicio-punica: la grammatica più recente² con meno di trenta paginette liquida il glossario fenicio-punico in lettere semitiche, greche e latine, mentre la grammatica ormai classica³ dedica circa novanta pagine.

¹ La consistenza della letteratura punica è stata valutata da F. Vattioni, 'Sant'Agostino e la civiltà punica', in *Augustinianum* 8, 1968, pp. 434-437 e da M. Szyner, 'La Littérature punique', in *Archéologie vivante* 1, 2, 1968-69, pp. 141-148. Per il problema delle lingue nel Nordafrica — *status quaestionis* e bibliografia — vedere J.A. Ilevbrare, 'Language and the Process of Cultural Assimilation in Ancient North Africa', in *Nigeria and the Classics* 12, 1970, pp. 80-85.

² S. Segert, *A Grammar of Phoenician and Punic*, Monaco di B. 1976 (= Segert).

³ Z.S. Harris, *A Grammar of the Phoenician Language*, New Haven 1936 (= Harris). Altre grammatiche non eccedono in abbondanza di lessici: A. van den Branden, *Grammaire phénicienne*, Beyrouit 1969; J. Friedrich, *Phönizisch-punische Grammatik*, Roma 1951.1970 (= Friedrich).

Per ricostruire il vocabolario fenicio-punico è necessario l'esame di tutto il materiale che è sospettato contenere radici, elementi di quella lingua. Le fonti di questo materiale sono letterarie (storici, geografi, poeti, atti dei concili, atti dei martiri, papiri, ostraca) ed epigrafiche (alcune decine di migliaia di iscrizioni greche e latine dell'Africa settentrionale dalla Tripolitania al Marocco): queste ultime forniscono un insieme di nomi di persona e di luogo che non riflettono né una radice greca né una latina. Quale è la lingua che si cela in questi nomi che non sono né greci né latini? Libica o fenicia? Senza prendere in esame i nomi delle minoranze (Siri⁴, Arabi, Traci, Vandali, Goti, ecc.), sembra certo che libico (berbero, numidico) e fenicio-punico si dividano la massa di nomi contenuti nell'epigrafia greco-latina del Nordafrica. È anche opinione comune che la maggior parte dei participi passivi che compongono i nomi di persona in latino sono traduzioni di altrettanti participi fenicio-punici (e per alcuni si ha anche la documentazione).

Per il resto dove la spiegazione con il fenicio-punico è evidente non c'è difficoltà; dove non si riesce a individuare la radice semitica, si ricorre a un ombrello molto largo che si chiama o africano o libico⁵. Anzi allo stato attuale della ricerca si può constatare una duplice tendenza⁶: c'è chi vede con più facilità il libico, fatte naturalmente le eccezioni più lampanti di alcuni nomi, e c'è, specialmente tra i pionieri di questo genere di ricerca, chi si accanisce a vedere punico ovunque.

Dopo avere esaminato parte del materiale fenicio-punico relativo al *Poenulus*, alle glosse di Agostino e di Dioscoride e di altri e, specialmente, alle iscrizioni greco-puniche di Costantina e alle latino-puniche della Tripolitania⁷, ho deciso di iniziare la pubblicazione parziale relativa ai nomi di persona e di luogo che si incontrano nell'epigrafia del Nordafrica e nei documenti letterari perché ricchi di materiale utile alla ricostruzione del dizionario fenicio-punico.

Questo primo studio seleziona tra le decine di migliaia di iscrizioni — non ho ancora visto gli ostraca di Bu Njem⁸ — alcuni antroponomi, un altro li raccoglierà

⁴ Mi riprometto di dedicare uno studio ai nomi sirii o aramaici dell'Africa settentrionale: per ora rimando a M. Euzennat, 'Grecs et orientaux en Maurétanie Tingitane', in *Antiquités Africaines* 5, 1971, pp. 161-178; M. Sartre, 'Sur quelques noms sémitiques relevés en Maurétanie Tingitane', *ibidem* 9, 1975, pp. 153-156. Una certa utilità conserva F. Zuccker, 'Semitische Namen auf den neugefundenen Inschriftstelen von Minturnae', in *Hermes* 78, 1943, pp. 200-204.

⁵ Ho esaminato anche il materiale libico e spero di stendere una lista di antroponomi: per ora rimando a O. Rössler, 'Libyca', in *Wiener Zeitschrift für Kunde des Morgenlandes* 49, 1942, pp. 282-311; Id., 'Die Sprache Numidiens', in *Festschrift H. Krabe*, Wiesbaden 1958, pp. 94-120 (= Rössler); O. Masson, 'Grecs et Libyens en Cyrénaïque, d'après les témoignages de l'épigraphie', in *Antiquités africaines* 10, 1976, pp. 49-62; Id., 'Libyca', in *Semitica* 26, 1976, pp. 75-85; 27, 1977, pp. 41-45.

⁶ Ho presentato brevemente lo *status quaestionis* in *Latomus* 37, 1978, pp. 717-718.

⁷ F. Vattioni, 'Glosse puniche', in *Augustinianum* 16, 1976, pp. 505-555. Anche H. Happ, 'Zur spätromischen Namengebung', in *Beiträge zur Namenforschung* 14, 1963, pp. 20-62 ha trattato alcuni aspetti dell'onomastica libica o punica.

⁸ R. Rebuffat, R. Marichal, 'Les ostraca de Bu Njem', in *REL* 51, 1973, pp. 281-286 = *AE* 1975, 869; R. Marichal, in *Ecole pratique d'hautes études* 1972-74, pp. 417-419.

dai vari documenti letterari. La preoccupazione che domina queste ricerche è soprattutto linguistica: scoprire la radice fenicio-punica che si cela sotto nomi molto spesso storpiati o traslitterati in maniera difficile per il fatto che il latino e greco, pur avendo derivato l'alfabeto dai Fenici, non riescono a realizzare molti suoni semitici (gutturali, sibilanti, enfatiche) e, molto spesso, nel Nordafrica confondono i suoni (z per s e tsade e s e viceversa, c per q e per k).

La ricerca non è nuova e sul piano generale e per i vari aspetti del problema.

I primi tentativi sono quasi tutti generali perché più o meno abbracciano tutto il materiale a disposizione che, alcuni secoli or sono, era prevalentemente letterario. In questo quadro si inseriscono S. Bochart⁹, che resta una delle fonti più preziose, con qualche intervallo di tempo W. Gesenius¹⁰, F.C. Movers¹¹ e P. Schroeder¹². Anche l'opera di S. Gsell¹³ per la vastità della trattazione e l'ampiezza e completezza di materiale si ricollega ai primi tentativi.

Sforzi di ambito più ristretto e più aderente a questo studio si devono a J. De-rembourg¹⁴ — alcuni nomi propri in ebraico e fenicio —, R. Mowat¹⁵ — l'elemento africano nell'onomastica latina —, E. Renan¹⁶ — teofori apocopati nelle antiche lingue semitiche —, R. Herzog¹⁷ — traduzioni di vari nomi semitici che appaiono in documenti greci.

Ma spetta a J. Toutain¹⁸ il merito di avere steso una lista di nomi di persona libici e fenicio-punici che si incontrano nell'epigrafia nordafricana. M. Benabou¹⁹ ha criticato il metodo usato da J. Toutain per il fatto che la lista di nomi è priva di contesto (manca il nome della città di provenienza, il nome del padre, la data dell'epigrafe, ecc.) e quindi non è utilizzabile agli effetti di uno studio sulla popolazione quale è quello compiuto da J. Marion²⁰ o da H.G. Pflaum²¹. Comunque J. Tou-

⁹ *Geographia sacra*, Francoforte sul Meno 1681.

¹⁰ *Scripturae linguaeque phoeniciae monumenta quotquot supersunt*, Lipsia 1837 (= Gesenius).

¹¹ *Die Phönizier*, Bonn 1841.1849.1850.1856; Id., *Phönizische Texte*, Breslavia 1845.1847.

¹² *Die phönizische Sprache*, Halle 1869.

¹³ *Histoire ancienne de l'Afrique du Nord*, Parigi 1913-1930, 8 voll.

¹⁴ 'Sur quelques noms propres en hébreu et en phénicien', in *Journal Asiatique* 1869, 2, pp. 489-506.

¹⁵ 'De l'élément africain dans l'onomastique latine', in *RA* 1869, 1, pp. 233-256.

¹⁶ 'Des noms théophores apocopés dans les anciennes langues sémitiques', in *Revue des Etudes Juives* 5, 1882, pp. 161-177.

¹⁷ 'Namenübersetzungen und Verwandtes', in *Philologus* 56, 1897, pp. 33-70.

¹⁸ *Les cités romaines de la Tunisie*, Parigi 1896, pp. 167-196 (= Toutain).

¹⁹ *La résistance africaine à la romanisation*, Parigi 1976, pp. 491-578.

²⁰ 'Note sur le peuplement de Tanger à l'époque romaine', in *Hesperis* 35, 1958, pp. 125-149; Id., 'Note sur le peuplement de Banasa à l'époque romaine', in *Hesperis* 37, 1950, pp. 157-179; Id., 'Note sur le peuplement de Sala à l'époque romaine', *ibidem*, pp. 399-428; Id., 'La population de Volubilis à l'époque romaine', in *Bulletin d'archéologie marocaine* 4, 1960, pp. 133-187.

²¹ 'Remarques sur l'onomastique de Castellum Celtianum', in *Carnuntina* III, 1956, pp. 126-151; Id., 'Remarques sur l'onomastique de Cirta', in *Limes-Studien*, Basilea, 14, 1959, pp. 96-133; Id., 'Les Creperii et les Egrilii d'Afrique', in *Cahiers de Tunisie* 15, 1967, pp. 65-72; Id., 'Remarques sur l'onomastique de Castellum Tidditanum', in *BAC* 1974-75, pp. 9-43.

tain si limitava a individuare l'origine — ed è anche il caso di questo studio — e non aveva scopi di classificazione o di tipologia quali si prefiggono I. Kajanto²² o H. Thylander²³ o tutti gli altri che hanno studiato i nomi latini o quelli dell'Africa settentrionale²⁴. È vero che un nome oscuro, sospettato di essere fenicio-punico, può essere illuminato dal nome del padre fenicio-punico, ma è anche vero che può esistere il nome libico di un figlio che ha un padre con nome punico e viceversa.

Il problema di questi nomi né latini né greci nell'epigrafia nordafricana ha preoccupato tutti gli editori di epigrafi scoperte in Tripolitania, Tunisia, Algeria e Marocco ma specialmente J.B. Chabot²⁵ e J.G. Février²⁶ che in questo periodo lungo di tempo sono stati consultati dagli editori di epigrafi o hanno tentato indipendentemente di risolvere determinati problemi.

Un valido apporto è stato dato da due strumenti di lavoro specializzati, quello di G. Halff²⁷ e quello di F.L. Benz²⁸ cui si deve naturalmente aggiungere quanto possono conferire altri strumenti di ricerca preparati da C.F. Jean e J. Hofstijzer²⁹ e da D. Cohen³⁰, senza trascurare il contributo di H. Wuthnow³¹.

A tutti questi lavori in gran parte dedicati alla ricerca sull'onomastica va aggiunto lo sforzo di A. Acquati³² sul vocalismo, sul consonantismo e sulla morfologia

²² *Onomastic Studies in the Early Christian Inscriptions of Rome and Carthage*, Helsinki 1963; Id., *The Latin Cognomina*, Helsinki 1965; Id., *Supernomina*, Helsinki 1966; Id., 'Peculiarities of Latin Nomenclature in North Africa', in *Philologus* 108, 1964, pp. 310-312; Id., 'The Significance of non-Latin Cognomina', in *Latomus* 27, 1968, pp. 517-534.

²³ *Etude sur l'épigraphie latine*, Lund 1952. Non posso naturalmente omettere G. Söderström, *Epigraphica latina africana*, Uppsala 1924.

²⁴ L.A. Thompson, 'Some Observations on Personal Nomenclature in Roman Africa', in *Nigeria and Classics* 10, 1967-68, pp. 45-58; Id., 'Settler and Native in the Urban Centres of Roman Africa', in L.A. Thompson, J. Ferguson, *Africa in Classical Antiquity*, Ibadan 1969, pp. 132-181 (= Thompson). Per il nome in generale sarà utile anche L. Poznawski, 'A propos de la collation du nom dans le monde antique', in *Revue de l'histoire des religions* 94, 1978, pp. 113-127.

²⁵ *Recueil des inscriptions libyques*, Parigi 1940.

²⁶ 'Transcription et translittération des noms de personnes puniques, néopuniques et libyques', in *BAC* 1971, pp. 215-216. Sono molto utili anche O. Masson, 'Recherches sur les Phéniciens dans le monde hellénistique', in *BCH* 93, 1969, pp. 679-700; R. Zadok, 'Phoenicians, Philistines, and Moabites in Mesopotamia', in *Bulletin of the American Schools of Oriental Research* 230, 1978, pp. 57-65; A. Dotan, 'Stress Position and Vowel Shift in Phoenician and Punic', *Israel Oriental Studies* 6, 1976, pp. 71-121; F. Vattioni, in *AION* 38, 1978, pp. 484-486; Id., 'Onomastica punica nelle fonti latine nordafricane', in *Studi magrebini* 9, 1977, pp. 1-7.

²⁷ 'L'onomastique punique de Carthage. Répertoire et commentaire', in *Karthago* 12, 1963-64, pp. 63-146 (= Halff).

²⁸ *Personal Names in the Phoenician and Punic Inscriptions*, Roma 1972 (= Benz).

²⁹ *Dictionnaire des inscriptions sémitiques de l'ouest*, Leida 1965 (= DISO).

³⁰ *Dictionnaire des racines sémitiques ou attestées dans les langues sémitiques*, Parigi 1970-1976.

³¹ *Die semitischen Menschennamen in griechischen Inschriften und Papyri des vorderen Orients*, Lipsia 1930. Oltre gli strumenti di lavoro sull'onomastica accadica e ugaritica, saranno di utile consultazione soprattutto gli studi di R.J. Rowland, 'Aristo and Mutumbal Ricoce', in *Beiträge zur Namenforschung* 12, 1977, pp. 286-287; Id., 'Onomasticon Sardorum Romanorum', *ibidem* 8, 1973, pp. 81-118.

³² 'Il vocalismo latino volgare nelle iscrizioni africane', in *Acme* 24, 1971, pp. 155-184; Id.,

gia nell'epigrafia nordafricana: pur non abbracciando completamente il materiale epigrafico, pur interessandosi molto poco degli antroponimi fenicio-punici e libici, ha prospettato sufficientemente la difficoltà con cui l'africano ha reso vocali e consonanti.

Se si tiene conto delle varie decine di migliaia di epigrafi latino-greche dell'Africa settentrionale antica, non si avrà difficoltà a constatare che questo primo tentativo è modesto in proporzione al materiale esistente. Non temo di affermare che è più cospicuo il numero dei nomi, che non ho elencato, di quelli che ho preso in esame. Inoltre per molti di quelli analizzati o elencati talvolta mi sono limitato a emettere una pura congettura. Pur essendo convinto di aver risolto molti casi resto ugualmente certo che molto di più resta da fare.

Dopo avere sfogliato più volte i repertori epigrafici mi sono convinto di alcune cose. L'epigrafia nordafricana riflette la lingua parlata e, quindi, mostra la varietà dei dialetti, le sfumature regionali e, nel caso del fenicio-punico, la difficoltà di rendere in latino o in greco vocali e consonanti che erano pronunciate da un semita (di lingua) o da un libico. Si spiega perché il quadro vocalico è traslitterato con una varietà che difficilmente si incontra in altre zone linguistiche. Ugualmente si dica per la struttura consonantica dei nomi, come ho già accennato sopra: anzi il fatto che una consonante veniva realizzata o pronunciata con una sfumatura particolare molto spesso fa perdere le tracce e impedisce di scoprire quale sia la vera radice che sta alla base. I nomi più usati sono anche quelli che si sono prestati di più agli storpiamenti e alle variazioni. Accanto alla varietà si devono segnalare anche alcune costanti fonetiche (*bal* realizza sempre *b'l*)³³ e morfologiche.

Inoltre, se i nomi fenicio-punici traslitterati sono pochi relativamente alla massa degli altri nomi, non bisogna dimenticare non solo che i participi passivi, come ho detto sopra, rappresentano participi fenicio-punici ma anche che la maggior parte degli altri antroponimi — tolti quelli romani e greci — è la traduzione di altrettanti nomi in fenicio-punico: si incontra *'kbr* forse due volte, ma gli antroponimi formati su *Mus*, che traduce *'kbr*, sono centinaia.

Nei teofori si notano varie divinità fenicio-puniche (la più frequente è *Ba'al*, ci sono *Melqart*, *Astarte*, *Eshmun*, *Chusor*, ecc.), ma nei nomi latini che traducono questi teofori non appare il nome di nessuna, se si eccettua il generico «Dio» (*Adeodatus*, *Quodvultdeus*) che traduce sia *'ln(alon)* sia *'l(ilim)*, al plurale con valore di astrazione, se si deve tener presente *Adeodatus* o *Quodvultdeus* o *Habetdeus*.

Queste constatazioni di carattere elementare devono animare, in un campo di ricerca nel quale il cammino non è facile, il confronto con le varie tipologie di nomi che sono comuni alle stesse aree: nell'epigrafia greco-latina nordafricana ho riscontrato antroponimi formati sui dieci primi ordinali. Mi sono chiesto: nessuno di que-

'Il consonantismo latino-volgare nelle iscrizioni africane', in *Acme* 27, 1974, pp. 21-56; Id., 'Note di morfologia e sintassi latino-volgare nelle iscrizioni africane', in *Acme* 29, 1976, pp. 29-72.

³³ Fatta eccezione dei pochi casi in cui si incontra -ba.

sti ordinali del fenicio-punico è stato traslitterato? Ho constatato la presenza di antroponomi formati sui mestieri³⁴ e mi sono chiesto: quale dei nomi di mestiere del fenicio-punico è stato traslitterato in latino o in greco? La serie di questi problemi potrebbe essere continuata per un lungo spazio.

E, prima di iniziare la lista, un'ultima osservazione: avevo preparato questo elenco in ordine alfabetico in base alle diverse varianti di vocalizzazione e di trascrizioni e per ognuna avevo preparato anche la forma ideale. Esigenze di spazio mi hanno costretto a raggruppare sotto una sola voce varianti diverse della stessa radice. Il lavoro diventa meno pratico e di meno facile consultazione.

1. Aabim (C 26288) può essere spiegato o come il plurale di 'b, padre, o meglio, come il plurale della radice 'bb,³⁵ amare. La seconda possibilità è sostenuta dalla schiera di antroponomi formati con la radice *am-* (Amanda, Amanulus, Amandus, Amantia, Amantius, Amata, ecc.). Il suffisso *-im* (plurale maschile del fenicio-punico e dell'ebraico), indeclinabile, rappresenta probabilmente la famiglia o il clan e corrisponde alle varie forme latine (Amiorum, ILAI 2, 3675; Didiorum, C 9278; Vibiorum, ILAI 2,6792). La lista, senza essere completa, abbraccia molte voci: Abdilim, Adomynim, Arisim, Baluzim, Ba(rr)ecilim, (C)odosilim, Carmonim, Lailim, Lulim, Lucaim, Matronim, Monlim, Mutthunilim, Mulosim, Muttunim, Nysim, Sahnaim, Sussim, Tittorim, Zabulim (senza dimenticare Abdalonim-us che finora non è attestato epigraficamente). Molti di questi antroponomi con suffisso *-im* sono teofori formati con il plurale di 'l(dio), 'lm(dio): Abdilim, Ba(rr)ecilim, (C)odosilim, Mutthunilim e Abdalonim-us. Alcuni, come Matronim, sono nomi latini cui si è aggiunto il suffisso plurale maschile punico. Altri sono formati su antroponomi punici autentici come Arisim, Mutthunim, Sussim, Zabulim. Infine alcuni sono certamente fenicio-punici anche se il significato preciso sfugge come Baluzim, Adomynim. Altri invece restano di difficile spiegazione, come Lailim (Lailius, C 2326: o è una deformazione di Laelius?), Monlim, Nysim, Tittorim (vedere Titor, Tituris), Carmonim (da *krm*, vigna?), Amolim. Vedere A. Beschaoch, 'A propos de la question des noms en «im» sur les inscriptions latines d'Afrique', in *Bulletin de la Société nationale des antiquaires de France* 1969, pp. 205-206.
2. Abaddiri (C 21481) è già stato spiegato a proposito del punico trasmesso e traslitterato da sant'Agostino³⁶: 'bn 'dr, pietra grande o potente. La radice 'dr ricorre nei teofori punici: si vedano Baldir, Baliddir, Iadir, Ador, Ader-

³⁴ G.I. Ikurite, 'Some Economic Indications from the Tombstones of Roman Africa', in *Nigeria and the Classics* 13, 1971, pp. 28-44.

³⁵ La quinta lettera dell'alfabeto fenicio non è resa nella traslitterazione. Quindi *b* delle iscrizioni nordafricane nel gruppo *-ch-* (= kaph) o è per realizzare kaph o qualche altra consonante (forse khet).

³⁶ *Epistula* 17, 2; cfr. *Augustinianum* 8, 1968, p. 451; 16, 1976, p. 532.

- bal, ecc. 'bn forse è più frequente nei toponimi e probabilmente può figurare nell'antroponimo Abenius³⁷. Il nun in questo caso (Abaddiri) è caduto.
3. Abbal (ILAI 2,5124): 'bd b'l, schiavo di Ba'al. Potrebbe sembrare più ovvio ricorrere ad 'b b'l, padre è Ba'al. Ma si fa notare che le traslitterazioni di 'b b'l sono ben diverse in Giuseppe Flavio (Αββαλος)³⁸, e in latino (vedere Obbalus). Nelle iscrizioni latino-puniche probabilmente 'b³⁹ padre, è trascritto *ob*. Stabilire quale sia la sorte del daletth in queste traslitterazioni è piuttosto difficile. Qui è caduto di fronte a una consonante labiale.
 4. Abbaluth (C 22808), come già Toutain 177 aveva riconosciuto, è spiegato: 'bd b'lt, schiavo della signoria (femminile astratto). Difatti nelle iscrizioni latinopuniche *buth*, figlia, ha il suffisso femminile singolare *-ut*. Ma in *Poenulus* 930, *alonuth* è plurale. Personalmente preferisco tradurre «schiavo delle signore» per analogia con Abdilim, servo degli dèi. Anche in questo caso il daletth è caduto.
 5. Abdacus (C 10533) mostra chiaramente la radicale 'bd, servo. *-acus* dovrebbe essere il suffisso come in Spartacus.
 6. Abdalonimus (Giustino II, 10, 18), Βαλωνυμιον (Diodoro XVII, 46, 6): Gesenius 339; Halff 127; Benz 268; Friedrich 89) 'bd 'lmm, schiavo degli dèi. È l'equivalente di Abdilim. Nei due casi il daletth si è conservato perché davanti a vocale. Per il suffisso *-im* vedere il nr. 1. Si può discutere — come ho già detto — se il plurale *ilim* o *alonim* rappresenti una realtà plurale o sia una astrazione come l'ebraico 'elohim o l'ugaritico 'lm o l'accadico *ilani* in certi contesti. *Alon*, oltre *Poenulus* 930 (*alonim*), ricorre in una iscrizione latinopunica (ltonim)⁴⁰ e in altri antroponomi come Karthalo, Karthalonis, Barniccalonis, Cabdolon, ecc.
 7. Abdas, Abdasi (BAC 1955-56, p. 177; AE 1960, 111; Halff 127): la radice 'bd, schiavo, è chiara. Si veda anche Abdazi (C 24057). La stessa radice in Abdatis (BAC 1954, 60), Abde (C 24077), Abdinno (RAF 85, 1941, 37), Αβδουι (ILAI 2,637), Abedonis (C 10475), Abeddo (RES 120, Halff 127), Abdus (IALI 2,2084).
 8. Abdilim (*Karthago* 10, 1959, p. 94): 'bd 'lm, schiavo degli dèi. Anche in questo caso il daletth resiste. Per il suffisso *-im* vedere il nr. 1. Per il plurale di astrazione vedere il nr. 6. Gesenius 399; Halff 127; Benz 267; Friedrich 75 ricordano Αβδηλιμιος (Αβδηλειμιος) di Giuseppe Flavio, *Contra Apionem*

³⁷ Tra gli ostraka di Bu Njem figura Aban; cfr. R. Marichal, in *Ecole pratique d'Hautes Etudes* 1973-1974, pp. 417-419.

³⁸ *Antichità giudaiche* VIII, 144.147; cfr. A. Schalit, *Namenwörterbuch zu Flavius Josephus*, Leida 1968.

³⁹ *Augustinianum* 16, 1976, pp. 538; IRT 828.

⁴⁰ *Augustinianum* 16, 1976, p. 551; IRT 892.

- I, 157. Certamente formati su questo teoforo sono Abdilia, Abdilius (C 26002): 'bd 'l, schiavo del dio.
9. Abdismunis (C 1562): 'bd 'šmn, schiavo di Eshmun⁴¹, l'Esculapio fenicio. Nelle latinopuniche ABΔVSMVN⁴² e Aabsmu (un)⁴³. La divinità si incontra anche in altri teofori (Asmunis e Samunio) africani e in CIS 1,119 (Εσμουσελημιου) e in Waddington 1866c (Αβδυσμμοννος); cfr Halff 128; Benz 279; Friedrich 45. Anche in questo caso il daletth si conserva: è davanti a una vocale.
10. Abenius (ILAf 588): come ho già detto nel nr. 2, questo antroponimo può essere spiegato come Aben-ius e cioè da 'bn, pietra, lapide. Forse tale termine (aben)⁴⁴ può essere letto in una iscrizione latinopunica.
11. Abusor (ILAl 2, 6207): come ho già proposto in *AION* 38, 1978, p. 485, è la deformazione di Ab(ch)usor, 'bd kšr, schiavo del dio Chusor. Vedere Auchusoris.
12. Acuca (ILAl 2, 7137) mi ha richiamato la possibilità di una congettura: ḥqq, scultore; cfr. J. Buxtorf, *Lexicon chaldaicum, talmudicum et rabbinicum*, Lipsia 1875, 620. Molti cercano l'affinità con Akzucia che io non riesco a trovare.
13. Adarb (Karthago 8, 1957, 78): 'dr b'l, potente è Ba'al. Si veda anche Adherbalem (var. atherbalem) di Sallustio, *Jug.* 5,7, ecc.; Aderbalo (*AE* 1905, 95). Vedere Gesenius 399; Half 86 che citano la testimonianza di altri autori. In C 6141 Adarb. Anche Αταρβου (Polibio 1, 44, 1) è citato come deformazione di 'drb'l; quindi cfr. anche Atarbio di C 9813.
14. Addun (Karthago 8, 1957, 77) invece di Adun, di cui si trova la traslitterazione greca in ILAl 2, 505 (Αδουν). Deriva da 'dn, signore, ed è traslitterato anche Adan (C 3159). Certamente Adoni in C 24031, Adonis in C 1211. La stessa radice in 'dnlinis (Karthago 10, 1959, 103) che forse sta per 'dnlim, il signore degli dèi. La caduta dell'aleph⁴⁵ ha probabilmente portato le forme Donius (C 6433), Donia (C 6436) per Adonius, Adonia.
15. Adombal (R. Goodchild, in *Quaderni di archeologia della Libia* 3, 1954, 91-107, n. 8) sta per Adonbal che si deve spiegare con 'dn b'l, signore è Ba'al. L'antroponimo con diversa vocalizzazione si incontrerà più tardi. Lo scambio del mem per il nun anche nel nr. 16.
16. Adomynim (*Augustinianum* 16, 1976, 544, n. 30, 1) può essere considerato una deformazione di Adonilim (vedere il nr. 14). La spiegazione data da

⁴¹ Vedere Εσμμνιο(ς) in J.G. Tait, *Greek Ostraca...* Londra II, 1955, 724, 2.

⁴² *Augustinianum* 16, 1976, p. 540; IRT 855.

⁴³ *Augustinianum* 16, 1976, p. 547; IRT 886 f.

⁴⁴ *Augustinianum* 16, 1976, p. 538; IRT 826.

⁴⁵ Propongo anche per altri casi lo stesso fenomeno: vedere il nr. 29. D'altronde vedere *Poenulus* 998 (donni).

- C.R. Krahmalkov, in *Studies G.G. Cameron*, Ann Arbor 1976, pp. 57-64 ha probabilità di successo molto scarse. Lo scambio del mem per il nun anche nel nr. 15.
17. Adoniba (C 24030) sta per Adonibal⁴⁶ che equivale ad Adombal del nr. 15: 'dn b'l, signore è Ba'al. La deformazione più evidente è Adnibali che sta per Ad(o)nibali (*AE* 1967, 546).
18. Ador (ILAl 2, 5634) come Ader (ibidem 2965) è l'abbreviazione di 'drb'l, potente è Ba'al. La seconda vocale rappresenta probabilmente una variazione alternativa a e/i (Aderbal, Baliddir).
19. Aduddae (C 11965) è stato accostato da Toutain 177 a un nome libico. Personalmente suggerisco che si è di fronte a un aleph prostetico⁴⁷, non raro nel fenicio-punico, e a Duddae, genitivo di Dudda, che deriva dalla radice dd, mammella, e che, secondo il mio parere, sta alla base del nome di Didone (Dido, ddn). In una delle recensioni greche dell'apocrifo Henoch 1 si incontra Δυδαηλ⁴⁸ che è vocalizzato diversamente nell'altra recensione greca Δαδουηλ⁴⁹. Potrebbe avere come equivalenti gli antroponimi Mama, Mamma. La testimonianza di Servio, *ad Aen.* IV, 674 è illuminante: *aut Didonem vocat, ut supra diximus, Poenorum lingua viraginem.*
20. Aedemonem (ILAf 634) non ha trovato finora nessuna spiegazione: propongo che Aedemon sia considerato la variazione di Audemon in base ad Αβδημμοννος di Giuseppe Flavio, *Contra Apionem* 1, 115 che può essere la vocalizzazione di 'bd ḥmn / 'mn (?). La vocalizzazione Au- per Abd- si riscontra in Auchusoris, Ausumeris.
21. Agbor (C 267011-1508) è comunemente spiegato con l'ebraico 'akbar, l'ugaritico 'kbr, accadico akbaru(m), siriano agbar, 'ugbar, topo. È uno degli antroponimi che appare sotto le forme più diverse (Mus, Musteolus, Mustiolus, ecc.). Ricorre anche in fenicio-punico (Harris 132, cfr. Halff 135, Benz 377). C'è di più: secondo una mia congettura può essere ricercato, con poche possibilità di successo, anche in ILAl 1, 588: *Bar. f. qui et Mus.* A mio parere, Bar può essere la deformazione di (Ag) Bar. È anche vero che Bar potrebbe essere una delle tante variazioni di brk, benedire. Ma il fatto che si dia l'equivalente (*qui et Mus*) induce a pensare che il lapicida, dovendo traslitterare una gutturale, è stato portato a saltare anche la seconda consonante. Lo stesso fenomeno nel nr. 106.

⁴⁶ La forma Adoni presuppone il vocativo, come in *Poenulus* 998.

⁴⁷ Tale fenomeno non si realizza nel fenicio-punico solo davanti a una sibilante impura (O. Prinz, 'Zur Entstehung der Prothese vor s-impurum im Lateinischen', in *Glotta* 26, 1938, pp. 97-115): si veda il caso di edom per dom in Agostino; cfr. *Augustinianum* 8, 1968, p. 147; 16, 1976, p. 535.

⁴⁸ M. Black, *Apocalypsis Henochi Graece*, Leida 1970, p. 24.

⁴⁹ M. Black, *op. cit.*, p. 25.

22. Agbusar (C 17512) non è ancora stato spiegato da nessuno: propongo che sia considerato la corruzione di Abchusor o, come si trova, Auchusoris, cioè 'bd kšr, schiavo del dio Chusor, che sarà trattato sotto.
23. Agileius (ILT 1147) è formato sul nome della città Agilla ed è uno dei martiri del famoso calendario cartaginese. Il nome della città è già stato spiegato con 'glb, rotonda.
24. Aisuri (ILAl 1,471) non è ancora stato spiegato da nessuno: le possibilità sono almeno due, a mio parere. O si considera la deformazione di 'sr, dieci (Harris 135: in questo caso sarebbe ordinale: decimo, e Decimus è frequente nella antroponomia nordafricana) o, con minori probabilità di successo, la corruzione di 'sr, legare (vedere Ausuris in C 23639, quindi legato). La preferenza per la prima spiegazione è determinata dal fatto che, a mio parere, negli antroponomi africani ricorrono alcuni ordinali che finiscono tutti in -i (Arbai, Sissoi, Siboi/Ziboi; l'eccezione sarebbe Salus, Salsa, Tertius, Tertia).
25. Alpa (C 27284) non richiede un eccessivo sforzo: 'lp, bue o mille. Per il punico è attestato da Dioscoride (αλφ)⁵⁰. Nell'antroponomia nordafricana è attestato un Bovis (C 25547 a). Mi pare che con la stessa radice possa essere spiegato anche il secondo termine di Kinalaph che, secondo la mia opinione, corrisponde ad Ala milliarica.
26. Amicaris (C 23444), Ammicaris (C 23902), Admicaris (C 25436), Ammicar (ILAf 67), Am(mic)ar (ILAl 2, 5527), Amicar (E. Joly, *Lucerne del Museo di Sabratha, Monografie di archeologia libica*, 11, Roma 1974, 30.86.147), Amilcar (C 68), Αμιλλκαρ (ILAl 1, 824). Gesenius 407; Halff 113; Benz 348: Tito Livio XXXI, 21,18. È comunemente spiegato ḥn-mlqrt, Melqart ha favorito o grazia di Melqart. In *AION* 38, 1978, p. 48 ho tentato una congettura puramente teorica: 'ḥmlqrt, fratello di Melqart, per analogia con 'ḥ-mlkt. Il dio Melqart (H.W. Haussig, *Wörterbuch der Mythologie* 1, 297-98) non è raro nell'antroponomia nordafricana. Per non si sa quali ragioni è stato sottoposto ai più duri tagli, per esempio Boncar.
27. Amastra (ILAl 1, 164) è spiegato comunemente con 'mt 'šrt,⁵¹ schiava di Astarte, altra divinità il cui nome è stato sottoposto a storpiamenti piuttosto considerevoli. Si veda probabilmente anche Αμαστριανον in C 15876 (= 1640), dove -ιανον è il suffisso.
28. Amcismikart (ILAl 2, 1453) è comunemente spiegato con Amot melqart (o Amatmelqart, 'mt mlqrt, schiava di Melqart); cfr Amotmicar di C 12335.
29. Amidbal (C 11950) 'mtb'l, schiava di Ba'al, come Amotbal, Amobbal, Maubbal. Lo scambio della dentale (d/t) non è raro. -i- è il passaggio (o) u) y) i).

⁵⁰ *Augustinianum* 16, 1976, p. 525, n. 41.

⁵¹ In Giuseppe Flavio, *Contra Apionem* 1, 122 si incontra Αβδασταρτος (Αβδαστρατος)

30. Aminis (C 10490/10049-36), genitivo di Amin, donde i due antroponomi Aminia (ILAl 2, 6538) e Aminiae (*ibidem* 6545) è spiegato da me con la radice 'mn, fedele, onde il nome Fidelis e le sue corruzioni in Tripolitania (Fydel). La vocalizzazione è uguale a quella di Barik.
31. Amismelc (C 25948) è spiegato con 'mtmlk, schiava del re.
32. Amobbali (C 4408) è già spiegato (Harris 79, Halff 92; Friedrich 240; Benz 270) con 'mtb'l, schiava di Ba'al. Vedere il nr. 29. In questo caso il tau si è assimilato al bet. Vedere il nr. 53.
33. Amolim (*Augustinianum* 16, 1976, 541, n. 16,1) non è un antroponomo facile: se si pensa ad Avolim di *Africa Italiana* 2, 1929, 200, 53 non si risolve molto. Resta l'altra possibilità: deformazione di 'mt'lm, schiava degli dèi. Nel caso vedere anche Amolitis (?) di ILAl 1, 192. Comunque il nome dovrebbe essere Amo(ti)lim.
34. Amorbal (C 16923) è comunemente spiegato (ma con una certa esitazione da Harris 78,79; Benz 270) con 'mtb'l, schiava di Ba'al. Se, come ha fatto Harris 78, si prospettasse la radice 'mr, più ardua apparirebbe la soluzione. Vedere comunque i nrr. 29.32.35.
35. Amotbal (ILAl 1,58) non presenta difficoltà: Harris 79 ha offerto la spiegazione e una buona documentazione in grafia semitica: 'mtb'l, schiava di Ba'al, come nei nrr. 29.32.34. Cfr. anche Friedrich 78.
36. Amotmicar (C 12335) è comunemente spiegato (Harris 79; Benz 270) con 'mtmlqrt, schiava di Melqart. Vedere il nr. 28. Viene ridotto a questa forma anche il seguente antroponomo.
37. Amozcuars (C 23366)⁵² è spiegato come il precedente: 'mtmlqrt, schiava di Melqart.
38. Amubal (ILAl 2(?), 3073) è comunemente spiegato come Amu(t)bal, cioè 'mtb'l, schiava di Ba'al. Vedere i nrr. 29.32.34.35.
39. Anibas (C 9277), Anibus (ILAl 1, 3484), Annib. (ILT 1147), Annibal (C 508), Anniboni (C 27539), Αννιβαν (Appiano, *Punica* 2, 6), Αννιβας (*ibidem* 10,68), Annobalis (IRT 269), Anobalis (C 23638) sono da spiegare (Gesenius 400, Halff 112, Benz 314) con ḥnb'l, ha favorito Ba'al. La stessa radice nell'antroponomo del nr. 26.
40. Anna (ILT 1147) non ha mancato di suscitare notevoli incertezze: Gesenius 400 ha pensato a ḥn' mentre E. Renan, *art. cit.*, p. 177 ha tradotto: «(Deus) dedit eam», pensando a un probabile suffisso femminile singolare (mentre Harris 103 ha supposto hnt per *Aen.* IV, 9). Gli antichi lessicografi, pensando alla Anna del libro di Samuele, hanno tradotto: *gratia eius*, ciò che non si può

⁵² La z è certamente la alterazione del gruppo th (amoth) che talvolta, più spesso, è reso s, talvolta z.

- applicare all'Anania o Anna del Nuovo Testamento. La presenza comunque della radice *hn* come in *hnmlqrt*, *hnb'l* è certa. Che cosa vocalizzi nell'antroponimia nordafricana -a finale (se aleph o un -at o -ah) resta ancora da decidere (cfr. Friedrich 22).
41. Annoi (*Karthago* 10, 1959, 94), Annonis (C 22889), Anonis (*Karthago* cit.), Annonius (C 26068), forse Anionis (C 17357), Hanno (CIL III, 6634, 7), Anno (ILT 732): la spiegazione di E. Renan, *art. cit.*, p. 177: «(Deus) dedit eum» è stata accettata da Halff 111. Vedere anche *Ανωωνος* in Erodoto 7, 165 (cfr. Benz 314). Harris 103 si limita a dire che *hn'* è un ipocoristico.
42. Arbai (C 12307) è stato considerato libico o qualcosa di affine da Toutain 177. Pensando a un aleph prostetico (vedere il nr. 19)⁵³ per facilitare la pronuncia popolare si può pensare alla radice *rb'*, quattro (Harris 146: anche in questo caso come per il nr. 24 si sarebbe di fronte a un ordinale: quarto). La presenza di antroponimi come Quartus (C 69, ecc.) e Quarta (C 9891, ecc.) è sufficientemente attestata nel Nordafrica.
43. APHC (CIS 1, 805; Benz 276), Ari (ILT 651), Arinis (ILAL 1, 459), Aris (C 23606), Arrisut (IRT 753, Aristilla (C 4917), Arisio (C 15922), APIC (IRT 191), Arisi (ILAL 1, 657), Arisim (*Karthago* 8, 1957, 77), Arisus (ILT 196), Arissa (C 9143), Arisuth (IRT 239), Arisu (IRT 751, 6), Arrisuth (IRT 751, 7), Arista (RAF 80, 1937, 333), Aristo (C 18381-3961), Aristonem (Livio XXXIV, 61, 2), Arisso (C 26733): la radice *'rš*, sposo (la vocalizzazione è uguale a quella di Amin, Barik). Si aggiunga Arisia (ILAL 1, 1739).
44. Arisba⁵⁴ (Servio, *Ad Aen.* 2, 32.166; 9, 262) è da spiegare, non conosco predecessori in questo tentativo, come Arisbal, cioè *'ršb'l*, è sposo Ba'al o sposo di Ba'al (meno probabile la seconda).
45. Asdrubal (ILT 732), *ΑΣδρουβαν* (Appiano, *Punica* 1,5), *ΑΣδρουβας* (*ibidem* 13,93), *ΑΣδρουβα* (Polibio 1, 13, 3), *ΑΣδρουβου* (Diodoro 26, 26) *Αξιουβω* (CIG 1565), *ΑΣρουβας* (Appiano, *Ann* 52, 58), Azrubal (C 23875), Azrubalis (*BAC* 1941-421, 261-64), Azzrubalis (C 68), Azdrubal (CIL V, 4999), Zrubalis (*Karthago* 10, 1959, 94): la spiegazione non offre difficoltà. *'zrb'l*, ha aiutato Ba'al. L'inserimento della dentale non è un fatto nuovo nell'area mediterranea. Lo scambio z/s per lo zain non è isolato (vedere Mescar).
46. Asmunis (C 5306), Asmunius (ILAL 1, 541) non presentano difficoltà particolari (Halff 90; Benz 279): si tratta di Eshmun, *'šmn*, il dio Esculapio punico. Vedere la vocalizzazione diversa in Abdismunis e nelle altre deformazioni

⁵³ Vedere la n. 47.

⁵⁴ La caduta della liquida nella traslitterazione di *b'l* non è frequente.

- tripolitane del teoforo. Ugualmente da segnalare la forma Samunio. Appaiono anche Asmun (*BAC* 1932-33; 204) e Asm(un) (ILAL 2, 1240).
47. Asurih⁵⁵ (ILAL 1,450) non ha trovato finora nessuna spiegazione. La mia proposta tende a considerarlo una corruzione di Asur, dalla radice *'sr*, legare, quindi legato. A ciò sono stato portato dalla presenza di Asuris (C 23639), Asurius (C 24152: ha anche altre possibilità di spiegazione). Vedere il nr.24.
48. Atho (C 1665), Athonis (C 8809) e, probabilmente, Atton (C 20117) sono da considerare la corruzione di Iathon dalla radice *jtn*, dare, e che si incontra nei teofori come Baliathon.
49. Aubsar (ILAL 2, 6889) è come Abusor una deformazione di Au(chu)sar, come ho già proposto in *AION* 38, 1978, p. 485, che è rappresentato meglio da Auchusoris (ILAL 1, 233), traslitterazione di *'bdkšr*, schiavo di Kšr. Sulla divinità vedere F. Vattioni, 'Il dio Chusor', in *Augustinianum* 13, 1973, pp. 136-140. Da notare Au- come traslitterazione di *'bd*. La stessa radice è da sospettare in tutti i nomi che cominciano in Au-? Certamente in Ausumeris. In altri casi resta il dubbio, ma lo stato attuale delle conoscenze non permette di dirimere la questione.
50. Aumasgari (ILAL 2, 2975) è uno dei casi nei quali persiste il dubbio che si tratti di un Au- con valore di Abd (*'bd*). Per Masgar vedere S. Gsell, *op. cit.*, IV, 333, n. 3; cfr. anche per la radice *sgr* l'antroponimo Sagari, Sagaris. O c'è la corruzione di *zkr*, ricordare?
51. Avolim (*Africa italiana* 2, 1929, 200, 53) sta per Abolim o per Amolim. Se è la prima ipotesi valida, si deve pensare a *'bd'lm*, schiavo degli dèi, se è valida la seconda, vedere il nr. 33. Cfr. Benz 267.
52. Ausumeris (C 22825) è spiegato da chi scrive per la prima volta come *'bāšmr*, che è attestato in CIS 1, 3076. La radice *'šmr* è attestata nell'antroponimia nordafricana e con traslitterazioni e con il nome Custos. Ausumeris dovrebbe quindi significare «schiavo del custode».
53. Babbalis (C 25509) secondo Toutain 175 è la variazione di *btb'l*, figlia di Ba'al. Vedere il nr. 32 per l'assimilazione del tau. Non sono tuttavia certo per il fatto che il greco ha un'altra traslitterazione dello stesso fenomeno, inoltre in Cirenaica si conosce Bathillus e le vocalizzazioni tripolitane di *bt*, figlia, sono *buth*.
54. Babbe (C 11221) secondo Toutain 177 sta per Babbe(lis) ed è da accostare al precedente. Pur ammettendo la varietà di vocalizzazione del fenicio-punico nell'Africa settentrionale, faccio notare che *b'l* è sempre vocalizzato *bal*⁵⁶ e che la vocalizzazione *bel* sa più di aramaico.

⁵⁵ È difficile spiegare la funzione di *-b*: vedere n. 35.

⁵⁶ Raramente *-ba*, come in Arisba.

55. Bal (C 27474a) è la vocalizzazione costante di *b'l*, signore, — meno Baali di C 1008 — che appare in numerosi teofori — penso che sia la divinità più frequente nell'onomastica nordafricana, anche se non è mai tradotta in latino — e che Servio, *ad Aen.* I, 729 non ha spiegato con eccessiva precisione tecnica: *Unde et lingua Punica Baal deus dicitur*, mentre più esatta è la etimologia di sant'Agostino⁵⁷. Sul nome Bal si sono formati vari altri antroponimi: Ballio (C 4386), Ballius (*ibidem*), Balini (C 4922), Baline (C 7827), Baliensis (C 5050), Balinor (C 7229), Balicus (ILAl 1, 3406). Forse anche Bellicus (C 4038) potrebbe essere una corruzione del precedente. Balonis (ILAl 2, 4302) certamente riflette *b'ln*, appartenente a Ba'al. Ugualmente Balo...is (ILAl 2, 6898). Anche Mallon (C 9061) potrebbe essere considerato una corruzione o alterazione di Ballon? Comunque per Balinor è stata già offerta la soluzione *b'lnwr*, Ba'al è luce, ma non ne sono veramente certo. Per Baliensis le possibilità già presentate sono due: *b'ljhn*, Ba'al darà o favorirà, o *b'llhn*, Ba'al per essi. Il successo di una delle due ipotesi dipende dal fatto che si stabilisca con certezza la grafia: Baliensis o Ballienis?⁵⁸ Inoltre la -e- di Baliensis non è forse a favore di *b'ljhn* che è attestato come Baliahon. È attestata anche la forma Balenis (C 23320).
56. Βαλαμουνου (ILAl 2, 505), Βαλαμουνι (ILAl 2, 506) è il nome della divinità di Cartagine. Finora nessuno è riuscito a spiegare con sicurezza il significato del secondo elemento di *b'ljmn*. Una vocalizzazione leggermente diversa si trova in Balimmonis (C 6798), *si vera lectio*. Vedere Balamoni⁵⁹.
57. Baliafon (ILAl 1, 2684) è considerato l'alterazione di Baliahon. Perché non di Balsafon, *b'l spn*, Ba'al protegge?
58. Balcaranensi (C 24113) non è stato finora spiegato con certezza. Propongo *b'l qrn*, signore del corno. Si richiami il *corniger Ammon* di Corippo.
59. Baldir (ILAl 1, 445), Baliddir (C 19121) è l'inverso di Aderbal/Adarbal e non ha mai presentato difficoltà (Benz 262); *b'l'dr*, Ba'al è potente o illustre. Cfr. J.G. Février, 'A propos de Ba'al Addir', in *Semitica* 2, 1949, pp. 21-28. Anche Baliddiris (C 19122).
60. Baliaho (C 25571), Baliahon (C 18677), Baliaonis (C 27192) è già stato spiegato con sicurezza (Halff 100; Friedrich 76); *b'ljhn*, Ba'al favorirà o darà. Vedere il nr. 55 a proposito di Baliensis, Balenis.
61. Baliato (*Karthago* 10, 1959, 94), Baliatonis (ILAl 1, 593), Baliathonis (ILT 678), Baithonis (C 16760)⁶⁰, Balliathonis (ILT 1188), Baliathon

⁵⁷ *Augustinianum* 8, 1968, p. 446. La posizione di Servio coincide con quella di Isidoro di Siviglia.

⁵⁸ Tutte e due le forme sono attestate epigraficamente: vedere Ballenius (C 26480).

⁵⁹ *AE* 1954, 53.

⁶⁰ Anche Baltaton (C 16014) e probabilmente Ca(..)liathonis (ILAl 1, 1943).

- (*Karthago* 8, 1957, 78), Bailthoni (*BAC* 1943-45, 379), Baliahton (ILAl 1, 597), Balithonis (ILAl 1, 237), Balithon (C 1211) è già stato spiegato (Halff 101, Friedrich 78) con sicurezza: *b'ljtn*, Ba'al ha dato.
62. Balsamon (*Karthago* 8, 1957, 78), Balsamo (CIL I, 2407), Balsamonis (C 12331), Baisam... (C 1565: I per L non è raro nell'epigrafia nordafricana, vedere Baisillecis per Balsillecis): *b'ism'*, Ba'al ha ascoltato. Si aggiunga anche Balsamiu(s) di C 11029. Cfr. Friedrich 78. La radice *-sm'* ricorre anche in Samon, Samonis.
63. Balsillec (*Karthago* 8, 1957, 77), Balsille (ILAl 1, 2229), Balcilecis (ILAl 1, 633), Baisillecis (ILAl 1, 1790), Baisillischian (C 23875), Balsilechis (C 16), Balsilece (*Augustinianum* 16, 1976, 540, n. 13, 2), forse Balsilus (IRT 753), non presentano problemi particolari dal punto di vista dell'individuazione del teoforo fenicio-punico: *b'lslk*. Più difficile la traduzione. Halff 102: Ba'al ha protetto; altri: Ba'al ha liberato. La traduzione sarebbe più consona se il teoforo corrispondesse al latino Extricus. Cfr. anche Friedrich 37. Aggiungere Βαλσαληχ (IRT 655).
64. Baluzim (ILAl 2, 4499) può avere due spiegazioni, oltre il fatto della desinenza punica *-im*, considerata nel nr. 1: in *AION* 38, 1978, 485 ho proposto *b'l'z*, Ba'al delle forze o Ba'al è forte. Quest'ultima possibilità mi sembra più probabile. Potrebbe diventare certa se Αγβαλον (per Αζβαλος?) di Erodoto VIII 98 fosse per *'zb'l* e non per *'zrb'l*. La seconda possibilità, puramente teorica, consiste in *b'l'z*, Ba'al della capra, onde Caprarius.
65. Banno (*BAC* 1941-42, 261-264), Bannonis (C 25954), Βαννων (Appiano, *Punica* 12, 82), Βαννωνα (Dione 14) è spiegato o come abbreviazione di *b'lhn'*, Ba'al ha favorito (Halff 98), o come derivato di *bn, bnj/bnw*, edificare (Benz 288: le due possibilità).
- 66-67. La radice *brk* è senza alcun dubbio la più attestata tra le fenicio-puniche, probabilmente grazie al suo significato («benedire»). La frequenza di tale radice sotto le forme più svariate e le corruzioni più impensabili ha con ogni probabilità fatto quasi scomparire i Benedictus e i Benedicta che ricorrono in proporzione minima nell'epigrafia nordafricana. L'imbarazzo in questo caso sta solo nella selezione. Barahi (C.10882), Barachonis (C 23397), Bargeus (ILAl 1, 2767) per Bar(i)geus, Bargius (C 12377) per Bar(i)gius, Baricis (C 23399, 19), Barhic (C 19141), Bari (C 8748) per Bari(c), Baria (*Libyca* 2, 1954, 375) per Bari(c)a, Barea (*AE* 1965, 274) per Bare(c)a, Barculae (*Karthago* 9, 1958, 92) per Bar(i)culae, diminutivo, Baricaa (C 27548), Baricca (C 15946), Baricio (C 6818), Bariccio (C 20364), Barichis (ILAl 1, 720), Barice (C 20516), Baricem (Leglay I, 243), Baricha (C 27458), Barichionis (IRT 672), Barichio (ILAl 1, 1435), Barici (C 24621), Bariciolus (C 14917), Baricione (ILAl 1, 951), Baricissus (*AE* 1968, 562), Baricus (ILAl 2, 2278), Barih (ILT 1615), Bariha (C 15740), Barihas (C 27540), Barihis (C 27819), Barin... (C 20501), Bark (C 14466), Barosus (C 2568)

- per Bar(ic)osus? Baris (C 19159), Berec (ILAl 1, 722), Berecae (C 16125), Berece (C 25960), Bereci (C 8746), Berecina (C 15979), Berechi (C 15914), Berect (C 25507), Berecthe (C 27714), Berecte (C 27529), Berectina (C 27498), Beregis (AE 1968, 569), Berehtina (C 15758), Beret (ILAl 1, 775) per Bere(ct), Bereh (RAf 80, 1937, 321) per Bere(ct), Bret (RAf 80, 1937, 319) per B(e)re(ct), Berict (ILAl 1, 1582), Berregt (C 2300), Bira (C 21821) per Bira(ct), Biri (ILAl 1, 4004) per Biri(ct), Biric (C 27559), Birich (C 27559), Birichi (C 16035), Birici (C 15733), Biricia (ILAl 2, 3656), Birict (ILAl 1, 760), Biriht (ILAl 1, 1992), Birihtina (C 27604), Birissio (Karthago 8, 1957, 78), Bircus (C 17022), Boroc (C 8413), Borocia (ILAl 1, 374), Boroc (C 28011), Burcai (ILAl 1, 1386), Burh (C 27537), Burca (ILAl 2, 966), Buricus (C 11400), Burucosa (Libyca 3, 1955, 319), Burusosa (ILAl 2, 3674), Barucius (G. Forni, D. Manini, 'La base eretta a Nicopoli in onore della legione I Traiana', in *Studi L. De Regibus*, Genova 1969, 177-210, vedere però *Augustinianum* 17, 1977, 606), Byryct, Βυρυχθ̄ (IRT 655), Pereg (*Augustinianum* 16, 1976, 541, n. 15, 1: propongo la lettura Peregia Bari per Beregia Bari), Borici (RC 40, 395), Reeciuth (IRT 645), Rerycht (IRT 645), Rerict (ILAl 2, 1379), Reriche (C 22899), Aeregia (C 27878), ecc. Comunque le due forme principali sono Baric cui corrisponde Benedictus, Buruct cui corrisponde Benedicta. Si vedano anche Burucia (ILAl 2, 4394), Burgia (ILAl 2, 4416), Burugia (ILAl 2, 4417), Boroc (ILAl 2, 4815), Boro (ILAl 4959), Burct (ILAl 2, 5311), Beregis (AE 1968, 569).
68. Baricbal (Karthago 8, 1957, 77), Balibal. Balibalis (ILAl 1, 595), Barigal (C 16769), Baricbalis (ILAl 1, 207), Baribgalis (C 16858), Barigbalis (C 15799), Baregbalis (C 15799), Bergbal (C 12674), Barigbali (ILAl 1, 1862), Barigbalus (ILT 246), Berebgal (C 23870), Berecbal (ILAl 1, 717), Berecbalyuri (C 513), Berihbal (C 25547), Biricbal... Biricbalis (C 27495), Biriictbal (ILAl 1, 337), Birihtbal (C 16034), Burucbal (C 19715), Barisal (ILAl 1, 1436), Berubal (C 27507). Anche in questo caso le due forme principali sono Baricbal, *brkb'l*, Benedetto di Ba'al, e Buructbal, *brktb'l*, Benedetta di Ba'al. Aggiungere Baeregbal (AE 1968, 562), Barical (ILAl 1, 1128).
69. Bargyddeni (IRT 675)⁶¹, si può spiegare con *brkgwdn'm*, benedetto della Fortuna buona. Cfr. il nr. 123.
70. Bardae (BAC 1936-40, 395) non è stato finora spiegato e la mia proposta nasce solo dal fatto che ci sono alcuni antroponomi nordafricani analoghi, come Iasda, Zabda la cui radice è certamente semitica (*zbd*, *jsd*). Ho pensato quindi alla radice *brd* che in ebraico significa «grandinare».

⁶¹ Tra i personaggi del *Poenulus* c'è anche Giddenis.

71. Ba(rr)ecilim (*Augustinianum* 16, 1976, 546, n. 36, 17/18) ha finora solo questa attestazione. Corrisponde al fenicio-punico *brk'lm*, benedetto degli dèi. Cfr. il nr. 73.
72. Barminonis (Karthago 9, 1958, 92) non ha ricevuto finora una individuazione etimologica sicura. Potrebbe essere *brk'hmn*, benedetto di Hammon, o *brk'mn*, benedetto di Ammon. Meglio la prima che la seconda.
73. Barnicalonis (C 26439) è la alterazione certa di Baricalonis e cioè di *brk'ln*, benedetto del dio. È quasi l'equivalente di Barrecilim.
74. Barurius (C 22907c) non è stato finora spiegato da nessuno. Ricorrere alla radice semitica *br*, essere puro, può essere non una semplice fantasia. G. Garbini, 'Sulla parola fenicia barròn', in *AION* 36, 1976, p. 423 ha messo in rilievo la presenza della radice nel fenicio. Sulla radice semitica cfr. H. Cazelles, 'Impur et sacré à Ugarit', in *Festchrift J. Henninger*, Bonn 1976, pp. 37-47.
75. Barzabulli (C 16996) è la alterazione di Bar(ic)zabulli e più precisamente di *brkzbl*, Benedetto di Zabul. Il teoforo apocopato Zabullus, come si vedrà in luogo opportuno, non è raro.
76. BaΣbulus (ILAl 1, 1437) è stato considerato con dubbio Ba(silius) Zabu(l)lus. Preferisco pensare a una replica mal riuscita del precedente.
77. Baδβαλ (C 12508)⁶² è già stato considerato *btb'l*, figlia di Ba'al^{62a}. Come ho già fatto notare sopra, il fenicio *bt* è stato vocalizzato *buth* nelle latinopuniche tripolitane (*Augustinianum* 16, 1976, 552, n. 61, 3; 62); cfr. C.R. Krahmalkov, in *Journal of Semitic Studies*, 24, 1979, pp. 25-28.
78. Bathyllus (C 12694), Bathylli (Libya antiqua 2, 1965, 105) può essere spiegato senza certezza con *bt'l*, figlia del dio.
79. Bibai (IRT 729), se non sta per Vibia, può essere spiegato pensando ad (*a*)*bib*⁶³, fiore, con la caduta dell'aleph iniziale. È una pura congettura.
80. Bicar (ILAl 2, 449), Becar (C 6219), Bicchari (*Bulletin mensuel de la société archéologique de Constantine*, 5, 1930, 34) e Tito Livio XXIX, 32, 1: Bucar (varianti Bocar, Bochar, Buchar). Finora nessuno ha offerto una spiegazione. Chi scrive la cerca in *bqr* (Harris 91), bestiame grosso. S. Segert, in *Oriens antiquus* 5, 1966, p. 21⁶⁴ ha proposto la radice *bqr* nel toponimo *rusubbicari*, capo del bestiame grosso.
81. Bicis (ILAl 1, 900) non ha trovato finora una spiegazione⁶⁵. Chi scrive pro-

⁶² ⊙ per la traslitterazione del tau è piuttosto frequente.

^{62a} Secondo Thompson 144, n. 1 la traduzione latina sarebbe Deisata.

⁶³ Per l'aleph caduto vedere la n. 45. Per 'abib, fiore, vedere *Augustinianum* 16, 1976, p. 520; per Αβιβα cfr. F. Preisigke, *Namenbuch*, Heidelberg 1922, 2.

⁶⁴ L'antroponimo. Pecuarius nell'epigrafia nordafricana.

⁶⁵ Mi domando se devo o no richiamare anche Βηκίς di J. G. Tait, *op. cit.* II, 733, 2 e Βηκίς(ε) (*ibidem* 892, 2).

- pone la radice *bqš*, cercare, che si incontra nel fenicio (Harris 91 ricorda anche un antropónimo *bqšt* che certamente corrisponde a Qesita di C 13075). J.G. Février, in *Semitica* 11, 1961, p. 9 ha proposto la stessa etimologia per Bocchus: non ne sono certo.
82. Bidbal (ILAf 643) è comunemente spiegato (Halff 94) con *bdb'l*, in mano di Ba'al, per mezzo di Ba'al, con l'aiuto di Ba'al.
83. Birzil (ILAl 1, 1439), Biršil (ILAl 2, 6285: il sigma maiuscolo delle iscrizioni nordafricane trascrive *tsade*), Birz... (ILAl 1, 212), Birsil (ILAl 1, 3189), Bisil (C 11870), Birzilis (C 11311), Birzilianus (C 23460), Birzic (*Karthago* 8, 1957, 78): ho già proposto una congettura in *AION* 38, 1978, p. 485: *bur šl*, pozzo dell'ombra. Non so se Bistizl (C 22770), *si vera lectio*, debba essere catalogato sotto la stessa radice.
84. Bodmilkaris (C 9618), Bodmilkar (C 9618), Bolmilcar (*Karthago* 10, 1959, 94), Bomilcar (C 2185) è da spiegare (Friedrich 41) con *bdmlqrt*, in mano di Melqart — per mezzo di Melqart. Halff 103 ha spiegato Bolmilcar con «Signore è Melqart», *b'lmlqrt*. Ciò che non riesco a capire per la costanza con la quale è vocalizzato *b'l*. A mio parere, Bol- è una semplice corruzione di *bd-*, non rara in un'area dove il lamed è pronunciato come daletth coronale. Ma la alterazione più consistente del teoforo in questione è Boncarth (*BAC* 1941-42, 261-264), Boncar (C 15), Bonchor (*BAC* 1949, 649-652) Βωνχαρ (C 15), Βομιλκας (Appiano, *Numid. fragm.* 1), Βοδμιλκων (CIG 321), Βομιλκας (Polibio IX, 9, 11). Anche una città nordafricana si chiama Boncariana.
85. Bodsychun (IRT 879) non presenta difficoltà: *bdsšn*, in mano di Sycun, per mezzo di Sykun. La radice *šn* non è rara nell'onomastica nordafricana. Per il significato della radice cfr. Harris 126; Segert 296 (Prefetto).
86. Bostaris (C 9450), Bosiharis (*BAC* 1941-42, 261-264), Bostari (ILAf 634), Βωστορα (Polibio III, 98, 5), Βωσταρι (Appiano, *Hann.* 7,43). Per (...) sthar (ILT 732) non è matematica la sostituzione (Bo)sthar perché potrebbe essere anche (Ge)sthar. Comunque il teoforo in questione è già stato spiegato con *bd'štrt*, in mano di Astarte — per mezzo di Astarte (Benz 286, Halff 103). Aggiungere anche Βουδαστρατος (*BCH* 1881, 206).
87. Bubal (*BAC* 1916, CLXXIII), Bubali (ILAf 87), Bubalus (C27701), Βουβαλον (C 12511), Βουβαλος (CIG 2881d) è stato spiegato da Halff 94 con *bdb'l*, in mano di Ba'al, per mezzo di Ba'al. Sono più propenso a guardare ad *'bb'l*, padre è Ba'al. Una forma greca si incontra anche nel catasto della Marmarica (Papiri Vaticano greco 11)⁶⁶. Sono incerto se classifi-

⁶⁶ M. Norsa, G. Vitelli, 'Il papiro vaticano greco', in *Studi e testi* 53, 1931, pp. 49-70, tavv. XVI-XV. Comunque la caduta dell'aleph è evidente e per 'b (abu) è frequente nell'Africa settentrionale.

- care qui anche Bodala (C 26657) e Budala (*Karthago* 7, 1956, 196) o se ricorrere a *bd'ln*, per mezzo del dio.
88. Butura (ILAl 5104), Buturus (C 3356), Butra (C 20085), Botor (ILAl 2, 4245), Buturicus (C 18832), Buturaria 8088), Buturarius (C 6412), Butur (173.09). Buturata (C 2163) è spiegato da qualcuno come punico. Il punico -u- nella vocalizzazione dovrebbe far pensare che si è di fronte a un verbo semitico. Più difficile è sapere che cosa significhi in fenicio-punico *btr*, supposto che si accosti all'ebraico *btr*, fare a pezzi⁶⁷. Si potrebbe pensare però con più probabilità ad (*'bšwr*, il padre del bue o il padre è bue.
89. Cabde... (ILT 1147) si spiega con la radice *kbd*, essere grave (Harris 110: onore).
90. Cabdolonis (C 27193), Cabdollionis (C 27213), Cabdollioni (Thugga 1384) non offre ostacoli eccessivi: *kbd'ln*, onore del dio. Aggiungere anche Cabdollonia.
91. Calabius (C 2564), Cholobonius (*BAC* 1932-33, 45), Colobonius (C 12990), Culib... (C 25989), Culebian (C 812), Cullube (C 23926) è già stato preso in considerazione da Toutain 178 senza una specifica soluzione. E. Renan, *art. cit.*, p. 169, ha già sottolineato la presenza della radice *kbl*, cane, nell'onomastica semitica. Le iscrizioni siriane antiche e i testi aramaici di Hatra hanno consolidato la affermazione. Per questo ho pensato che in questi antropónimi si possa celare la radice *kbl*. Quanto poi a Cullube, il doppio -u- mi ha richiamato molti altri antropónimi con la stessa apofonia vocalica. Cfr. Halff 117.
92. Carmonim (C 3777) non è stato finora spiegato. Oltre il suffisso punico -im, l'antropónimo si può risolvere in un aggettivo *krmn*, dalla radice *krm*, vite, vigna. Carmon dovrebbe essere un vignaiuolo⁶⁸.
93. Cartilius (C 2476), Cartilia (C 15682), forse Curtilius (C 2420), non presentano difficoltà solide: *qrt'l*, città del dio (esiste un toponimo Cartili nell'Africa settentrionale) ed è analogo a Cartalo (Giustino 18, 7, 7-15), Carthalonem (Orosio IV, 6.8) in cui è evidente *qrt'ln*, malgrado quanto ha scritto Gesenius 405. In *AION* 38, 1978, 485 ho già avanzato la congettura che Nartialus, Narsalus, Narsalus possa essere ridotto a Karthalo.
94. Chubud (C 23452), Chubudis (C 23442), Chubudit (C 19012), Cubdido (*Libyca* 4, 1956, 98): l'antropónimo è già stato spiegato (Benz 330): *kbd*, essere grave. La formazione con il doppio -u- rende l'antropónimo punico classico: Chubud, maschile, corrisponde al latino Honoratus, Chubudit, femminile, al latino Honorata.

⁶⁷ Cfr. H.-J. Thissen, 'Zum Namen «Bothor» im Koptischen Kambyses-Roman', in *Enchoria* 2, 1972, p. 437-139. Vedere Plutarco, *Sylla* 17,8: ἄνθρωποι γὰρ οἱ Φοίνικες τὴν βοῦν καλοῦσι.

⁶⁸ Antropónimi come Vindemialis non sono rari nell'epigrafia nordafricana.

95. Chubur (ILT 732) non è stato finora spiegato. Non ci vuol tuttavia molto a proporre la radice *kbr*, potente (DISO 115). Anche per questo antroponimo è da sottolineare il doppio -u- della vocalizzazione.
96. Cittinus (ILAl 2, 4974), Citinus (ILAl 1, 2336), Cittin(a) (ILAl 1, 1497), Cittin (*Karthago* 8, 1957, 77), Cuttinus (C 9131), Cittina (C 9188), Citini (C 5127), forse Cincittinio (Leglay I, 312), Cittindim (ILAl 1, 1632). R. Hanslik, in *Mélanges C. Mohrman*, Utrecht 1963, p. 167 ha sostenuto l'origine berbera del nome che è famoso perché portato da uno dei martiri scillitani. Propongo invece l'origine punica e, più precisamente, la radice *qtn*, essere piccolo. Con ogni probabilità doveva essere pronunciato *qutun* (Cuttinus dovrebbe essere un residuo). Lo scambio frequente U/I ha portato alla pronuncia Citin. A sostegno rimando alla iscrizione latino-punica di *Augustinianum* 16, 1976, 548, n. 45, 4/5: *ctin*, poco. L'antroponimo corrisponde a mio parere a Exiguus, Parvus.
97. Coddosa (C 27763), Codes (ILAf 332) non presentano particolari difficoltà: *qdš*, santo. Il primo antroponimo è femminile, il secondo maschile. La corrispondenza latina Sancta, Sanctus, è sufficientemente attestata nell'epigrafia dell'Africa settentrionale. Aggiungere Goddos (*BAC* 1932-33, 204).
98. (C)odosilim (*Augustinianum* 16, 1976, 552, n. 59, 4) è di facile soluzione: *qdš'lm*, santo degli dèi. Nell'ebraico biblico non ho trovato una espressione uguale. Ho trovato *sanctus Dei* (o *αγιος του θεου*) nel vangelo (Marco 1, 24).
99. Coihonis (ILAf 411) per Cothonis (la confusione tra la I e la T non è rara nell'epigrafia dell'Africa settentrionale). Più difficile stabilire la etimologia di Cothon, greco *κωθων* (Strabone XVII, 3). Le etimologie, finora presentate, sono due: *qtn* secondo Gesenius e Schroeder, *ktm*, incidere secondo Borchart. Vedere J.P. Brown, in *Vetus Testamentum* 19, 1969, p. 167. Vale la pena di richiamare Servio, *ad Aen.* I, 427: «*Portus effodiunt*», *id est Cothona faciunt... nam Carthaginenses Cothone fossa utuntur, non naturali portu*.
100. Cubulio (ILAl 2, 6567): solo la vocalizzazione (i due -u-) mi ha indotto a sospettare la radice *qbl*, ricevere (traduce l'antroponimo latino *Acceptus*?). Cfr. DISO 248-49.
101. Cunilia (C 16200) non è stato finora spiegato da nessuno e la mia proposta nasce dall'analogia della desinenza con quella di Abdilius, Cartilius. Ho pensato alla radice 'l, dio, nella finale. La prima parte è costituita dalla vocalizzazione della radice *qnj/qnh* (creare, generare, possedere). Si ricordi la divinità cananea dei testi di Boghazköi (El kun-iršu)⁶⁹. La vocalizzazione di *qnj/qnh* è identica: -u- invece di -o- ebraici, aramaico (vedere Connari). La

⁶⁹ Vedere *Rivista biblica* 3, 1955, pp. 165-173.

- traduzione quindi è: «ha creato dio (*qn'l*)». La radice è la stessa che si trova in Plauto, *Poenulus* 932.
102. Cusoris (C 23908) è la divinità che si trova in Aucusoris, ecc. Qui è apocopato (vedere il nr. 49).
103. Dabaris (C 6704), Dabar (Sallustio, *Iug.* 108), Deboros(i) (ILT 1091) è già stato spiegato da Benz 100 con *dbr*, ape. La etimologia era stata già emessa da Giuseppe Flavio, *Antichità giudaiche* V, 200: *Δαβώραν... μέλισσαν|δέ σημαίνει τούνομα*. Vedere anche A. Schalit, *Namenwörterbuch zu Flavius Josephus*, Leida 1968, p. 36: *Δαβώρα, Δεββώρα, Δεβώρα*. Trovo la stessa etimologia in Origene, *Comm. in Cant. Cant. Prologus*, in W.A. Baehrens, *Origenes Werke* VIII, Lipsia 1925 (GCS 33,82): «*Debbora*» *namque apis interpretatur*. Non è quindi da considerare un antroponimo libico: O. Masson, in *Antiquités africaines* 10, 1976, p. 59.
104. Dago... (ILAl 2, 6364) può essere una variazione di Dagon, la divinità del grano; cfr. M. Fantar, 'Le dieu Dagan. Les sources', in *Les cahiers de Tunisie* 21, 1973, pp. 7-31; J.F. Healey, 'The Underworld Character of the God Dagan', in *Journal of Northwest Semitic Languages* 5, 1977, pp. 43-51. Nell'indice dei *cognomina* ho visto tuttavia anche un Dagoner.
105. Duda (C 27836), Dudda (ILAl 2, 7163), Dude (ILAl 1, 2483), Didas (C 12580), Didda (C 811), Dido (C 8044), Didos (C 8992), Duded (ILAl 1, 1995), Dudulus (ILAf 599), Dida (ILAl 2, 4723), Duddina (ILAl 2, 4888). Cfr. Aduddae (nr. 19).
106. Discun (C 12238), Discunis (C 12324): non ho trovato finora una spiegazione. Penso però che non siano molte le difficoltà per arrivare ad (Ab)discun, 'bdskn, schiavo di Sicun. Per la radice *skn* vedere Bodsychun (nr. 85): si troverà anche altrove. In questo antroponimo è notevole la caduta del primo gruppo di consonanti ('b), caduta che potrebbe confermare la spiegazione avanzata a proposito di Bar. del nr. 21.
107. Dubila (ILAl 1, 2409) richiama la mia attenzione per l'analogia della finale con Matila. I glossari di Harris e di Segert non prendono in esame una radice *db* o *dwb* che tuttavia si riscontra nell'ebraico (*dob, dób*) e nell'accadico (*dā-bu*) con il significato di «orso». Il teoforo sarebbe *db'l*, orso di dio. Una tenue controprova di questa pura congettura filologica — nulla impedisce che l'antroponimo abbia anche un'origine non semitica — si incontra nell'esistenza del nome di persona Ursus.
108. Earbal (ILAl 1, 3229 = C 16590) può essere per Iarbal (vedere Easuctan per Iasuctan in C 2638) o per (I)earbal. Nei documenti letterari figurano Hiarbas, Iarbas (Giustino 18, 6, 1; Virgilio, *Aen.* IV, 195, 326; Tito Livio, *Epitome* 1, 89, ecc.). Servio, *ad Aen.* IV, 36 scrive: *Iarbas, rex Libyae; ad Aen.* IV, 196: *Iarban filium Iouis Ammonis*. Il nome tuttavia appare puni-

co nella finale (-bal, b'l). Resta Iar o (I)ear da spiegare. Se fosse Iar — come io suppongo — è da escludere la glossa di Agostino (iar - legno)^{69a}. A mio parere, ia- è il prefisso del futuro (come iadeŕ, iadir, ecc.). La radice del verbo può essere rbb, rbb, rb, essere grande. Quindi jrbb'l, renda grande Ba'al o è grande Ba'al. Un equivalente si dovrebbe trovare in Jerubba'al dell'Antico Testamento (*Giudici* 6,32, ecc.), dove la vocalizzazione ebraica ha segnato la presenza della radice rbb che il punico ha assimilato al beth di Ba'al. La seconda possibilità è offerta dagli editori di ILAl 1, 3229 che pensano a (i)earbal come jb(r)b'l (CIS 1,1, cfr. 1321). Rössler 104.117 aveva considerato l'antroponimo in questione come dominio del numidico. Penso che si deve ritenere con tutta certezza come punico. Vedere anche Hiabar? Deformazione di Hiarba o per j'br, passi (il dio)?

109. Earin (C 25943) è considerato libico o, meglio, numidico da Rössler 103. Convinto che, come Earbal e Easuctan, l'antroponimo sia da leggere Iarin, non ho difficoltà a pensare allo ia-, prefisso del futuro, e a sospettare una radice semitica. Purtroppo anche in questo caso Harris e Segert non offrono nulla e sono costretto a ricorrere a rnm (giubilare; in *Proverbi* 29, 6: jarun, giubili). Quindi l'antroponimo in questione può essere un teoforo apocopato, come jrn(b'l) o jrn(l), ecc.
110. ... ecchem bal (ILAl 1, 1238 - Leglay I, 370) mi è chiaro solo per la presenza di bal: vedere il nr. 55. Per la prima parte mi limito a registrare Echo (ILT 732) ed Echionis (ILAl 1, 1738).
111. El (Servio, *ad Aen.* I, 642) non si incontra da solo nell'epigrafia nordafricana, ma è spesso presente nei teofori (Abdilim, Barrecilim, Codosilim, Abdilius, ecc.). Ecco quanto scrive il commentatore di Virgilio sopracitato: *nam omnes in illis partibus Solem colunt, qui ipsorum lingua El dicitur*.
112. Esuvia (C 16591), Esuvis (C 24338), Aexupius (*RAf* 80, 1937, 332) non ha trovato finora una spiegazione. Mi permetto tuttavia di presentare una congettura sulla radice ḥšb, pensare, calcolare, che è registrata da Harris 104. Purtroppo non sono riuscito a reperire nell'epigrafia nordafricana il participio passivo che traduce questa radice. La vocale iniziale e- mi ha tuttavia reso quasi sicuro che sotto deve essere la consonante semitica ḥ-.
113. Eumorisbas (C 9381), se non avesse la finale -bas, per bals, potrebbe essere considerato solo un rompicapo, con una affinità con Sophonisba, dove la -s- che precede -ba- è solo eufonica. Se fosse Emorisba non sarebbe difficile arrivare ad hmrb'l, ha coperto Ba'al. Dovrebbe essere più o meno un sinonimo di Sophonisba. La radice hmr, coprire, non appare in Harris né in Segert ma nel lessico ebraico è attestata da due verbi omofoni.

^{69a} *Augustinianum* 16, 1976, p. 533.

114. Gadaia (C 877), Gadaeus (C 793), Cadaeus (*Karthago* 10, 1959-60, 118), Gadia (*Ephemeris* I, 142), Cadaus (*Kartago* 10, 1959-60, 94), Gadais (C 11307), Gida (C20116), Giddinis (C 23903), Gidius (C 23881), Gidpia (*BAC* 1946-49, 112), Gitteus (C 9124), Gittus (13011), Ghuddis (ILT 246), Geddo (ILT 1147), Goddaeus (C 12378), Goddeo (C 206618), Coddeus (ILT 2001), Codde... (C 18851), Coddei (C 8520), Codua (C 20807), Codenis (C 19242), Codius (CIL VI, 15946), Coddus (C 162), Cudeus (C 18754), Guddem (C 25841), Guddemi (C 27502), Gude (*Augustinianum* 16, 1976, 540, n. 14,1), Godus (C 26162), Gudeia (ILAl 1, 628), Gudeus (ILAl 1, 795), Gudia (ILAl 2, 3191), Gudini (*BAC* 1946-49, 78), Guduia (C 20287), Guduis (ILAl 1, 1635), sono attestazioni — e probabilmente non sono tutte — della radice gd, fortuna. Per le forme Gyd-dem e, quindi, Guddem, Guddemi Leglay I, 141 ha prospettato la soluzione gdn'm, fortuna buona, cioè Gydde(ne)m. Goddo (C 8811) potrebbe stare anche per Goddos, sancto... gyddus (IRT 853) può essere invece (Nam) gyd-dus, n'mgd, n'mgd, buona fortuna.
115. Gududa (ILAl 1, 2413), Gududus (ILAl 1, 2387), Cududa (ILAf 162), Cududus (C 11918), Cududas (C 15995), Gududi (C 20778), Gududia (C 439), Gududiae (C 9773), Gududianus (C 26999), Gududio (ILAl 1, 3275), Guduzo (ILAl 1, 2007), Cututia (ILAl 1, 2466). Trovo difficile stabilire se si tratti di una espansione della radice gd, fortuna (gwd, gdd, fortunato, Fortunatus) — ciò mi sembra preferibile — o di qualche radice omofona (gdd, raccogliere, gwd, attaccare).
116. Gaddala (C 9728), (C 21109), Gudula (ILAl 2, 1695), Gudul (*Karthago* 8, 1957, 77), Guddulli (ILAl 1, 1628), Gudullus (ILAl 1, 1939), Gudulo (ILAl 1, 337), Gudulus (ILAl 2, 1265), Cudullus (ILAl 1, 543), Cutullus (C 11573), Cutula (C 19809), Gutula (ILAl 2, 2999), Gutulus (C 2847), Cudulus (C 15902), Gutla (ILAl 2, 2384), Cutu... (ILAl 1, 2466) può essere o Cutu(la) o Cutu(tia). Comunque non esiste dubbio sulla radice gdl, essere grande, Gudullus e Gudulla le due forme principali, corrispondono a Magnus e Magna.
117. Garama (C 3308) è anche un toponimo famoso della Libia: donde i Garamanti. A titolo di congettura, ho pensato alla radice ebraica grm, osso.
118. Gaudae (ILAl 1, 1242) è stato spiegato da Gesenius 407 con il semitico 'bd', schiavo (Sallustio, *Iug.* 65,1). Ho qualche dubbio, sebbene per il momento non sia capace di produrre qualcosa di meglio. Per Gaulae? Cfr. I.P. Brown, *art. cit.*, p. 158.
119. Gellupus (ILAl 1, 1775) non ha ricevuto nessuna spiegazione finora, anche se non è affatto difficile risolvere l'antroponimo. DISO 50, Harris 94 presentano glb, barbiere, ma a Ischia, in base alla mia lettura, c'è un lglp, che è più probabile di lglb (*AION* 38, 1978, 483). Anche l'accadico ha gallābu (le stesse consonanti in ebraico e aramaico).

120. Gerrasusu (*RAf* 92, 1948, 137; *Antiquités africaines* 7, 1973, 185; *si vera lectio*) non ha ottenuto finora nessuna spiegazione: le radici sembrano due *gr* e *sus*, ospite e cavallo). Oppure *Ger* e *asusu* (*bss*, separare). Delle due radici *gr*, ospite, cliente, mi sembra certa. Vedere ... Hospes nell'epigrafia nordafricana.
121. Gerris (ILAf 412) non è stato finora individuato. La soluzione non è molto difficile: *gr*, ospite. E. Renan, *art. cit.*, p. 167 menziona uno scrittore cartaginese Γηρας Καλχηδονιος di cui non ho trovato notizie né in Pauly-Wissowa né in *Der Kleine Pauly* e tanto meno in O. Kujore, 'African Writers in Greek and Latin in the Graeco-Roman Period', in *Museum Africum* 1, 1972, pp. 65-81.
122. Gestaris (C 25963) non è stato finora spiegato né da Toutain 179 né da Halff 106. È la corruzione di *gr'strt*, ospite di Astarte, di cui Giuseppe Flavio, *Contra Apionem* I, 157 ha conservato Γεραστρατος e Arriano II, 20, 1 Γηροστρατος. Vedere anche Gesenius 407, Benz 298s.
123. Giddeneme (*Poenulus* Atto V, Scena 3) è conservato nell'epigrafia solo nelle corruzioni Gyddem, Guddem, Guddemi (vedere il nr. 114): *gdn'm*, fortuna buona. È da segnalare naturalmente l'inverso del termine: *n'mgd* (vedere al nr. 114 e sotto).
124. Gioris (ILAf 588) non è stato spiegato finora da nessuno e il mio tentativo è a puro titolo di congettura: *ghr*, nato in un anno di piccole piogge (*Esdra* 2,47; *Neemia* 7, 49) o la radice *gwr*, abitare? Vedere anche Γωρας in Giuseppe Flavio, *Guer. Giud.* 2, 521.652, ecc.; cfr. A. Schalit, *op. cit.*, p. 35. O sta per gloris? (meno probabile).
125. Gisaco (CIL III, 12014) è la deformazione di *grskn*, ospite di Skn (Halff 105, Gesenius 407, Friedrich 50, Benz 298s). Vedere Gisgonis (Tito Livio XXV, 34.6), Giscone (Giustino 19,2,1), Γεσκωνος (Polibio IX, 11.13), Γεσκων (*ibidem* 36, 3.8), Γισκων (*ibidem* I, 66, 1), Γεσκωνα (Diodoro XVI, 81, 3), Γισγωνος (Dione 16).
126. Godilius (ILT 1147) non è stato finora spiegato ma non presenta aspetti ardui: *gd'l*, fortuna del dio. Le corruzioni non sono poche: Cudilu (ILT 1147), Cutilius (C 14824), Cutilia (ILAf 588).
127. Golulius (C 3682) non è stato spiegato; a titolo di pura congettura propongo la radice ebraica *gll*, rotolare. Cfr. I.P. Brown, *art. cit.*, pp. 158-160.
128. Gubul (ILAl 2,3144) e Gubula (C 11238) richiama la radice *gbl*, regione, che appare anche in *Poenulus* 938 (gubulim).
129. Gumez (ILAl 1, 794): l'editore cita J.B. Chabot, *Punica* 122: *gwmz'l*. In *Ecclesiaste* 10,8 c'è invece *gwmz*.
130. Gura (C 4276) o Gurai (ILAl 2, 3016) non è stato spiegato finora, ma la radice è chiara: *gwr*, abitare, essere ospite. I toponimi con *gyru* non mancano nell'Africa settentrionale.

131. Gutruris (ILAl 2, 3622), se non vado errato, dovrebbe avere il -t- eufonico. Gurur — può essere spiegato con una radice *grr* (Harris 95) che si riscontra anche in ebraico con il significato di «correre» — pura congettura.
132. Haderr (IRT 247) sta per Ader, quindi 'dr, potente. Vedere il nr. 2.
133. Himilcatonis (C 10525) si spiega con 'hmlkjt, il fratello del re ha dato, Himilconis (C 10525), Himilconi (CIS 1, 149), Himilk (*Karthago* 10, 1959 s, 62s), Imilis (*ibidem* 110), Himilco (*ibidem*), Himilco (CIS 1,149), Imilcon (C 23824), Imilco (C 1562), Imilcho (C 24085), Himilis (IRT 324), Ιμιλλων (Appiano, *Punica* 97), Ιμιλλχ Ιμιλλωνος (IG XIV, 279); cfr. O. Masson, 'Noms sémitiques dans deux inscriptions grecques', in *Semitica* 26, 1976, pp. 93-99. La spiegazione è già stata offerta da Gesenius 408; Halff 110; Benz 264: 'hmlkt, fratello della regina.
134. Iadar (ILAl 1, 1634), Iader (C 23041), Iaderis (C 22897), Iaderi (ILAl 2, 3620), Iadi(ris) (C 12102), Iadiris (C 9923) è già stato spiegato (Gesenius 408; Halff 115) con la radice 'dr, essere potente. O si tratta del futuro della forma semplice (è potente) o della forma causativa (renda potente). Vedere i nrr. 2, 13, 18, 59, 132). Il prefisso Ia- non è raro (Iadipis, Iafici, Iafic, Iafis, Iagurte, Iaeras, Iahin, Iambal, Iamili, Iamonis, Iamo, Iaphthmi, Iasdae, Iasidba, Iassibal, Iasucta, Iatunis, Ialauda, Ialnoati, Iamascai, Iambaria, Iambart, Iamcar, Iamgur, Iamrur, Ianini, Iapasacis, Iapin, Iara, Iarauca, Iaresan, Iartis, Iari, Iarsacheni, Iarsekae, Iatta, ecc.). Per il momento è difficile stabilire quanti di questi sono punici e quanti libici.
135. Iahin (ILAl 1, 2953), Iahinis (C 17653), Iah(in?) (ILAl 1, 784), Iahinus (ILAl 1, 3782), Iahinas (ILAl 1, 3772): è molto chiara la radice *hn*, favorire, che è già stata presa in considerazione a proposito di Baliahon (nr. 60). La vocalizzazione fa pensare a baric, amin, ecc. Quindi la traduzione dovrebbe essere «favorito».
136. Iambal (*RAf* 80, 1937, 221) è considerato la corruzione di Idnibal (vedere sotto). Non ne sono sicuro. È certa la presenza di -bal, b'l, signore. Per il resto si richiamano Iamili (C 18632), Iamonis, Iamo (*Karthago* 10, 1959, 95).
137. Iasdae (C 15025) è comunemente spiegato con la radice *jsd*, fondare, confermare. Alla stessa radice è da ricondurre Iesdanis (C 16749). Un sigillo, pubblicato recentemente da N. Avigad, in *Bulletin of the American Schools of Oriental Research* 230, 1978, pp. 67-68 porta l'antroponimo *jsd'*.
138. Iapin (ILAl 2, 1937), se -in è suffisso come in Siddin, potrebbe richiamare Iopas di Servio, *ad Aen* I, 738 e la radice *jph/jpj*, essere bello. È tuttavia una pura congettura.
139. Iasidba (C 11434) non è numidico (Rössler 101), ma punico: *jsdb'l*, ha fondato Ba' al oppure fondato di Ba'al. Per la radice *jsd* vedere il nr. 137. Vedere anche Issidba (C 11434).

140. Iassicbal (*Karthago* 8, 1957, 78) è da spiegare con la radice *jsk*, versare (Harris 107; DISO 109). -bal non pone dubbi. Quindi *jskb'l*, ha versato Ba'al oppure versato di Ba'al. Non so se inserire a questo punto Iasuc (ILAL 1, 2693), Iasuctan (*Karthago* 8, 1957, 77), Iasucta (C 23473), Easuctan (C 2638). La presenza di questo antropónimo nelle iscrizioni libiche ha spinto molti a considerare il nome come libico. È il caso di ristudiarlo.
141. Iatonis (RES 1565), Iatunis (C 2186) è comunemente spiegato (Halff 116, Benz 329) con la radice *jtn*, dare, ed è considerato l'abbreviazione di (b'l) *jtn*, Ba'al ha dato (nr. 61). Affine è il nr. 48.
142. Ibubalis (*Karthago* 10, 1959, 94) può essere spiegato con 'bb'l, padre è Ba'al. Benz 257 riferisce Giuseppe Flavio, *Antichità Giudaiche* VIII, 53 (Αββαλος). Per Bubalus vedere il nr. 87. Aggiungere anche Bubbal (C 21099) che Halff 94 spiega con *bdb'l* e che io non accetto.
143. Iddibal (ILT 732), Iddibalis (BAC 1941-42, 261-264), Hiddibal (C 18068, 42), Idnibalis (CIS 1, 149) è spiegato in base a una bilingue (CIS 1, 149) con 'dnb'l, Signore è Ba'al. Vedere anche le forme Adoniba (nr. 17), Adombal (nr. 15), Adnibali (nr. 17).
144. Ieptha (C 17029), Iepthae (ILAL 1, 735), Ieptanis (ILAL 1, 1949), Ieptan (C 17200), Ieptae (ILAL 1, 1581) è considerato da O. Masson, in *Semitica* 25, 1975, pp. 81-85; *Antiquités Africaines* 10, 1976, pp. 57-58 come libico malgrado l'accostamento con l'ebraico Japhet. Il nome deve essere ristudiato; cfr. *Inscriptiones Creticae* IV, 211 (Ιαφθας), il catasto della Marmarica VII, 33, ecc. (Ιαφθαντος), *Ostraca Tait* I, 232 (Ιαφευς). Invece di pensare a una radice *jpt*, non è il caso di pensare a *jpj/jpb*, come nel nr. 138? ⁷⁰.
145. Ihar... (Leglay I, 147; Toutain 179): è stato richiamato Iartis (C 15277) ⁷¹, ma con ciò non si è risolto nulla.
146. Iider (J. Marcillet-Jaubert, *Les inscriptions de Altava*, Aix -en- Provence 1969, 194; vedere Iidir di C 21539?): mi sembra la corruzione di Iader/Iadir. Cfr. il nr. 134.
147. Iisbal o Lassbal (ILT 201): è certo la finale -bal, b'l, signore.
148. Iluni Deo (BAC 1932, 120): la corruzione di alon, 'ln, dio? ⁷². Oppure divinità celtica?
149. Imibal (AE 1955, 197) è considerato corruzione di Inibal, per I(d)nibal, 'dnb'l, signore è Ba'al.
150. Inibal (C 22772), Innibalis (ILAL 1, 1234), sta per I(d)nibal, 'dnb'l, signore

⁷⁰ Si deve tuttavia ammettere che Giuseppe Flavio, *Antichità giudaiche* 1, 109, ecc. con Ιαφθας (Ιαφεδας, Ιαφεδος, Iaphed, Iaphet) rende ciò che i Settanta scrivono Ιαφεδ.

⁷¹ O. Masson, in *Antiquités africaines* 10, 1976, p. 58, n. 4 ha richiamato anche Iartus di Corippo. La presenza di *b* (vedere la n. 35) non semplifica certamente la soluzione del problema.

⁷² Non sarà il caso di richiamare Ilan di Corippo?

- è Ba'al. Vedere i nrrr. 149, 148, 143. O. Masson, in *Semitica* 26, 1976, pp. 83-89: Ινβαλος di IG XIV, 279 ⁷³.
151. Isot (ILAL 2, 6168): in *AION* 38, 1978, p. 485 mi sono chiesto se per caso ci fosse una corruzione di (S)isot, Sexta. Non ignoravo tuttavia che C.R. Krahmalkov, in *Studies C.C. Cameron* cit. aveva proposto per una latinopunica Isot - z't, questa, pronome dimostrativo. Ignoro comunque se ci sia un contatto con il nr. 152.
152. Issa (ILAf 412), Issula (ILAL 2, 1130) non è stato finora spiegato da nessuno: propongo la radice *hms*, cinque. La vocale i- rappresenta il suono h, il doppio -ss- sarebbe l'assimilazione di -mš-. I due antropónimi corrispondono a Quinta, Quintula. Non penso probabile il ricorso ad Ipsula.
153. Itamonis (C 9060) corrisponde al punico 't'mn, c'è Ammon o con Ammon. La formazione con 't non è rara: Itibalis (C 23372), Ithimbal (C 14865), forse (It)hymbal (IRT 341), forse Ithynor (AE 213). Non manca nemmeno nell'ebraico biblico, 'iti'el (*Proverbi* 30,1) ⁷⁴. Vedere anche Ιθαννυραν ⁷⁵ (*Supplementum epigraphicum graecum* XX, 740a, 9). Non so se devo anche richiamare Iamo, Iamonis (*Karthago* 10, 1959, 94) e Ιθαλλαμμων ⁷⁶ di *Supplementum epigraphicum graecum* XX, 741c, 3.
154. Itibalis (C 23372), Ithimbal (C 14865), forse (It)hymbal (IRT 341), Giuseppe Flavio, *Contra Apionem* 1, 123 (Ιθωβαλος, var. Ειδωβαλος): è già stato spiegato (Gesenius 480; Benz 281) con 'ib'l, c'è Ba'al o con Baal. Per 't vedere il nr. 154.
155. Ithynor (AE 3,213) non ha ricevuto finora una spiegazione: propongo 'tmwr, c'è luce o con la luce. *Nor* figura anche in Balinor.
156. Iufthinis (ILAf 10) non ha ricevuto finora una soluzione. Propongo la radice *jpj/jpb*, essere bello, come nei nrrr. 138, 144 ⁷⁷.
157. Maharbal (Livio XXIII, 18, 4), Maharbale (Id. XXI, 12, 1). Μααρβαλ (Appiano, *Hann.* 2, 10), Μααρβα (Polibio 3,84, 14), Μερβαλος (Giuseppe Flavio, *Contra Apionem* I, 158), Μααρβον (Erodoto VII, 98), Μαρβαλος (Dione 15): è già stato spiegato (Gesenius 411; Halff 120): *mbrb'l*, si è affrettato Ba'al.
- 157a. Magal... (ILT 1147) per Magdal o per Magalia?

⁷³ In Giuseppe Flavio, *Contra Apionem* 1,157 si incontra: Εκνβαλος. Come si deve spiegare? Con la radice *qnf(qnb)*? è la deformazione di 'dnb'l?

⁷⁴ Vedere *Augustinianum* 9, 1969, pp. 533-536.

⁷⁵ Propongo la spiegazione 't-tmwr', c'è la fornace o con la fornace (tmwr è attestato in aramaico e in accadico).

⁷⁶ Propongo 't-'l(n)'mn, c'è il dio Ammon o con il dio Ammon? L'elisione del nun si incontra anche in Variccalae. Contro G. Garbini, in *Studia A. Pagliaro*, II, Roma 1969, pp. 147-154.

⁷⁷ Sotto questa radice va anche classificato Ιοβας di Giuseppe Flavio, *Guerra Giudaica* 2, 115?

158. Magdal (C 17292) secondo Rössler 104, 107 è numidico. Per me è semitico dalla radice *gd*, essere grande, con il prefisso *ma-* di luogo o di agente o di azione. Si ricordi l'ebraico *migdôl*, torre (vedere anche ILAL 1, 1002). Madaliano (ILAL 1, 271) sta per Ma(g)daliano?
159. Magdira (J. Marcillet-Jaubert, *op. cit.*, p. 238) deriva da *gdr* muro (Harris 93), con il prefisso *ma-* come nel precedente?
160. Magon (ILT 745), Magonus (C 9515), Magonis (IRT 273), Magonius (C 26158), Macinu (C 19585), Magu...? (ILAf 89), Magunna (AE 1897, 58), Meggeni (ILAL 1, 3418), Meggenis (BAC 1943-45, 431), Meggent (ILAL 1, 2803), Megonia (ILAL 1, 3611), Megsen (ILAL 1, 2847), Mesce-
nia (C 3358), Miccin (C 27825b), Micina (C 17772), Migg (ILAL 1, 3179), Miggin (C 2186), Migginis (C 18656), Migginae (AE 1896, 554), Migginn (ILAL 1, 2952), Mig... (ILT 201), Muggunis (BAC 1946-49, 683), Migginem (AE 1974, 726), Miccinus (C 8717), Medden (C 11126) sta per Meggen o per Metten? Nei testi letterari Mago (Livio XXV, 32, 4), Magonem (Livio XXI, 47, 4), *Μαγωνος* (Polibio VII, 9, 1), *Μαγων* (Polibio X, 12, 2 = C 22639, 103), *Μαγωνα* (Dione 16); è unanimemente spiegato con la radice *mgn*, dare (Harris 116; Halff 119; Benz 339; Genesius 409).
161. Maldatacbalis (RAf 92, 1948, 136) nella parte finale denuncia chiaramente *-bal*, *b'l*, signore. È un nome composto come Saturbal o Mastanabal?
162. Malsamo (C 9854) per Balsamo. Vedere il nr. 62.
163. Mamo (ILAL 1, 688), Mamon (C 23997), Maamon (ILAL 1, 3747), Mamonis (BAC 1932-33, 204), Mamonius (C 14961), Mamonica (C 27207), Maamonicus (C 6109). Sant'Agostino ha già dato la traduzione «ricchezza»⁷⁸. Quale sia poi la etimologia non è ancora certo⁷⁹.
164. Maodbu (23904) per *'mtb'l*, schiava di Ba'al?
165. Map... (C 1020), Mapalica (C 3224), Mappalicus (C 11550) richiama i Mapalia, le case puniche, il cui nome può derivare da *npl*, cadere⁸⁰.
166. Marisa (ILAL 1, 502), Marisath (C 27581) secondo l'editore di ILAL 1 è un nome punico, secondo Harris 122 è berbero. Non ho elementi per risolvere ora il problema. Per il punico si potrebbe pensare al prefisso *ma-* per *r'š*, ma con non molta probabilità di successo.
167. Marith (IRT 668), che può essere diventato anche Maris (IRT 300), come l'ebraico *mrj'*, vitello ingrassato, femminile?
168. Mascal (C 9806), Mascel (C 7161) deriva dalla radice *šql*, pesare (*mšql*, peso in Harris 154)?.

⁷⁸ *Augustinianum* 8, 1968, p. 448.

⁷⁹ F. Vattioni, 'Mammona iniquitatis', in *Augustinianum* 5, 1965, pp. 379-386.

⁸⁰ Vedere *Augustinianum* 16, 1976, pp. 532-533.

169. Matanica (ILAL 2,939), Maten (ILAL 1, 3818), Mathun (AE 10,17), Matina (ILAL 2, 2020) per Matuna, Matoncelia (C 17666), Matulina (C 16429), diminutivo?, Matun (BAC 1961s, 196), Matunis (C 16884), Masonia (BAC 1951-52, 156) per Mathonia?, Masunae, Masuna (C 9835) per Mathuna, Mesonia (C 27049) per Methonia?, Methun.. (C 10732), Mettun (10686), Mettuni (ILAL 2, 1937), Metthun (ILAL 1, 1768), Metonia (C 17188), Metun (C 20492), Metumus (C 20474), Miltum (*Karthago* 8,1957, 78), Missunes (C 15779) per Mittunes?, Mitun (C 27527), Mithini (C 23238), Mithimi (C 23239), Motthum (C 2567), Mtyn (ILAL 1, 3628), Mufthum (*Kartago* 8, 1957, 78), Muithun (ILAL 1, 577), Musunia (C 25968) per Muthunia?, Muthun (C 15797), Muthune (C 17702), Muthunos (ILT 80), Muthunus (C 11250), Mutthun (C 19169), Mutthunis (ILAL 1, 2004), Muttun (C 8714), Mutun (C 6716), Mutunim (ILAL 1, 1444), Mutyn (*Libyca* 2 1954, 443, n. 48). Harris 108 lo fa derivare dalla radice *jtn*, dare.
170. Miltumbal (*Karthago* 8, 1957, 78), Mitthunbal (C 17296), Mitunbal (*Karthago* 8, 1957, 78), Mitthunbal (C 17296), Mitunbal (C 23759), Muthunbal (C 15619), Muithumbalis (ILAL 1, 233), Multhumbal, Muthumbal (*Karthago* 8, 1957, 78), Muthumbalis (C 23760), Muthunibal (AE 1955, 197), Muthunibalis (IRT 294), *Μυθουβαλ* (ILAL 2,824), Muthumbal (ILT 1188), Mutthunibalis (ILAL 1, 1433), Muthunbal (C 68), Mutumbal (*Karthago* 10, 1959, 94), Mutumbalis (Leglay II, 318), Mutunbalis (C 16726), Muzthunbal (*Karthago* 8, 1957, 77), Mythumbal (IRT 162), Mythunibal (IRT 754). *mtnb'l*, dono di Ba'al o dato di Ba'al.
171. Methunil... (C 12332), Methunilim (C 124), Muthunilim (C 10525), Muthunilim (C 23904 Mythunilim (IRT 873): *mtn'lm*, dono degli dèi o dato degli dèi. È la traduzione di Adeodatus.
172. Mutunchlieris (C 14740), *si vera lectio*, è spiegabile solo per la prima parte: Mutun *mtn* da *jtn*, dare, onde dono o dato.
173. Mathamodis (C 15779) non è stato spiegato finora. Mi domando tuttavia se, per la prima parte, non sia il caso di pensare a (*'*)*mt*, schiava. Altre possibilità non sono da escludere.
174. Maubbal (ILAL 2, 238) è considerato la deformazione di *'mtb'l*, schiava di Ba'al. Vedere Amobbal.
175. Mazbal (*Karthago* 8, 1957,77)⁸¹ è considerato ugualmente la deformazione di (*'*)*mtb'l*, schiava di Ba'al.
176. Mazgadus (AE 1903, 65)⁸² può essere spiegato con (*'*)*mtgd*, schiava della Fortuna.

⁸¹ In Giuseppe Flavio, *Guerra Giudaica* V. 532 si incontra *Μασβαλος*. Per il fenomeno Maz- cfr. la nota 52.

⁸² Per il fenomeno Maz- vedere la n. 52.

177. Matila (C 13085), Matilam (BAC 1949, 649-52) è già stato spiegato con *mt'l*, uomo del dio. Possibile anche (*'*)*mt'l*, schiava del dio.
178. Mescar (ILAl 1, 1014), Miskor (IRT 215)⁸³. Forse la -s-, al posto di z ha fatto smarrire le tracce della radice: *mzkr*, che ricorda e che è espresso dal latino Memor. Vedere *Semitica* 6, 1956, p. 8 e G. Garbini, in *Studi magrebini* 2, 1968, p. 122, n. 16.
179. Micart (C 9459)⁸⁴ e la vocalizzazione di *mlqrt*, ml(k)qrt, il re della città. Vedere anche Milchortis (C 1583).
180. Milcatonis (C 10525), Milchatonis (C 68), *Μιλκιαδωνος* (CIS I, 89): *mlkjt*, il re ha dato (Gesenius 411, Halff 121).
181. M... isachonis (C 698), nella parte finale, è da spiegare con *skn*. Vedere il nr. 85.
182. Misre (*Karthago* 10, 1959s, 94) è da spiegare con *mšryj*, l'Egiziano (*Cabiers de Byrsa* 6, 1956, 15)?
183. Naber (ILAl 1, 1095), Nabera (ILAl 1, 1026), Naber (ILAl 1, 1776), Na(ber?)im (ILAl 1, 1121), Nabira (C 15765), Nabor (ILAl 1, 1101), Naboris (ILAl 1, 1762), Nabra (ILAl 1, 938), Naburu (ILAl 1, 770) (anche Nabipa per Nabira di C 10923?) è considerato normalmente nome punico, anche se non ho ancora visto una etimologia. È il passivo di *'br*, passare?.
184. Nagud (AE 1899, 42) può essere o l'alterazione di Na(m)gud, *n'mgd*, buona fortuna o il passivo interno di *ngd*, annunziato. La prima mi sembra la più probabile. A proposito ritengo che il presunto berbero o numidico o libico *mnkd*, *imperator*, dovrebbe essere esaminato sotto l'aspetto di *mngd*, proclamato, *renuntiatus*.
185. Nanimaho (C 16264), nella prima parte, mostra la radice *n'm*, gradito.
186. Namchel (C 11988), nella prima parte, lascia apparire *n'm*, gradito. La seconda parte (-chel) è la deformazione di *'l*, dio, o vocalizza qualche altro nome?
187. Nagede (C 20556), Namced (ILAl 1, 2949), Namcetdin (ILT 1519), Namcid (C 17288), Namcido (*Karthago* 10, 1959-60, 94), Named (C 10684), Mamgeddae (ILAl 1, 2385), Namgedde (ILAl 1, 1396), Namgede (C 27491), Namgedenia (C 2325), Mangeddeni (C 10785), Namgibe (C 27657), Namgidde (ILAl 1, 1784), Namgiddo (BAC 1951-52, 240), Namgeddo (BAC 1938-1940, 82), Namgiddui (IRT 243), Namgide (C 15785), Namgidenis (C 15794), Namgoddina (C 15304), Namgyddi (IRT 674): senza esitazioni è già stato spiegato con *n'mgd*, buona fortuna, l'inverso di Giddeneme.

⁸³ O. Masson, in *Antiquités Africaines* 10, 1976, p. 59 lo considera libico.

⁸⁴ È uno dei rari casi in cui si conserva il tau finale.

188. Naphamo (C 14644), Nafamina (C 26238c), Nafamo (BAC 1951s, 207), Namefano (C 9111), Namephamo (C 9146), Namfamo (C 14606), Namfamonis (C 8395), Namhamonis (C 20828), Namhmo (C 15346), Namp. (ILAl 2, 15113), Nampam (ILAl 2, 2224), Nampamonis (ILAl 2, 2231), Nampamo (ILAl 2, 2247), Nampamina (ILAl 2, 2475), Nampame (ILAl 2, 3928), Nampami (C 25753), Nampamii (C 10563), Nampamille (ILAl 2, 1372), Namfamina (ILAl 1, 1666); Nampamina (C 384), Namphadora (ILAl 1, 2606), Namphame (C 126), Namphamoni (C 9429), Namphano (C 27506), Namphamone (C 23834), Namphamonis (C 642), Namphamosa (ILAl 2, 3749), Namphano (*Libyca* 4, 1956, 92), Nampamila (ILAl 2, 2930), Namponius (C 27083), Nampula (ILAl 2, 2931), Nampuli (ILAl 2, 1415), Nampulus (BAC 1941-42, 174), Namulus (C 18799), Napame (ILAl 1, 612), Napamo (C 26944), Napeus (ILAl 1, 775), Naphamina (C 27278). Il teoforo è stato reso celebre da Agostino che ne ha dato anche la versione (*bono pede*): *n'mp'm*, buon piede.
189. Nannemis (ILAl 1, 457) è la alterazione che difficilmente si riesce a ricostruire. La parte finale denuncia chiaramente *-n'm*, gradito.
190. Narsalus (ILAl 1, 451), Nartialus (C 26936), forse Narizal (molto meno probabilmente) (C 23433), Naltzalus (C 27524): deve la fama al fatto che è stato portato da uno dei martiri Scillitani. È stato considerato, come Cittinus (vedere il nr. 96), berbero. La mia proposta si trova nel nr. 93.
191. Nasif (IRT 886) è considerato libico. Chi scrive propone la radice *jsp*, aggiungere, participio niphāl, corrispondente al latino Adiectus.
192. Nhesta (RAF 80, 1937, 336)⁸⁵ riceve solo ora una proposta: *nhš*, augurio (DISO 177 in base a un testo aramaico di Hatra). Corrisponde ad Augurinus, Augurina, Sortiloca. J.-P. Rey-Coquais, in *Bulletin du Musée de Beyrouth* 29, 1977, p. 17, n. 24: *Νηεστ[α]β[ο]ς*.
193. Nizaz (IRT 744), Nizazru (C 24085) è considerato berbero da Leglay I, 95, 6: attenzione tuttavia al fatto che -azru è la vocalizzazione certa di *'zr*, aiutare (vedere Asdrubale). Inoltre il figlio porta un nome punico. Come ho già detto, in una famiglia ci può essere un misto di nomi punici e libici. Però molti di questi nomi libici sono solo punici non identificati.
194. Niscar (C 11050) per *nzkr*, ricordato? Vedere Mescar (nr. 178).
195. Nozari (BAC 1953, 113), Nozaris (ILAl 1, 843) non è stato finora spiegato: propongo la radice *nšr* (Harris 125), sinonimo di *šmr*, custodire.
196. ...obal (IRT 754) per Anobal. Vedere il nr. 39.
197. Obbalus (C 24474) è spiegato con *'bb'l*, padre è Ba'al⁸⁶.
198. Oddeu (ILAl 1, 3405) per Goddeu; vedere il nr. 114.

⁸⁵ La *b* dovrebbe trascrivere khet fenicio, anche nel caso che si voglia pensare a *nhšt*, bronzo.

⁸⁶ Per la vocalizzazione di *'b* vedere il nr. 3.

199. Otmelc (ILAl 1, 457) è spiegato comunemente con *htmlk*, sorella del re.
200. Pamilla (ILAl 2, 1376) per Nampamilla, vezzeggiativo di Nampam, *n'mp'm*, buon piede; vedere il nr. 188.
201. Φανεβαλ (ILAl 2, 505), Φενηβαλ (ILAl 2, 507), (Benz 392.430), *pnj b'l*, faccia di Ba'al.
202. Phelyssam (IRT 614) è nome libico o è *p'l 'jś šm*, ha fatto l'uomo qui? Né mancano altre possibilità.
203. Rabirra (ILAl 1, 694) per (Na)abirra, Nabira? Cfr. il nr. 183.
204. Rozon, Rozonia (C 20621) può essere spiegato con la radice *rzn* dell'ebraico (alto ufficiale)?
205. Rusin (ILAl 2, 7130), Rusinia (ILT p. 39), Rusonis (IRT 269), Rusonianus (IRT 396), forse Rusilla (C 22770) non hanno trovato finora una spiegazione. Propongo il fenicio-punico *rš* (vocalizzato in tanti toponimi *rus*), capo. Il corrispondente latino è Kapito, Capito, ecc.
206. Sachon (C 698), Secchun (C 5099), Saica (C 8777), Saccanis (C 10485), Saicham (IRT 886a), forse Sagganis (C 23399, 21), Sihhan (*Augustinianum* 16, 1976, 541, n. 22), Sahn (ILAl 1, 1541), Sahnaim (ILAl 1, 1901), Sacnam (ILAl 1, 1535) sono da spiegare con la radice *skn*, prefetto, come Bodsychun. Vedere anche Sacco (ILAl 1, 3079).
207. Sabarro (C 1639), Sabarre (IRT 889): dalla radice *šbr*, spezzare?
208. Saccar (C 24670), Sicchuris (C 25601) non ha ricevuto finora nessuna soluzione: propongo la radice *škr*, affittare (espressione usata per la ricompensa del lavoratore o per il mercenario) o si può pensare anche a *zkr*, ricordare?
209. Sada (*Recueil de Constantine* 1929, 384-85, n. 77), forse Sedot (C 8722): in base a *sade*, campo, di Pseudo-Apuleio 47 e a *σαδοι* e *σαδε* di Dioscoride IV, 175 e I, 97; III, 96 ho pensato a *šd*, campo (DISO 291). Il corrispondente sarebbe Agrestis o Agrius. Aggiungere anche Sadith (C 22677), Sadita (C 15817), *si vera lectio*.
210. Sadufa (C 8851) può essere spiegato con una radice dell'ebraico *šdp*, essere negro. Corrisponde a Niger, Nigra. Si vedano anche Sadafe (C 27893) e Sadavis (ILAl 1, 174).
211. Sadica (ILAl 2, 5041) è già stato spiegato come il femminile di *šdq*, giusto. Penso che si debbano spiegare alla stessa maniera Saticeus (*RAf* 80, 1937, 327), Saticus (*Recueil de Constantine* 1927, 76).
212. Sadaris (ILAl 1, 305), Sadurus (C 23214b): *šdr*, mandare (DISO 292)?⁸⁷
213. Sagari (ILAf 243), Sagaris (ILAl 1, 1478): con *sgr*, parto? o la radice *zkr*, ricordare? Vedere il nr. 50.

⁸⁷ O si tratta della deformazione di *str*? Vedere nel caso il nr. 230.

214. Salla (C 44108, Sala (C 8773), Tsala (C 4455), Salonia (C 594), Salonius (C 2596, 49), Zalo (C 4480), Salo (C 20577): la presenza di -ts mi ha fatto pensare alla radice *šl'*, costa. Il fatto che qualcuno abbia trovato in berbero un equivalente non autorizza a pensare che la radice sia berbera poiché le lingue dell'Africa romana hanno convissuto e si sono influenzate vicendevolmente.
215. Salcis (C 9277), Sallucis (ILAl 1, 1417, ma Satluc in 3825), Salacs (C 20855); vedere la radice *šlk*, liberare (cfr. il nr. 23). Cfr. forse anche Selcat (C 2332).
216. Salus (ILAl 1, 1823), Salsa (ILAl 1, 1941), Sals (C 26334), Salsuia (C 20331), Salasus (C 2056), Salsula (C 26879), Salsulus (C 20100), Saesula (C 23325), Safsula (C 24759), Savsa (C 23020, 30), Seusa (ILAl 2, 3570), Sassa (*AE* 1968, 557), Saxa (C 27978), Saxo (C 18068, 5), Sacxo (C 20013), Sacsula (ILAl 1, 3356), Sasi (ILAl 1, 827). La spiegazione di Salus, tre, è già contenuta in Sant'Agostino^{87a}. L'applicazione a Salsa è stata da me proposta in *AION* 38, 1978, p. 285. Vedere C. Courtois, 'Victorinus et Salsa', in *Recueil de Constantine* 1953, pp. 107-119 per la celebre martire di Tipasa. Salus, Sal(u)sa equivalgono a Tertius, Tertia. Aggiungere Sassa (C 2937), Sase(i) (ILT 63).
217. Samac (C 9857), Sammac (*Libyca* 2, 1954, 221, n. 76), Sumac (ILAl 2, 7240), Sumucis (ILAl 2, 6847): la radice *smk*, sostenere, che si trova anche in un toponimo?
218. Samalus (*Recueil de Constantine* 1929, 53): da *šm'l*, sinistro (DISO 308)⁸⁸?
219. Samirta (ILAl 2, 1955), Samuri (ILT 1710)⁸⁹, forse Ismarus (C 13065), Σεμηρ, Semeros (*Antiquités Africaines* 10, 1979, 50-60, n. 1): la radice *šmr*, custodire, che è presente in Ausumeris.
220. Samon (*Karthago* 8, 1957, 78), Samonis (C 15796) è spiegato con la radice *šm'*, ascoltare. Vedere Balsamo.
221. Sampsuricus (C 21454), Samsera (C 25468), Samsucia (*AE* 1900, 194): si possono spiegare come teofori formati sul nome del dio-Sole, *šmš*?
222. Samunio (C 2564), Samuniani (C 16472) sono alterazioni di *šmn*, Eshmun.
223. Sanae (ILAl 1, 918), Sanais (ILAl 125), Sanam (ILAl 1, 916), Sanamt (ILAl 1, 2315), Sahnamt (C 2306) è considerato nome punico da Agostino (*Ep.* 16, 2; 17, 2). Finora tuttavia nessuno ha presentato una spiegazione. La mia proposta tende ad agganciare tutti questi teofori alla radice *skn* (vedere il

^{87a} *Augustinianum* 16, 1976, p. 533.

⁸⁸ In Giuseppe Flavio, *Antichità giudaiche* VI, 161 c'è un Σαμαλος accanto a Σαμας (Σουμας, Samuhel, Sammatho, Suma), Settanta Σαμα Σαμαα.

⁸⁹ In ILAl 2, 679 c'è un Sumari; in C 21534 Sumai.

- nr. 216). Il kaph è stato prima realizzato con *b*, quindi è scomparso: sa(k)na, ecc. Aggiungere anche Sanaemonis (C 25431), Sahnami (C 5114), Saica (C 8727), Sain (C 18761) Saen (C 19967), Sana (ILAl 1, 112), forse Sanis (C 11751)⁹⁰.
224. Saph...ica (C 10652), Saphoica (C 10649), Saphonis (C 68), Sapu (C 11949), Saponius (C 3525), Saponianus (C 14864), Sipo (C 26429), Sipu (IRT 152), Sefun (*Recueil de Constantine* 1925-26, p. 264). La radice *špn*, nascondere, proteggere è evidente. Aggiungere Saponis (C 68), Sapunum (ILAl 1, 3544).
225. Saphiris (ILAl 1, 233), Sapphir (*BAC* 1946-49, 683), Sappir (*Karthago* 8, 1957, 78), Sapia (ILAl 2, 299): è evidente la radice *špr*, giocondo, bello.
226. Ψαρ (Appiano, *Libyca* 305) vocalizza *šr* (ebraico *šr*, capo)⁹¹.
227. Sapote (ILT 732), Safotis (C 23997), Saputula (ILAf 171), Σαπαυτυλα (A. Audollent, *Defixionum Tabellae*, Parigi 1904, p. 348, n. 252, 12): la radice *špt*, giudicare, da cui *sufetes*, è evidente.
228. Sarr(a)nae (C 4444), Saron (C 557), Sarron (C 2187), Serana (C 1694), Seranus (C 2081), Sarrona (C 2954), Sarroniae (ILAl 1, 1634), Sarunne (C 21596): *šr* (Harris 142) è il nome di Tiro che significa «roccia». I vari antroponomi sono formati sull'aggettivo (*šrn*). È strano che Servio, *ad Georg.* II, 506 abbia fornito una etimologia non esatta: *quae enim nunc Tyros dicitur, olim Sarra vocabatur a pisce quodam, qui illic abundat, quem lingua sua sar appellat*. Nei toponimi Sarra (C 12004) potrebbe corrispondere a montana.
229. Sassiria (*Recueil de Constantine* 1907, 255) non è stato finora spiegato: il toponimo Sarsura mi ha fatto pensare a *šarš'rab*, sega, catena, che è conosciuto anche dall'accadico.
230. Satara (C 24451), Setur (ILAf 109): *str*, nascondere. È una semplice congettura.
231. Sattae (C 9097), Satto (*AE* 1897, 117), Sattonius (C 2634), Sattun (C 27499), Sattoni (*BAC* 1932-33): finora senza spiegazione. Ho pensato a *šnj*, secondo, femminile *šnjt*, quindi *št* (con il raddoppiamento). Anche questa è una congettura.
232. Satula (C 4776), Satulus (ILAl 2, 2415) Satulla (C 2155), Satullus (C 2280), Satule (*AE* 1972, 773), Satulli (ILAl 1, 2593), Satilus (C 8414), Sitillia (*BAC* 1974-75, 42): in *AION* 38, 1978, p. 485 ho già proposto la radice *štl*, piantare, e ho richiamato il toponimo Suthul e il nome della pianta riferito da Dioscoride⁹².

⁹⁰ Aggiungere Satnamt (C 27709).

⁹¹ Aspar di Sallustio, *Iug.* 108, 1 e Αψαρ di Appiano, *Numidica* 5,3.

⁹² *Augustinianum* 16, 1976, p. 526.

233. Saturbalius (ILAl 1, 2534) è considerato un nome ibrido: Satur(nus) -bal-ius; cfr. I. Kajanto, *The Latin Cognomina*, Helsinki 1965, 55. Vedere, forse, anche Mastanabal e Maldatacbalis.
234. Segeddutis (IRT 217) non è stato spiegato: propongo la radice *sgd*, prostrarsi, segeddut è il femminile. Per la radice vedere DISO 190. Per un altro significato vedere Harris 126.
235. Selcat (C 23320), Selchenis (*BAC* 1946-49, 683), Selhan (*Africa italiana* 2, 1929, 195,9): per la radice *šlk*, liberare vedere il nr. 215. Ignoro se i numerosi Selicius, Silicius, Silicia, Selicia riflettono la stessa radice o derivano da Silex.
236. Selsum(i?)s (ILAl 1, 511, Sesum (ILAl 1, 846), Sessum (C 17124) è stato considerato numidico da Rössler 102. Personalmente non ho difficoltà a pensare alla radice punica *šš*, tre. Aggiungerei anche Saltumis (C 17250).
237. Σεμεσυλαμ (C 12511), *šmš 'lm*, sole eterno, espressione che ricorre anche nei testi ugaritici (*špš 'lm*) e nei papiri magici (K. Preisendanz, *Papyri graecae Magicae*, II, Lipsia 1928, 169-70: Σεμεσυλαμ che sta Σεμεσυλαμ (> Σεμεσουλαμ) contro F.M. Cross, in *Harvard Theological Review* 55, 1962, p. 237, n. 52. Oltre Ουλωμ di Damascio, *De primis principiis* 125 vedere A. Audollent, *op. cit.*, p. 424.
238. Semmudah (ILAl 1, 2597), Sumuda (ILAl 1, 1774), Summudonis (ILAl 2, 6979): finora nessuna spiegazione. Propongo a titolo di congettura la radice *šmd*, distruggere.
239. Senila (C 13133), per la parte finale (-ila), mi ha richiamato Dubila, Matila, ecc. È suggestivo pensare a *šn'l*, dente del dio⁹³. Congettura.
240. Siboi (C 23426), Zibboi (ILAl 1, 694-695) mi richiama la radice *šb'*, sette. Qui è ordinale come Septimus. Aggiungere forse anche Sibeï (C 10525) e Sibim (C 17104) *si vera lectio* (la preferisco a Sblm di ILAl 1, 820).
241. Sidba (C 28077) è stato considerato numidico da Rössler 101. L'antroponimo è la corruzione di Issidba (cfr. il nr. 139).
242. (S)eddena (ILAl 1, 1782), Sedeni (ILAl 1, 921), Siddin (C 9106), Siddina (C 9077), Sidina (ILAl 1, 842), Sidd(i)nis (ILAl 1, 2351), Stidin (IRT 219), Sti(d)dinis (IRT 236), Stiddin (IRT 875), Tziddin (C 25468), Ziddinae (*AE* 1971, 534), Tsedden (ILAl 1, 2947 e, secondo alcuni, Sadunis: C 15785), Sidoni (*Karthago* 10, 1959s, 65), Sadunti (ILAl 1, 3079), Saduntius (C 2403, 26): Halff 140 ha proposto *šdn*, l'affrancato. Vedere J.G. Février, 'Vir Sidonius', in *Semitica* 4, 1951-52, pp. 13-18. L'etimologia è già presente in Giustino XVIII, 3.4: *condita ibi urbe, quam a piscium ubertate Sidone appellaverunt, nam piscem Phoenices sidon vocant*. In *AION* 38, 1978,

⁹³ Evidentemente è una pura congettura.

- p. 85 ho proposto *šjd*, il dio della caccia o della pesca. Vedere anche H.W. Haussig, *loc. cit.*, pp. 310-311.
243. Sidiato(nis) (C 27369), Sidiathones (C 27155), Sidd(...)nis (ILAL 1, 2351): *šdjtn*, Sid ha dato. Per il dio Sid vedere il nr. 242.
244. Siddinpal (IRT 195), *si vera lectio*, si spiega come Siddinbal, *šdnb'l*, Sid è Ba'al.
245. Silec (ILAL 1, 1008), Sileca (C 11873), Silecis (ILAL 1, 671), Silleha (AE 1969, 666). Sileha (C 11845): *šlk*, liberare; vedere i nnrr. 215 e 235.
246. Siripae (C 3892), Sirifius (C 2977), Siripo (C 6115), Siripicio (*Libyca* 1, 1953, 167), Soropot (BAC 1970, 303, 43): propongo la radice *šrp* bruciare. Si ricordino i Seraphim e Šurpu.
247. Sirimbal (AE 199,42) mi fa pensare, per la finale a -Bal, *b'l*.
248. Sisa (ILAL 1, 990), Siso (ILAL 1, 469), Siso (C 15779), Sissioin (ILAL 2, 3217), Sissoi (C 20452), Sisso (C 112239), Sissoa (BAC 1971, 319), Siss(o) (ILAL 1, 1501), Sissol (C 10918), Sissin (C 2574), Sissohies (C 15779), Sissi (ILAL 2, 2547), Sissonia (ILAL 1, 1567), Sesonis (C 12238), Sibus (ILAL 2, 241), forse Sisatiu (ILAL 1, 3456), Sisiusutii (C 3442): ho già proposto in *AION* 38, 1978, p. 485 la radice *šš*, sei. Qui ha valore di ordinale: Sextus, Sexta. Aggiungere anche Sisulus (RAf 81, 1937, 36)⁹⁴.
249. Sitifis (AE 1974, 714) richiama il noto toponimo e la probabile radice *štp*, *abluit*⁹⁵.
250. Smsala (ILAL 2, 1187) mi richiama un toponimo e soprattutto *šmš*, sole;-ala potrebbe essere la corruzione di *'lm(alon, dio)?*⁹⁶.
251. Sofenia (ILAL 1, 2224): ha richiamato *safan*, ma penso che si tratti della radice *špn*, proteggere; vedere i nnrr. 224. 252.
252. So(ph)oniba (C 18928), Suphunibal (IRT 269), Soroniba (C 18953), Sophoniba, Sophonisba (Livio XXX, 12.11), Σοφωνιβας (Appiano, *Punica* 27) è già stato spiegato (Gesenius 414; Halff 141; Benz 402) con *špnb'l*, ha protetto (nascosto) Ba'al. È l'inverso di Beelsephon.
253. ...sthar (IRT 732) è da spiegare o con (Bo)sthar (nr. 86) o con (Ge)sthar (nr. 122).
254. Stratoniam (C 1646), Stratonice (C 1887) è stato spiegato con *šrtjtn*, Astarte ha dato.
255. Sucan (ILT 732), Sugan (C 1059), Sugganis (C 16749), Suggan (ILAL 1, 2977), Sucino (ILAL 2, 4677), Sucinus (*Libyca* 4, 1956, 89, n. 14), Suco

⁹⁴ In J.G. Tait *loc. cit.* 412: Σισσι[τος]; 632, 2: Σισσιου; 755, 2: Σισσιουτος; 867, 1: Σισσιουτος.

⁹⁵ La spiegazione era già stata avanzata da Gesenius.

⁹⁶ Vedere la n. 76.

- (Leglay I, 133): la radice *sgn* in ebraico richiama lo stesso concetto della radice *skn* (nr. 206). Non è improbabile che si sia di fronte a una delle tante variazioni delle vocali.
256. Sudemis (C 26136): per Gudemis (cfr. il nr. 123).
257. Surugis (C 9881): *šrq*, sibilare? Lo stesso fenomeno vocalico in Surulio (ILAL 1, 63), Surullio (ILAL 1, 1276), Surrulio (C 4416).
258. Sussia (C 19758), Sussim (C 17636),... Sussa (C 9899), forse Suiissa (C 15994): è evidente la radice *šws*, cavallo, che appare tra i nomi di pianta (abusussim)⁹⁷ e tra i toponimi (cebarsussim)⁹⁸.
259. Thader (ILAL 1, 1000), Thadir (ILAL 1, 1616): non è nome libico, ma il femminile di Iader, Iadir (vedere il nr. 134).
260. Thyalath (IRT 901) non è stato finora spiegato: propongo che si consideri Thyalath, cioè (*'*)*t-'lt*, c'è la dea o con la dea. La caduta dell'aleph di *'t* è attestata anche in un'altra iscrizione latinopunica tripolitana⁹⁹.
261. Valaon (*Libyca* 5, 1957, 108) per Balaon? Vedere il nr. 55¹⁰⁰.
262. Varica (C 14222) per Barica? Varicus (C 25590) per Baricus? Vedere il nr. 67¹⁰¹.
263. Varricalae (C 17330) per Barricalae, *brk 'l(n)*, benedetto di dio, quindi per Barrical(on)ae. O forse per Bariccal(at)ae?
264. Varthigal (C 16922) per Baricbal?
265. Ururia (C 26321), Ururae (ILAL 2, 822): *'rr*, maledire?¹⁰² Lo stesso fenomeno vocalico in Usumia (C 23537): *'sm*, osso, forte (DISO 220)?
266. Zaba (C 9016), Zabo (C 25936), Zabonis (ILAL 1, 635), Zabonia (ILT 1519), Zabon (ILAL 1, 1541), Zaboni (ILAL 1, 542), forse Zabbei (ILAL 2, 3570), Zabaei (ILAL 2?3833), Zobicus (ILAL 1, 1673), Zabbeu(s) (ILAL 2, 3570), Zabaeus (ILAL 2, 3833), Zabin (C 2564): da alcuni è considerato libico, da altri punico. La presenza nella toponomastica semitica di Zab è certa. In ebraico una radice *zwb* significa scorrere¹⁰³.
267. Zabbur (ILAL 1, 815) è collegato con Saburrio (C 9430) e con Saburrio (C 9430) e con Saburra (Cesare, *Bellum Africum* 48), Sabbura (Lucano (IV, 722), Σαβουρρας, Σαβορρας (Appiano, *Bell. civ.* II, 45), forse anche Zibboriano (AE 1973, 607), Zibir (C 17979): vedere perciò il nr. 207.

⁹⁷ *Augustinianum* 16, 1976, p. 528.

⁹⁸ *Latomus* 37, 1978, pp. 717-718.

⁹⁹ *Augustinianum* 16, 1976, p. 539.

¹⁰⁰ Lo scambio b/v nell'Africa settentrionale è normale, anche perchè le lingue semitiche hanno pochissimi lessici che iniziano con waw.

¹⁰¹ Vedere la nota precedente.

¹⁰² Forse anche Iirus (C 27938b).

¹⁰³ Aggiungere Sabon... (ILAL 1, 987).

268. Zabda (IRT 754) è spiegato con la radice *zbd*, dare, che è molto più frequente nell'onomastica aramaica e araba.
269. Zabog (BAC 1917, 227), Zabucius (C 26972), Zibuc (C 1453), Zibucis (C 15531), Zebbocis (BAC 1943-45, 431), Zebuciani (BAC 1957-58, 85), Zoboc (ILAl 1, 384): Halff 108 considera libico il complesso di antropimi. Un nome di persona *šwbq* esiste in *Neemia* 10,25. Una radice aramaica affine esiste in aramaico: *šbq*¹⁰⁴.
270. Zabul (ILAl 1, 1950), Zabulius (ILAl 2, 1557), Zabulla (C 1604), Zabulli (ILAl 1, 599) Zabullica (ILAl 1, 1634), Zabulus (ILAl 1, 725), Zabullus (C 9947), Zabulim (ILAl 1, 1951), Zabulliga (C 14531), Zabullaia (ILAl 1, 15119?), Zabullius (C 3322), Zabullina (C 4536), Zabulina (C 27718), Zabulica (C 27276c), Zabullus (C 25543), Zaebulis (BAC 1946-69, 79), Diabulla (C 26347), Dabulius (C 26347), Diabulla (C 26347), Sabuli (C 25981), Sabulus (C 26194), Zabulla (C 25972). La radice *zbl*, dominare, abitare è attestata anche nell'ugaritico. M. Held, 'The Root *zbl/sbl* in Akkadian, Ugaritic and Biblical Hebrew', in *Journal of American Oriental Society* 88, 1968, pp. 80-96; W.E.M. Aitken, 'Beelzebul', in *Journal of Biblical Literature* 31, 1912, pp. 34-53; *The Greek New Testament*, Stoccarda 1968: Matteo 10, 15: Βεελζεβουλ.
271. Zocunis (C 27211a), *si vera lectio*, potrebbe essere spiegato con la radice *zqn*, anziano.
Ritengo opportuno un breve supplemento.
272. Namgunion (ILAl 1, 468) può ottenere questa spiegazione: *n'mgn*, bel colle. Su *n'm* non ci sono discussioni, per -gun- c'è da richiamare γόνατα (γόνα) τὸ ὄριον φοίνικες (Gesenius 388) e, soprattutto, *gune* di Plauto, *Poenulus* 1027.
273. Namgur (ILAl 2, 4393): in *AION* 38, 1978, p. 484 ho già proposto: *n'm gwr*, buona abitazione.

¹⁰⁴ Se si riuscirà a stabilire che cosa trascrive la *z* di questi antropimi, probabilmente si raggiungerà l'etimologia esatta. Non è da escludere anche la possibilità di una radice *sbk*, maledire, che si incontra nell'ebraico biblico e che potrebbe creare un parallelo con Ururia.

ABBREVIAZIONI

AE	<i>Année épigraphique</i>
AION	<i>Annali dell'istituto orientale di Napoli</i>
BAC	<i>Bulletin archéologique du Comité des travaux...</i>
C	Corpus inscriptionum Latinarum VIII
CIG	Corpus Inscriptionum Graecarum
CIS	Corpus inscriptionum Semiticarum
IG	Inscriptiones Graecae
ILAf	R. Cagnat, A. Merlin, <i>Inscriptions latines d'Afrique</i> , Parigi 1925
ILAl	S. Gsell, H.-G. Pflaum, <i>Inscriptions latines d'Algerie</i> , Parigi 1922. 1957. Algeri 1976.
ILM	L. Chatelain, <i>Inscriptions latines du Maroc</i> , Parigi 1942
ILT	A. Merlin, <i>Inscriptions latines de la Tunisie</i> , Parigi 1944
IRT	J.M. Reynolds, J.B.W. Perkins, <i>Inscriptions of Roman Tripolitania</i> , Roma s.d.
Leglay	M. Leglay, <i>Saturne Africain, Monuments</i> , Parigi I, 1961, II, 1966
RA	<i>Revue archéologique</i>
RAf	<i>Revue africaine</i>
RES	Repertoire d'épigraphie sémitique

OSSERVAZIONI SULLA CARRIERA DI ALCUNI
'CURATORES REI PUBLICAE'

FRANÇOIS JACQUES

1. Un senatore anonimo *curator* di Milano.

B. Cavagnola ha proceduto di recente ad una nuova lettura di un'iscrizione milanese¹ edita in precedenza ed in modo succinto da A. Calderini². In questa sede, è nostra sola intenzione riprendere in esame il problema della seconda linea del testo³: [leg(at.) pr(o)] praet(ore) prou(inciae) T[hraciae? /----sp]lend(idissimae) col(oniae) Medi[olan(iensium) leg(at.) / Aug(usti) leg]ion(is) XI Cl(audiae) P(iae) F(idelis) pra[et(or.) leg(at.) / p(ro) p(raetore) prou(inciae)] Narb(onensis) trib(un.) pleb[is---? /---q(uaestor.)?--] / trib(un.) milit(um) leg(ionis) IIII [Flau(iae) /--].

Alla linea 2, Cavagnola restituisce in lacuna il patronato di Milano, dopo aver escluso l'ipotesi di una curatela della colonia⁴. Si tratta, tuttavia, di una restituzione sicuramente da abbandonare. Al riguardo, in effetti, non è possibile alcun dubbio dal momento che, nelle dediche a senatori, i patronati di città sono sempre indicati o all'inizio o alla fine del *cursus* e mai al suo interno⁵. L'anonimo, dunque, non può

¹ Bruno Cavagnola, 'Epigrafi inedite di Milano', in *Centro studi e documentazione sull'Italia romana, Atti*, VI, Milano 1974-1975, pp. 76-79; fotografia, p. 77 (= *AE*, 1974, 344).

² A. Calderini, in *Epigraphica*, X 1948, p. 95 (= *AE*, 1950, 91).

³ La lettura e le integrazioni, ad eccezione della linea 2, sono di B. Cavagnola. Alla linea 1, Calderini aveva letto --ROVI. In *AE*, 1950, si ha --RONI; la N è un errore di stampa, poiché la modifica di lettura non viene giustificata in alcun modo.

⁴ A causa della rarità dell'espressione *curator coloniae*, al contrario di *curator r. p.* (o *ciuitatis*). Pur se è vero che la menzione dello statuto della comunità compare relativamente poco, tuttavia essa è ben attestata per le città d'Italia fin dagli inizi dell'istituzione. *Senatori*: CIL III, 6818 = ILS, 1017 (verso 103 - 105); *AE*, 1972, 153 (138); CIL VIII, 7044 = ILS, 1163 (Antonino Pio o 210 - 222); CIL X, 4750 (circa 165 - 173); CIL II, 4121 = ILS, 1145 (Commodo); CIL X, 6764 (209/212 o 222); *AE*, 1964, 223 (Gallieno); CIL X, 5058 = ILS, 1197 (circa 240 - 265); CIL VIII, 8207 (circa 160 - 250). *Cavalieri e notabili locali*: CIL VI, 32933 = ILS, 2723 (Traiano o Adriano?); *AE*, 1927, 115 (147); CIL XI, 1151 (circa 200 - 245).

⁵ Cfr. tutti i patronati di clarissimi indicati negli indici di CIL V e delle ILS.

essere che curatore di Milano. Se l'iscrizione avesse menzionato il patronato, questo doveva trovarsi — ripetiamo — o alla fine ⁶ o, a rigore, all'inizio del testo, entrambi perduti.

La dedica si colloca o poco dopo la fine della curatela o in un momento privilegiato del *cursus* del senatore; in questa seconda ipotesi, il consolato andrebbe senz'altro restituito all'inizio dell'iscrizione. La curatela di una città d'Italia è spesso confidata ad un senatore subito dopo la pretura ⁷; non mancano, però, esempi di curatele nell'ambito delle funzioni di rango pretorio, dopo uno o più incarichi in provincia ⁸. L'anonimo, pertanto, deve essere aggiunto ai due o tre altri *curatores* di Milano che ci sono già noti per l'alto impero ⁹.

2. L. Publilius Probatas, cittadino, curatore e patrono di Nola.

G. Camodeca ha avuto il grande merito di rileggere l'iscrizione di Somma Vesuviana dedicata a L. Publilius Probatas, facendo giustizia di restituzioni avventurose ¹⁰. A nostro avviso, tuttavia, le due restituzioni successive, date da Camodeca all'inizio del testo, non sono soddisfacenti poiché, sempre a nostro avviso, il senatore è patrono e curatore di Nola; la città dove viene onorato.

Prendiamo in esame il testo riletto da Camodeca, conservando le restituzioni che non pongono problemi:

L P V B L I L I O M [F]
P R O B A T O C V̄ [C O S]
C V R R P M V N I C I P I E [---]

⁶ Cfr. alcune iscrizioni dedicate a senatori come patroni della città dove esercitavano la loro curatela: CIL XI, 3367 = ILS, 1180; CIL XI, 6338 = ILS, 1187.

⁷ Su settantatre senatori *curatores* di città d'Italia durante il principato, ventiquattro senza alcun dubbio ebbero la curatela come primo posto di rango pretorio; può darsi che lo stesso avvenisse per altri tredici.

⁸ L. Cestius Gallus Cerrinius Iustus Lutatius Natalis (PIR², C, 692, Groag); L. Marius Perpetuus (G. Barbieri, *Albo senatorio*, Roma 1952, nr. 357); L. Annius Italicus Honoratus (Id., *ibid.*, nr. 30); Q. Petronius Melior (Id., *ibid.*, nr. 1126).

⁹ L. Ranius Optatus Novatus (CIL VI, 1507): circa 212 - 219; (C.?) Sabucius Maior (AÉ, 1974, 345): fine del secondo secolo o, piuttosto, prima metà del terzo; anche NDS XIV 1917, p. 281 = AÉ, 1917/1918, 125: II - IV secolo. Diversamente da Cavagnola, *art. cit.*, pp. 86 - 87, è difficile a mio avviso considerare l'anonimo d'AÉ, 1974, 347 come un sicuro curatore di Milano. È poco probabile che sia un senatore poiché, da una parte, dei *curatores* di rango senatorio non si dice mai *datus ab Imperatore* (unica eccezione: AÉ, 1972, 153); d'altra parte, è raro rinvenire, nella stessa città, *curatores* di rango diverso. Lo sconosciuto potrebbe essere un *curator operum* (o *kalendarii*) nominato da Commodo o un milanese eletto curatore da un'altra città e che ha compiuto a Milano, sua patria, un atto di evergetismo.

¹⁰ G. Camodeca, 'La carriera di L. Publilius Probatas e un inesistente proconsole d'Africa: Q. Volateius', in *Atti dell'Accademia di Scienze Morali e Politiche della Società di Scienze, Lettere ed Arti in Napoli*, 85, 1974, pp. 250 - 269. Vi si rimanda per la storia dell'iscrizione e delle interpretazioni che ne sono state offerte.

C V R B E N E V E N T A N [O R V M]
L E G A T O P R O V I N Ç [A F R I]
C A E P E R N V M I D I A M [C V R ---]
N E N S I V M E T V O L A T E R [R A N O R]
P R A E T K A N D I D A T O L E [C T O I N T]
T R I B V N I C I O S I I I V I R V [I A R V M]
C V R A N D A R V M P O N T [C O L O N]
O R D O P O P V L [V S Q]
N O L A N V S

Alla linea 3, Camodeca restituisce in primo luogo (p. 253): *cur(ator) r(ei) p(ublicae) municipi(i) e[st item]*; quindi (p. 268), in una postilla, abbandona questa soluzione poco felice ed intende: *cur(ator) r(ei) p(ublicae) municipi(i) E[burin(orum)]*: proposizione apparentemente legittima, ma alla quale si oppongono, a nostro avviso, ostacoli insormontabili:

1) una simile restituzione priva la dedica di ogni ragion d'essere. L. Publilius Probatas, con estrema probabilità originario di Nola, non avrebbe altro titolo, per essere onorato a Nola, che l'eventuale pontificato della colonia ¹¹; l'iscrizione non darebbe alcuna formula esplicativa, non conterrebbe alcun elogio: fatto che meraviglia per il III secolo;

2) nell'iscrizione, le altre curatele di città sono *sempre* indicate con la formula *cur(ator)*, seguita dal nome completo degli abitanti al genitivo. Non c'è motivo allora che per Eburum si introducesse la menzione della *r(es) p(ublica)* e dello statuto, *municipi(i)*, ciò che implica la citazione abbreviata del nome (*Eburin.*) ¹².

3) si noti infine che la curatela di Eburum appare insolita dopo quella di Benevento, che è probabilmente di rango consolare ¹³. Se le due curatele fossero state esercitate simultaneamente, ci si aspetterebbe che Benevento fosse indicata prima del municipio.

Tutti questi problemi scompaiono nel caso che si attribuisca la terza linea ai rapporti del senatore con Nola, intendendo e restituendo: *cur(ator) r(ei) p(ublicae)* (scil. *Nolanorum*), *municipi e[st pat(rono)]*.

Si osservi in effetti che:

1) era inutile menzionare i Nolani con la curatela, in quanto costoro erano

¹¹ Ritengo, con G. Camodeca, che il pontificato fu ottenuto a Nola. La lacuna dopo *PONT* permette difficilmente di restituire il patronato.

¹² In un'epigrafe di Isernia (F. Castagnoli, *Lavinium*, I, Roma 1972, p. 117), si trova una formula apparentemente in contrasto con la nostra osservazione: C. Flavius Celer è *cur. r. p. col. Bouianens.*, *cur. r. p. Saepinatum itemq. Cluuiens.* Ma qui, in effetti, la menzione dello statuto coloniale evita di confondere Bovianum Undecimanorum, colonia, con Bovianum uetus, rimasto municipio.

¹³ Le curatele consolari si rinvenivano nelle città importanti o vicine a Roma. Se le due curatele fossero state contemporanee, senza dubbio Benevento, in quanto più importante, sarebbe stata menzionata prima.

gli stessi che avevano posto la dedica¹⁴; la formula *r. p.*, da questo punto di vista, evita una ripetizione;

2) *municipi* deve essere inteso come dativo di *municeps* e, quindi, nel testo non c'è alcuna allusione allo statuto delle città;

3) la restituzione del patronato sembra imporsi dal momento che le formule *curator et patronus*¹⁵ e *patronus et municeps*¹⁶ sono ben attestate.

L. Publius Probatas, originario di Nola, ne fu, dunque, anche patrono e curatore. La curatela potrebbe essere posteriore a quella di Benevento, e di conseguenza probabilmente consolare¹⁷. Ma si potrebbe anche pensare che essa fu indicata con la cittadinanza e il patronato dopo il nome, al fine di mettere in rilievo i legami di Probatas con Nola¹⁸.

Vorremmo aggiungere due osservazioni. Alla l. 6, Camodeca esita tra Luna e Saena, notando allo stesso tempo che le curatele di Volterra e della città in discussione furono certamente contemporanee. La logica vorrebbe che si scelga Saena, grazie alla sua maggiore vicinanza¹⁹.

Non è stato notato, infine, il carattere eccezionale che contraddistingue la carriera del senatore ai suoi inizi. Clarissimo di nascita o per aver ricevuto il laticlavio, egli fu *IVuir u. c.* ed in seguito pretore candidato dopo una *adlectio inter tribunicios*: il favore imperiale sopravvenne, dunque, dopo un'interruzione di carriera durata almeno dieci anni²⁰. Si deve pensare ad una disgrazia, che avrebbe colpito il personaggio o, piuttosto, la sua famiglia²¹. Una simile disgrazia potrebbe spiegarsi per i legami di L. Publius Probatas con Cn. Petronius Probatas Iunius Iustus²², il qua-

¹⁴ Confrontata con *AE*, 1972, 153; CIL XIV, 3610 = ILS, 1071 = *I. I.*, IV, 1, 127 (senatori); CIL VI, 32933 = ILS, 2723 (*eq. R.*).

¹⁵ Cfr. ILS, 2723; 5510; 6185; 6189; 9014; 9403.

¹⁶ Cfr. ILS, 1178: *patrono coloniae et municipi* (Thamugadi, Numidia) e l'iscrizione al § 3.

¹⁷ Curatori di Nola (cfr. G. Camodeca, *art. cit.*, p. 265): [A. Iunius Pastor L. Caesennius Sospes] (CIL V, 7775): circa 168, terzo posto consolare; C. Arrius Antoninus (CIL VIII, 7030 = ILS, 1119): circa 169 - 174, ultimo posto pretorio o primo consolare; anonimo (CIL X, 1259): circa 172-173, ultimo posto pretorio o primo consolare; L. Ranius Optatus Novatus (CIL VI, 1507): circa 212 - 219, primo posto consolare.

¹⁸ Cfr. CIL IX, 1571 (Benevento): M. Caecilius Novatillianus è detto *cur.*, *poeta et orator illustris, c. u.*, prima del *cursus* proprio.

¹⁹ Per le vie attuali, Siena dista 53 km da Volterra, e Luna da Volterra 140 km; quest'ultima distanza sembra poco compatibile con un esercizio simultaneo delle due curatele.

²⁰ Il quattuorvirato non implica, normalmente, un'origine elevata. Quando fu *adlectus inter tribunicios*, Probatas doveva avere tra i 28 ed i 30 (31) anni: più giovane, sarebbe stato *adlectus inter quaestorios*, più vecchio, *inter praetorios*.

²¹ La questura gli fu interdetta. Se dunque la disgrazia si verificò quando aveva meno di 24 o di 25 anni ed a quest'età aveva poche occasioni per farsi notare, è probabile che fu coinvolto nella caduta di tutta una famiglia.

²² Cfr. G. Camodeca, *art. cit.*, pp. 266 - 267. Mi è impossibile, comunque, seguire Camodeca quando ritiene il nostro personaggio nipote di Petronius Probatas Iustus: in questo caso, non si comprende perché egli sarebbe stato escluso nella dedica di Verecunda, CIL VIII, 4233, ai Publilii Iustus, Caeciliana et Numis[iana], nipoti probabilmente di Petronius Probatas Iustus.

le viene ritenuto figlio di Petronius Iunior, uno dei quarantuno *nobiles* mandati a morte da Settimio Severo secondo l'*Historia Augusta*²³. In tal caso, la carriera di Probatas sarebbe meno tarda di quanto pensi Camodeca²⁴: come gli Aelii Coerani, egli potrebbe essere tornato nel favore imperiale dopo la morte di Geta²⁵, e la curatela di Nola si daterebbe sotto Elagabalo o sotto Severo Alessandro²⁶. Diamo questa ipotesi solo *exempli gratia*, essendo evidentemente possibili altre spiegazioni per il ritardo iniziale²⁷.

3. T. Vennonius Aebutianus e l'ipotetica *colonia Augusta Laurentium*.

L'iscrizione CIL VI 1635 = CIL XI 3940 = ILS 5006 è conosciuta solo attraverso una copia approntata da Giusto Lipsio. Alla l. 3, F. Castagnoli ha proposto di abbandonare una correzione finora comunemente accolta²⁸, sebbene gli elementi forniti dall'epitafio di T. Vennonius Aebutianus non permettano di seguirlo: *T(it)o Vennonio T(it)i filio Stell(atina) Aebutiano patrono et municipi col(oniae) Aug(ustae) Laur. (= <T>aur(inorum)) eq(uiti) R(omano) eq(uo) p(ublico) iud(ici) ex V dec(urii) / selecto cur(atori) r(ei) p(ublicae) Alb(ensium) / Pompeianorum L(aurenti) L(auinati) / pontif(ici) eiusde(m) sacerdot(ii) / Munia Q(uinti) filia) Celerina uxor / marito karissimo.*

Un'interpretazione erranea ha fatto credere a Castagnoli che un'epigrafe di Isernia provava lo statuto coloniale di Lavinium²⁹; a suo avviso l'epitafio di T. Vennonius Aebutianus indicherebbe che Lavinium era una *colonia Augusta*. Aebutianus proverrebbe dalla regione di Capena, la quale, come Torino, appartiene alla *Stellatina*:

1) anche se Aebutianus fosse cittadino di Capena — ciò che l'iscrizione non indica — non sarebbe questo un argomento per farne un *municeps col(oniae) Aug(ustae) Laur(entium)*: bisognerebbe supporre una doppia cittadinanza;

²³ *SHA*, *uita Seueri*, 13, 6; cfr. G. Barbieri, *L'albo senatorio* 406.

²⁴ Cfr. *art. cit.*, p. 267: pretore verso il 250/260; console sotto Gallieno.

²⁵ Dopo essere stato *a libellis* tra il 200 e il 205, in seguito alla caduta di Plauziano, Aelius Coeranus (senior) fu relegato su un'isola. Caracalla lo richiamò, lo nominò senatore e ben presto console. Il figlio P. Aelius Coeranus (iunior) ricevette il laticlavio e, nel 212 o nel 213, fu cooptato tra gli Arvali (cfr. *PIR*², *A*, 161 e 162; G. Barbieri, *L'albo senatorio* 6 e 7).

²⁶ La pretura spetterebbe al 213/214 circa, le curatele toscane al 214/216 circa; il consolato non può essere posto troppo presto: sarebbe normale un intervallo, dopo la pretura, da otto a dieci anni. Se furono consolari, le curatele di Nola e di Benevento si collocano, piuttosto, agli inizi del regno di Severo Alessandro.

²⁷ Il ritorno nel favore imperiale può datarsi dopo la caduta di Plauziano, nel 205; o agli inizi del regno di Severo Alessandro. In seguito i regni sono troppo corti per spiegare un'interruzione di circa 10 anni o più.

²⁸ F. Castagnoli, *Lavinium*, I, Roma 1972, nota aggiuntiva, p. 118. La correzione fu proposta da Gazzera, cit. in CIL, *ll. cc.*

²⁹ F. Castagnoli, *op. cit.*, p. 117, intende: *C(aio) Flauio, C(aii) fil(io) / Tro(mentina) tribu) Celeri, eq(uiti) R(omano), pat(rono) col(oniae) Laur(entium) Lau(inatium)*. Bisogna naturalmente sviluppare: *pat(rono) col(oniae), Laur(enti) Lau(inati)*.

2) se si prescinde da Roma, il gentilizio Vennonius è assai raro nell'Italia peninsulare³⁰. Eccettuati Torino e il Piemonte, è poco rappresentato anche nella Cisalpina³¹. Un'iscrizione, a Torino, mostra i legami familiari dei Vennonii con gli Aebutii: legami che traspaiono anche nel nome del nostro personaggio³²;

3) talvolta, alcuni notabili municipali furono nominati curatori di una città lontana più di duecento chilometri dalla loro patria³³; non si trova mai, però, una distanza paragonabile a quella che separa Capena (o Lavinium) da Alba Pompeia, nella IX regione augustea;

4) il titolo di *Eq. R. eq. p.* si usa, infine, solo per i cavalieri romani originari della Cisalpina³⁴.

Tutte le acquisizioni della ricerca recente confermano, dunque, la correzione antica di *Laur.* in *Taur.*: Aebutianus fu nominato curatore di Alba Pompeia, municipio situato a 58 km da Torino, probabilmente dopo una carriera municipale ricoperta in patria, benché non citata nell'iscrizione³⁵. Sedette tra i giudici delle cinque decurie: ciò che forse gli permise l'acquisizione di una residenza a Roma. La curatela sembra essere posteriore al suo inserimento nelle liste dei giurati: Aebutianus non ruppe mai i legami con la regione da cui egli proveniva.

L'epigrafe, pertanto, non può essere assolutamente invocata come prova dello statuto coloniale di Lavinium.

³⁰ Trenta personaggi diversi in CIL VI, due in CIL XIV (347, III, 2 e 1742: Ostia), uno solo in CIL X (5388: Aquinum). In CIL XI, tre personaggi in Italia peninsulare (1542: Pistoria; 4226: Interamna Nahars), gli altri in Emilia (240: Ravenna; 960: Regium Lepidum; 1216: Placentia).

³¹ Per l'Emilia, n. 30. CIL V, 1444 (Aquileia); 2876 (Patavium). Augusta Taurinorum: 7037; 7055; 7093; 7107; 7119; 7120; 7121; nella stessa zona geografica: CIL V, 7338 (= Pais, *Suppl.*, 944) (Caburrum); 7498 (presso Industria); 7690 (= I. I., IX, 1, 2) (Augusta Bagienorum); 7313 (Segusio).

³² CIL V, 7055: *Aebutia M. f. Tertulla, Sex. Pompeio Basso uiro, Vennoniae Secundae socerae*. Altri Aebutii a Torino: CIL V, 7048; 7049; 7050; 7051; 7052; 7053; 7054.

³³ Le distanze più importanti sono di 210 km (curatore di Torino originario di Brescia) e di 280 km (curatore di Petelia originario di Atina Lucana). Cfr. CIL V, 4192 e CIL X, 338 = I. I., III, 1, 133.

³⁴ C. Nicolet, 'La titolature des chevaliers Romains, I, La Gaule Cisalpine', in *Hommages à Marcel Renard*, II, Bruxelles 1969, p. 555 s.

³⁵ I cavalieri, che hanno ottenuto cariche ed onori extra-municipali, frequentemente non menzionano gli onori locali, o menzionano solo il più elevato: p. es. la quinquennalità.

RECENSIONI

Emanuele Greco, rec. a: V. BRACCO, *Volcei* (Forma Italiae, Regio III, volumen II) Firenze 1978, pp. 100, figg. 157 n.t., 2 carte f.t.

Dopo il volume su *Siris-Heraklea* di L. Quilici, apparso nel 1967, è questo il secondo fascicolo della Forma Italiae che riguardi un settore di un'area vasta ed importante come la III Regio; è, dunque, naturale l'interesse che esso viene subito a suscitare, considerando la grande utilità che i volumi della Forma rivestono, sia sul piano della ricerca scientifica che su quello della conoscenza e della salvaguardia dei monumenti e delle aree di interesse storico-archeologico d'Italia.

Il territorio volceiano, inoltre, trovandosi in una zona interna e montagnosa della Lucania occidentale, si presenta privilegiato per la conoscenza di problemi topografici, delle forme di insediamento e di organizzazione dello spazio, da parte di civiltà rimaste per lungo tempo al di fuori della ricerca storico-archeologica; senza contare, poi, la posizione centrale che la zona viene ad occupare nel quadro del processo di romanizzazione del Sud della penisola, come è stato da più parti messo in rilievo da tempo (tanto più si può fare oggi, dal momento che il territorio è stato oggetto di ricerche archeologiche di un certo respiro, da parte della Missione diretta da R.R. Holloway).

Dopo una breve storia degli studi (pp. 7-13), nella quale il Bracco recensisce con minuzia una vasta letteratura frutto di numerosi studiosi locali (esame che, del resto, lo stesso autore aveva compiuto in altri lavori, come p. es. il volume delle *Inscriptiones Italiae* dedicato alle valli del Tanagro e del Sele, Roma 1974), segue, così come prevede l'impianto della Forma, una breve informazione sulla geomorfologia del territorio (pp. 13-16); quindi si passa al capitolo intitolato: Introduzione storico-topografica (pp. 17-26) su cui occorrerà soffermarci.

In poche righe viene esaminata la preistoria del territorio (non essendo l'autore specialista di preistoria, non era da attendersi di più; sarebbe semmai da riconsiderare la possibilità che i voll. della Forma fossero realizzati da *équipes* di specialisti, visto l'arco cronologico che vengono a ricoprire). Non si può tuttavia tralasciare di osservare che l'A. ripete acriticamente quanto trova in P. Carucci, *La grotta di Pertosa*, Napoli 1907, quando definisce «eneolitiche» le palafitte (p. 15). In realtà, anche se c'è qualche traccia di frequentazione di età eneolitica a Pertosa, il livello «eneolitico» di Carucci (ammesso, ma non dimostrato, che le palafitte appartenes-

sero sicuramente a quel livello) è riferibile ad un «momento avanzato dell'Ausonio A di Lipari, o agli inizi della fase successiva» (R. Peroni, 'Per una definizione dell'aspetto culturale «subappenninico» come fase cronologica a sé stante', *MemLinc* s. VIII, IX, 1, 1959, p. 216). Con la determinazione, grosso modo, dei confini dell'agro volceiano (dove si deve correggere la posizione della Lucania interna ad Est e non ad Ovest ed il territorio poseidoniate ad Ovest e non ad Est) si apre il discorso che occupa i secc. VI-III a.C.

Per Bracco «la naturale posizione di convergenza delle vie di attraversamento della regione» deve aver favorito a Volcei i contatti con altri territori, e da ciò sarebbe derivato un «panorama etnico e culturale aperto alle influenze più diverse» (p. 17). Bracco ritiene che le perplessità espresse da M. Napoli (in 'Atti Taranto I, 1961', Napoli 1962, p. 202) sulla possibilità che la Lucania interna, ed il Vallo di Diano in particolare, siano stati attraversati dalla grande via Sibari-Poseidonia, non siano «suffragate da validi motivi» (n. 33). L'autore non si accorge di aderire acriticamente alla *loi des isthmes traversés*, formulata oltre 50 anni fa da V. Bérard (*Les Phéniciens et l'Odyssee* I², Paris 1927, p. 41) in un contesto di studi e di approcci scientifici evidentemente ben diverso da quello attuale. Per nulla pertinente è, poi, il rimando a T.J. Dunbabin, *The Western Greeks*, Oxford 1948, pp. 25, 152, 154 (secondo Bracco la via Sibari-Poseidonia sarebbe stata messa in evidenza dal Dunbabin!) perché la valutazione complessiva delle vie terrestri è affrontata dallo studioso inglese alle pp. 204 ss., soprattutto p. 206, dove si afferma: «The importance of the *loi des isthmes* has been monstrously exaggerated» e poco dopo, per spiegare lo sviluppo dello stato sibarita: «the reason for its development is probably political». Senza contare che Bracco ignora tutta la discussione successiva, a partire dal classico libro di G. Vallet, *Région et Zancle*, Paris 1958 e dalle pp. 166 s. ivi dedicate alle *routes terrestres*, per citare il contributo più importante.

(Un inquadramento fortemente critico nei confronti della tradizionale ipotesi delle grandi vie di traffico, con disamina dei materiali archeologici, è stato di recente proposto da P.G. Guzzo, in 'Atti del Seminario sul commercio greco nel Tirreno in età arcaica', Salerno, in corso di stampa). È evidente, dunque, che un'affermazione così perentoria, con cui si ripropone la posizione centrale della Lucania interna, nel quadro della frequentazione di questa supposta grande via di penetrazione, abbisogni di nuovi supporti documentari e di considerazioni ben più agguerrite che non siano le verisimiglianze offerte dalla geomorfologia; insomma Bracco non distingue tra potenzialità ed *effettiva* frequentazione di una via (cioè che si fa con metodo esclusivamente archeologico) ed in secondo luogo non si rende conto che, una volta che fosse ammessa dalla evidenza archeologica, la frequentazione dovrebbe essere valutata qualitativamente, con metodo storico.

Il panorama si fa ancora più confuso, quando il lettore va a cercare i supporti su cui Bracco fonda la sua ipotesi della grande frequentazione e della posizione centrale dei territori che sta esaminando.

Per Bracco, nel nome *Volcei* «sembrerebbe conservarsi il ricordo di una formazione italica ed il richiamo onomastico a toponimi d'Etruria o della Campania

(come *Vulci*, *Volsinii*, *Volaterrae* o *Volturnum*) potrebbe riflettere la sopravvivenza di una penetrazione etrusca nella bassa Valle del Sele» (p. 17); il lettore potrebbe, a questo punto, essere tratto in inganno dalla citazione bibliografica (n. 35) che segue (Pallottino, in *Scritti in onore di B. Nogara*, Città del Vaticano 1937, p. 341 s. e de Simone, in *StEtr* 1975, p. 119 s.) come se le affermazioni del Bracco fossero suffragate da studi sull'origine del nome *Volcei* (ciò che in effetti non è); il richiamo a Vulci etc. resta una pura ipotesi, non certo eliminabile *a priori*, ma che dovrà essere indagata a fondo. Per ora si dispone solo della suggestione di H. Krahe (*RbMus* LXXXIX 1940, p. 188 s.) su di un possibile insediamento etrusco, presupposto dal toponimo; quando, poi, Bracco rimanda a de Simone, per sottolineare la relazione tra *Silarus* (Sele) e Sillaro (fiume della Romagna), si deve tener conto che de Simone (*art. cit.*, pp. 153-54) non intende con tale argomento (usato invece da Bracco) inferire una penetrazione etrusca, ma elencare gli idronimi in-*aro*, avvertendo, nel prosieguo del discorso, che per idronimi come *Aisaros* e *Silarus* sono possibili «connessioni indoeuropee, inquadrabili in particolare nell'ambito della idronimia 'paleoeuropea' di H. Krahe». Il che, naturalmente, male sembra legarsi ad una possibile origine etrusca del nome del Sele.

È, dunque, sorprendente la faciloneria con cui Bracco introduce il periodo seguente: «provata ormai da vari elementi la presenza di genti etrusche nell'agro picentino, se si considerano le favorevoli possibilità di collegamento tra Pontecagnano e Buccino — determinate da una conformazione geografica aperta, incentrata sul largo corso del basso Sele — che possono aver agevolato un'ulteriore penetrazione verso l'interno, anche il richiamo onomastico assume maggior valore».

Per Bracco l'addentramento (sic!) degli Etruschi deve essere *naturalmente* (corsivo mio) datato a prima del 524 a.C., altrimenti non si potrebbe spiegare un'attiva penetrazione etrusca verso l'interno, in un momento di evidente recessione, successivo alla grave sconfitta. (Resterebbe poi da spiegare, anche a voler seguire la logica di Bracco, perché mai tra i due grandi scontri tra Greci ed Etruschi il termine cronologico da preferire *deve* essere il 524 e non il 474 a.C.).

Quali sono gli elementi archeologici, dunque, che proverebbero un simile dato di fatto? Esaminiamoli in ordine, estraendoli dall'elenco confuso che ne fa Bracco, avvertendo in anticipo che nessuno è anteriore al V sec. a.C.

Frutto di evidenti contatti commerciali sarebbe l'olpe che Bracco presenta alla fig. 12; ora, a prescindere dal fatto che un vaso isolato è un vaso isolato e basta, si deve avvertire che l'oggetto in questione è chiaramente un falso, o meglio, se dovessi tentare un'identificazione sulla base della brutta fotografia, direi che si tratta di un prodotto grottagliese o di una buona imitazione di questa officina dell'entroterra tarantino, eseguita nella prima metà del nostro secolo.

Non può, dunque, non suonare grottesca l'affermazione di Bracco, secondo il quale il vaso «è inquadrabile cronologicamente nel V sec. a.C. e, se la provenienza da Ricigliano è attendibile, costituisce il primo vaso attico rinvenuto nell'*ager Volceianus*» (la provenienza da collezione privata non è poi che il suggello sulla certezza che si tratta di un prodotto non antico).

Tutta l'età arcaica del territorio, i contatti commerciali, le grandi vie di penetrazione etc. poggiano, nella ricostruzione di Bracco, sulla suggestione etruscofona del nome *Volcei* e sul vaso moderno; nel prosieguo del discorso entrano nel calderone i corredi di V sec. a.C., che agganciano il territorio di Volcei alla cultura più recente di Oliveto-Cairano (argomento dal quale il Bracco avrebbe fatto meglio a prendere le mosse, chiarendo le solidarietà interne, gli agganci con le zone della penisola gravitanti sull'Adriatico, da cui è partito il popolamento lucano), il ben noto fram. di cratere di Assteas (inquadramento nell'ambito della produzione del ceramografo pestano in A.D. Trendall, *Paestan Pottery*, London 1936, p. 28 s.), i resti della fortificazione della città, confrontabile con quelle della Lucania interna, sporadici rinvenimenti di vasi tipo Gnathia ed il vaso moderno, appunto, tutto a provare contatti con aree viciniori e rapporti commerciali caratterizzanti il nuovo «ambito storico» (p. 18) creatosi in seguito alla penetrazione etrusca, precedente il 524 a.C. Ora, a parte le ovvie considerazioni sul modo singolare di organizzare l'evidenza, c'è da osservare che Bracco ignora che la lingua e la cultura etrusca persistono nell'agro picentino a lungo, come è dimostrato da iscrizioni graffite su vasi di IV sec. a.C. (su cui vedi p. es. G. Spadea, in *StEtr* XL 1972, pp. 448-50) e dunque il discrimine cronologico del 524 resta una classica dimostrazione di uso discreditato del metodo della verisimiglianza.

Con la documentazione disponibile si passa al 209 a.C., quando il territorio di *Volcei* fu attaccato da Q. Fabio Massimo. La citazione distinta di *Hirpini, Lucani et Volcientes* in Livio XXVII, 15 è per Bracco spiegabile per avvenuto processo di urbanizzazione; l'osservazione è interessante ed avrebbe dovuto essere sviluppata con altra evidenza, quale p. es. quella che esamina Lepore e che induce questo studioso a parlare di «passaggio dei Lucani da mere entità tribali a una strutturazione di tipo cantonale, di tipo federale che li porterà a certi tipi di forme politiche» (in 'Atti del Convegno di studio su le genti della Lucania antica e le loro relazioni con i Greci dell'Italia', Roma 1974, p. 52); a parte ciò sarebbe stato utile sviluppare l'altra acuta osservazione di Lepore (in «Diz. Ep.» IV, p. 1184 s.v. *Lucania*; va, a questo proposito, registrato un altro grave errore nella citazione bibliografica: nell'elenco delle abbreviazioni che si trova in apertura del vol. Bracco attribuisce ad A. Russi la paternità dell'intera voce del «Diz. Ep.», mentre è noto che fino alla fine della II punica — pp. 1181-90 — il testo è dovuto ad E. Lepore) laddove la distinta menzione di *Lucani* e *Volcientes* appare più probabilmente spiegabile per il fatto di costituire i *Volcientes* una vera marca di confine; discorso che avrebbe potuto essere riagganciato a quel poco che offre sinora la documentazione archeologica e di cui si è detto prima, circa le solidarietà culturali con l'alta Irpinia etc., piuttosto che partire da aprioristiche ed indimostrate funzioni di transito di grande commercio internazionale dell'*ager*.

Quanto al processo di romanizzazione della regione, dopo aver riproposto per l'ennesima volta il problema del nome (*Annia*) della via *Popilia*, Bracco, riecheggiando involontariamente il titolo (ma non le argomentazioni e gli approcci metodici) del libro di M. Benabou (*La résistance africaine à la romanisation*, Paris 1977)

deduce fenomeni di 'resistenza alla romanizzazione' dalla persistenza della lingua osca nei documenti ufficiali; semplice constatazione, ben lungi (anche per carenza di dati, a dire il vero) dall'essere la spiegazione di fenomeni in cui si intrecciano fattori economici, sociali, politici, culturali, per i quali occorrerebbe ben più approfondita valutazione. Poco utili risultano le pagine dedicate alla ricostruzione dell'impianto urbano, per pochezza di documentazione, è vero, ma anche per la estrema sommarietà della pianta (non vi sono nemmeno indicate le quote!) e per la mancanza di altro tipo di supporto grafico, per poter con una certa agevolezza seguire il cammino di Bracco per i vicoli di Buccino e controllare l'attendibilità delle sue argomentazioni; tanto più se l'esordio è: «si può ritenere che l'antica disposizione interna, benché non siano mai stati condotti saggi di scavo, sia stata nel complesso mantenuta fino ad oggi ed appare rispondente ad uno schema condizionato e determinato dall'irregolarità del terreno» (p. 22).

Le stesse osservazioni si possono fare alle pp. 26-29 dedicate alla viabilità, dove il discorso risulta confuso e difficilmente controllabile perché nessuna documentazione grafica viene esibita a sostegno delle argomentazioni proposte.

E poi la carta archeologica (p. 31 s.); è noto che, nella redazione del catalogo, la Forma prevede una trattazione schematica e non certo la pubblicazione filologica esaustiva dei materiali. Lo schematismo di Bracco è tuttavia esagerato e fastidioso, per non parlare del linguaggio fortemente approssimativo; i materiali delle figg. 22-23 sono databili dalla metà del IV sec. a.C. e non dalla fine del V, il rimando alla forma Morel 94 per le coppette della fig. 25 è troppo generico (e neanche corretto) e non ha molto senso, considerate le numerose possibilità che si hanno oggi in Lucania di controllare i materiali nei loro contesti, specialmente quelli tombali; per le antefisse romane della fig. 26 Bracco rimanda solo a v. Rohden (1911) e non conosce nulla di più recente (ad es. H. Mielsch, *Römische Architekturkeramik und Wandmalereien im Akademischen Kunstmuseum Bonn*, Berlin 1971); i resti del *Caesareum* (p. 39 nr. 12, 11) per Bracco «indicano che l'edificio rettangolare era chiuso su tre lati. Doveva insomma trattarsi di un tempio prostilo aperto sul lato breve, rivolto ad E, distrutto da vicende edilizie moderne». L'A. sembra non accorgersi che quanto avanza del tempio sono le fondazioni del podio, per cui affermare che il tempio è chiuso sui tre lati non ha significato alcuno. Una normale lekane con decorazione sovraddipinta, tipica produzione italiota di IV sec., viene definita lekane «con vernice gialla su fondo nero» (12, 19 p. 45); il denario di C. Decimus Flavus (12, 23) è schedato con il solo ausilio di Babelon, *Description...* (Paris 1885-86) come se non esistesse nulla di più recente; le mura (12, 17, fig. 49 s.) sono inquadrabili tecnicamente nell'ambito delle opere di fortificazione della seconda metà del IV sec., così riccamente testimoniate in Lucania, ma come si fa ad affermare che sono un «riferimento topografico sicuro dell'impianto urbanistico di *Volcei* preromana» (pp. 44-45) se non si chiarisce concettualmente il significato di impianto urbanistico? Non sono pochi gli elementi, infatti, che concorrono ad ipotizzare la presenza di *oppida* nei territori della Lucania interna, rapportabili a popolazioni *vicatim habitantes*.

La tomba arcaica della scheda 12, 18 non sembra indicata sulla pianta, e sarebbe interessante conoscerne l'ubicazione esatta, a parte ovviamente i materiali, elencati, ma non riprodotti; *nestoris* (scheda 17, p. 49) è usato anche al plurale, in luogo di *nestorides*; la carenza dell'apparato grafico ritorna con il buffo disegno e la sezione del mausoleo di Utiano Rufo (figg. 139, 141), già proposti dall'autore in *ArchCl* XI 1959, p. 189 s., eseguiti secondo modi grafici banali (le poche piante decenti del libro sono quelle riprese dalle relazioni di scavo apparse in *AJA* a cura di Holloway e Dyson); per il Ponte del Diavolo (scheda 24 figg. 83-86) Bracco avrebbe potuto almeno consultare P. Gazzola, *Ponti Romani* I-II, Firenze 1963; infine il bronsetto n. 78 fig. 152 ingenera qualche sospetto (avvalorato dal «sembra sia stata rinvenuta una statuetta di bronzo» di p. 90) ma, al contrario dell'«olpe» di fig. 12, per questo pezzo sarebbe necessaria l'autopsia.

Non si possono concludere queste note senza brevemente riflettere su quelle parti del lavoro in cui l'autore sembra più chiaramente rivelare le sue posizioni. Facendosi precedere da una citazione di M. Rostovzev (quasi che la bibliografia sterminata sull'economia degli antichi si potesse ignorare con facilità) tratta dalla *Storia economica e sociale dell'Impero Romano*, Bracco immagina «fiorenti attività di mercato e di scambio» (anche se fortunatamente aggiunge che queste sono difficilmente valutabili sulla base dei dati disponibili) in questa zona della penisola, nella quale, caso evidentemente peculiare per Bracco, «l'economia è incentrata sui prodotti della terra e dell'allevamento» (p. 21). A sopperire le lacune della documentazione antica ci sono tuttavia le notizie delle fiere medioevali e di altri tipi di sopravvivenze, da cui si ricavano indizi sulle situazioni precedenti; queste sembrano indirizzare Bracco verso una distinzione tra città (specie quelle costiere) nelle quali si sarebbe avuto un rapporto di dipendenza dei territori dalla città e città dell'interno (come *Volcei*) nelle quali «dovette instaurarsi, probabilmente sin dalle origini, una sorta di equilibrio tra città e campagna in una relazione di reciproca parità». Da questo testo si può solo dedurre che Bracco ha le idee confuse; sul fondo, pallidamente, si intravede la opposizione tra *paralia* e *mesogea* e nulla di più: il rimando in nota ai lavori di Lepore e Vallet ('Atti Taranto 1967', pp. 29 s. e 67 s.) è pertanto di una sproporzione notevole, non ravvisandosi nulla nei testi citati da Bracco che possa minimamente confortare le sue singolari teorie sul rapporto città-campagna nell'*ager Volceianus*. La conclusione (p. 26) è esemplare: «in questo senso si inseriscono le testimonianze di ininterrotta continuità della vita umana in varie zone del territorio, determinate da situazioni ambientali ed economiche che, rimaste per secoli sostanzialmente simili, indurrebbero, sulla base dell'esperienza scaturita nel corso di questo lavoro, a ridurre sempre più la convenzionale frattura tra topografia antica e topografia medievale» (p. 26). Termini come «ininterrotta continuità», «determinata da...» sono fin troppo chiari per capire quali sono i concetti storiografici del Bracco: a noi resta solo la curiosità di capire, data questa ininterrotta continuità, determinata dai soli fattori geografici, se per Bracco la realtà antica è già feudale ed insieme borghese-moderna, oppure se nel Vallo di Diano persiste ancora qualche modo di produzione antico.

Finito di stampare nel mese di luglio 1980
da Arti Grafiche Baldassarri - Roma

